

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Kasdi Merbah Ouargla
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et Langue Française



École Doctorale Algéro-française de Français
Antenne de l'Université Kasdi Merbah Ouargla
Réseau EST

Thèse de Doctorat ès Sciences
pour l'obtention du diplôme de
Doctorat de français
Option : Sciences des textes littéraires

Présentée et soutenue publiquement par
Ahmed Mokhtar KHIRALLAH

Titre :

IMAGES D'UN VASTE PANORAMA SOCIAL
d'une Algérie à la veille de la Guerre de libération nationale
Cas de la trilogie dibienne *Algérie*

Pr. Foudil DAHOU

Jury :

M. Salah KHENNOUR	Professeur, U. Kasdi Merbah Ouargla	Président
M. Tayeb Bouderballa	Professeur, U. Batna 2	Examineur
M. Abdelouahab Dakhia	Professeur, U. Mohamed Khider Biskra	Examineur
M. Saïd Saïdi	Professeur, U. Batna 1	Examineur
M ^{lle} Halima BOUARI	MCA, U. Kasdi Merbah Ouargla	Examineur
M. Foudil DAHOU	Professeur, U. Kasdi Merbah Ouargla	Rapporteur

Année universitaires : 2017-2018

Ahmed Mokhtar KHIRALLAH

IMAGES D'UN VASTE PANORAMA SOCIAL
d'une Algérie à la veille de la Guerre de libération nationale
Cas de la trilogie dibienne *Algérie*

Dédicace :

A la mémoire de mes très chers grands parents.

A mon humble père & à ma tendre mère ;

A mon épouse & à mes chers enfants ;

A mes frères & sœurs ;

A mes neveux & nièces ;

A mes oncles & tantes ;

A mes cousins & cousines ;

A ma belle famille ;

A l'ensemble de mes enseignants ;

A l'ensemble de mes connaissances.

Je dédie ce modeste travail.

REMERCIEMENTS

De prime abord, je tiens à exprimer ma profonde gratitude au professeur émérite Foudil Dahou, mon directeur de recherche, d'avoir accepté m'encadrer sans la moindre hésitation aucune et de la confiance qu'il m'a témoignée. Je ne saurai jamais le remercier assez pour son humilité, pour ses judicieux conseils et ses observations perspicaces alliant bienveillance et rigueur. Qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance la plus cordiale. Merci professeur pour tout ce que vous avez fait pour nous. Bref, que Dieu le tout puissant vous le re-vaudra un jour.

Comme, je profite par la même occasion de remercier vivement notre ex-recteur et notre humble professeur, Monsieur Khennour Salah : qu'on surnomme « le père spirituel de notre université » pour son apport précieux et son soutien indéfectible, pour sa sympathie débordante et sa gaieté permanente. Qu'il trouve ici ma sincère gratitude et mon profond respect.

Je suis redevable aussi à l'apport précieux et au soutien que m'ont apporté mes frères et sœurs, mes ami(e)s et mes collègues au cours de cette recherche & surtout ma chère épouse : Qu'ils trouvent ici, eux aussi, l'expression de ma reconnaissance.

Qu'il me soit permis enfin de remercier ma famille à qui je dédie ce modeste travail. Que grâces soient rendues à mes chers parents : pour leur confiance en moi, pour leur soutien indéfectible, pour leur affection et leur intérêt constant pour mes études.

RESUME

A la veille de la guerre de libération nationale, Dib et quelques-uns de ses contemporains ont éprouvé fortement le besoin de témoigner, de s'inscrire dans la réalité de leur pays. En cette période précisément, l'Algérie voit la recrudescence de la résistance de son peuple contre le colonialisme et son combat pour acquérir son indépendance.

En effet, Toute lutte déclenche de profondes mutations. De toutes ces mutations, la littérature romanesque algérienne d'expression française se fait l'écho. Toute évolution littéraire suit de près le cheminement historique. Ces écrivains des années 50 ont puisé leurs œuvres dans la vie quotidienne de leur peuple. Conscients des enjeux politiques, ils ont donné à voir un peuple et un pays. Notre auteur Dib a vécu cette fougueuse période. Ecrivain, il se doit de témoigner sur la réalité algérienne dans sa « *trilogie Algérie* ».

Dans ces circonstances terribles, il s'avère utile de chercher les images brossées par Dib de la société algérienne au cœur des mutations, tant que sur le plan historique que sur le plan économique, social et culturel et enfin de découvrir son passage de la tradition à la modernité.

Abstract

On the eve of the war of national liberation, Dib and some of his contemporaries felt strongly the need to testify, to be part of the reality of their country. In this period precisely, Algeria sees the resurgence of the resistance of its people against colonialism and its fight to acquire its independence.

Indeed, every fight triggers profound changes. Of all these mutations, the Algerian fiction literature of french expression is being made the echo. Every literary evolution closely follows the historical path. These writers of the 50s drew their works from the daily life of their nation. Conscious of the political stakes, they gave to see a nation and a country. Our author Dib lived this fiery and spirited period. Writer, he must testify about the Algerian reality in his "Algeria trilogy".

In these terrible circumstances, it is useful to look for the images painted by Dib of Algerian society at the heart of the changes, on the historical plane as well as on the economic, social and cultural level and finally to discover its change over from tradition to modernity.

الملخص :

عاش الشعب الجزائري في ظل الاستعمار الفرنسي الويلات، فقد سلمهم المستعمر كرامتهم وإنسانيتهم وأراضيهم ليصبحوا أجراء في أراضيهم، ضف إلى ذلك أنهم تعرضوا لأبشع أنواع العذاب ولأن الأدباء الجزائريين والشعراء هم جزء من هذا الوطن. فقد جعلوا من أنفسهم بصورة تلقائية شهداء على الأوضاع التي يعيشها شعبهم، فاتحدت أقوالهم وأقلامهم وعبروا عمّ يخالج شعورهم متحسسين آلام الوطن و ما قاساه. فكانت كتاباتهم تحرك نفوس الشوار و تشجعهم على الكفاح. و يعدّ الروائي محمد ديب من أبرز الروائيين الذين رصدوا الحالة الاجتماعية و السياسية آنذاك. فهل برع ديب في تصوير معاناة الشعب و مآسيه ؟ و هل لامست كتاباته الواقع المعاش ؟.

Table des matières

Table des matières	6
Introduction	10
Chapitre I. La trilogie <i>Algérie</i> : une œuvre, un peuple, une époque.	24
1.1. La trilogie <i>Algérie</i> : une plume algérienne parle de l'Algérie	25
<i>1.1.1. La Trilogie Algérie : un écrit politique</i>	<i>29</i>
<i>1.1.2. La Trilogie Algérie : un écrit sociologique</i>	<i>35</i>
<i>1.1.3. La trilogie Algérie : un écrit poétique</i>	<i>42</i>
<i>1.1.4. La Trilogie Algérie : un écrit patriotique</i>	<i>45</i>
<i>1.1.5. La Trilogie Algérie : un écrit historique</i>	<i>48</i>
1.2. Un peuple : une société algérienne traditionnelle patriarcale	52
<i>1.2.1. Un peuple : la femme traditionnelle, personnage doublement aliéné.....</i>	<i>54</i>
<i>1.2.2. Un peuple : attitudes et comportements des colonisés.....</i>	<i>56</i>
<i>1.2.3. Un peuple : révolte et non-acceptation du colonialisme.....</i>	<i>58</i>
1.3. Une époque coloniale mouvementée : aperçu historique	61
Chapitre II. La hiérarchie sociétale de l'Algérie coloniale.....	67
II.1. La société européenne	68
II.2. La société algérienne	87
II.3. La famille traditionnelle algérienne	89
II.4. La société autochtone	91
Chapitre III. Instruments répressifs et stratégies coloniales	110
III.1. Stratégies coloniales.....	111
III.2. Rapports comportementaux et expressions du colonisé à l'égard de la colonisation française répressive	123
III.3. Résistance et révolte du colonisé face à la domination	129
Chapitre IV. Rapports et attitudes entre colonisateur et colonisé... 	152
IV.1. La répression.....	153
IV.2. Les rapports du colonisateur et du colonisé	172
Chapitre V. Images de la femme algérienne traditionnelle	193

V.1. Femme traditionnelle mineure.....	196
<i>V.1.1. Mineure sexuellement.....</i>	<i>196</i>
<i>V.1.2. Le tabou et la discrimination des sexes.....</i>	<i>198</i>
<i>V.1.3. Violation du milieu féminin énigmatique par des enfants, révélateurs de secrets.....</i>	<i>201</i>
<i>V.1.4. Mineure économiquement et socialement.....</i>	<i>202</i>
<i>V.1.5. Le statut de la veuve exploitée.....</i>	<i>205</i>
<i>V.1.6. Une vie de misère et de dénuement.....</i>	<i>206</i>
<i>V.1.7. Dépérissement des valeurs humaines et dégénérescence des relations familiales sous l'emprise de la faim et du dénuement....</i>	<i>210</i>
<i>V.1.8. Victime de la stratégie coloniale.....</i>	<i>212</i>
V.2. la femme traditionnelle : mineure intellectuellement.....	213
<i>V.2.1. Education de la fille, un enseignement strictement ménager.....</i>	<i>213</i>
<i>V.2.2. Victime d'un système patriarcal qui fait d'elle un être infériorisé.....</i>	<i>215</i>
<i>V.2.3. La parole, droit de la virilité masculine.....</i>	<i>218</i>
<i>V.2.4. Gardienne de la maison/clausturation et voile.....</i>	<i>220</i>
V.3. La femme traditionnelle : mineure politiquement.....	221
<i>V.3.1. Absence de vision politique.....</i>	<i>221</i>
<i>V.3.2. De la mineure à la majeure.....</i>	<i>224</i>
<i>V.3.3. Première figure de transgression : majeure sexuellement .</i>	<i>225</i>
<i>V.3.4. Deuxième figure de transgression : majeure économiquement.....</i>	<i>228</i>
<i>V.3.5. Troisième figure de transgression : accès à la rue et empiètement sur l'espace masculin.....</i>	<i>231</i>

Chapitre VI. Causes et enjeux des figures de transgression dans l'œuvre de Dib.....234

VI.1. Impact de la modernité sur la femme traditionnelle et prise de conscience de la femme traditionnelle.....	237
VI.2. Figures de transgression.....	240
VI.3. Tabou de la sexualité dans la société traditionnelle.....	241
VI.4. Vers une majorité sexuelle / découverte et mise en valeur du corps féminin.....	245

VI.5. Vers une majorité économique.....	255
Conclusion	262
Références bibliographiques et sitographiques	270
Œuvre étudiée (corpus) : La Trilogie <i>Algérie</i> de Mohammed Dib	271
Œuvres de l'auteur consultées	271
<i>Poésie</i>	271
<i>Romans</i>	271
<i>Essais</i>	271
Ouvrages généraux	271
Références critiques.....	276
Articles	277
CD-ROM, dictionnaires et encyclopédies	277
Sitographie	277

Introduction

Né à Tlemcen en 1920, Mohammed DIB est un écrivain majeur de notre temps. Son œuvre, traduite dans de nombreuses langues, compte une trentaine d'ouvrages (roman, poésie, théâtre, essai). Mohammed Dib n'a eu de cesse, à travers une œuvre protéiforme, de brouiller les repères et de pousser toujours plus loin les limites de son écriture, dessinant les contours d'un univers littéraire singulier, puisant à la source de ses racines algériennes et ouvrant sur les horizons infinis de l'universel. Prix de l'Union des Ecrivains Algériens en 1966, Grand Prix de la Francophonie en 1994, Prix Mallarmé pour son recueil de poésie *L'Enfant-Jazz* en 1998.

A Tlemcen où il étudie et termine ses études au collège. Ensuite, il passe une année au lycée d'Oujda, au Maroc, avant d'entrer à l'école normale d'instituteurs d'Oran. Sorti sans diplôme, il trouve un poste d'instituteur à Zoudj Beghal, près de la frontière marocaine, qu'il occupera entre 1938 et 1940. Les deux années suivantes, il se retrouve comptable à Oujda au service des subsistances de l'Armée. En 1943 et 1944, il fait office, à Alger, d'interprète franco-anglais auprès des armées alliées. Il est de retour, en 1945, à Tlemcen où il travaille en qualité de maquettiste (de tapis) dans la corporation des tisserands puis rejoint une nouvelle fois Alger comme journaliste, en 1950 et 1951, à «Alger-Républicain». Il écrit également dans le journal du parti communiste algérien «Liberté». Mohammed Dib se marie en 1951 avec Colette Belissant la fille de l'instituteur Roger Belissant qui lui fera découvrir la culture française et l'encouragera à écrire. Il écrit, en 1952, sa première œuvre, de sa trilogie «Algérie», *La Grande Maison*, saluée par André Malraux qui le qualifie comme l'un des plus grands écrivains algériens de langue française. Après sa mort, la presse a célébré cet homme. Des titres d'articles journalistiques font foi de cette célébrité inébranlable.¹

L'article le plus frappant et le plus authentique est sans doute celui de l'écrivaine Latifa Benmansour :

« Il avait la politesse et la discrétion des grands qui ont tout vu et sont revenus de l'espèce humaine. Il regardait avec le plus des mépris certains natifs de Tlemcen qui pensaient être arrivés et se pavanaient avec leurs titres, leurs postes, leurs maisons cossues et leurs richesses. » Ils comblent le vide, leur vide disait-il. « Ils ont oublié d'où ils sortent ». Nous avons ceci en commun, c'est

¹ *El Watan*, sous la plume d'Amine Khaled, titre : « Le dernier des géants » ; dans *La dépêche de Kabylie*, Aissa Khelladi parlera d'un « Homme libre » ; Farida Belkhiri, dans *La Tribune*, s'interroge : « Que reste-t-il des pouvoirs du roi Dib ? » ; dans *Le Matin*, Rachid Mokhtari choisit un titre significatif : « La terre littéraire », marquant ainsi l'ancrage profond à la terre.

qu'au lieu d'aller balayer chez les autres, nous préférons balayer chez nous. Nous transformer et ensuite donner l'exemple aux autres. Le prix à payer fut très lourd, car l'ethnicité, l'esprit du clan et le racisme ne sont pas nos marques, surtout lorsqu'on se prétend clerc ou intellectuel. »²

En Algérie, juste avant les années cinquante, peu de romanciers et de poètes algériens se font connaître, tant l'impact du colonialisme est grand. La deuxième guerre mondiale et ses répercussions sur le peuple algérien ont engendré des bouleversements au sein de la société indigène ainsi qu'un éveil :

« La révolte du 8 mai 1945, l'après guerre et la misère dans les campagnes, les revendications de plus en plus précises des partis nationalistes, la reconnaissance ailleurs des nationalités et d'indépendances nouvelles, éveillent un nombre de plus en plus grand de lettrés, d'intellectuels, de jeunes militants. »³

Dans un pays de tradition orale, le passage à l'écrit, dans une langue étrangère, qui est la langue française, a permis l'émergence d'une littérature très originale. Toute cette nouvelle littérature dit : la liberté, la résistance, la révolte, l'exil, l'espoir dans un contexte socio-historique. Sachons bien que toute évolution littéraire suit de près le cheminement historique. Le fait culturel n'est pas isolé, mais déterminé par les conditions sociales. L'image collective de la société, qui se dégage du monde arabo-musulman à travers ses littératures, est si forte, alors même que sont si variées, si contradictoires parfois ses représentations nationales spécifiques.

La littérature algérienne de langue française, bien qu'elle soit de langue étrangère a reflété et dévoilé avec force cette image collective. Les premières ruptures dans la vision de l'Algérie et de l'Algérienne interviennent, dans la littérature, à partir des années cinquante. Signalant la prise de parole par le biais du français et de l'écrit, car le champ littéraire algérien était animé par d'autres langues et par d'autres formes d'expression par des Algériens de souche de l'époque. Les précurseurs de cette renaissance Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine... . Ces derniers mettent à profit le butin de guerre qui a été arraché aux maîtres de l'école française pour dire ce qui a été tu, reconstruire ce qui a été détruit et corriger ce qui a été déformé. Cette dernière opération est synonyme d'incursion d'Algériens au sens propre du terme, dans la modernité, qui les introduit dans la civilisation de l'écrit.

Ainsi, les années cinquante virent la naissance de la littérature algérienne d'expression française. Les thèmes de cette littérature : c'est d'abord l'affirmation

² Quotidien *le Matin*, 06 mai 2003.

³ Jean DEJEUX, *Littérature maghrébine*, Sherbrooke, Naaman, 1973, p. 22.

de la personnalité du peuple algérien face aux tendances assimilatrices de la France. C'est aussi la lutte contre la colonisation, la réhabilitation de la valeur humaine de la société. C'est encore la révolte contre une société musulmane sclérosée, contre une autorité paternelle absolue, contre la condition de la femme et bien d'autres sujets encore.

« L'homme maghrébin faisait bel et bien son entrée, et avec qualité, dans les lettres de langue française, reflet de lui-même, et non vu à travers le prisme du colonisateur, essayant de donner du Maghrébin une image enfin exacte, et refusant celle que l'autre, lui imposait. »⁴

Cette littérature algérienne était née de la prise de conscience du colonisé. Ces auteurs algériens ont puisé dans les écrits de leurs prédécesseurs et de leurs aînés pour donner naissance à d'autres formes d'écritures qui leur sont spécifiques et par le truchement de ces dernières ils se sont démarqués davantage de leurs homologues français qui façonnent à priori cette même langue. Ces nouveaux auteurs des années cinquante tout en étant *« colonisés, il leur a suffi de s'exprimer non pour témoigner sur la colonisation, mais pour révéler l'univers intérieur et extérieur du colonisé. »*⁵ En effet, les écrivains algériens des années cinquante ont éprouvé fortement le besoin de témoigner, de s'inscrire dans la réalité de leur pays. Conscients des enjeux politiques, ils ont donné à voir un peuple et un pays. Dib s'en explique à plusieurs reprises : *« Une œuvre n'a de signification, de valeur que dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel elle appartient. »*⁶ Rappelons-le qu'en période coloniale, l'Algérien n'était même pas nommé ou, s'il l'était, c'était d'une façon connotée, infériorisée, voire péjorative. En tant qu'écrivain qui se veut *« en situation de son temps »* - pour reprendre une expression de Jean-Paul Sartre - il doit témoigner de ce qui se passe à son époque.

*« Il est incontestable, déclarait Mohammed Dib en 1958, que je traite du peuple algérien. De son réveil jusqu'à maintenant, l'Algérie n'était même pas nommée en littérature. Dépeindre un paysage, ceux qui l'habitent, les faire parler comme ils parlent, c'est leur donner une existence qui ne pourra plus être contestée. On pose le problème en posant l'homme [...] Je vis avec mon peuple. J'ignore tout du monde bourgeois. »*⁷

Cependant, il y a entre tous les romans qui ont abordé de près ou de loin la société algérienne une unité certaine. Non qu'ils se ressemblent, chaque auteur possède sa propre façon d'appréhender les faits, mais on pourrait dire qu'ils se

⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁵ Jean DEJEUX, Littérature maghrébine, op. cit., p. 24.

⁶ Interview : *Afrique Action*, 13 mars 1961.

⁷ *Témoignage chrétien*, 7 février 1958.

partagent la même matière mais qui sera travaillée différemment, tout en sachant que tous les romans ayant abordé ce même sujet s'appuient sur les mêmes éléments : ils peignent une même société, relèvent d'une même situation conflictuelle, les mêmes aspirations pour une éventuelle liberté, voire pour une vie meilleure. Ce qui fait la différence entre tous ces romans qui ont plaidé inlassablement la cause nationale algérienne, c'est ce choix qui émane de ces différents auteurs, dans la matière qui s'offre à eux. À propos de ce choix Macherey écrit : « *ce choix ne s'opère pas au hasard* »⁸ – que Dib se penche sur la revendication paysanne, que Kateb Yacine se concentre sur les événements du 08 mai 1945, que Mammeri Mouloud sur les problèmes personnels des individus. Cela n'est sûrement pas un fait du hasard, ni une envie drôle, ni pour autant une inspiration capricieusement fantaisiste, mais bien tout simplement un choix purement idéologique rationnellement adopté et fondé par son auteur.

En effet, cette production, qu'on vient de citer de ces différents auteurs algériens, repose sur la tension, la polémique et le conflit. L'opposition et la dissidence sont quelques uns des thèmes majeurs de cette littérature. La finalité et la vocation de cette génération d'écrivains algériens n'était pas de peindre l'universalité des hommes ni de rechercher des valeurs tout aussi universelles mais tout simplement en donnant à voir l'état de la société coloniale, de porter témoignage, de protester et d'exhorter le lecteur à adopter unanimement la même attitude que ses compatriotes : c'est le cas du refus catégorique et non nuancé concernant la présence de la colonisation sur la terre ancestrale algérienne. A ce propos, on peut citer les propos de Dib lors d'une interview concernant cette littérature dite révolutionnaire ou de combat : « [...] *c'est sur le terrain de la littérature que j'ai choisi de combattre en faisant connaître les réalités algériennes en faisant partager par ceux qui me liront les souffrances et les espoirs de notre patrie.* »⁹

A vrai dire, l'auteur que nous avons choisi d'étudier compte parmi l'élite d'écrivains algériens de langue française : les premiers écrivains authentiques de la génération de 1952, comme il est convenu de les appeler. Mohammed Dib est celui dont la production est la plus prolifique et la plus avantageuse que ses contemporains. Il est considéré comme un classique dans notre pays. Il fait partie de ces grands auteurs qu'on a connus et abordés depuis ces dernières décennies, lors

⁸ P. Macherey : *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1966. p.143.

⁹ *Afrique action*, 13 mars 1961.

de notre cursus scolaire du moyen et du lycée, et parfois même bien avant c'est-à-dire pendant l'élémentaire, c'était sous forme d'extraits de textes choisis de cette grande trilogie dibienne *Algérie : La Grande maison, L'Incendie et Le Métier à tisser*. Cependant tâchons de ne pas oublier qu'en 1975, parmi les trois romans qu'on vient de citer, deux parmi eux ont été adaptés pour la télévision nationale algérienne par le célèbre réalisateur Mustapha Badie. Ce feuilleton avait connu à l'époque un succès triomphal.

Dib fait partie de ces écrivains qui, vers les années cinquante, firent parler pour la première fois le peuple algérien dans leurs livres, dévoilant sa sensibilité, ses passions, ses problèmes, ses espoirs. Il l'a fait en se servant d'un outil précieux qui était la langue de l'« Autre »¹⁰, et c'était dans cette même langue qu'effectivement bien d'autres pionniers de la littérature algérienne que lui s'étaient donnés le mot de porter à la connaissance et à la conscience des autres nations la situation dramatique dans laquelle se débattait leur peuple.

– *Pourquoi écrire ? Et surtout pourquoi le faire dans la langue de l'autre ?*

À toutes ces questions Dib n'hésite pas à répondre :

« J'écris surtout pour les Algériens et les Français. Pour essayer de faire comprendre à ceux-ci que l'Algérie et son peuple font partie d'une même humanité, avec des problèmes communs, pour l'essentiel, et pour inviter ceux-là à s'examiner eux-mêmes sans sentiment d'infériorité. Ils doivent se croire assez forts pour affronter certaines réalités. Mon ambition reste cependant d'intéresser n'importe quel lecteur. L'essentiel est le fond d'humanité qui nous est commun, les choses qui nous différencient demeureront toujours secondaires. »¹¹

Déjeux nous présente son témoignage sur cette écriture dibienne qui lui inspire une admiration relative par le choix du mot juste et le génie de la réflexion expressive d'une plume polyglotte :

« C'est l'écrivain de la précision dans les termes, de la retenue et de la réflexion. L'air qu'il fait entendre sur son clavecin est une musique intérieure qui parle au cœur. Écrivant en français, sans complexe et assumant sa double culture. L'auteur ne se livre pas purement et simplement au lecteur. Sa création littéraire demande souvent plusieurs lectures pour pénétrer jusqu'au sens. »¹²

¹⁰ L'Autre est une dénomination du colonisateur français (l'intrus) : Une sorte de démarcation.

¹¹ L'Afrique littéraire et artistique, n° 18, août 1971.

¹² Jean DEJEUX, dans « Hommage à Mohammed Dib », *Kalim*, n° 6, Office des Publications Universitaires, Alger, 1985.

L'écrivain selon Dib : « *Je suis écrivain dans la mesure où j'ai quelque chose à dire. Je ne voudrais pas devenir un fabricant de livres.* »¹³ Pour lui, écrire demande beaucoup de travail :

« *Je travaille régulièrement d'une manière constante, soutenue [...] Je prépare tout d'abord mon architecture, le plan de chaque chapitre [...] Parallèlement, je réunis ma documentation et je prends des notes. Quand la matière est prête, je me mets devant ma table. J'ai la plume assez facile, mais mon repentir ne l'est pas moins. Généralement, je ne livre pas le premier jet. Ma prose est dense et je dois l'élaguer impitoyablement.* »¹⁴

Pour Dib, l'acte d'écrire ne pouvait se réduire à ressusciter un passé cauchemardesque mais à déterrer les souvenirs. Pour cela ce dernier doit sauvegarder les racines de son peuple, le faire connaître dans son authenticité aux siens comme à l'autre, lui donner enfin l'image d'un monde nullement figé, mais en pleine mouvance, annonciateur d'un temps nouveau.

Dans ces circonstances dramatiques les Algériens prennent conscience de la nécessité de libérer leur pays. Une élite milite en faveur de son peuple exploité. Elle le sensibilise sur son statut d'exploité et l'exhorte à la lutte. De toutes ces mutations la littérature romanesque algérienne d'expression française se fait l'écho. Notre auteur, « qui se voulait une sorte de Balzac algérien à ses débuts »¹⁵, vient d'entrevoir le développement d'une œuvre colossale qu'on a appelé *triptyque Algérie*¹⁶ (*La Grande Maison* (1952), ou l'enfance prolétarienne, *L'Incendie* (1954), ou l'éveil des paysans, et enfin *Le Métier à tisser* (1957), ou la dure condition des artisans) dont le principe serait le retour des personnages d'un roman à l'autre. Ce procédé permet de former, par l'effet des réapparitions des personnages, un vaste réseau d'intrigues, de passions, de destinées dans lequel le romancier enveloppe la société entière de son temps.

Cette trilogie *Algérie* se donne ouvertement comme œuvre de témoignage, livrant au-delà de l'espace référentiel du roman, une fresque de la société algérienne en période coloniale explorée par le regard naïf et perçant d'un enfant qui a 11 ans au début du récit et 17 ans à la fin du troisième volet. Dib estimait alors que l'essentiel du roman était d'accepter de porter un univers entier dans un long déroulement temporel, car c'est un « *monde, (une) totalité qu'un*

¹³ Interview, *L'effort algérien*, 10 décembre 1952.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Kamel BENDIMERED, in *Algérie actualité*, n° 475- novembre 1974.

¹⁶ Ibid.

écrivain doit avoir l'ambition de créer»¹⁷, énonça-t-il un jour. La « trilogie Algérie » représente l'engagement politique proprement dit de M. Dib.

À travers ses romans du triptyque *Algérie*, l'auteur conteste le roman colonial et introduit pour la première fois sur la scène romanesque l'Algérien jusqu'ici exclu et lui restitue la parole qui lui avait été confisquée. Sans aucun doute, les romans de La trilogie *Algérie* s'inscrivent dans une visée réaliste, « *chronique de la vie quotidienne des habitants de Tlemcen* ». L'auteur a le projet de donner à voir la réalité du colonisé pour favoriser la prise de conscience. Cette trilogie dramatique et sociale est une dénonciation de l'ordre établi. En effet, elle reflète évidemment les tendances idéologiques de Mohammed Dib. Né parmi les pauvres, c'est aux pauvres qu'il s'adresse et c'est à eux qu'il s'intéresse. S'il se prend à dire « *nous* », c'est qu'il s'approprie et ressent les souffrances de ses personnages ; des souffrances qui fondent une sincérité car, si dans ces textes le principe d'universalité est respecté, celui de la fidélité à soi l'est aussi, assurant un équilibre, une authenticité.

*« Nous [écrivains algériens] cherchons à traduire avec fidélité la société qui nous entoure. Sans doute est-ce un peu plus qu'un témoignage. Car nous vivons le drame commun. Nous sommes acteurs de cette tragédie. [...] Plus précisément, il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses écrivains publics. »*¹⁸

Effectivement, l'écrit dibien prenait valeur de témoignage. Écrivain, Dib se doit de témoigner sur la réalité algérienne. Chez lui les femmes bénéficient d'une identité dans le contexte colonial. Il donne dans son œuvre une image de la femme qui ne présente ni la fantaisie des clichés qui ont été véhiculés par la période antérieure à la conquête française, ni les artifices qui ont été mis en place par la littérature coloniale pour donner appui à une certaine idéologie. Comment ne pas faire parler les femmes lorsqu'on se propose comme Dib de donner la parole à ceux qui habituellement ne l'ont pas ? Loin de présenter la sensibilité et la délicatesse féminines comme exceptionnelles, Dib les donne comme monnaie courante. Quoique rejetées à un rôle de second plan et demeurant soumises à la rigueur des rites ancestraux se résumant aux multiples tâches domestiques et aux durs travaux dans les champs.

De la lecture de ces trois volumes composant ladite trilogie dibienne, peignant sous différents angles une même situation, peut se dégager explicitement une image aussi complète de la société algérienne ou du moins une image suffi-

¹⁷ Interview, *L'effort algérien*, 10 décembre 1952.

¹⁸ *Témoignage chrétien*, 7 février 1958.

samment révélatrice. Mohammed Dib nomme et décrit, donne un contour aux êtres et à leurs réalités quotidiennes. En somme, la trilogie *Algérie* plaide la cause du colonisé, de sa misère, de sa faim ; elle ne peut pourtant être réduite à un simple documentaire. Bien que cette œuvre ait reçu un accueil très favorable auprès des milieux nationalistes du moment que l'aspiration à l'indépendance se faisait de plus en plus vive, elle est très critiquée par la presse coloniale.

Dans cette perspective, il serait intéressant sous l'éclairage des événements historiques propres à cette région du monde, de voir dans quelle mesure notre romancier algérien Dib a été témoin de ces mutations respectives d'ordre (social, économique, intellectuel, professionnel, politique) de la société traditionnelle algérienne à la veille de la deuxième guerre mondiale. Dans ces circonstances nous tenterons d'établir l'image de la société telle qu'elle est véhiculée par l'écrivain Dib en fonction de son histoire, de sa vision, de sa sensibilité, de ses phantasmes et de son expérience personnelle. Pour ce faire on répondra aux questions pertinentes suivantes :

- *Comment a-t-il représenté la société algérienne dans ses écrits ?*
- *A-t-il bien illustré le processus de changement ?*
- *Son œuvre de la trilogie a-t-elle participé à faire évoluer les mentalités ou, au contraire, à les laisser figées ?*
- *Les images qu'il nous présente de la société et de la femme peuvent-elles être rattachées à la réalité ?*

Tout en sachant qu'à la base de toute fiction romanesque, il y a un fond de réalité, et c'est « *ce noyau de vérité* », de réalisme qui est recherché dans l'image que l'écrivain donne de la société indigène algérienne d'autrefois. Ce sont autant de problèmes que nous posons, et l'objectif de notre recherche sera de les étudier. Autrement dit et d'une manière concise et explicite on procédera à une analyse littéraire qui privilégiera la reconstitution de l'image de la société d'une manière générale et de la femme d'une manière particulière d'après les éléments essentiels donnés par l'écrivain Dib.

Pour ce faire, nous commencerons dans un tout premier chapitre intitulé *La trilogie Algérie : une œuvre, un peuple, une époque* par inviter le lecteur à entreprendre sa propre exploration d'un texte d'une extrême richesse sémantique. Ce premier chapitre va installer le lecteur dans le temps historique et présentera l'environnement dans lequel vivait la société algérienne à la fin des années trente et les difficultés qu'elle observait pendant cette ère coloniale. En effet, dans cette colossale œuvre, on découvre une Algérie colonisée qui s'exprime, dans la profondeur de ses soucis et de ses malheurs, dans sa différence, dans son

exigence d'exister et d'être reconnue. Dans ce chapitre préliminaire, nous nous sommes appliqués non pas à orienter mais plutôt à accompagner le lecteur dans la découverte d'une aussi grande et célèbre triptyque romanesque. De plus, nous avons essayé de montrer comment Dib est arrivé grâce à son impeccable plaidoirie via la langue de l'occupant à dénoncer un système d'exploitation inique et une institution patriarcale répressive. Cette langue, notre romancier a su la modeler et lui faire atteindre ce niveau d'expressivité qui a permis à la littérature algérienne d'expression française de revendiquer une juste place dans le combat libérateur.

Dans un deuxième chapitre, intitulé *La hiérarchie sociale de l'Algérie coloniale*, nous nous proposons de faire une analyse de contenu, une analyse socio-historique pour saisir l'image élaborée à partir du matériau que puisse offrir la littérature algérienne. Autrement dit, on procèdera à l'élaboration d'une image qui se dégagera de la hiérarchie sociale et des rapports sociaux qui sont dans leur ensemble des rapports basés sur la dépendance et la domination grâce à cet outil précieux qu'est la littérature. Pour cela, il importe d'étudier la hiérarchie sociale dans chacun des deux groupes antagonistes en présence. Nous commencerons en prime abord, par analyser l'image de la société européenne en Algérie, puis celle des indigènes qu'on a l'habitude d'appeler en période coloniale « *société musulmane*. »¹⁹ Lors de notre analyse en question, il apparaîtra dès les toutes premières images trouvées, une domination se rapportant à deux aspects bien distincts l'un de l'autre : dans un premier temps, on constatera une certaine domination d'ordre économique d'une société par l'autre, et dans un deuxième temps on se rendra compte d'une certaine domination d'une classe par l'autre. Alors, dans ce contexte d'assujettissement et de domination, il conviendra alors de s'interroger pour se dire : La première question qui s'impose à nous concernera la stratégie adoptée et les instruments répressifs utilisés par l'institution coloniale pour pouvoir prolonger davantage la longévité du pouvoir en place et assurer le maintien de cette emprise coloniale le plus longtemps possible ? Nous tenons aussi à rappeler entre autres que pour l'obtention de toutes ces images recherchées, nous serons affrontés de nouveau à un autre problème qu'on ne peut ignorer : la crédibilité de l'image donnée. Éventuellement, ces images que nous recherchons tant à travers la fiction romanesque ne seront-elles pas complètement ou partiellement déformées ? En toute évidence encore ces images recherchées ne seront-elles pas tantôt incomplètes, tantôt profondément acculturées, tantôt idéalisées

¹⁹ Pour reprendre le terme par lequel, jusqu'à l'indépendance, on désignait les non-Européens.

et sublimées ? Aussi est-il probable que ces images tant recherchées ne peuvent-elles n'être qu'essentiellement scolaires et livresques et ne correspondent guère à la réalité sociale vécue ? Dans ces circonstances, croyez-vous que les auteurs algériens ayant subi comme ex-colonisés les effets des images qu'ils refusent d'eux-mêmes, vont-ils, accourir vers le principe de l'action et de la réaction, proposer à leur tour des images et des modèles idéalisés d'eux-mêmes et des images péjoratives, dévalorisées voire scandalisées de l'autre du moment que l'aubaine s'est présentée à eux ? À la lumière de tous ces préjugés, de toutes ces contraintes rencontrées, il importe alors que notre démarche consiste à partir d'analyses textuelles plurielles, dont les résultats nous conduiront à l'identification des problèmes qui seront élucidés, en fonction des faits réels et à une confrontation entre les données historiques et les analyses textuelles, ce qui nous permettra sûrement de saisir dans leur ensemble les traits pertinents de cette dialectique socio-littéraire.

Dans un troisième chapitre qu'on a intitulé *Instruments répressifs & stratégies coloniales*, où nous aborderons les différentes attitudes du colonisé face à la domination coloniale française, les uns par complicité et connivence acceptent le fait colonial soit par incapacité et intérêt, les autres, au contraire, le refusent catégoriquement et le repoussent hideusement. Ce refus ou cette non-acceptation avouée de l'autre s'appuie sur maints aspects allant de l'opposition spontanée jusqu'aux formes les plus violentes et les plus radicales. Comme on vient de le voir dans le paragraphe précédent, concernant les auteurs des deux rives opposées, autrement dit auteurs français et leurs homologues algériens, en tenant compte d'une somme de préjugés mutuels des uns et des autres, nous serons en mesure de fonder un jugement à notre tour sur les représentations dites subjectives ou objectives de notre auteur Dib concernant la société franco-algérienne qu'il décrit, et quel est son apport au sujet des images qu'il nous a révélées.

Rapports et attitudes entre le colonisateur et le colonisé, ainsi s'intitule notre quatrième chapitre. L'affirmation de la société algérienne n'avait de valeur que dans la mesure où elle s'opposait à l'ordre colonial et reflétait les aspirations d'un peuple épris de liberté. Cependant le colonisateur français n'avait comme souci majeur que sa propre sécurité : devant ce qui risque de menacer l'ordre qu'elle a établi, la société coloniale s'érige et se défend en faisant appel à son seul et ultime recours qui est la répression proprement dite. Cette dernière ne fait qu'amplifier et attiser l'hostilité et le mépris entre les deux communautés. La cohabitation et la concorde ne font pas partie de l'ordre du jour des communautés

bellicistes. En effet, dans ce quatrième chapitre les relations entre les deux communautés n'ont engendré que d'innombrables désagréments et conflits. La répression et la violence du colonisateur s'avèrent des armes sécurisantes hors pairs.

Notre cinquième chapitre qui s'intitule *Images de la femme algérienne traditionnelle brossées dans la trilogie romanesque Algérie*, le roman va se charger d'un autre aspect d'étude, dans ce chapitre nous procéderons à l'analyse du texte littéraire et à la reconstitution de l'image de la femme peinte par Dib sur divers plans (*sexuel, social, économique, politique...*). Dans une première étape, c'est en milieu traditionnel que nous essayerons de découvrir notre personnage pour l'opposer par la suite dans une deuxième étape, au portrait que Dib a brossé de la femme qui fraye sa voie vers la majorité.

Finalement, nous arrivons au sixième et dernier chapitre de notre étude que nous avons titré *causes et enjeux des figures de transgression dans l'œuvre de Dib*. Dans ce dernier chapitre nous aborderons les différentes causes et les différents enjeux qui ont permis et contribués de révéler cette autre image cachée de la femme traditionnelle : c'est la naissance d'une nouvelle image de la femme algérienne qui fraye son chemin vers la majorité à la veille de la deuxième guerre mondiale. Cette image nouvellement trouvée déclenche des passions, car elle implique à la fois une modification des rapports entre les sexes et une transformation de l'ensemble des structures sociales patriarcales. Alors, ce passage de la tradition à la modernité effective de la gent féminine se traduit par une accession à une modernisation rationalisante : c'est une sorte de maturation interne dans une aire culturelle arabo-musulmane.

Notre plan découle de la recherche de la réalité et son rapport avec notre œuvre romanesque choisie. Le thème choisi suscite une recherche pluridisciplinaire. À cet effet, nous avons emprunté généralement nos concepts à diverses disciplines ; en l'occurrence la psychanalyse, la littérature, l'histoire et la sociologie de la région choisie : l'Algérie. Hormis toutes ces disciplines qu'on vient de nommer, nous nous proposons aussi de faire appel à l'approche sociocritique qui recèle des ressources inépuisables à plusieurs facettes. Effectivement, la sociocritique nous sera d'une grande utilité. Nous aurons surtout recours à cette approche dans les différents chapitres de notre mémoire pour l'élaboration d'enquêtes historiques, sociologiques, ethnologiques, idéologiques, politiques, culturelles de tout cet arrière-plan de l'image révélée dans l'invention romanesque dibienne. Dans cette optique, nous jugeons utile de survoler brièvement

cette approche afin de découvrir son fondement et en quoi consistent ses instruments d'analyse.

Incontestablement, depuis plusieurs années les interventions plus larges de Claude Duchet ont contribué à repréciser les positions et les propositions de la sociocritique et à expliciter ses tours et ses détours constamment confrontés à des situations nouvelles. Au nom de la sociocritique, Claude Duchet interroge la pluralité des voix qui traversent un texte et l'imaginaire social qui peut s'y construire. Pour lui, l'accent n'est pas mis sur l'auteur, mais sur le sujet de l'écriture, ce dernier résultant des clivages sociaux et idéologiques, travaillés dans et par l'imaginaire, qui le font exister aussi comme tel ». En 1979, il forge très clairement ses instruments d'analyse :

« Au sens restreint, rappelons-le, la sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même lecture immanente en ce sens qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire. Mais sa finalité est différente. Puisque l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale. L'enjeu c'est ce qui est en œuvre dans le texte, soit un rapport au monde. La visée, de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique, en cela précisément qu'elle est processus esthétique, et non d'abord parce qu'elle véhicule tel ou tel énoncé préformé, parié ailleurs par d'autres pratiques ; parce qu'elle représente ou reflète telle ou telle réalité. »²⁰

Dans leur ensemble, les travaux de Duchet se sont portés, comme le souligne Ruth Amossy, sur « *les structures internes, les contraintes génériques, les réseaux thématiques, les diverses figures et métaphores par le maniement desquels le texte littéraire parle de la société de son temps.* »²¹ Plutôt qu'une pure construction formelle, la sociocritique fait découvrir la socialité de l'œuvre. Socialité du texte en ce sens que le social ne se reflète pas tout simplement dans le texte, mais s'y produit activement. Cette inscription du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point que Duchet élargit les débats pour apporter des propositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte.

²⁰ Claude DUCHET, « *Positions et Perspectives* », dans Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p. 6.

²¹ Ruth AMOSSY, « Sociocritique et Argumentation : l'exemple du discours sur le déracinement culturel dans la Nouvelle droite », dans *La Politique du texte - Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 29.

En prenant pour objet d'étude « *le statut du social dans le texte, et non le statut social du texte* »²², il s'intéresse aux démarches de la production littéraire et incite à concevoir les processus de lecture ou de lisibilité comme éléments de compréhension qui permettent de repérer dans les œuvres l'inscription de ces conditions, indissociables de la mise en texte. Sa visée est de déchiffrer les marques socio-historiques ancrées dans le texte et qui ont présidé à sa production et à ses lectures. Il tend aussi à dévoiler notamment tout ce qui se tisse, dans les textes littéraires, au-delà des intentions avouées et des choix conscients. C'est dans cette perspective qu'il souligne :

*« Effectuer une lecture sociocritique revient, en quelque sorte, à ouvrir l'œuvre du dedans, à reconnaître ou à produire un espace conflictuel où le projet créateur se heurte à des résistances, à l'épaisseur d'un déjà là, aux contraintes d'un déjà fait, aux codes et modèles socioculturels, aux exigences de la demande sociale, aux dispositifs institutionnels. »*²³

²² Claude DUCHET, « Le projet sociocritique : problèmes et perspectives », dans Graham FALCONER et Henri MITTERRAND, *La lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, S. Stevens, Hakkert & Co., 1975.

²³ Claude DUCHET, « *Positions et Perspectives* », dans Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p. 4.

**Chapitre I. La trilogie *Algérie* : une
œuvre, un peuple, une époque**

« Avant la Seconde Guerre mondiale, les colons ont accaparé les terres les plus riches et les plus productives (soixante-cinq pour cent 65% de la production agricole). Le capitalisme français, qui contrôle les banques, le commerce et l'industrie, a le monopole du marché algérien. L'encadrement du pays est presque exclusivement européen. De surcroît, l'État colonial exerce une emprise totale sur les activités culturelles et religieuses de la communauté algérienne pour déraciner, par la francisation, la culture arabe et l'Islam. Les conséquences de cette situation sont doubles. D'une part, la violence et l'ampleur de l'expropriation provoquent une paupérisation quasi complète, qui suscite à son tour une identification entre nation dominée et classes exploitées. D'autre part, la résistance au colonialisme confond les objectifs sociaux, culturels et religieux. Le droit d'apprendre sa langue, d'exercer en toute liberté sa religion, de reconnaître son passé culturel sont autant de manières d'affirmer le refus de l'exploitation. »²⁴

I.1. La trilogie *Algérie* : une plume algérienne parle de l'Algérie

Les écrivains algériens des années cinquante ont éprouvé fortement le besoin de témoigner, de s'inscrire dans la réalité de leur pays. Conscients des enjeux politiques, ils ont donné à voir un peuple et un pays. Dib s'en explique à plusieurs reprises : « Une œuvre n'a de signification, de valeur que dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel elle appartient. »²⁵

En période coloniale, l'Algérien n'était même pas nommé ou, s'il l'était, c'était d'une façon connotée, infériorisée, voire péjorative. En tant qu'écrivain qui se veut « en situation de son temps » – pour reprendre une expression de Jean-Paul Sartre – il doit témoigner de ce qui se passe à son époque.

« Il est incontestable, déclarait Mohammed Dib en 1958, que je traite du peuple algérien. De son réveil jusqu'à maintenant, l'Algérie n'était même pas nommée en littérature. Dépeindre un paysage, ceux qui l'habitent, les faire parler comme ils parlent, c'est leur donner une existence qui ne pourra plus être contestée. On pose le problème en posant l'homme [...] Je vis avec mon peuple. J'ignore tout du monde bourgeois. »²⁶

Mohammed Dib, qui se voulait une sorte de Balzac algérien à ses débuts, vient d'entrevoir le développement d'une œuvre colossale qu'on a appelée « triptyque *Algérie* », *La Grande maison* (1952), ou l'enfance prolétarienne, *L'Incendie* (1954), ou l'éveil des paysans, et enfin *Le Métier à tisser* (1957), ou la

²⁴ Mohammed HARBI, *Le FLN miracle et réalité des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*. Éditions Jeune Afrique, Paris, 1980, p. 9-10.

²⁵ Interview : Afrique Action, 13 mars 1961.

²⁶ Témoignage chrétien, 7 février 1958.

Toutes les citations et informations extraites de notre corpus la trilogie *Algérie* : Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952 ; Mohammed DIB, *L'Incendie*, Paris, Ed. Le Seuil, 1954 ; Mohammed DIB, *Le Métier à tisser*, Paris, Ed. Le Seuil, 1957, seront suivies du numéro de la page.

de dure condition des artisans, dont le principe serait le retour des personnages d'un roman à l'autre. Ce procédé permet de former, par l'effet des réapparitions des personnages, un vaste réseau d'intrigues, de passions, de destinées dans lequel le romancier enveloppe la société entière de son temps. Ladite trilogie *Algérie* se donne ouvertement comme œuvre de témoignage, livrant au-delà de l'espace référentiel du roman, une fresque de la société algérienne en période coloniale explorée par le regard naïf et perçant d'un enfant qui a 11 ans au début du récit et 17 ans à la fin du troisième et dernier volet. Dib estimait alors que l'essentiel du roman était d'accepter de porter un univers entier dans un long déroulement temporel, car c'est un « monde, [une] totalité qu'un écrivain doit avoir l'ambition de créer »²⁷, énonça-t-il un jour. La trilogie *Algérie* représente l'engagement politique de Mohammed Dib.

À travers ses trois romans inauguraux baptisés *triptyque Algérie*, l'auteur conteste le roman colonial et introduit pour la première fois sur la scène romanesque l'Algérien jusqu'ici exclu et lui restitue la parole qui lui avait été confisquée depuis une éternité. Indubitablement, la trilogie dibienne *Algérie* s'inscrit dans une visée réaliste, chronique de la vie quotidienne des habitants de Tlemcen. L'auteur a le projet de donner à voir la réalité du colonisé pour favoriser la prise de conscience. Cette grande et colossale œuvre dramatique et sociale est une dénonciation de l'ordre établi. En effet, elle reflète évidemment les tendances idéologiques de notre auteur bel et bien Algérien Mohammed Dib. Né parmi les pauvres, c'est aux pauvres qu'il s'adresse et c'est à eux qu'il s'intéresse. S'il se prend à dire « nous », c'est qu'il s'approprie et ressent les souffrances de ses personnages ; des souffrances qui fondent une sincérité car, si dans ce texte le principe d'universalité est respecté, celui de la fidélité à soi l'est aussi, assurant un équilibre, une authenticité. Notre auteur se veut une représentation plus au moins neutre du réel.

*« Nous [écrivains algériens] cherchons à traduire avec fidélité la société qui nous entoure. Sans doute est-ce un peu plus qu'un témoignage. Car nous vivons le drame commun. Nous sommes acteurs de cette tragédie. [...] Plus précisément, il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses écrivains publics. »*²⁸

Dans la trilogie *Algérie*, Dib se montre assez tolérant et attentif. Il laisse les personnages s'exprimer au style direct en respectant le langage de chacun, réalisant ainsi la première revendication : rendre la réalité sociale avec la plus grande

²⁷ Interview, L'effort algérien, 10 décembre 1952.

²⁸ Témoignage chrétien, 7 février 1958.

fidélité en reproduisant le langage des « élèves », du « maître de l'école », de la « Mère », enfin le langage du « peuple algérien ». C'est pourquoi d'ailleurs on nommait Dib « l'écrivain public ». La première page s'ouvre sur une scène où les élèves parlent :

« - Et moi ! Et moi :
Les voix s'élevèrent en une prière [...]
- Moi ! Moi !
- Moi, tu ne m'en pas donné !
- C'est Halim qui a tout pris.
- Non, ce n'est pas moi ! »²⁹

Ainsi qu'à la page quinze (15) : Le maître d'école M. Hassan s'exprime au style direct : « *Il proclama : "La patrie !" »*³⁰ « [...] *Qui d'entre vous sait ce que veut dire : patrie ? »*³¹ Il donne également l'occasion à un homme du peuple algérien de s'exprimer en tant que représentant du peuple : Ben-Sari : « ... *Je ne veux pas me soumettre à la justice, clamait-il.* »³² À ce sujet, Jacqueline Arnaud précise :

« *L'un des problèmes du roman algérien à cette époque, qu'a bien senti Dib, c'est de faire parler des êtres qui ne savent pas exprimer leurs aspirations confuses : Les hommes du peuple, qui sont plus embarrassés que des enfants. Et l'enfant, Omar leur sert de témoin, devant lequel on ne se gêne pas, et de révélateur.* »³³

Quand il s'agit aussi de confrontation entre la mère Aïni et son fils Omar, la mère s'exprime au style direct : « *Elle le vit ouvrir les yeux : - Voilà tout ce que nous a laissé ton père, ce propre à rien : la misère ! Explode-t-elle. [...] Omar se taisait.* »³⁴ Le terme « *explode* » est ici significatif. Quand la mère veut se défouler ou lorsqu'elle veut égrener son chapelet, l'auteur Dib l'autorise à s'exprimer vivement au style direct. Dib, dans son œuvre, implique volontairement et consciemment son lecteur. Toutefois, il s'adresse au lecteur français particulièrement, il lui explique les termes arabes transcrits dans son récit. Ces termes sont bien définis et expliqués en marge ou en bas de pages : en voici le cas de ces quelques mots ou expressions à titre d'exemple pris de *La Grande maison*.

²⁹ Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952, p. 7.

³⁰ Ibid., p. 19.

³¹ Ibid., p. 20.

³² Ibid., p. 52.

³³ Jacqueline ARNAUD, *La littérature maghrébine de la langue française*, Paris, Publisud, 1986, p. 170.

³⁴ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 30-37.

« Torraïcos : pois chiche grillés » ; « Calentica : pâte faite avec la farine de fèves ou de pois chiches » ; « Méïda : table ronde et basse sur laquelle mangent les familles musulmanes »³⁵. « Derb : ruelles très étroites et sinueuses qui serpentent à travers les quartiers de l'ancienne ville. »³⁶

En outre, Dib ne manque pas d'introduire dans son récit d'expression française, des expressions interprétées de l'arabe vers le français dans l'œuvre inaugurale *La Grande maison* telles :

- - « Allah »³⁷
- - « craindre le mauvais œil »³⁸
- - « Mets Dieu dans ton cœur et sache que la mort est suspendue »
- - « Que la mort t'emporte » ; « lécheuse d'assiette »³⁹
- - « bouche d'égout qui déborde »⁴⁰
- - « une fille ne compte pour rien »⁴¹
- - « Bouh, Bouh, tais-toi Ya Aïni »⁴²
- - « Ya Mohamed (interpellation) »⁴³
- - « que la fièvre noire t'emporte »⁴⁴
- - « fils de chien qu'il est »⁴⁵

Ces expressions reflètent la culture algérienne héritée et qui se transmet de bouche à oreille, d'une génération à l'autre. Ce recours aux termes et aux expressions « arabes » représente une nécessité pour quelques raisons explique Naget Khadda :

« Cette langue d'importation (le français) que Dib s'est approprié avec ses expressions toutes faites, il l'émaille de termes arabe algérien lorsqu'il s'agit de désigner une réalité spécifique n'ayant pas un équivalent parfois dans la langue d'emprunt. »⁴⁶

En effet, Mohammed Dib veut impliquer le lecteur français davantage en lui avançant des définitions et des explications des termes arabes, assumant ainsi sa fonction explicative ou de métalangue, d'une manière explicite puisqu'elle se reflète à travers la typographie et la mise en page. Cependant il exerce la fonc-

³⁵ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 16.

³⁶ Ibid., p. 26.

³⁷ Ibid., p. 98.

³⁸ Ibid., p. 19.

³⁹ Ibid., p. 106.

⁴⁰ Ibid., p. 106.

⁴¹ Ibid., p. 90.

⁴² Ibid., p. 73.

⁴³ Ibid., p. 154.

⁴⁴ Ibid., p. 42.

⁴⁵ Ibid., p. 32.

⁴⁶ Naget KHADDA, *L'œuvre Romanesque de Mohammed Dib*, OPU, Alger, 1983, p. 249.

tion idéologique par le truchement d'un de ses personnages. En assumant la fonction idéologique, le narrateur a une présence « *transparente* ». L'idéologie du narrateur se manifeste donc, par exemple, à travers le discours de Ben-Sari, critiquant la justice sous le régime colonial français en Algérie :

« À Dar-Sbitar s'élevaient encore les protestations véhémentes du vieux Ben-Sari; mais les forces de l'ordre étaient parties: ... Je ne veux pas me soumettre à la Justice, clamait-il. Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et nous mater. Aux yeux d'une telle justice, je suis coupable... »⁴⁷

Mohammed Dib nomme et décrit, donne un contour aux êtres et à leurs réalités quotidiennes. La trilogie plaide d'une manière imparable et fouguese la cause du colonisé, en parlant de sa misère, de sa faim ; donc cette trilogie ne peut pourtant en aucun cas être réduite à un simple documentaire.

1.1.1. La Trilogie Algérie : un écrit politique

Une œuvre comme la trilogie dibienne écrite pendant la période coloniale est une preuve flagrante d'engagement politique ; elle met en danger son auteur. Déjà en 1950, deux ans avant la parution de son premier roman, Dib écrivait :

« Toutes les forces de création de nos écrivains et artistes mises au service de leurs frères opprimés feront de la culture et des œuvres qu'ils produiront autant d'armes de combat. Armes qui serviront à conquérir la liberté. »⁴⁸

Dans son premier roman de la trilogie *La Grande maison*, le combat politique et l'identificateur de l'opresseur sont, certes, du ressort des « *hommes* »⁴⁹ mais ce sont essentiellement les femmes, tous âges confondus, qui vivent quotidiennement la tragédie de la faim et du froid, inventant mille subterfuges pour atténuer ses effets, et servent indirectement de catalyseur dans la prise de conscience des hommes. Dib, par ce choix de personnages féminins, dénonce l'exploitation, l'injustice sociale et, en même temps, met l'accent sur la prise de conscience et met en route une démarche qui éveillera le peuple et le gagnera à la lutte.

⁴⁷ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 56.

⁴⁸ Jean DEJEUX, *La littérature maghrébine d'expression française*, Centre culturel Français, Alger, 1990, p. 23.

⁴⁹ L'exception est toutefois représentée par Zina qui affirme qu' « il n'y a plus de déshonneur à aller en prison » et que « si on y jette Hamid Saraj, ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui. »

Dans son écrit Dib a accordé une attention particulière à un personnage qui a eu un impact sans égal sur la vie de cet enfant nommé Omar l'unique garçon de Aïni. La fonction de ce personnage est appelée par Coe Richard-Neil : « *personnage médiateur* »⁵⁰ : c'est une fonction assumée généralement par une tante, un cousin ou un professeur. Le personnage médiateur joue le rôle d'« *initiateur* ». Généralement, l'initiateur est souvent marginalisé. Dans *La Grande maison*, le personnage « *médiateur* » est incarné par le militant « *Hamid Saraj* »⁵¹ qui aidera l'enfant Omar à prendre conscience de lui-même et qui conduira plus tard les habitants de Tlemcen et même les paysans de la campagne à se libérer.

Dib a consacré la deuxième moitié du chapitre neuf (9) au tracé du portrait de Hamid. Son portrait complet et condensé, s'étale de la page soixante-et-un jusqu'à la page soixante-six (61 à 66). Avant d'introduire l'aspect de son moral ainsi que son caractère discret et mystérieux :

« Les premiers temps, personne ne s'était aperçu de la présence de cet homme, jeune encore, nouvellement installé dans la maison. Son arrivée avait été discrète. Personne ne l'entendait parler. Il ne manifestait son existence que d'une manière très réservée. Cela fut considéré comme un degré poussé de bonne éducation. C'est tout de même chose rare. Il gardait le silence, et vraiment personne ne prêtait attention à lui. Mais quand on apprit qu'il venait de Turquie, tous les regards convergèrent vers lui, chacun s'étonnant de ne l'avoir pas remarqué auparavant. » [...] « Sa vie, pour ceux qui l'approchaient, paraissait pleine de secrets. »⁵²

Ensuite on avance son portrait physique :

« Hamid Saraj portait bien ses trente ans et, en dépit de la simplicité qui lui conférait son air naïf et débonnaire, il n'était pas nécessaire d'être fin observateur pour deviner en lui un homme qui avait beaucoup vu et, comme on dit, beaucoup vécu. Son maintien était paisible et ferme, exempt toutefois de sans-gêne. Il parlait d'une voix basse, agréable, un peu trainante. Petit de taille, il était néanmoins trapu. »⁵³

Plus loin, il complète son portrait physique :

« Il était surprenant de voir sa démarche lente, ses gestes lourds et puissants, d'entendre sa voix discrète. [...] Et quand il parlait, sa voix nette fixait les paroles que son curieux regard semblait lire dans le lointain... Des rides sillon-

⁵⁰ Coe, Richard-Neil: *When the grass was taller*, U.S.A., Yale university press, 1984.

⁵¹ « Cette figure était la transposition littéraire d'un authentique militant communiste, Mohamed Badsin, que ses parents avaient emmené jeune en Turquie avant la guerre de 1914. » Jean DEJEUX, Mohammed Dib, écrivain algérien, Québec, Naaman, 1977, p. 15.

⁵² Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 61-62.

⁵³ Ibid., p. 62.

naient déjà son large visage. Il perdait ses cheveux et cela lui faisait un front incroyablement haut. »⁵⁴

C'est peut-être le portrait le plus long, le plus complet et condensé dans *La Grande maison*. Nous remarquons que Dib voulait s'attarder sur les menus détails concernant le portrait de Hamid Saraj. Pour lui, c'est un homme-mage qui va plus tard conduire le peuple à agir, à la révolte et à la libération. Hamid Saraj, un personnage dans le roman de Dib, qui prêche le patriotisme et milite en faveur des Algériens spoliés, les sensibilise sur leur statut d'exploités et les exhorte à la lutte en organisant des meetings ici et là en voici quelques paroles de son discours exhortatif :

« Les travailleurs de la terre ne peuvent plus vivre avec les salaires qu'ils touchent. Les ouvriers agricoles sont les premières victimes visées par l'exploitation qui sévit dans notre pays. »⁵⁵

Puis il ajoute :

« ... les travailleurs de la terre vont vers de grandes luttes ... Des salaires de 8 à 10 francs par jour... Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au gouvernement général. Ils sont prêts pour la lutte. »⁵⁶

En dépit des maintes et nombreuses arrestations, Hamid Saraj récidive à chaque fois et reste fidèle à son idéal : libérer l'Algérie du joug colonial. La misère guette l'indigène partout. Elle est considérée comme son seul destin possible. Pour Hamid Saraj c'est le résultat de l'incapacité d'une administration coloniale imprévoyante. Cette tutelle se trouve dans l'inaptitude de faire face aux circonstances désastreuses qui affligent le peuple et renonce au fait d'empêcher les spéculations informelles et le marché noir.

Dans un second point aussi important que celui qui a été précédemment cité, Dib évoque l'institution éducative coloniale : l'enseignement français dans les écoles algériennes. Dib dans *la Grande maison* critique violemment l'enseignement français fondé sur le mensonge et la tromperie. Il donne au lecteur des exemples concrets de ce qu'on enseigne dans les écoles. Et dans le même ordre d'idées, il nous présente un second personnage du roman tentant timidement et discrètement à son tour tout comme son compatriote Hamid Saraj d'éveiller la conscience de ses très jeunes apprenants indigènes : c'est Monsieur Hassan, l'instituteur algérien de l'école française. La scène se déroule en salle de

⁵⁴ Ibid., p. 62-63.

⁵⁵ Ibid., p. 120.

⁵⁶ Ibid., p. 119.

classe, lors d'un cours de morale, ayant pour thème « *la patrie* ». Pour les imprégner, l'instituteur commence son cours par cette fameuse question :

« - *Qui d'entre vous sait ce que veut dire : Patrie ? [...]*

- La France est notre mère Patrie, annonce Brahim. [...] La France, un dessin en plusieurs couleurs. Comment ce pays si lointain est-il sa mère? Sa mère est à la maison, c'est Aïni; il n'en a pas deux. Aïni n'est pas la France. Rien de commun. Omar venait des surprendre un mensonge. »⁵⁷

Dès les premières minutes, Omar a l'intuition du mensonge. D'habitude il ne conteste pas ce qu'on lui enseigne en géographie : « *La France, capitale Paris ... La mer Méditerranée ... La France, un dessin en plusieurs couleurs.* »⁵⁸ A priori tout cela ne le concerne en rien, c'est loin de sa réalité. Cependant, il refuse l'expression « *La France est sa mère patrie* ». À cela il oppose un refus net : premièrement, refus affectif d'avoir une autre mère ; deuxièmement, refus de la parole du maître ; troisièmement, refus d'un savoir imposé. Omar n'arrive toujours pas à appréhender cette idée de mère patrie, néanmoins il se pose autant de questions. Après une longue et profonde méditation, Monsieur Hassan sort de son mutisme. Le maître fait preuve de courage, en parlant à ses élèves en langue arabe pour dissiper toute équivoque, il leur dit : « *d'une voix basse où perçait une violence qui intriguait : -ça n'est pas vrai, si on vous dit que la France est votre patrie.* »⁵⁹ L'essentiel est dit. Ceci n'est pas un simple lapsus révélateur mais un aveu intentionnel, Monsieur Hassan ne va pas jusqu'au bout, il se ressaisit aussitôt et replonge dans son mutisme : c'est un fonctionnaire de l'État français. Il est colonisé, cependant il refuse tout de même de jouer le jeu.

« M. Hassan, était-il patriote Hamid Saraj était-il patriote aussi ? Comment se pouvait-il qu'ils le fussent tous les deux ? Le maître était pour ainsi dire un notable ; Hamid Saraj, un homme que la police recherchait souvent. Des deux, qui le patriote alors ? La question restait en suspens.

Omar, surpris, entendit le maître parler en arabe. Lui qui le leur défendait ! Par exemple ! C'était la première fois ! Bien qu'il n'ignorât pas que le maître était musulman, - il s'appelaient M. Hassan, - ni où il habitait, Omar n'en revenait pas. Il n'aurait même pas su dire s'il lui était possible de s'exprimer en arabe. D'une voix basse, où perçait une violence qui intriguait:

- Ce n'est pas vrai, fit-il, si on vous dit que la France est votre patrie Parbleu ! Omar savait bien que c'était encore un mensonge. M. Hassan se ressaisit. Mais pendant quelques minutes il parut agité. Il semblait être sur le point de dire

⁵⁷ Ibid., p. 20.

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ Ibid., p. 23.

quelque chose encore. Mais quoi ? Une force plus grande que lui l'en empêchait-elle ? Ainsi, il n'apprit pas aux enfants quelle était leur patrie. »⁶⁰

Quelques paroles parfois mêmes succinctes et laconiques suffisent à réveiller les consciences endormies. Cependant, parfois on a l'impression que même cette image de « *maître d'école* », M. Hassan qu'on croît partisan de cœur, est mise en doute. Omar perd confiance en ces maîtres d'école : Ces maîtres qui se contredisent, et qui étouffent la vérité. En quelque sorte hormis leurs quelques comportements avantageux et positifs fournis, on leur reproche tout de même cette attitude complice de l'ennemi, de cette façon intentionnelle ou non intentionnelle les aident à réaliser leurs projets « *discriminatoires* » qui se manifestent tout d'abord dans la langue et dans la culture. Dans un autre cours, cette fois-ci, il s'agit d'une rédaction qui commence par un énoncé banal : « *Décrivez une veillée au coin du feu* » : en effet, il est question de la « *rédaction* » que les élèves devaient apprendre et réciter par cœur dans leurs cahiers. Le contenu du texte est complètement coupé de la réalité algérienne ou de la vie quotidienne en Algérie : Cette leçon à son tour vient approfondir le décalage entre la réalité livresque et la réalité vécue par ces jeunes indigènes. C'est un exercice scolaire qui est censé développer la créativité chez les enfants mais en fait, un grand nombre de clichés est proposé comme modèle. Le sujet de la rédaction nous renvoie l'image d'une vie familiale aisée et enthousiasmante. Par contre, Omar perçoit la différence, il n'est pas dupe.

« Il apprenait des mensonges pour éviter la fameuse baguette d'olivier. C'était ça, les études. Les rédactions : décrivez une veillée au coin du feu... Pour les mettre en train, M. Hassan leur faisait des lectures où il était question d'enfants qui se penchent studieusement sur leurs livres. La lampe projette sa clarté sur la table. Papa, enfoncé dans un fauteuil, lit son journal et maman fait de la broderie. Alors Omar était obligé de mentir. Il complétait : le feu qui flambe dans la cheminée, le tic-tac de la pendule, la douce atmosphère du foyer pendant qu'il pleut, vente et fait nuit dehors. Ah! Comme on se sent bien chez soi au coin du feu ! Ainsi : la maison de campagne où vous passez vos vacances. Le lierre grimpe sur la façade ; le ruisseau gazouille dans le pré voisin. L'air est pur, quel bonheur de respirer à pleins poumons! Ainsi: le laboureur. Joyeux, il pousse sa charrue en chantant, accompagné par les trilles de l'alouette. Ainsi: la cuisine. Les rangées de casseroles sont si bien astiquées et si reluisantes qu'on peut s'y mirer. Ainsi : Noël. L'arbre de Noël qu'on plante chez soi, les fils d'or et d'argent, les boules multicolores, les jouets qu'on découvre dans ses chaussures. Ainsi, les gâteaux de l'Aïd-Seghir, le mouton qu'on égorge à l'Aïd-Kebir... Ainsi la vie ! Les élèves entre eux disaient :

⁶⁰Ibid.

celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge, est le meilleur de la classe. »⁶¹

Il importe de rappeler que les termes « mentir » et « mensonge » sont répétés plus de quatre (4) fois dans ce court passage de la rédaction. Omar, le porte-parole de Dib, attaque avec acharnement l'éducation à la française et la qualifie de « mensonge ». Le paradoxe atteint son comble dans la phrase suivante : « *Celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge, est le meilleur de la classe [!!!]* »⁶² Les marques et les signaux de l'ironie sont représentés par des signes topographiques tels que les points d'exclamations, et les interjections « Ah ! ». Après toutes ces circonstances, l'Enfant Omar conclut qu' : « *Il n'avait rien d'intéressant à faire à l'école.* »⁶³ Dib, s'identifiant à Omar, souligne dans sa conclusion « la vanité » et « la futilité » de ce système d'enseignement colonial.

Le parallélisme entre les deux niveaux de vie met en évidence le discours du dominant qui impose au dominé un modèle idéal. Pour le cas d'Omar, Dar-Sbitar ne reflète en rien la joie de vivre et la gaieté décrite. Omar ne connaît que la violence et le rabrouement quotidien de sa mère. Deux images se superposent dans son esprit d'enfant : une image fausse à laquelle il faut se conformer, celle d'un monde qui lui est étrange et étranger ; une image réelle qui émerge du fond de lui-même, celle de sa culture, de ses traditions. Le choix de ces deux leçons en cette même période précise est significatif : il illustre les thèmes de l'aliénation culturelle et de la dépersonnalisation du peuple colonisé. Une leçon ayant pour thème « la patrie » relève de l'instruction civique mais ici, l'enjeu idéologique apparaît clairement et nettement. Une œuvre aussi importante que la trilogie écrite à l'époque coloniale est une preuve d'engagement politique et de courage ; elle met en danger son auteur, comme le précise si bien Dib lorsqu'il dit : « *Chaque mot que tu écris est une balle que tu tires contre toi.* »⁶⁴

La pensée représente un danger pour l'autorité coloniale et pour tout système de domination, Dib se veut le porte-parole des gens de peuple, un éveilléur de conscience, dénonce la politique coloniale. Le message devient alors clair : il ne peut y avoir de liberté que dans l'action. Et pour le choix de ce combat politique, il rappelle ceci : « *[...] C'est sur le terrain de la littérature que j'ai choisi de combattre en faisant connaître les réalités algériennes en faisant partager par ceux*

⁶¹ Ibid., p. 21.

⁶² Ibid.

⁶³ Ibid., p. 26.

⁶⁴ Témoignage chrétien, 7 février 1958.

qui me liront les souffrances et les espoirs de notre patrie. »⁶⁵ Ces textes inauguraux de la trilogie appartiennent au courant littéraire qu'on a appelé « Littérature de refus et de contestation. » Jean Déjeux ne manque pas de définir ces concepts en disant qu' :

*« Une littérature de refus et de contestation, écrite en général en fonction du lecteur européen, non plus pour lui faire plaisir mais pour témoigner et contester. Le romancier fait son bilan, dévoile, dénonce les maux de la colonisation et les carences de sa propre société ou de sa famille. S'affirment sous cet angle, en 1952 : Mohammed Dib, Mouloud Mammeri... »*⁶⁶

Ce même texte représente également un courant littéraire maghrébin dit « ethnographique ou documentaire » : il s'agit donc d'une littérature dite de « témoignage d'existence » face à une négation coloniale de l'être maghrébin. Jean Déjeux définit cette littérature dite « ethnographique » ou « documentaire » comme suit :

*« Une littérature écrite sinon pour faire plaisir au lecteur européen, du moins pour entrer dans ses vues, en tout cas en fonction de lui. Les thèmes folkloriques et régionalistes abondent, réponse immédiate au besoin de curiosité des lecteurs. Cependant, les détails ethnographiques ne sont pas toujours retenus par l'écrivain pour faire plaisir aux "autres" ; Certains auteurs décrivent leur société et leur vie dans une recherche d'identité et leur littérature prend alors un sens de dévoilement et de contestation. Cette littérature dite "ethnographique" draine, en fait, le meilleur et le pire. »*⁶⁷

Le régime répressif colonial français est à la base de tous les problèmes surtout sociaux vécus par les Algériens. La colonisation française est donc la source principale de tous les malheurs dont souffre le peuple algérien représenté dans la trilogie de Dib. Cette œuvre dite *triptyque Algérie* s'inscrit donc dans un contexte colonial et dans un processus d'*acculturation*. Texte engagé d'un écrivain militant, Dib se révolte contre la colonisation française dans tous ses aspects, cette colonisation qui couvre et domine tous les domaines de la vie en Algérie. Dib croit en l'homme, mais il voit que les choses ne changent pas beaucoup. L'Algérie porteuse d'espoir n'est pas encore née : Dib, algérien de cœur, souffre devant tant de malheurs qui frappent son pays.

1.1.2. La Trilogie Algérie : un écrit sociologique

Le premier volet de La trilogie *Algérie* qui est *La Grande maison* constitue un document enrichi par une expérience personnelle de la vie dure et laborieuse

⁶⁵ Interview : Afrique Action, 13 mars 1961.

⁶⁶ Jean DEJEUX, Littérature maghrébine de langue française, Québec, Naaman, 1980, p. 38.

⁶⁷ Jean DEJEUX, Littérature maghrébine de langue française, op. cit., p. 37-38.

du petit peuple. Dans ce roman inaugural, toutes les couches sociales défilent et apparaissent à travers un regard lucide et vrai : entre fiction et réalité, on peut se demander si ce lieu a existé. D'après Jean Déjeux, cette maison s'appelait Dar-Sbitar parce qu'elle aurait servi d'hôpital pendant la guerre de (1914-1918). *La Grande maison* ou « Dar-Sbitar » est une grande demeure où habitent différents Algériens pendant la période de la colonisation française. Dar-Sbitar / Dar : maison ; Sbitar : hôpital. Le mot *Dar-Sbitar* est pris en charge par le registre de l'arabe dialectal. Dar-Sbitar, qui réfère tout en même temps à la maison et à l'hôpital, est une demeure qui couve le désagrément, l'inconfort et la faim. Cette maison est située dans un quartier populaire. Elle est grande, vieille, petite, pauvre ; la majorité de ses habitants sont pauvres. Elle est loin d'être une demeure ordinaire. Cette grande maison est le prototype des demeures de Tlemcen (ville natale de Dib). Ce genre d'habitations est très pauvre : « *une seule pièce* »⁶⁸, « *paillotes* »⁶⁹. L'ameublement du logement désigne tous les caractères d'une vie misérable : « *larges dalles encombrées de toutes sortes d'objets ; démunie de porte, elle était envahie par un petit jour peureux. Le froid ici touchait la mort.* »⁷⁰ « *Une meïda* »⁷¹, « *une chaise trouée* »⁷², « *des paillasses à même le sol, une couverture, une peau de mouton par terre à même le dallage.* »⁷³

La cuisine de Dar-Sbitar est composée de « *plateaux cabossés, de marmites, quelques tasses de faïence, un petit réchaud à alcool, une bouteille, un large plat d'émail, des cuillères.* »⁷⁴ Toutes ces caractéristiques désignent la mal-vie et la misère. De plus, cette maison manque d'espace vital : « *Aïni et ses enfants logeaient, comme tout le monde, les uns sur les autres.* »⁷⁵ Mais le paroxysme du paradoxe est que ces logements de pauvres restent la propriété des gens riches, le loyer est excessivement cher pour un logement aussi exigu : « *il y avait le loyer et la lumière à payer : soixante francs par mois.* »⁷⁶ Dar-Sbitar est décrite comme étant un « bagne » ou une « cellule de prison » avec les souffrances physiques qui s'ensuivent à savoir les morsures des punaises et la monstruosité des circonstances qui n'épargnent guère cette populace indigène écrabouillée :

⁶⁸ Ibid., p. 72.

⁶⁹ Ibid., p. 123.

⁷⁰ Ibid., p. 33.

⁷¹ Ibid., p. 53, table basse.

⁷² Ibid., p. 169.

⁷³ Ibid., p. 55 et 75.

⁷⁴ Ibid., p. 53.

⁷⁵ Ibid., p. 72.

⁷⁶ Ibid., p. 152.

« Au plus fort de la nuit, des démangeaisons les prenaient tous. Les ongles raclaient un ventre, des fesses, des cuisses, longuement. Les punaises, dès que l'obscurité s'établissait, se coulaient hors de leur cachette et s'infiltraient dans leur literie. »⁷⁷

Et aussi :

« La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente. » Ou encore « Un morceau de vieille bâche lui (Omar) servait de couverture. Dans l'obscurité, il rejeta la bâche, enleva ses habits et se coucha à même le carreau, tout nu. »⁷⁸

Mohammed Dib à son tour nous parle personnellement de cette grande maison dans une interview qui a eu lieu au tout début des années soixante :

« J'ai connu le monde de la grande maison sans avoir moi-même partagé son existence, mais ma grand-mère a longtemps vécu dans une maison semblable et aussi d'autres parents à moi et des personnages de mon entourage. J'avais souvent l'occasion d'aller dans une de ces maisons, qui existe toujours, telle que je l'ai mise dans *La Grande maison*. »⁷⁹

La Grande maison est en fait un espace clos, synonyme d'enfermement, avec une grande cour intérieure, où s'entassaient plusieurs locataires « qu'un souci majeur d'économie dominait. »⁸⁰ Elle correspond à l'organisation sociale traditionnelle mais aussi à l'organisation du monde colonial : *espace public vs espace privé ; espace européen vs espace indigène*.⁸¹ Par son architecture, c'est un espace protégé :

« Elle (la bâtisse) s'enfonçait plus bas que la chaussée, et, faisant un coude qui préservait les femmes de la vue des passants, débouchait ensuite dans une cour à l'antique dont le centre était occupé par un bassin. »⁸²

La vie collective y est difficile⁸³. Les personnages de *La Grande Maison* sont représentatifs de millions d'Algériens de l'époque mentionnée. La misère à laquelle était confrontée la majorité d'entre eux, dans ce microcosme qu'est Dar-Sbitar, était le lot commun de tous ces damnés de la terre comme les a surnommés l'Algérien de cœur Frantz Fanon.

⁷⁷ Ibid., p. 125-126.

⁷⁸ Ibid., p. 126.

⁷⁹ Interview de Mohammed DIB par Lia LACOMBE, *Les Lettres françaises*, 7 février 1963.

⁸⁰ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 71.

⁸¹ Cette notion d'organisation spatiale du monde colonial et indigène sera reprise et explicitée ; voir infra chapitre II.

⁸² Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 23.

⁸³ Toilettes communes, un seul puits, manque d'intimité : présence de rideau à la place de la porte.

Ce roman baptême qui rendait compte de la vitalité du peuple algérien et de son refus des conditions qu'il subissait du fait du colonialisme - traduites et translatées dans les mots et les maux de tous les jours qui composent une sémantique péjorative propre à frapper le cœur des hommes. Les hommes occupent peu de place dans le roman. L'attention de l'écrivain s'est polarisée sur Dar-Sbitar, lieu essentiellement féminin. Les hommes sont à peine décrits. On apprend seulement leur nom et leur profession : « *Les hommes sortaient tôt aussi les apercevait-on rarement.* »⁸⁴ Lorsqu'ils se rendent au travail ou au café, la grande maison devient un espace exclusivement féminin pendant la journée.

L'enfance algérienne de l'époque, immergée dans un monde féminin et souvent fermée aux hommes, est ici plongée dans une misère qui anéantit les habituels schémas familiaux. On ne parle que de nourriture, de pain, de croûtons, de quignons, de miches ; il s'agit donc d'un drame permanent. La faim est omniprésente chez les habitants de Dar-Sbitar. Elle est tellement présente dans le roman qu'elle semble parfois tout occulter. Les occurrences du verbe *manger* scandent le texte comme un thème obsessionnel.

Écrivain public, Dib dépeint *le tableau collectif* où se rassemblent tous ces enfants, sœurs, camarades, voisins, amis. Toute cette génération malchanceuse et brutalisée, est réunie autour de la faim, partage les mêmes maux, les mêmes souffrances. Ces enfants sont transformés en fantômes, en esprits qui hantent les gens et qui rôdent autour d'eux :

« *De ces enfants anonymes et frileux comme Omar, on en croisait partout dans les rues, gambadant nus pieds. Leurs lèvres étaient noires. Ils avaient des membres d'araignée, des yeux allumés par la fièvre. Beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places. Les maisons de Tlemcen en étaient pleines à craquer, pleines aussi de leurs rumeurs.* »⁸⁵

Ou encore : « *La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente.* »⁸⁶ En réalité, au moment où ces enfants doivent vivre en toute sécurité familiale et en toute stabilité et insouciance, ils étaient la première proie de la violence coloniale. À cette époque, l'éducation de l'enfant perdait, ainsi, toute sa signification et sa fonction parce que tout simplement les premiers responsables de cette formation fondamentale avaient d'abord le souci

⁸⁴ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 82.

⁸⁵ Ibid., p. 28.

⁸⁶ Ibid., p. 127.

d'assurer à leur progéniture la nourriture de survivance. En effet, c'est la rue qui a pris en charge ces enfants, ils s'éduquaient en l'absence des parents :

« Des garnements bruyants, cyniques, charpardeurs qui infestaient ces quartiers [...] Ces drôles, que rien n'intimidait, erraient dans la ville en quête de mauvais coups à tenter, de plaisanteries brutales. Ils ne perdaient jamais l'occasion de donner libre cours à l'insolence dont s'enveloppait leur obscure angoisse. »⁸⁷

Ces enfants livrés à eux-mêmes sombrent dans l'oisiveté et la délinquance juvénile :

« De ces enfants anonymes et frileux comme Omar, on en croisait partout dans les rues, gambadant nu-pieds. Leurs lèvres étaient noires. Ils avaient des membres d'araignées, des yeux allumés par la fièvre. Beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places. Les maisons de Tlemcen en étaient pleines à craquer, pleines aussi de leurs rumeurs. »⁸⁸

Donc la stratégie adoptée par cette administration coloniale nous paraît évidente : c'est déchirer la société indigène dès la base. Cette finalité plonge la société algérienne dans l'inconnu et la dérive. Contre cette image macabre des enfants pauvres, se dresse une autre, celle des enfants riches : *« Les fils des négociants, des propriétaires, des fonctionnaires qui fréquentaient l'école. »⁸⁹* À l'école coloniale, les indigènes sont, la plupart du temps, entre eux : il faut être fils de notable pour être admis à l'école mixte. L'autre, quel qu'il soit, est tellement loin qu'il est, selon le cas, objet de curiosité ou de crainte, toujours d'étonnement. Le représentant des enfants riches est *Driss Bel Khodja* qui possède de l'argent, qui mange tous les jours à sa faim, l'auteur n'a pas manqué de décrire ce garçon en disant qu' :

« Il avait un camarade qui se chargeait de son sac de cuir, à broderies d'argent et d'or [...] Il avait coutume d'acheter des tarricos, du galentica, des piroulis, il possédait même de l'argent ! Aux petits marchands qui s'installaient dans la rue noire d'écoliers, un peu avant une heure, il prenait cinq ou six cornets de tarricos, distribuait un grain à chacun de ses compagnons. Si ceux-ci se plaignaient, ou se moquaient, ils geignaient, il geignait plus fort qu'eux : - Et moi, que va-t-il me rester ? Vous voulez que je vous donne tout ?

Chaque matin invariablement, il racontait après s'être empiffré ce qu'il avait mangé la veille. Et, à la récréation de l'après-midi, son repas du jour. Il n'était question que de quartiers de mouton rôtis au four, de poulets, de couscous au beurre et au sucre, de gâteaux aux amandes et au miel dont on n'avait jamais entendu les noms: cela pouvait-il être vrai? Il n'exagérait peut-être pas, cet imbécile!... Les enfants, devant toutes les victuailles qui hantaient ses discours,

⁸⁷ Ibid., p. 26.

⁸⁸ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 28.

⁸⁹ Ibid., p.26.

ébahis, demeuraient l'air perdu. Et lui, récitait toujours l'incroyable litanie des mets qu'il avait dégustés.

Tous les yeux levés vers lui le scrutaient bizarrement.

Quelqu'un, haletant, hasardait :

- Tu as mangé tout seul un morceau de viande grand comme ça ?

- J'ai mangé un morceau de viande grand comme ça,

- Et des pruneaux ?

- Et des pruneaux.

- Et de l'omelette aux pommes de terre ?

- Et de l'omelette aux pommes de terre.

- Et des petits pois à la viande ?

- Et des petits pois à la viande.

- Et des bananes ?

- Et des bananes. »⁹⁰

Voici le portrait donné par Dib d'un enfant privilégié, protégé et choyé par sa famille, ayant des « courtisans » parmi les instituteurs et les écoliers. C'est un enfant épargné de tous les malheurs. Après une longue coexistence avec la faim, le sentiment de l'injustice sociale coïncide avec cette « prise de conscience » d'Omar et atteint son paroxysme vers la fin de l'œuvre annonçant ainsi le refus de cette condition.

« Aïni déclarait souvent :

- Nous sommes des pauvres. Les autres locataires l'affirmaient aussi.

Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : C'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ? Omar ne comprenait pas qu'on s'en tînt à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse ? Voulaient-elles la tenir cachée ? N'était-elle pas bonne à dire ? Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à cacher; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérilité, connaissait tous leurs secrets. Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils peur? Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien : tous ces pauvres rassemblés ! Combien ils étaient nombreux !

- Nous sommes nombreux ; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre. Une émotion curieuse le pénétra à cette pensée. Il y a aussi les riches ; ceux-là peuvent manger. Entre eux et nous passe une frontière,

⁹⁰ Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952., pp.14-15.

haute et large comme un rempart. Ses idées se bouscuaient confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte. Pourquoi ? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant ! Les grandes personnes ne comprennent-elles donc rien ? Pourtant c'est simple ! simple ! C'est simple.

L'enfant continuait : c'est simple. Cette petite phrase se répercutait dans son cerveau endolori et semblait ne point devoir s'évanouir.

- Pourquoi ne se révoltent-ils pas ? Ont-ils peur ? De quoi ont-ils peur ?

Elle se précipitait dans sa tête à une allure vertigineuse. Pourtant c'est simple ! C'est simple !

Une dérive sans fin... Et voilà que le souvenir de Hamid parlant à une très grande foule se dresse dans son esprit. Hamid disait : Pourtant c'est simple ! »⁹¹

Dib en présentant ces deux portraits des enfants pauvres et des enfants riches appartenant à deux classes sociales *antagonistes*, voulait souligner l'idée de *l'injustice sociale* qui règne à cette époque et va préparer la révolution, ensuite la guerre dans son second roman de la trilogie *Algérie* intitulé *L'incendie*.

Mohammed Dib force l'interdit, celui de la représentation de la femme en milieu traditionnel, en retraçant le dur quotidien d'une famille citadine de Tlemcen, orpheline d'époux et de père. Notre auteur ne s'encombre ni du nom patronymique⁹² ; ni du décor qui se réduit, pour l'essentiel, à Dar-Sbitar et à une de ses chambres où se joue le drame et qui est plutôt choquante avec sa nudité ; ni de la précision de la temporalité qui permet de renvoyer à une date précise. Les femmes de Dar-Sbitar, envisagées dans leur totalité, sont, en effet bavardes, curieuses, agitées, querelleuses voire agressives, hypocrites et sans attrait physique notable. Elles sont constamment en situation d'instabilité : Aïni et Zina sont veuves. L'époux de la première, un bon artisan de Tlemcen, a été emporté par la tuberculose et l'époux de la seconde s'est engagé dans la résistance politique et en a payé le prix. Chez Zoulikha, le pain fait fréquemment défaut. La cousine Mansouria vit sa vieillesse dans la solitude et le dénuement. Menoune est tuberculeuse et elle a été répudiée de son foyer en raison de la déchéance physique causée par le mal. La maladie n'épargne point les habitants de Dar-Sbitar, la tuberculose tue le mari ainsi que le fils de Aïni « *Djillali, le frère d'Omar, mourut d'un mal à la poitrine.* »⁹³ La faim n'est pas ici seulement absence de nourriture ;

⁹¹ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 117-118.

⁹² Dans *La Grande maison*, Aïni, Aouïcha et Mériem, ainsi que la Tante Hasna, la cousine Mansouria et les nombreuses voisines, sont désignées par leur simple prénom.

⁹³ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 137.

présence monstrueuse, divinité implacable à laquelle chacun est soumis, elle s’empare des esprits et peut agir comme révélateur du monde :

« Et, de fil en aiguille, je me disais : pourquoi n’aurions-nous pas, nous aussi, notre part de bonheur. Et si on pouvait seulement manger. Ce serait notre bonheur. Si ce n’est pas cela, le bonheur pourquoi ne pourrait-on pas manger un peu ? »⁹⁴

La pauvreté harcèle les chefs de famille. La violence verbale perpétuelle manifestée par Aïni et ses voisines est compréhensible, tout cela résulte de la mal-vie. Celle-ci déshumanise les êtres. Les journées de ces femmes passent dans des futilités, des cris et des querelles, parfois, violentes.

Mohammed Dib décrit la mal-vie de ses personnages qui les a transformés en êtres proches des fauves, il utilise des verbes et des expressions qui désignent les animaux pour parler d’elles, comme « pattes molles », « elles piaulèrent », « glapissement », « elles dégoisaient », « jacasser », « caqueter », « n’ouvre pas le bec ». Leur humanité est défigurée par la proximité et l’exploitation. Ces manques, qui s’accompagnent d’un inéluctable effilochement des valeurs ancestrales et qui sont exhibés et vécus par les femmes, sont destinés à montrer l’instabilité dans laquelle a été précipitée la société traditionnelle. Le roman est traversé par une seule préoccupation : *comment survivre ?*

1.1.3. La trilogie Algérie : un écrit poétique

La tradition orale (poèmes, contes, chants) imprègne l’imaginaire collectif. De nombreux romanciers maghrébins et africains insèrent et intercalent des chants, des poèmes, des légendes, des contes dans l’œuvre romanesque. De cette façon ils mettent en évidence ce qui les préoccupe : la liberté, la résistance, la révolte, l’amour de la patrie et toutes les valeurs ancestrales du pays d’origine. En Algérie, le chant occupe une place privilégiée.

Les femmes surtout chantent pendant leurs activités quotidiennes et dans toutes les circonstances de la vie, que ce soit deuils ou heureux événements. Les femmes qui chantent font entendre leur voix. La parole leur donne un poids, une existence dans une société traditionnelle sexiste qui les efface et les nie. Les discussions des femmes inscrites dans le roman de Dib relèvent de l’oralité ou présence du discours oral dans le texte écrit. L’oralité souligne également les prises de position du narrateur. Elle s’inscrit par l’emploi d’un vocabulaire qui relève de la cul-

⁹⁴ Ibid., p. 171.

ture arabo-musulmane et dont l'utilisation crée un caractère particulier. Le chant de Menoune est un poème composé de plusieurs strophes. Dib nous confirme, à travers son texte poétique, sa passion et son grand penchant pour la poésie. Il nous fait cette confidence en disant : « *Je suis essentiellement poète et c'est de la poésie que je suis venu au roman et non l'inverse.* »⁹⁵

– *Pourquoi ce poème chant dans le roman de Mohammed Dib ?*

Paralytique, Menoune est couchée là à même le sol chez sa mère depuis sa répudiation. Une descente de police sème la panique à Dar-Sbitar. Dans cette atmosphère d'angoisse et d'anxiété s'élève le chant de Menoune. Cette voix qui transcende la peur et délivre un message en vue d'atténuer la tension émotionnelle, conjurer la peur, répondre à la violence, et permet en outre de mieux appréhender toute la révolte, toute la contestation, toute la résistance face à l'invasion policière, emblème de répression et de domination. Le message exprimé est sans ambiguïté. C'est la voix du pays natal, un pays qui lutte et qui résiste. Autrement dit, pendant la révolution, le chant s'inscrit dans la symbolique patriotique de la résistance. Constamment interagissent la terre, la mère, la sœur, la femme, la patrie, etc. : tous ces mots symboles gravitent autour du désir d'identité et l'espoir de libération.

« Menoune » qui « se mit à chantonner. »⁹⁶ Au départ, « elle se mit à chantonner à voix basse. »⁹⁷ Puis « Le chant à peine flotta-t-il une fois de plus dans la pièce [...]. Les sanglots de Menoune retentirent et se transformèrent en un appel ardent qui traversa la chambre bouleversée. Ce cri de chagrin, par lequel elle eût désiré expulser le mal qui lui rongait la poitrine, jaillit plus puissant que le tapage et le tohu-bohu menés par les gens de la police. Et brusquement, il redevint un chant [...]. »⁹⁸

– *Que dit le chant de Menoune ?*

C'est un texte à décoder dans un contexte historique particulier. C'est un texte riche en symboles et en métaphores. C'est, surtout, le chant d'une femme, une voix féminine qui affirme une présence et marque le désir de s'inscrire en tant que personne à part entière.

Première strophe :

– *« Quand la nuit se brise ... ». Il s'agit de la nuit coloniale. Le verbe connote la violence et l'agressivité. A la violence répond l'apparition du soleil, de la lu-*

⁹⁵ Afrique Action, 13 mars 1961.

⁹⁶ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 47.

⁹⁷ Ibid., p. 47.

⁹⁸ Ibid., p. 51.

mière. Les esprits s'éveillent : prise de conscience et surtout, espoir d'un changement.

- « *Je porte ma tiédeur sur les monts acérés* ». La lumière du soleil transforme le paysage. Les « monts » renvoient au refuge des combattants de la révolution. Le changement est marqué par l'image « *et me dévêts* ». C'est l'espoir d'un retour à la pureté originelle, avant la nuit coloniale, l'eau symbole de la vie, de purification. L'eau a une très grande importance. C'est à l'eau pure du matin que l'on raconte ses rêves, pour exorciser l'angoisse. Dans le chant de Menoune, l'Algérie est femme.

Deuxième strophe :

- Le rapport « *Mère-Algérie* » est mis en évidence. « *Étrange, est mon pays* » Pourquoi étrange ? Faut-il rapprocher ce mot de « *étranger* » ? La polysémie est évidente. C'est l'annonce, c'est l'espoir : « *Les souffles se libèrent* », « *Les oliviers s'agitent* » le choix de l'olivier est significatif ; l'olivier est symbole de paix revenue, de vie. « *La mère fraternelle* » : ce rapprochement peut paraître étrange. Cette expression est fréquemment utilisée dans le lexique maghrébin et amazigh. Elle établit un lien profond entre la terre et ses enfants.

Troisième strophe :

- « *Entends ma voix* ». La voix joue un rôle primordial. Elle est le lien avec la terre maternelle. Ici on peut faire un rapprochement avec le Grain magique de Taos Amrouche.⁹⁹ Dans ce conte, l'héroïne, une jeune fille, perd le grain magique qui lui permet de rester en contact avec sa mère et bien plus avec son pays d'origine. Cette perte provoque un renversement dans la situation de la jeune fille et de son esclave. Le chant est ancré dans la terre.

Quatrième strophe :

- « *Ce matin d'été [...]* » L'image de la femme enceinte porteuse de vie, d'espoir, de délivrance. Le cri de la délivrance est celui de la liberté retrouvée.

Cinquième et sixième strophes :

- « *Les femmes dans leurs huttes* »
- « *Attendent mon cri* »
- Le refrain élargit l'espace. Suit une série d'interrogations qui mettent l'accent sur le thème de l'errance, celui de l'Algérie exilée qui se cherche : « *visiter d'autres seuils. Erres-tu ? Épouse répudiée* » ; « *pourquoi, me dit-on, pourquoi ?* » C'est aussi un cri de ralliement et d'esprit. La nuit, le matin, l'aube, autant de raisons d'espérer la fin de l'errance et le retour à la terre enfin retrouvée

Septième strophe :

- « *Moi qui parle, Algérie* ». Le message est sans ambiguïté. C'est la voix du pays, d'un pays qui lutte, qui résiste.

⁹⁹ Marie Louise Taos AMROUCHE est une grande artiste amazigh-kabyle, écrivain d'expression française et interprète de chants traditionnels kabyles. Elle est née le 4 mars 1913 à Tunis, et morte le 2 avril 1976 à Saint-Michel -l'Observatoire en France.

- « *Ma voix ne s'arrêtera pas de héler plaines et montagnes* ». *C'est l'annonce du bonheur, de l'abondance et de la paix retrouvée. L'Algérie accueille ses enfants ou plutôt les enfants réintègrent le giron maternel.*
- « *Ouvrez vos portes !* ». *La peur n'existe plus, la sécurité est revenue. L'hospitalité retrouve sa place comme valeur essentielle. Les souhaits sont nombreux, porteurs de promesses d'un avenir de paix et de bonheur. C'est aussi la fin de la misère.*

Ce chant est prémonition : Menoune pressent sa mort prochaine, mais anticipe l'avenir de l'Algérie et des Algériens. Cette mélopée qui vient du cœur est éminemment anticipatrice. La « Mère-Algérie » rassure les mères et les épouses. La voix de Menoune est symboliquement la voix de la mère fraternelle, des femmes d'Algérie. L'Algérie est une terre charnelle. Elle souffre, elle enfante, elle reconforte, elle sécurise : elle est là omniprésente. Dib composait de la poésie avant de s'investir dans le romanesque. La poésie traverse toute l'œuvre de Dib.

1.1.4. La Trilogie Algérie : un écrit patriotique

Plusieurs hommes peuplent l'espace de Dar-Sbitar mais le plus important semble être Hamid Saraj. Dib n'a pas choisi ses hommes hasardeusement, ce choix est fondé sur des critères : il opte pour des personnages porteurs d'une certaine spécialité. La priorité est donnée aux nationalistes Hamid Saraj en est un. L'évènement qui mettra Hamid Saraj sur le devant de la scène est la descente de police à Dar Sbitar : la police le recherche, ce qui suscite la curiosité.

- *Qui est-il ?*

Dans l'excitation générale et comme pour conjurer la peur, les femmes se mettent à parler, et surtout, elles se posent des questions. Mêmes si les réponses ne sont pas évidentes, elles s'interrogent. La première image qu'elles se font est celle d'un homme réservé, discret : « *Cela fut considéré comme un degré poussé de bonne éducation.* »¹⁰⁰ La première question est posée par Zina : « *Hamid est-il un coupeur de routes ?* »¹⁰¹ Au fur et à mesure son portrait se précise :

*« Hamid Saraj portait bien ses trente ans et, en dépit de la simplicité que lui conférait son air naïf et débonnaire ; il n'était pas nécessaire d'être fin observateur pour deviner en lui un homme qui avait beaucoup vu et, comme on dit, beaucoup vécu. Son maintien était paisible et ferme, exempt toutefois de sans-gêne. Il parlait d'une voix basse, agréable, un peu traînante. Petit de taille, il était néanmoins trapu. »*¹⁰²

¹⁰⁰ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 62.

¹⁰¹ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 61.

¹⁰² Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 62.

Sa vie pour ceux qui l'approchaient, paraissait pleine de secrets, âgé de cinq ans, il avait été emmené en Turquie ; il s'absentait plusieurs années. Après il revenait en Algérie, sa famille rentra de Turquie sans être informée sur son sort. « *“Hamid” perdait ses cheveux et cela lui faisait un front incroyablement haut.* »¹⁰³ Hamid Saraj est l'un des nationalistes, qui refusent le système colonial et la colonisation ; c'est un autodidacte comme les autres hommes qui ont préféré la lutte ouvrière : « *Il était rare de ne pas découvrir dans les poches de son large paletot, vieux et gris, des livres brochés dont la couverture et les pages se détachaient, mais qu'il ne laissait jamais perdre.* »¹⁰⁴ C'est un homme dynamique et cultivé : « *C'est la nuit que Hamid lisait, à la lueur d'une petite ampoule.* »¹⁰⁵ Dans le roman, on voit que les fonctions de Hamid Saraj sont multiples ; il est à la fois, modèle et guide pour certains jeunes comme Omar qui est toujours à l'écoute des discours de cet homme. Au contact de ce personnage, Omar apprend à s'intéresser aux livres :

*« C'est lui qui avait prêté à Omar ce livre qui s'intitulait Les Montagnes et les Hommes ; l'enfant l'avait déchiffré patiemment, page après page, sans se décourager ; il lui avait fallu quatre mois pour en venir à bout. »*¹⁰⁶

Hamid Saraj est un homme recherché par la police coloniale car il s'est révolté contre la colonisation ; c'est un guide politique et un formateur culturel de la nouvelle génération. C'est le seul homme qui peut expliquer comment lutter contre la colonisation et arriver à l'indépendance :

*« Il voyait bien que nous dépérissions de faim ? Il comprenait beaucoup de choses. Beaucoup trop. C'est lui qui montrait aux autres le chemin. Les gens venaient solliciter ses conseils. ... Ces réunions, ces allées et venues, ces longues absences, c'est pour une vie meilleure ... C'était pour changer la vie des pauvres gens et les rendre heureux ... Il avait des idées. »*¹⁰⁷

En effet, Hamid est un diffuseur d'idées qui apparaissent toujours étranges aux yeux des autres. En réalité, le rêve de Hamid Saraj était de se révolter, d'éveiller le sens nationaliste de la population et changer la situation était son éternel souci. Cet homme est donc un nationaliste, un patriote, un guide qui veut sauver les Algériens de leur situation d'errance et éclaircir les esprits superficiels profondément plongés dans l'ignorance. Ses nombreuses réunions avec les fellahs et les ouvriers ne sont que la preuve de son rôle prépondérant. Par ailleurs, cet

¹⁰³ Ibid., p. 63.

¹⁰⁴ Ibid.

¹⁰⁵ Ibid.

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Ibid., p. 66.

homme est le symbole du sacrifice dans la mesure où il était prêt à sacrifier sa vie pour que vive l'Algérie libre et indépendante. Son amour pour son pays demeure sa seule préoccupation. Ainsi au moment où il devrait se marier et fonder une famille, il a préféré se marier avec la cause algérienne.

Le colonialisme français, tout au long de son existence en Algérie, a pris l'école comme un lieu privilégié pour réaliser ses objectifs de spoliation et d'acculturation autrement dit, le programme n'était en fait qu'un grand projet d'assimilation. M. Hassan est un personnage de sexe masculin chargé d'assurer les cours à l'école primaire à Tlemcen. En somme, M. Hassan à travers ses réactions et ses comportements fait apparaître une autre manière d'exprimer son patriotisme et son nationalisme. Il symbolise l'élite algérienne, une minorité qui refuse d'épouser la culture de l'autre. Voici quelques extraits destinés à illustrer, à enrichir l'explication du texte appliquée au chapitre portant sur la leçon de morale dans *La Grande maison* : Ces extraits de texte sont une illustration du discours colonial et montrent comment l'histoire était enseignée aux Algériens pendant la colonisation.

Premier extrait :

« Jusqu'en 1840, presque rien ne fut fait en Algérie, pour l'instruction des indigènes.

En 1851 s'ouvrit à Alger la première école arabe française. Quelques autres suivirent, mal installées, n'ayant pour tout matériel que des nattes et un tableau noir ...

Au bout d'un demi-siècle d'occupation, les deux sociétés voisines, françaises et indigènes, continuaient à s'ignorer. Tout les séparait, les mœurs, la religion, la langue et les souvenirs de la conquête ...

Il y a aujourd'hui 70 000 écoliers et 15 000 écolières dans les écoles d'indigènes de l'Algérie.

En 1917, en pleine guerre, le gouvernement général Lutaud proclamait que l'école avait admirablement préparé les indigènes au grand devoir patriotique qu'ils remplissaient avec vaillance, sur le front ...

La masse se met à parler français et se mêle plus aisément à la population française. Trois ou quatre cent mille indigènes travaillent dans les fermes, les chantiers, les ateliers européens d'Algérie. Cent mille sont en France, embauchés dans les usines. L'enseignement des indigènes, en répandant les idées françaises, n'a inquiété aucune conscience. Il rapproche les races, il prépare un avenir de collaboration étroite et féconde. »¹⁰⁸

¹⁰⁸ Extrait d'un livre d'Histoire de l'Algérie, du temps de la colonisation. Auteurs : BERNARD et REDON. p. 118.

Deuxième extrait :

« Napoléon III s'intéresse beaucoup à l'Algérie. La Kabylie est conquise et l'Algérie devient entièrement française.

Alors, Français et Arabes travaillent ensemble à construire des routes, des chemins de fer, des ports, des villes et des villages nouveaux. Grâce au docteur Maillot, le paludisme est guéri par la quinine.

La plaine de la Mitidja, en 1830, n'est qu'un immense marécage infesté par des nuées de moustiques.

Les voyageurs qui traversent ce pays malsain se mettent un linge sur le visage pour ne pas respirer cet air empoisonné.

Dans les montagnes voisines, il y a des bêtes féroces, des lions et des panthères : c'est là que Boufarik est fondée.

Les colons meurent par milliers. Mais les survivants parviennent, par leur courage et leur travail à assainir la plaine.

Ils plantent de la vigne et des oranges. Aujourd'hui, c'est une belle et fertile région. Honneur aux premiers colons ! »¹⁰⁹

1.1.5. La Trilogie Algérie : un écrit historique

Sous la poussée de l'histoire, dans son contact avec l'occupant, comme dans sa lutte contre lui, la société algérienne évolue, ébranlant les vieilles structures dans sa marche vers la libération. La période d' « entre deux guerres » voit la recrudescence de la résistance du peuple algérien contre le colonialisme et sa lutte pour acquérir son indépendance. Toute lutte déclenche de profondes mutations dans la société. Dans toute société, l'élément réceptif à toute mutation est sans doute la cellule de base : la famille. La famille traditionnelle algérienne se trouve assaillie et bouleversée par l'évolution. Dans ces circonstances dramatiques les Algériens prennent conscience de la nécessité de libérer leur pays. Une élite milite en faveur de son peuple exploité. Elle le sensibilise sur son statut d'exploité et l'exhorte à la lutte. De toutes ces mutations la littérature romanesque algérienne d'expression française se fait l'écho. La littérature est donc le miroir de la société qui nous permet de saisir dans ses profondeurs l'âme même du monde arabo-musulman de l'époque. C'est ce qu'affirme Nada Tomiche : « [...] aucune étude sociologique ou historique, si fine soit-elle, ne peut aller aussi profondément dans la vérité d'un peuple en évolution que ce qu'il en dit lui-

¹⁰⁹ Extrait d'un livre d'histoire au programme des écoles en Algérie au temps de la colonisation dont les auteurs sont BONNEFIN et MARCHAND.

même, spontanément dans ses inventions romanesques. »¹¹⁰ La trilogie *Algérie* reste, aujourd'hui, outre un texte majeur, marqué par un souci de détail, une connaissance des hommes et des lieux confirmant l'enracinement profond de Mohammed Dib dans la société qu'il met en scène », un document qui tient dans la bibliographie historique algérienne un espace amplement mérité. Écrite et publiée pendant la colonisation, La trilogie *Algérie* est une œuvre qui donne voix et présence à tout un peuple.

L'Algérie est nommée et décrite dans un quotidien extrêmement dur. Le colonisateur français, cet étranger qui est venu d'un autre continent en possédant autorité, puissance, pouvoir politique et économique, prétendait être le maître des lieux. Non seulement ce dernier ne s'est pas contenté de violer et d'usurper une terre qui ne lui appartient pas au nom de la civilisation de l'autre mais aussi, il a tenté d'occulter l'identité de son véritable possesseur dans le but d'effacer toute trace qui pourra l'incriminer ou le condamner, un jour, devant l'Histoire. En effet, ce colonisateur, en prétendant amener le peuple algérien à un état supérieur d'évolution surtout culturelle et idéologique, qui est le sien, a tracé un projet, celui de l'assimilation des algériens. Autrement dit, il a essayé de leur faire croire que la France est leur mère patrie et que le sol sur lequel ils vivent n'est qu'un sol français. De ce fait, la France incarne le mythe du colonialisme civilisateur qui ne cesse de se justifier en dépit de toutes les vérités et les réalités qui rendent contradictoires et paradoxales ses prétentions.

Dans le roman de *La Grande maison*, Aïni et son fils orphelin Omar constituent l'une des catégories sociales les plus sensibles qui ont été visées par le projet de l'assimilation. En effet, si on arrive à influencer l'enfant et surtout la mère qui est toujours considérée comme l'école qui produit et répare les futures générations, à ce moment-là, c'est toute la société qui sera assimilée. Le colonisateur français, en raison de son caractère impersonnel et inhumain qui justifie sa pratique malhonnête et malicieuse, a utilisé le pain comme un moyen voire comme une arme pour la concrétisation de son projet. Autrement dit, la faim chronique continue, causée par l'absence de cet élément primordial qui assure la survie, devrait obliger le peuple algérien à se soumettre à son pouvoir et à son vouloir. Elle devrait, également, l'empêcher de réfléchir sur sa situation et par conséquent, lui faire oublier sa condition de misère. La misère sévissait partout : « // n'y

¹¹⁰ Nada TOMICHE, Histoire de la littérature romanesque de l'Égypte moderne, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1981, présentation du livre.

avait pas beaucoup de travail dans la ville et tout le monde avait faim. »¹¹¹ D'ailleurs, qui dit *La Grande maison*, dit la faim et le pain : rappelons que dans le premier chapitre, dix-sept fois (17) il est question de manger, de pain, de miches, de croûtons, de quignon. Survivre à n'importe quel prix : « *Beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places.* »¹¹² En effet, dans ce roman, le pain était le souci quotidien des habitants de Dar-Sbitar, des hommes, des femmes et des enfants. En un mot, c'était le problème de tout le monde : « [...] *Il y avait six personnes de qui la faim rongerait la chair. On ne comptait pas les autres, les milliers et les milliers du dehors, de la ville, du pays tout entier.* »¹¹³ Ou encore « *La faim restait pour eux terriblement présente.* »¹¹⁴ En outre « *Et si on pouvait seulement manger. Ce serait notre bonheur.* »¹¹⁵ Cette mal-vie déshumanise l'ensemble du peuple et son unique refuge reste le fatalisme.

Mohammed Dib dans son dernier chapitre de *La Grande maison* ne clôt pas le roman. Bien au contraire il ouvre une perspective importante pour l'Algérie. L'annonce de la deuxième guerre mondiale par le tocsin, « un après-midi de septembre » va provoquer diverses réactions au sein de la société indigène de Tlemcen. Des rumeurs avaient précédé cet évènement, des rumeurs incroyables révélatrices du désarroi de tous et surtout de la désinformation. Le dictateur Hitler sera investi d'une puissance redoutable. « *Celui qui déchaînait cette guerre, disait-on, était un homme puissant. Son emblème, cette croix [...] L'homme qui portait le nom d'Hitler était tellement fort que nul n'aurait osé se mesurer avec lui.* »¹¹⁶ À cette admiration, va succéder l'espoir ; l'espoir de vaincre l'ennemi qui dominait l'Algérie. « *Et cet homme si puissant était l'ami des Musulmans.* »¹¹⁷ Hitler devient le sauveur des « *Musulmans qui jouiraient de tout ce qu'ils désireraient, leur bonheur serait grand* »¹¹⁸ et « *il priverait de leurs biens les Juifs qu'il n'aimait pas et qu'il tuerait. Il serait le défenseur de l'Islam et chasserait les Français.* »¹¹⁹ La réalité sera bien différente. Les Algériens ne se sentent pas concernés par cette guerre mais ils ont la prescience du danger. Cette nouvelle plonge les habitants de Tlemcen dans un terrible et indescriptible silence.

¹¹¹ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 136.

¹¹² Ibid., p. 28.

¹¹³ Ibid., p. 173.

¹¹⁴ Ibid., p. 127.

¹¹⁵ Ibid., p. 171.

¹¹⁶ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 177.

¹¹⁷ Ibid.

¹¹⁸ Ibid.

¹¹⁹ Ibid., p. 177-178.

« Quel vide ! La vie se retirait de Tlemcen dont le grand soleil avait pris position. Tout d'un coup, comme si la ville ne vivait plus depuis des millénaires, ses larges avenues redevaient d'immenses voies solitaires et antiques où les bruits s'étaient tus, ses édifices, des temples d'un culte perdu et son vaste silence, la farouche paix de la mort qui étincelait dans l'ardeur du jour. Tlemcen prolongeait son existence dans la pierre... il semble que le temps s'est figé. »¹²⁰

Cette deuxième guerre mondiale va engager les Algériens dans un combat qui ne les concerne pas. Ils iront se battre pour le dominant. Les Algériens n'ont pas le choix. Ils seront mobilisés. Certains vont sacrifier leur vie, d'autres seront embauchés dans les usines pour relever l'économie française. La guerre entraîne de profonds bouleversements qui vont transformer les modes de pensée et apporter une réflexion nouvelle.

Dans son œuvre colossale de la trilogie, Dib n'a pas hésité à restituer les gestes, les paroles, les pensées et les appréhensions de chaque jour ; l'épaisseur quotidienne des passions les plus fortes, les mésintelligences les plus cruciales, les rages les plus terribles, les hostilités les plus violentes, les tiraillements les plus intenses, les faits les plus marquants et les moments les plus émouvants de son petit peuple ; face à cette colonisation, qui n'a pas arrêté de sitôt de le harceler et de lui rendre la vie dure ces dernières décennies sur cette aire géographique nord-africaine baptisée *Algérie*. En ce sens, son œuvre relève bien de la chronique ; c'est le récit du cœur, à l'écoute d'un peuple en pleine effervescence.

Dib se veut une représentation réaliste à son récit, en un nombre restreint de mots et d'expressions, il dit ce qu'il voit et ce qu'il perçoit, le beau, le laid, le sublime, l'insignifiant. À d'autres le soin d'analyser les causes, les origines, de dénoncer les véritables coupables et de soutenir les pauvres victimes. En une multiplicité de personnages, tableaux, scènes et saynètes, Dib s'adresse à la sensibilité et l'imagination de façon que chacun puisse s'y reconnaître et que, de se sentir multiple en se retrouvant, il se découvre plus fort et peut-être plus hardi. Toujours dans le contexte colonial et d'acculturation Dib à travers un de ses personnages Ben-Sari, met en cause et remet en question la notion même de « Justice ». Sous le régime colonial français la justice comme principe moral ou naturel, principe qui exige qu'on respecte et qu'on soit soumis à la loi, n'existe presque pas, et si jamais le principe existe, il s'agit d'une fausse-loi, d'une justice « falsifiée » dépourvue de fondements qui condamne les innocents et libère les coupables.

¹²⁰ Ibid., p. 179.

Justice revendiquée par les Français pour les protéger et pour les mettre à l'abri des éventuelles offenses de l'ennemi Arabe. Justice qui prône l'injustice !

Cette littérature algérienne d'expression française offre par rapport à la culture française le double intérêt d'avoir utilisé sa langue, son art et de s'en différencier. Car elle se considère comme le miroir d'une tout autre réalité, et l'expression d'éléments sociaux fort différents. Elle est une sorte de phénomène en soi, qui ne peut être compris que dans le cadre de la péripétie sociale algérienne. L'écrit algérien d'expression française prenait valeur de témoignage, et en tant que tel, répondait à une attente où chaque camp¹²¹ espère trouver l'écho de sa propre vérité.

Dans l'analyse qui suit, nous nous intéresserons au peuple colonisé, à la condition de l'homme et celle de la femme dans la société algérienne traditionnelle, cela va nous permettre de mesurer l'ampleur de cette discrimination des sexes qui a maintenu la femme dans un état d'infériorité.

1.2. Un peuple : une société algérienne traditionnelle patriarcale

La société algérienne traditionnelle est caractérisée par une très forte intégration sociale dans un cadre patriarcal, reposant sur un apprentissage culturel qui tend au maintien des traditions, qui garantit contre l'improvisation individuelle et qui offre en échange la sécurité matérielle et spirituelle. Cette culture transparaissant dans les méthodes éducatives se perpétue elle-même, immuablement, fidèle à la tradition qu'elle a forgée. La tradition est un élément permanent de la personnalité de base arabo-musulmane. « Elle propose des séries de conduites stéréotypées qu'il faut à tout moment restituer dans leur intégrité, et dans leur pureté originale.»¹²² . Dans cette tradition figée sont accrochés des idées, des symboles, des mythes, des préjugés, des croyances, des tabous, tout ce qui demeure du passé agit sur le présent.

« La tradition conserve des croyances et des habitudes fondamentales provenant d'une éducation familiale et d'un enseignement religieux suffisamment charpentés pour constituer une morale imprégnant la mémoire autant que la conscience. »¹²³

¹²¹ Entendez celui du colonisateur face à celui du colonisé.

¹²² Abdelwahab BOUHDIWA, *La sexualité en Islam*, Paris, PUF, 1975, p. 11.

¹²³ Nefissa ZERDOUMI, *Enfants d'hier*, Paris, Maspero, 1970, p. 24.

La famille algérienne traditionnelle, patriarcale, se présente comme un groupe compact fortement soudé et fortement hiérarchisé aux aspects socioculturels difficilement pénétrables :

« C'est une unité fondamentale : unité économique de production surtout de consommation, unité politique, sous l'autorité d'un seul chef, le père ou le grand-père qui prend les décisions, traite les affaires, gère les biens, distribue le travail, tranche les conflits, unité de sentiments à l'égard de l'étranger. »¹²⁴

Elle remplit dans le contexte colonial une fonction importante de résistance à la domination. Elle est considérée comme endroit refuge et sécurisant de l'individu ; c'est pourquoi Dib lui réserve une place privilégiée dans ses écrits. Cette famille se trouve toujours préservée par la volonté du colonisé. Face à la colonisation elle s'est blottie dans les réserves sociales, mentales du pays, dans les croyances, dans la vie familiale refermée face à l'extérieur.

Les personnages traditionnels (aïeux) sont des voix de l'histoire, les liens de parenté des générations, c'est le cordon ombilical collectif. Dans cette société traditionnelle, la primauté de l'homme sur la femme est totale, c'est en lui qu'elle trouve sa finalité. Elle est faite pour sa jouissance, pour son repos, pour son accomplissement. Entre l'homme et la femme existe un rapport de domination et de subordination. Les traditions, les coutumes, les bienséances ancestrales, les interdits emprisonnent les femmes et les isolent du monde extérieur :

« C'est le droit de naissance prioritaire grâce auquel le mâle domine la femelle. Une forme extrêmement ingénieuse de "colonisation intérieure" s'est développée grâce à ce système. Elle tend, en outre, à être plus solide que n'importe quelle autre forme de ségrégation, plus rigoureuse que la stratification des classes, plus uniformes et certainement plus durables. »¹²⁵

La vie conjugale est donc hiérarchisée. La pratique d'une discrimination des sexes, dans une ligne misogyne, maintient la femme dans un état d'infériorité. D'après notre corpus et presque dans tous les ouvrages maghrébins, on nous présente l'homme comme le seul seigneur et le seul maître de l'espace extérieur, c'est-à-dire des rues, des marchés, des places publiques, tandis que la femme se trouve ou passe la plus grande partie de son existence dans sa maison. L'homme est par excellence le personnage du dehors, la femme est le personnage du dedans ou de l'intérieur : « Les cafés sont toujours pleins d'hommes. Chaque

¹²⁴ Ibid., p. 37.

¹²⁵ Kate MILLETT, *La politique du mâle*, Stock, p. 38.

tasse de café est une négation de la femme. »¹²⁶ Affirme Boudjedra dans son roman intitulé *La Répudiation*.

L'espace masculin est fermé aux femmes. À partir d'une lecture de *La Grande maison*, on constate que les hommes occupent peu de place dans le roman. L'attention de l'écrivain s'est polarisée sur Dar-Sbitar, lieu principalement féminin. Car dans l'organisation spatiale de la société traditionnelle, les hommes sont au dehors, soit pour travailler, soit pour retrouver des amis, soit pour faire des courses. De génération en génération, l'homme préserve jalousement ses privilèges. À lui le monde spacieux où il s'ébat en toute liberté, à la femme le domaine limité de sa maison. Il n'y a pas de place pour les femmes dans le monde extérieur, ce monde si exotique qu'elles ignorent. On ne risque pas de déborder sur l'espace de l'autre. Les deux espaces sont bien distincts, bien délimités géographiquement. Le mode de vie des milieux traditionnels présentés met en évidence une société masculine. Cela vient de ce que les règles de la tradition exigent que la femme mène une existence effacée qui échappe aux regards des hommes. « Les femmes sont cachées à l'altérité du regard extérieur »¹²⁷. Les personnages féminins traditionnels ne sont presque jamais des personnages principaux, ce sont des personnages secondaires. Le patriarcat en tant qu'institution apparaît comme constante sociale dans la littérature algérienne.

1.2.1. Un peuple : la femme traditionnelle, personnage doublement aliéné

La femme est un récepteur passif, elle suit docilement, dès sa naissance jusqu'à sa mort, « *une route toute tracée, sous le regard attentif des responsables : le père, le frère, le mari.* »¹²⁸ La femme traditionnelle passera sa vie sous la tutelle successive des membres masculins de sa propre famille. Pour Dib, le bannissement du monde des femmes hors de la société ne s'explique pas uniquement par référence aux règles du statut familial traditionnel, mais elle trouve aussi une justification dans la situation coloniale. Face au colonisateur, la société algérienne traditionnelle s'est refermée sur elle-même pour préserver et maintenir les valeurs constitutives de sa personnalité collective. Les comportements et les manières des colonisateurs choquaient les colonisés. La société algérienne a réagi en maintenant ses femmes à l'écart pour éviter tout contact avec le colonisateur.

¹²⁶ Rachid BOUDJEDRA, *La Répudiation*, Paris, Denoël, 1969, p. 45.

¹²⁷ Charles BONN, *La Littérature algérienne de langue française et ses lectures*, Sherbrooke, Naaman, 1974. p. 51.

¹²⁸ Charles VIAL, *Le personnage de la femme dans le roman et la nouvelle en Égypte, de 1914 à 1960*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1974, p. 177.

Cela se confirme quand Dib parle de la bâtisse de Dar-Sbitar en la localisant dans cette description :

« Grande est vieille, elle était destinée à des locataires qu'un souci majeur d'économie dominait ; après une façade disproportionnée, donnant sur la ruelle, c'était la galerie d'entrée, large et sombre : elle s'enfonçait plus bas que la chaussée, et, faisant un coude qui préservait les femmes de la vue des passants. »¹²⁹

Dib souligne dans son écrit le fait que, dans la société algérienne, la colonisation s'est ajoutée aux traditions pour aggraver et renforcer l'effacement de ce monde féminin déjà en voie de disparition. La femme est jalousement préservée de la vue de l'étranger. Le colonisateur ne parvient donc pas à pénétrer réellement cette société qui lui est hostile. Sa contemporaine Assia Djebar dans son roman *Les Enfants du nouveau monde* traite à son tour cette même question en disant que l'Algérien colonisé : *« Quand il rentre chez lui, le soir, et qu'il regarde sa femme que l'autre, le maître tout puissant du dehors ne connaîtra pas, "cloîtrée", dit-on d'elle, mais l'époux pense "libérée". »¹³⁰* Cloîtrer son épouse est déjà une espèce de résistance de la part de l'homme colonisé pour qui la mère, l'épouse représentent d'une façon symbolique la terre, la patrie à préserver des colons et des étrangers. L'auteure Zerdoumi soutient ouvertement ses homologues sans la moindre réserve dans son livre ayant pour titre *Enfants d'hier* dans lequel elle dit qu' :

« Ainsi la femme est devenue la gardienne de la "Maison-Algérie", instituée en retranchement des valeurs traditionnelles contre les influences étrangères. L'homme dérouté par la présence et le genre de vie de l'occupant, retrouvait auprès d'elle le sentiment sécurisant de la pérennité de ses origines et aussi l'exercice, contesté par ailleurs, de son autorité. »¹³¹

Après tous ses passages illustratifs authentifiant les opinions des différents auteurs respectivement cités, on va essayer, tout au long, de ce qui suit, de dégager de notre corpus, des images des rapports du colonisateur et du colonisé. Notre romancier s'attache essentiellement à montrer l'évolution des hommes et leur revendication paysanne d'une part, la prise de conscience des femmes surtout d'une autre part.

¹²⁹ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 71.

¹³⁰ Assia DJEBAR, *Les Enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 18.

¹³¹ Nefissa ZERDOUMI, *Enfants d'hier*, op. cit., p. 35.

1.2.2. Un peuple : attitudes et comportements des colonisés

Il existe tout un éventail d'attitudes qui concerne le colonisé, allant de l'acceptation à la révolte. Dans La Trilogie *Algérie*, le colonisé réagit différemment, selon son milieu, son âge, sa situation matérielle, à la domination que subit son pays. L'acceptation peut revêtir deux formes bien distinctes : dans la première on peut parler d'une acceptation « passive », dans la seconde d'une acceptation « complice ». La visite de Lalla Hasna ou Tante Hasna, une cousine aisée est un événement joyeux chez Aïni, elle lui porte des croûtes de pain sec. Le mot « Lalla » est un titre de noblesse qui précède le prénom des femmes riches. La cousine Lalla Hasna, comme toutes les femmes de sa classe sociale, est hautaine et Aïni doit montrer une déférence à son égard. Tante Hasna qui appartient à une catégorie aisée, nous renvoie l'image d'une classe sociale, de « *ceux qui mangent tous les jours* »¹³², elle tient un discours en accord avec sa situation matérielle : « *Quoiqu'elle aimât économiser sur tout, Lalla était de ces personnages qui mangent tous les jours. Se rassasier chaque jour que Dieu fait, lui conférait de la respectabilité.* »¹³³ C'est sa complicité qui lui rapporte tant de biens. Ces êtres aisés sont, généralement, des personnages passifs. Ils sont peints dans le roman d'après leur apparence physique donnant l'image de personnes rassasiées, ordinairement, cette catégorie de personnes est grasse, forte, bien nourrie, cela apparaît dans le roman quand le narrateur nous dit de celle-ci en la décrivant :

*« Tante Hasna essoufflée par la montée des escaliers ne tenta pas de retourner ses souhaits à Aïni. Tante Hasna débordait de tous les côtés. Suant à grosses gouttes sous une coiffe pointue, des foulards verts et un châle rose, son visage charnu et lourd luisant. Les rides canalisèrent sa transpiration jusqu'aux profondeurs du cou. »*¹³⁴

Ou encore une autre image se rapportant à cette catégorie de gens aisées quand le narrateur décrit la femme du propriétaire Si Salah de laquelle il dit :

*« Quand les autres virent cette créature naine et ronde, le tumulte cessa d'un coup. Toutes restèrent bouche bée. On s'écarta pour lui laisser le passage. La vieille, s'immobilisa enfin, porta les mains aux hanches et tenta de lever la tête vers Aïni, mais dut y renoncer. C'était la propriétaire ; quel silence ! »*¹³⁵

Au moment où Aïni n'arrive pas à se procurer du pain, Tante Hasna hautaine et abusive s'apprête à célébrer un mariage exceptionnellement inédit :

¹³² Mohammed DIB, La Grande maison, op. cit., p. 95.

¹³³ Ibid.

¹³⁴ Ibid. p. 83.

¹³⁵ Ibid., p. 105.

« Partout les gens proclameront cette année : ce mariage dépasse en splendeur tout ce qui s'est vu jusqu'à présent. Dommage que cette bêta de Djenat, ma belle-sœur, soit morte. Pour le coup, elle en aurait crevé, mais alors de jalousie et d'envie, plus sûrement que de sa maladie. C'est bien dommage ! »¹³⁶

Tante Hasna au lieu d'aider sa sœur, n'a pour elle que mépris et indifférence, Aïni est considérée comme une servante :

« Lalla¹³⁷ avait décidé d'engager deux rôtiuses qui apprêteraient la grande ratatouille, mais elle avait peur des fuites. Elle désirait qu'Aïni se chargeât de compter les morceaux de viande, de surveiller les maritornes préposées à la cuisson et les pique-assiettes qui organiseraient des incursions dans la cuisine. Si on n'y fait pas attention, toute la nourriture s'en ira dans le pan de leurs jupons, confia Lalla. »¹³⁸

Cette catégorie de colonisés qu'on vient de citer admire la prédominance du colonisateur, elle joue un rôle très actif en œuvrant de manière à ce que cette domination puisse régner sur l'ensemble des Algériens. Ces « sourds » comme les avait dénommés Ben Sari, savent pertinemment que tout changement leur serait fortement préjudiciable. C'est pourquoi, selon le cas, ils dénoncent ce qui peut leur apparaître comme un danger pour l'ordre établi ou tentent d'apaiser les hommes prêts à se dresser contre le pouvoir en place. Cette femme colonisée Hasna ne souhaite pas pour ses semblables, une amélioration de leurs conditions de vie. Elle n'a que mépris pour les Algériens qui ont choisi de lutter. Celle-ci se trouve confondue et troublée lorsqu'elle apprend que certaines gens s'élèvent contre le pouvoir en place. Scandalisée, Tante Hasna dit anxieusement :

« Ils veulent défier le Français. Ont-ils des armes, ont-ils du savoir dans la tête ? Va donc ! Ils n'ont que leur folie et leur misère. Qu'ils se tiennent cois, ça vaudrait mieux pour eux. Pourront-ils lutter contre le Français ? »¹³⁹

Le fait de contrecarrer l'envahisseur s'avère un acte illicite pour cette Tante qui accepte favorablement l'occupant ; pour elle ce dernier est par excellence l'infatigable garde des sceaux, il sacrifie son temps et sa vie pour rétablir l'ordre et la sécurité. Il réprime les coupeurs de routes, pour permettre à la société tout entière de vivre en paix. Les auteurs de troubles et les semeurs de zizanie sont aussitôt recherchés, appréhendés et mis en prison. Cette attitude réactionnaire envers la résistance et les combattants est une preuve d'ignorance, d'opportunisme et d'absence de vision politique chez cette Tante, cela se précise lorsqu'elle dit stupéfaite en parlant de Hamid Saraj :

¹³⁶ Ibid., p. 93.

¹³⁷ Titre honorifique attribué aux femmes d'une classe sociale aisée.

¹³⁸ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 94.

¹³⁹ Ibid., p. 85.

« Il fait de la politique ! Tonitrua tante Hasna. En trompetant cette phrase, toutes les chairs de son visage tremblèrent. Qu'il cherche du travail, mugit-elle, qu'il prenne femme et fonde un foyer, plutôt que de perdre son temps à prêcher des billevesées qui le conduiront en prison ; ce ne sera pas mieux crois-tu ? »¹⁴⁰

Cette femme fait partie des colonisés qui s'enrichissent en la présence des colonisateurs, c'est pourquoi elle refuse tout changement. Elle prêche la passivité et l'inaction dans ses discours moralisateurs. Non seulement partisane du système colonial, la Tante veut persuader ses interlocuteurs que toute résistance est synonyme d'échec assuré, et que cette dissidence menée par ces « coupeurs de routes » n'est que plaisanterie et goguenardise. Elle se demande surprise en s'adressant à sa sœur : *« Pourquoi, fille de ma mère, fait-il ce mal à lui-même et à autrui ? Ça n'entre pas dans ma tête. Il n'y a que la prison qui attend un homme comme lui. »*¹⁴¹ Elle continue ses mordantes critiques en condamnant les résistants du peuple. Ces défenseurs de l'ordre colonial sont les victimes d'une illusion : ils croient en effet retirer de leur alliance avec l'administration un profit considérable alors que cela n'est en vérité que dérisoire et insignifiant si on le compare aux avantages dont jouit le colonisateur. Les paroles du bachagha Abderrahmane Ourabah lors de l'inauguration du Musée Franchet d'Espère dans l'ancienne poudrière de la Casbah d'Alger en avril 1930 est un exemple qui illustre si bien ce qu'on vient de dire à propos de l'aliénation et de la dépersonnalisation, ce dernier a dit devant son auditoire en louant son bourreau solennellement preuve de fidélité, il commence son discours en disant que :

« Lorsque la France est venue vers nous, nous étions dans l'obscurité ; elle nous a apporté la lumière. Elle a accompli le miracle, que nous voyons aujourd'hui de façon éclatante ; les descendants de ceux qu'il y a cent ans mettaient leur énergie à défendre ce sol sont devenus les défenseurs ardents du drapeau français qui les abrite. »¹⁴²

1.2.3. Un peuple : révolte et non-acceptation du colonialisme

Dans le contexte colonial, la pensée représente une arme et un danger pour le colonisateur, l'opresseur dans cette situation est bouleversé, il essaye par tous les moyens d'étouffer cet éveil de force pour continuer à régner. Dans le roman, lorsque les policiers se mettent à rechercher Hamid Saraj, ils rencontrent un silence absolu, en dépit des précautions oratoires dont ils entourent leurs questions comme : *« N'ayez pas peur. Ne craignez pas pour vous. Nous ne*

¹⁴⁰ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 85-86.

¹⁴¹ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 86.

¹⁴² La dépêche algérienne, 14 avril 1930.

sommes pas venus vous faire du mal. Nous n'accomplissons que notre travail. Dans quelle chambre habite Hamid Saraj ? »¹⁴³ Les femmes de Dar-Sbitar plongent et s'enferment dans un mutisme obstiné : « *Aucune réponse ... l'air s'épaississait à mesure que se prolongeait le silence. Les policiers sentaient que Dar-Sbitar était devenue brusquement ennemie. Dar-Sbitar s'enfermait dans sa crainte et son défi.* »¹⁴⁴ Le dernier mot de la citation « défi » souligne que ce silence est intentionnel et cette attitude taciturne a été délibérément adoptée. C'est une forme de résistance qui consiste à ne pas pactiser volontairement avec l'ennemi. Il ne s'agit pas seulement, ici, de l'habituelle aide populaire à ceux que recherche la police mais d'une réelle solidarité entre membres de la même communauté. Le tout premier mouvement de révolte contre la situation subie par le colonisé est un mouvement vague et global ; tout est senti comme étant hostile, le monde, les hommes. Cela pousse l'homme à réagir et à revendiquer ses droits légitimes. Cette révolte prend forme grâce à des signes et à des gestes manifestés par cet opprimé en réponse aux comportements subis. La révolte se manifeste à l'accoutumée par la rancœur, la méfiance, le dégoût, la moue et beaucoup d'autres humeurs qui dénotent la mal-vie et l'amertume.

Plus dangereuse pour l'administration, l'action de certains hommes qui ont des idées ; c'est le cas aussi du mari de Zina qui « *avait des idées qui lui couraient dans la tête* »¹⁴⁵ ; ces hommes-là : « *veulent faire comprendre aux autres* »¹⁴⁶ qu'ils sont exploités, et surveillés et le plus souvent jetés en prison. C'est le cas de ce militant, Hamid Saraj, qui est perpétuellement sous la surveillance de la police et se voit « *convoqué fréquemment au commissariat.* »¹⁴⁷ À ces hommes on impute à crime ce rôle d'éveilleur qui risque de conduire de plus en plus d'hommes à remettre en question la domination coloniale. « *Ces hommes font de la politique et troublent l'esprit des gens. Une fois là où ils doivent être, tout le monde sera tranquille.* »¹⁴⁸

Tous ceux qui veulent le changement, qui en parlent, sont passibles de prison, mais quand il apparaît au colonisé qu'on y envoie des hommes dont le seul tort est de dire la vérité, Aïni dans son indignation dit : « *on ne met pas un*

¹⁴³ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 44.

¹⁴⁴ Ibid., p. 44-45.

¹⁴⁵ Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952, p. 67.

¹⁴⁶ Ibid., p. 60.

¹⁴⁷ Ibid., p. 69.

¹⁴⁸ Ibid., p. 85.

homme en prison parce qu'il prononce une parole juste !»¹⁴⁹ Dans ce cas la prison perd son caractère infamant lorsqu'on dit à Dar-Sbitar quand on a appris que la police recherche Hamid Saraj : « *Il n'y a plus de déshonneur à aller en prison maintenant, expliqua Zina. Si on y jette cet homme, ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui.* »¹⁵⁰ On assiste ainsi à un renversement de valeur très important et qui joue contre le colonisateur qui veut, par la prison, à la fois écarter ceux qui représentent un danger pour lui et leur faire perdre l'audience qu'ils ont auprès de leurs compatriotes. La menace de la prison que le colonisateur fait planer sur le colonisé est un moyen de le maintenir en suspens dans la soumission la plus répressive en instaurant une atmosphère de crainte. D'ailleurs la prison n'est pas ce qu'il peut arriver de pire au colonisé : outre la perte de la liberté, ce que l'on redoute c'est la toute-puissance des forces de l'ordre pour qui les hommes deviennent des objets qui peuvent disparaître sans que rien n'arrive : « *La police opérait dans le quartier pour mille raisons : des jeunes gens et des hommes mûrs furent emmenés ainsi, qu'on ne revit plus.* »¹⁵¹ Le mystère autour de leur disparition accroît l'appréhension de tous et les exemples ne manquent pas qui nourrissent leur angoisse : ainsi parle-t-on à Dar-Sbitar d'un homme nommé Lekhal Mohammed :

*« N'a-t-il pas été arrêté dans la rue le mois passé sans qu'on en sache la raison ? Et quelques jours après, sa femme n'est-elle pas allée à la maison de la sûreté ? Elle voulait prendre de ses nouvelles et lui porter à manger. [...] L'après-midi un cadavre était transporté à l'hôpital militaire, Lekhal n'avait jamais eu affaire à la justice jusqu'à ce jour. Il est arrivé dans les locaux de la police en bonne santé. Il est ressorti trois jours après, mort. »*¹⁵²

Ainsi cette force protectrice au service de l'ordre se présente sous deux aspects : pour les uns, elle est défense, protection, elle est la garante de nombreux et puissants intérêts ; elle a pour les autres, le visage du malheur. Comme on peut le constater lors d'une perquisition : une descente de police sème la panique à Dar-Sbitar. « *Effarées, les femmes se dispersèrent et disparurent en un clin d'œil dans les premières pièces qui s'étaient présentées à elles. La peur leur faisait perdre la tête comme à une volée de moineaux.* »¹⁵³ Puis dans un autre passage : « *De toute la maison, monta alors une rumeur inquiétante. Cette lamentation de haine et de fureur annonçait le malheur qui venait à grandes enjambées d'entrer*

¹⁴⁹ Ibid., p. 60.

¹⁵⁰ Ibid., p. 61.

¹⁵¹ Ibid., p. 52.

¹⁵² Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 108.

¹⁵³ Ibid., p. 44.

dans *Dar-Sbitar*. »¹⁵⁴ Après le départ des policiers, le vieux Ben Sari crie sa révolte :

*« Je ne veux pas me soumettre à la justice, clamait-il. Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et nous mater. »*¹⁵⁵

Mama, une figure de *L'incendie*, la fille de Zina. Elle vit à la campagne. Son mari Ali Kara est plus de deux fois plus âgé qu'elle. À lui, elle n'avoue et n'éprouve que de la haine. Malgré le fait qu'un malentendu existe entre les deux conjoints, c'est le seul couple qui se présente en complet, femme et mari. En dépit des coups qu'elle reçoit de la part de son mari, Mama ose l'affronter comme même pour dire ce qu'elle pense sincèrement de son attitude hideuse envers les paysans et envers sa petite sœur Zhor qui vient souvent en visite chez elle. Cette dernière ne cesse d'exprimer son mécontentement et son dégoût vis-à-vis de ses complots avec les colons contre les paysans. À cause de son audace exubérante, elle est châtiée par ce rustre mari. Dans une violente scène de *L'Incendie*, on trouve Mama après avoir été battue par son mari, elle se couche par même le sol avec ses plaies ouvertes sur la figure et dans l'âme. Elle ne baisse pas les bras dans ce combat que lorsque ses forces s'écroulent :

*« Puis elle ne chercha plus à se libérer ou à éviter les coups. Elle recevait des gifles sur le visage avec indifférence [...] mais il (son mari) la vit faire quelques pas dans la pièce, et elle alla s'asseoir. Puis elle s'étendit au même endroit. »*¹⁵⁶

1.3. Une époque coloniale mouvementée : aperçu historique

A la veille de la guerre de 1939, les colons s'opposèrent strictement à tout changement dans la situation des indigènes. Ils se refusèrent systématiquement à voir les misères et à entendre les plaintes. La première guerre ne modifia en rien les positions. Les années qui suivirent la guerre marquèrent une évolution sensible de la population indigène qui s'est traduite par des manifestations sporadiques de mécontentement contre le régime colonial. D'importants problèmes se posaient ; ils allaient prendre une acuité croissante au fur et à mesure que le temps passait :

« Les deux sociétés algérienne et française vivent juxtaposées, avec un souci jaloux de leur originalité et de leur intégrité. A la longue, la situation de deux

¹⁵⁴ Ibid., p. 48.

¹⁵⁵ Ibid., p. 52.

¹⁵⁶ Mohammed DIB, *L'Incendie*, Paris, Ed. Le Seuil, 1954, p. 197-198.

sociétés juxtaposées, et si différentes l'une de l'autre, ne peut manquer de poser des problèmes politiques. »¹⁵⁷

La longue coexistence n'a pas fait évoluer les rapports, il y a toujours en présence deux blocs irréductibles, fermés l'un à l'autre. Aucun contact entre eux, aucun crédit, aucune concession ne sont accordés : si bien qu'aucun des deux ne veut se rapprocher de l'autre, le colonisateur hautain ne considère pas l'autre comme un homme semblable à lui et ne le perçoit que comme un outil indispensable à ses intérêts, le colonisé estimant alors qu'on lui fait une grande offense. D'une part, le centenaire de la conquête, célébré en 1930 d'une façon humiliante pour les Algériens, a été la date à partir de laquelle s'amorça le détachement de l'élite algérienne. Et d'autre part, les Algériens n'ont pas été insensibles à l'effervescence et la fermentation des pays arabes et musulmans qui se manifestaient aussi bien en Orient qu'en Tunisie et au Maroc.

Avec la genèse du nationalisme en Algérie, les Algériens ont commencé à prendre conscience du danger qu'il y avait à négliger cette grande partie de la population, constituée par l'élément féminin, sans le concours de laquelle nulle révolution ne peut s'accomplir. Et pour cela il fallait instruire la fille comme le garçon. Mais l'esprit raciste et réactionnaire des colons s'est toujours opposé à la scolarisation des indigènes, pour les maintenir dans un état d'infériorité et d'ignorance. Après la première guerre mondiale, l'école devint une des principales revendications des Algériens. Vers les années 1930, début du mouvement nationaliste algérien, des écoles s'ouvrirent pour les filles. Fréquentées à la sauvette pour commencer, puis peu à peu envahies.

La formation du Front populaire en 1936 donna de l'espoir aux Algériens musulmans. Au cours du premier congrès musulman, réuni le 7 juin 1936, marqué par la proclamation avec une force singulière de l'individualité de l'Algérie par le Cheikh Ben Bâdis, « *la plus forte personnalité de l'Islam maghrébin.* »¹⁵⁸ Les Ulémas et les communistes dénoncèrent la mainmise des Français sur les richesses économiques qui devaient revenir à l'état algérien, et demandèrent la confiscation des grandes propriétés accaparées par les féodaux, alliés des conquérants. Les revendications sociales allaient de pair avec les revendications politiques.

Dans *La Grande maison*, à la veille de la seconde guerre mondiale, à Tlemcen la vie devient encore plus difficile : les artisans, les ouvriers et les autres

¹⁵⁷ R. Le TOURNEAU, *Évolution politique de l'Afrique du Nord musulmane 1920-1961*, Paris, Colin, 1962, p. 310.

¹⁵⁸ Ch.-A. JULIEN, *L'Afrique du Nord en marche*, Paris, Julliard, 1952, p. 112.

travaillent dans des conditions déplorables pour gagner le bout de pain quotidien. Les habitants sont réduits, le plus souvent, au chômage forcé ; c'est pour cela que beaucoup d'entre eux risquent leur vie, en se rendant à Oujda (ville marocaine) pour exercer la contrebande. Dans ces moments de dénuement, nous pénétrons à l'intérieur de Dar-Sbitar la maison s'éveille : une vie quotidienne faite de misère, de promiscuité et de grisaille. C'est une atmosphère d'angoisse. En voici une description de l'Algérie en 1937 réalisé par l'historien Benjamin Stora qui illustre cette époque coloniale :

« De retard en délais, de bonnes paroles en ajournements, et de conférences ministérielles en commissions parlementaires, le projet Violette, refusé par le Sénat, est doucement poussé vers l'enterrement de première classe dans les archives poussiéreuses où dorment les dossiers enfouis. Les crédits d'équipement et d'assistance pour la population musulmane sont réduits, et on abandonne, par exemple, en 1938, le plan d'urbanisme lancé en 1935 pour la « construction de gourbis améliorés ». L'analphabétisme ne cesse de progresser : sur 1.250.000 enfants de 6 à 12 ans, 110.000 seulement sont scolarisés. La sous-alimentation fait des ravages, notamment dans les campagnes : les monographies des communes mixtes établies à la demande du gouvernement général au cours de l'année 1937 font ressortir que les trois quarts de la population sont pratiquement privés de lait, de viande, d'œuf, et de matières grasses de bonne qualité. Les cours mondiaux qui s'effondrent (le quintal de blé tombe de 250 à 100 francs entre 1929 et 1934) n'améliorent guère le sort des quelques exportateurs. La vigne elle-même qui couvre 271 000 hectares est en difficulté. Renforcés des chômeurs du secteur minier et industriel chassés par le marasme, les fellahs n'ont plus l'ultime ressource de la vie en circuit fermé. D'autant plus que les impôts augmentent : « Si grossières que soient nos évaluations, on voit aisément que la valeur des récoltes diminuait d'un tiers, tandis que la somme des impositions directes augmentait de 40% entre 1928 et 1932. » (R. Ageron, 1970).

« Ruinés par l'usure, préoccupés des seuls problèmes de la survie journalière, la plupart sortent de l'« entre-deux-guerres » comme d'un lent processus de décadence, d'où naîtrait le lumpenprolétariat, le déracinement, la clochardisation futurs. Les déshérités des villes ne sont pas mieux servis. Ainsi, l'image de ces habitants de La Grande Maison, le Dar Sbitar de Tlemcen, et de son jeune héros, Omar, décrits par Mohammed Dib en 1939, sont préoccupés de la seule subsistance journalière et vivent dans un dénuement absolu. »

« Albert Camus, dans une série d'articles parus dans Alger Républicain du 5 au 15 juin 1939 à la suite d'un reportage en Kabylie, illustre ainsi, sous le titre évocateur de « Misère en Kabylie », les problèmes d'une région en proie aux difficultés économiques.

Ajoutons que les travailleurs algériens sont de plus en plus nombreux à émigrer en France. De 100.000 en 1924, ils sont 300.000 en 1936. Dans ce contexte, le Front Populaire durcit sa position. Les forces de l'ordre font un mort et des dizaines de blessés à Oran, fin juin 1936, cinq morts et des dizaines de blessés chez les mineurs du Kouif en grève, le 10 mars 1937. Un décret du 8

mars 1938 assimile l'arabe, comme langue d'enseignement, aux « langues vivantes étrangères », autant dire une langue seulement parlée, documentaire,...folklorique. Un décret de loi du 24 mai 1938, théoriquement pris pour combattre l'autonomisme breton, rédige l'article 80, paragraphe premier du code pénal, de manière à pouvoir frapper tous ceux qui « portent atteinte à l'intégrité du territoire français ». Ajouté à l'article 10 du code d'instruction criminelle, abrogé en 1933 et rétabli par Laval, ce texte très général justifie l'arbitraire le plus total. »¹⁵⁹

Messali Hadj. Hachette. 2004

Dans *La trilogie Algérie*, Dib nous présente un tableau d'une peinture achevée, décrivant une atmosphère de misère irriguée par une politique inconséquente, par une situation sociale qui ne cesse de dégénérer, reposant sur une injustice humiliante, sur une marginalité mordante de tout un peuple martyrisé. Dans son roman, Dib procède à une étude anatomique situationnelle interne sur ce corps de la communauté algérienne, à la veille de la deuxième guerre mondiale. Omar, mémoire visuelle et auditive qui commente et explicite le discours d'une réalité où l'exploitation, l'injustice, la misère et la faim ne résultent pas d'une quelconque fatalité, mais dérivent des fondements mêmes de l'idéologie colonialiste. Pour l'enfant qu'est Omar, la prise de conscience commence quand s'impose à lui le grand nombre de pauvres misérables de son entourage :

« Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien : tous ces pauvres rassemblés ! Combien ils étaient nombreux ! »¹⁶⁰

C'est le déclic : à partir de ce questionnement lucide, il s'aperçoit de l'ampleur de l'injustice manifestée par une minorité de colonisateurs contre un grand nombre de colonisés : « *Nous sommes nombreux ; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre. Une émotion curieuse le pénètre à cette pensée* »¹⁶¹ ; puis il veut comprendre pourquoi personne ne réagit au mal qui est fait et devant une situation qui lui apparaît d'une facilité extrême : « *Et personne ne se révolte, constate-t-il avec impatience. Pourquoi ? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant ! Les grandes personnes ne comprennent-elles donc rien ? Pourtant c'est simple ! Simple !* »¹⁶² Ceci est considéré comme une étape décisive de la prise de conscience d'un peuple qui croit à la possibilité d'une transformation du monde alors que beaucoup ont longtemps cru à

¹⁵⁹ Benjamin STORA, Histoire de l'Algérie coloniale. 1830-1954, La Découverte, 1991, p.*****.

¹⁶⁰ Mohammed DIB, La Grande maison, op. cit., p. 117.

¹⁶¹ Ibid.

¹⁶² Ibid., p. 117-118.

l'immutabilité des choses. Et peu à peu disparaît le sentiment de l'irrémediabilité de la situation du colonisé. Le rôle et la mission que doivent accomplir les militants du peuple consistent à expliquer aux autres que la misère n'est pas un trait constitutif du colonisé :

« Notre malheur est si grand qu'on le prend pour la condition naturelle de notre peuple. Il n'y avait personne pour en témoigner, personne pour s'élever contre ... c'est du moins ce que nous croyions. Il se trouve des hommes qui en discutent devant nous, qui le désignent du doigt : "Le mal est là". »¹⁶³

À ce moment-là, le peuple algérien a compris que son malheur a une cause extérieure à lui et rejette l'hypothèse contraire si conforme aux vues du colonisateur, le colonisé veut à tout prix donner un nom à son mal pour pouvoir le combattre. Il veut savoir « *le comment et le pourquoi des choses.* »¹⁶⁴ À travers le questionnement d'Omar, on retrouve dans ce contexte l'idée développée par Dib : la nécessité d'une union de toutes les victimes. Toutes ces tensions, ces espoirs, la remise en cause de la présence française, la contestation de sa légitimité, le refus de la situation d'infériorité et de dépendance, se retrouvent toutes inscrites dans notre corpus inaugural de la trilogie dibienne.

Dans la trilogie, on trouve aussi le récit de la grève des fellahs de Bni Boublen Hameau situé sur les ruines de Mansourah, à trois kilomètres de Tlemcen. L'action tourne autour de la revendication de salaires qui opposent les journaliers aux colons et de l'incendie qui s'ensuit, revanche des grands propriétaires contre les grévistes et sur lequel repose la dimension symbolique du roman : le feu qui dévore les gourbis synthétise, en même temps qu'il porte à son comble, l'embrasement qui parcourt le texte et qui annonce la libération du pays.

La dernière partie de la trilogie dibienne, aborde aussi le monde des artisans algériens. Omar, le héros de la trilogie est devenu un adolescent. Il fait son apprentissage, chez un employeur algérien possesseur d'un atelier de tissage. C'est dans un sous-sol sombre et mal aéré qu'il travaille avec d'autres hommes et jeunes apprentis. Tout au long de son stage il entend quotidiennement les discussions interminables des tisserands qui tournent toujours autour de leur situation misérable ce qui lui rappelle le malheur de sa patrie.

La deuxième guerre mondiale a empiré davantage la situation des paysans de Bni-Boublen et même la ville de Tlemcen à son tour n'a pas échappé à ce

¹⁶³ Ibid., p. 121.

¹⁶⁴ Ibid., p. 173.

drame pernicieux, elle s'est retrouvée envahie par des mendiants venants de la compagne et de beaucoup d'autres coins limitrophes.

En somme la trilogie dibienne trace la vie quotidienne des Algériens pendant une période qui s'étend de la veille de la seconde guerre mondiale au débarquement des forces alliées en Algérie 1942. Et comme le dit si bien Amhis-Ouksel dans son livre, *Dar Sbitar* à propos de la trilogie : « *Toutes les couches sociales apparaissent à travers un regard lucide et vrai. Avant l'indépendance, Mohammed Dib dénonce l'exploitation, l'injustice sociale et, en même temps, met l'accent sur la prise de conscience.* »¹⁶⁵

¹⁶⁵ D. AMHIS-OUKSEL, *Dar Sbitar* une lecture de la grande maison de Mohammed Dib, Casbah Éditions, Alger, 2006, p. 11.

Chapitre II. La hiérarchie sociale de l'Algérie coloniale

II.1. La société européenne

« Ils (il s'agit des enfants indigènes) regardaient avec des yeux fixes les hommes, les femmes et les enfants d'Européens. Ils les contemplaient avec cette attention concentrée qui les faisaient paraître plus vieux que leur âge. Instinctivement, ils considéraient avec méfiance les vêtements toujours neufs des Européens, leurs corps propres et sains, et aussi leur air de gens qui ne connaissent pas la faim, ce bonheur qu'ils semblaient tous éprouver de vivre, la sensation d'être protégés, défendus ; leur politesse, leur affabilité, leur éducation, leur délicatesse, qu'ils portaient comme des habits de fête. Les petits Européens avaient, de leur côté, un peu peur des Arabes. Pour les faire tenir tranquilles, les parents leur avaient assez fréquemment répété : je vais appeler l'Arabe ! »¹⁶⁶

La population européenne est relativement peu nombreuse dans la réalité et dans les romans, si l'on considère les effets de sa présence sur la vie du pays. Cependant, il se dégage une impression générale point de vue prospérité, santé, aisance et bien-être, semble-t-il, pour tous les Européens. Il n'y a pas dans ces romans, d'Européens dont la situation puisse être comparée à celle des indigènes. Dans le Sud Algérois comme dans le Constantinois, les Juifs étaient assez nombreux et mêlés à la vie des indigènes ; aussi le colonisé les connaît-il souvent mieux qu'il ne connaît l'Européen et mieux que l'Européen ne connaît les Juifs. Bref, cette communauté, en effet, occupe une position intermédiaire et ambiguë ; officiellement admis comme citoyens français tout comme les Européens.

Au temps jadis, dans l'Algérie précoloniale, dans leur ensemble, et en dépit des différences certaines de fortune, de prestige, d'origine, ou de tout autre ordre, les rapports sociaux, ne débouchent absolument pas sur d'éventuelles situations conflictuelles de classe que ce soit en milieu rural que ce soit en milieu urbain, donc c'est :

« En raison de l'esprit qui anime l'ensemble de la société et aussi du morcellement et de la faible importance des entreprises (qui font que) les rapports entre le patron et l'ouvrier, entre le riche et le pauvre, sont familiers, égalitaires et fraternels. »¹⁶⁷

Il est à noter, qu'avant l'incursion française, la structure de la société algérienne traditionnelle était fondée essentiellement sur un système d'échange, de solidarité et d'entraide.

¹⁶⁶ Mohammed DIB, L'Incendie, Paris, Ed. Le Seuil, 1954, p. 164.

¹⁶⁷ Pierre BOURDIEU, Sociologie de l'Algérie, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1961, p. 56.

« [...] l'économie de l'Algérie avant les premiers développements de la colonisation, offre un équilibre dont tous les éléments s'imbriquent et contribuent à contrebalancer les périls auxquels pourraient être livrées les populations. La société elle-même participe à cet effort : en effet les tribus au sein desquelles se groupent les individus constituent une sauvegarde non négligeable ; car la religion autant que les liens des contributions exigent qu'en cas de disette ou d'épizootie, le riche soutienne le pauvre. »¹⁶⁸

Tandis que, juste après l'invasion, ce système sociétal solidaire a été aboli et supplanté par d'autres rapports et pratiques émanant et dictés par l'autorité coloniale. Toutes ces attitudes effervescentes et ses aléas chaotiques survenus, c'est dans le but que cette dernière ne se sent pas menacée et mise dans le colimateur du colonisé en permanence et pour se donner et se faire valoir en quelque sorte une certaine légitimité manquante qui lui fait défaut souvent de sa présence sur les terres usurpées, ainsi qu'une maîtrise qui se veut répressive sur cet attroupement indigène qui n'arrête de si tôt de l'agresser et de le braver perpétuellement. Rappelons qu'en temps de colonisation, la France ne faisait que plaquer sur la société algérienne des modèles étrangers qui s'avèrent inappropriés à son mode de vie ancestral. De cette façon désobligeante, elle tend à troubler l'esprit indigène et l'obliger à remettre en question toute sa vision du monde. De ce fait oppressant et humiliant, la France ne pouvait qu'agresser davantage cette société indigène en lui provoquant de grands déséquilibres ainsi que de grands désagréments à la fois économiques, sociaux et culturels. En effet, c'est de cette façon illégitime et imposée que la colonisation, a pu remplacer entre autres l'ancienne relation dite de solidarité et d'entraide entre les membres de la société indigène par d'autres rapports inappropriés. A travers ces actes comportementaux étranges et étrangers, la France avait pour objectif principal cette fois-ci la quête du plus grand profit mais surtout immédiat.

Toutes ces façons détournées et impopulaires, toutes ces nouvelles mesures et ces nouveaux rapports improvisés et imposés sont jugés inadéquats au vécu algérien, cherchent inlassablement à être validés et acceptés de gré ou de force par la majorité voire l'ensemble de la sphère sociale indigène. Cette validité tant recherchée et convoitée va en quelque sorte légitimer la spoliation des biens mal acquis d'autrui, tout en sachant pertinemment que ce qui est licite pour ce système envahisseur n'est pas nécessairement juste, ni même authentique. Pour un statut de vainqueur, cette autorité usurpatrice arbore toutes les lois injustes et toutes les décisions despotiques pour se protéger et assurer le maintien de sa lon-

¹⁶⁸ Y. LACOSTE, A. NOUSCHI, A. PRENANT, L'Algérie passé et présent, Paris, Editions sociales, 1960. p. 353.

gévitité et de son autorité sur ces pauvres victimes indigènes le plus longtemps possible.

A priori, comme toute nation usurpatrice, la communauté coloniale française ne fait pas l'exception, elle n'a ni le choix ni le droit de s'implanter n'importe où, ni uniformément en toute place qui se présente à elle. En effet, cette dernière choisisse sélectivement toutes les régions qui jouissent d'une rentabilité et d'une fertilité extrêmement recommandables. C'est pourquoi les régions les plus productives, les terres les plus fécondes sont celles qui ont subies l'impact le plus fort et l'intérêt le plus grand de la colonisation française.

Dans leur ensemble, les romans inauguraux algériens que se soit d'expression française ou d'expression arabe des différents auteurs des années 50, rendent surtout compte d'un aspect fondamental qui est d'une majestueuse importance, cela concernera bel et bien et sans équivoque l'implantation ou autrement dit le choix de la fixation terrienne coloniale. Effectivement, dans leurs divers œuvres romanesques respectifs, ils montrent et précisent dans un premier temps, que les colonisateurs sont quasiment absents des régions arides, des régions abruptes et déshéritées, cela prouve, distinctement, que la population française est une population urbaine par excellence. Bourdieu ne manque pas de nous le révéler en lançant quelques chiffres provenant de ses recensements lors de son enquête, il nous dit qu'à l'époque la population étrangère d'Algérie¹⁶⁹ équivalait les : « 760.000 Européens vivaient en 1954 dans les communes urbaines »¹⁷⁰ et l'historien Ageron donne à son tour pour la même période citée le chiffre de 792.000 Européens.¹⁷¹

Donc vraisemblablement, la politique de l'opresseur repose sur le fait d'en tirer le plus grand profit possible des éventuelles aubaines qui s'offrent à lui. Sa seconde condition se rapporte au bénéfice qu'il va pouvoir gagner lors de son opération d'exploitation. Il est à rappeler tout de même que d'une manière générale l'envahisseur rejette catégoriquement l'idée de déployer des efforts pour mettre en valeur des régions pauvres à coups d'investissements durables et languissants. Alors, il est tout à fait clair de penser que les conditions physiques s'opposent éternellement à l'exploitation coloniale. C'est pourquoi on peut à travers ceci déduire aussi facilement et avec une logique rationnelle la cause ré-

¹⁶⁹ Français et Européens, toutes nationalités confondues.

¹⁷⁰ P. Bourdieu, *Sociologie de l'Algérie*, PUF, 1970, coll. « Que sais-je ? », n° 802, p. 115.

¹⁷¹ Ch.-R. AGERON, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, PUF, 1969, coll. Que sais-je ?, n° 400. p. 80.

elle de cette nette abstention d'exploitation de ces zones dites arides et austères.

En effet, il y a une explication convaincante à tout cela, donc on peut dire que la véritable cause de cette rare présence coloniale voire cette absence flagrante et totale parfois de ces régions, est due à ce guenilleux profit résultant de tout effort fourni. Le meilleur exemple, qui sert d'illustration, est celui qui se rapporte à cette zone montagneuse de la « Kabylie »¹⁷² qui est restée inexploitée pendant cette période coloniale. Donc, pour assurer sa survie et pour se protéger davantage contre les menaces de l'Arabe (l'ennemi de la colonisation), le Français s'est fait construire son propre univers, un univers opposé jusque dans sa configuration à l'univers qu'il a trouvé lors de son invasion ; se détournant des agglomérations traditionnelles, tournées vers elles-mêmes, comme se protéger de l'extérieur à la semblance des maisons arabes sans fenêtres sur la rue mais débouchant sur un patio largement ouvert. Dans leur ouvrage collectif Y. Lacoste, A. Nouschi et A. Prenant en parlent et montrent dans leur écrit que :

« le caractère voulu de l'emboîtement des pâtés de maisons et des quartiers groupant les communautés rassemblées dans les ensembles distincts, souvent séparés de murs, et ménageant le maximum d'espace aux cours et jardins à une société soucieuse de son intimité et ignorant le roulage. »¹⁷³

En un entrelacs d'étroites ruelles de médinas, le Français a construit des villages – rues et percé de larges voies rectilignes, quadrillant l'espace occupé. Dans le même ordre d'idées, on cite A. Lezine, qui à son tour, a écrit en décrivant les villes musulmanes africaines :

« Les médinas africaines ne sont pas un enchevêtrement incompréhensible de maisons, de rues et de culs-de-sac, telles qu'on les voyait trop souvent jusqu'ici. [...] Le] trait le plus caractéristique (de l'urbanisme musulman) est une utilisation généralisée de l'image qui permet de limiter au strict minimum le contact de la maison avec le monde extérieur. La demeure, dont le périmètre est alors presque entièrement constitué par des murs mitoyens aveugles, se trouve ainsi isolée et la vie privée de ses habitants protégée des indiscretions au maximum. L'impasse permet également, par son caractère privé ou semi-privé de satisfaire à cet « instinct de groupe » qui a été pendant longtemps tellement en faveur dans la société musulmane. »¹⁷⁴

¹⁷² Villages véritablement accrochés aux sommets des pics, l'immense Djurdjura qui s'étend sur 50 km à vol d'oiseau et qui est composé de plusieurs chaînes de montagnes. Ces villages souffrent terriblement jusqu'à nos jours durant la longue période d'hiver : c'est un état d'alerte permanent à cause de l'inactivité due au brouillard et au verglas.

¹⁷³ Y. LACOSTE, A. NOUSCHI, A. PRENANT, L'Algérie, passé et présent, op. cit., p. 224.

¹⁷⁴ In Deux villages d'friquiya, Geuthner, 1971, p. 170.

Si la frontière entre les deux communautés française et algérienne dans la ville n'est pas tracée et n'est pas concrète, elle n'en est pas moins réelle : instinctivement les antagonistes savent pertinemment leurs espaces respectifs et n'empiètent pas les uns sur les autres. On sait qu'ici commence la ville arabe et l'Européen pour sa part, évite de s'y aventurer et d'empiéter sur l'espace de l'autre. A ce propos, J. Cohen a écrit :

« Les Arabes ont leurs quartiers, leurs cafés et leurs cinémas où les Européens ne vont jamais. La ségrégation se fait à sens unique et il en est toujours ainsi. L'inférieur veut bien aller chez le supérieur mais le supérieur ne lui rend pas de politesse ... »¹⁷⁵

L'ensemble des Européens profite, manifestement, du statut colonial, qui les couve et les berce douillettement, qui les valorise et les protège contre toutes menaces et dangers imminents gravitant autour d'eux, ce système défensif est protecteur contre toutes intrigues et machinations éventuelles qui se trament contre cette minorité dominante. Assurément et sans contexte, c'est à cette poignée d'individus que reviennent tous les honneurs, toutes les richesses et la détention de tous les titres et postes clés du pays. Dans chaque commune ou village, ledit administrateur fait partie de l'autorité suprême, il jouit d'un pouvoir absolu, il représente « l'autorité dans sa circonscription » et dispose du sort de ses administrés, dont il se veut et se tient le plus souvent éloigné : ce retraitement et cet éloignement intentionnels marquent une certaine attitude hautaine parsemée d'une fierté dédaigneusement exagérée.

Suite à notre lecture du roman *L'Incendie*, deuxième volume de la trilogie *Algérie*, nous avons pu nous rendre compte de cet effroyable détroit qui ne s'arrête de se creuser entre le gouverneur et le gouverné. Ce fossé qui sépare les deux communautés en question se dessine dans un passage dans *L'Incendie* qui nous rapporte les différents moments de la courte entrevue qui a eu lieu entre un personnage de Dib et l'administrateur de l'autorité coloniale. Alors, suite à de nombreux incidents fâcheux, situations polémiques et plusieurs controverses entre les fellahs de Bni-Boublen et les représentants du gouvernement français et des institutions françaises. Pour apaiser les moments, l'administration coloniale convoque souvent les représentants des indigènes pour y remédier aux situations les plus conflictuelles et les plus hostiles. Un jour la préfecture avait convoqué au printemps dernier lors de la courte grève des ouvriers agricoles le nommé Kara Ali cultivateur, représentant, allié fidèle et sûr du système en place. A cette invita-

¹⁷⁵ J. COHEN, Racisme et colonialisme en Algérie, les temps modernes, novembre 1955, art. Cité, p. 585.

tion et visite prochaine à la sous-préfecture, Kara a répondu favorablement. Comment ne pas se sentir aux extases devant cette mystérieuse aubaine ? A vrai dire Kara Ali se sent aux nuages juste avant l'entrevue, car il sait pertinemment qu'il en tirera profit pendant toute cette période de représentation et qu'il abordera bientôt le monde des affaires et bénéficiera de beaucoup de privilèges ainsi que de grands honneurs tout comme ses alliés les colons, ce jour j est attendu avec impatience : « *Ç'avait été, cette fois-là, le premier jour de sa vie qu'il franchissait le seuil de l'hôtel de la Sous-préfecture.* »¹⁷⁶

Pour Kara Ali, l'invitation est emblème de conciliation sympathique en vue d'un rapprochement qui semble avoir lieu entre le gouverneur et le gouverné. Kara se veut un défenseur fervent des intérêts coloniaux, en se rapprochant davantage du colonisateur, Kara espère nouer une amitié durable et surtout réaliser de grands avantages suite aux services dus. Kara fait partie de ces gens qu'on appelle « les amis fidèles de la France ». Hautain, le gouverneur, à son tour le manipule sournoisement contre les siens, c'est pourquoi Kara éprouve une hostilité permanente envers ses concitoyens, ceci sera élucidé pratiquement dans les analyses ultérieures. Réellement, le bureau derrière lequel se tient l'administrateur est loin d'être considéré comme une simple table ou bureau de travail, mais véritablement ce meuble symbolise parfaitement la distance démesurée entre gouvernant et gouverné, entre dominant et dominé, dans ce genre de relation la distanciation implique la différence de niveaux existante entre le colonisé et le colonisateur, cette démarcation est emblématique et sous-entend deux statuts différents : le premier de rang supérieur le second de rang inférieur, elle est aussi d'ordre: social, culturel, politique, économique. Dans ce genre de relation le sérieux est la rigueur sont une priorité. Le badinage tend à se gommer de cette relation sacrée.

« Le sous-préfet tendit une main par-dessus l'immense bureau qui les séparait ; Kara put à peine lui toucher le bout des doigts. Tout en se dirigeant vers la porte à reculons, n'osant pas tourner le dos au personnage officiel, il porta à plusieurs reprises la main à son front dans une sorte de salut militaire. »¹⁷⁷

Le Français est à la fois celui qui administre le pays et celui qui possède toutes les richesses du pays sans exception, la terre cultivable et fertile ainsi que l'immobilier et beaucoup d'autres biens mal acquis font partie intégrante de sa richesse spoliée :

¹⁷⁶ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 103.

¹⁷⁷ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 104.

« Plus en arrière, au moins presque à la limite visible des blés étendus : la ferme du colon Marcous, vieille maison bâtie par son grand-père, avec sa façade uniforme, son auvent, ses meurtrières, sa couleur rose passée d'ancienne poterie, ses tuiles recouvertes d'une couche de mousse grise. Tout cela avait l'air d'être le vrai visage de l'Algérie, mais n'était que simple surface ; ce visage lui avait été façonné par la colonisation – et l'Algérie a un million d'autres visages. »¹⁷⁸

On peut cependant dire que l'enrichissement du colon est proportionnel à l'appauvrissement des anciens propriétaires de la terre qu'il a dépossédés. Le dépouillement se faisait de maintes façons : par fraude, par falsification de documents, par abus de pouvoir, par violence, par escroquerie et tromperie,... etc. Cl. Bourdet nous parle de cette spoliation qui a connu différentes formes et maintes façons. Dans ces circonstances malhonnêtes et frauduleuses, l'indigène se retrouve dépossédé du legs ou de l'héritage de ses aïeux :

« L'opération a pu se présenter sous la forme d'une expropriation pure et simple, par exemple l'expropriation des terres collectives des fondations pieuses, ou des terrains de parcours des tribus nomades ou comme "punition" de quelque "faute" : cas des 500.000 ha volés aux Kabyles en 1872, à la suite de l'insurrection de Mokrani. Elle a pu consister aussi à un achat sous contrainte [...] enfin les terres peuvent provenir simplement du rachat à vil prix du domaine de petits fellahs ruinés par l'impôt et les mauvaises récoltes. »¹⁷⁹

Dans *L'Incendie*, Dib fait dire à son héros romanesque : « *La terre est femme, le même mystère de fécondité s'épanouit dans ses sillons et dans le ventre maternel.* »¹⁸⁰ Cette expression exhortative représente une illustration à travers laquelle Dib lance un message plus au moins subtil et implicite pour nous faire comprendre par analogie que la puissance qui fait jaillir d'elle des fruits et des épis, se trouve entre les mains calleuses du fellah que le colon a donc « dépossédé ». ¹⁸¹ Mais dans la société traditionnelle, paysanne surtout, la femme est assimilée à la terre nourricière, à la terre fertile et féconde, qui fait vivre son monde ; cette terre est travaillée péniblement et difficilement tous les ans, on exige d'elle en contrepartie qu'elle produise et qu'elle soit prolifique et féconde à son tour quant à l'homme lui, laboureur des sillons, semeur de grains, irrigateur des semences, est maître de la terre et de la femme simultanément. Il s'approprie la fertilité et la fécondité. Etant stérile, la femme est comparée à la terre aride et improductive.

¹⁷⁸ Mohammed DIB, *L'Incendie*, op. cit., p. 73-74.

¹⁷⁹ Cl. BOURDET, *Les maîtres de L'Afrique du Nord*. pp.2253-2254, parlant de la spoliation.

¹⁸⁰ Mohammed DIB, *L'Incendie*, op. cit., p. 27.

¹⁸¹ Charles BONN, *La littérature algérienne de langue française et ses lectures*, Sherbrooke, Naaman, 1974, p. 50.

Aisance, luxe, raffinement et bien-être sont les fruits des profits et des fortunes provenant des déprédations et de l'exploitation des terres d'autrui. La terre demeure la plus grande source de profit et d'enrichissement de celui qui la possède et qui la travaille avec labeur et enthousiasme. Si certaines conditions sont dûment remplies et vérifiées, les bénéfices des récoltes seront meilleurs et optimaux. Parmi ces facteurs de réussite et d'enrichissement on peut citer sommairement quelques-uns :

- *Primo* : la possession de la terre ;
- *Secundo* : la possibilité d'investir dans sa propre exploitation ;
- *Tertio* : de rentabiliser la terre,
- *quarto* : d'en améliorer la plus-value et d'en tirer un profit toujours plus grand.

Il va sans dire que, dans la société autochtone, ces conditions citées précédemment se trouvent rarement remplies –logiquement parlant, la récolte sera à son tour déficitaire et moindre. Donc, c'est par malice et par façon détournée que le colonisateur est arrivé à assouvir ses désirs, en s'appropriant hypocritement et surtout frauduleusement la majorité des terres et des biens qui ne lui appartenaient pas. Ce resquilleur professionnel et avisé a contraint les fellahs à vendre leurs lopins de terre et même parfois tous leurs biens y compris le bétail malgré eux, pour une bouchée de pain et avec des prix aussi vils et dérisoires. En voici quelques passages pris du corpus qui valident amplement ce qu'on vient de dire dans le paragraphe ci-dessus :

« Les cultivateurs ici (de Bni Boublen petit hameau de Tlemcen) n'empilaient pas les billets de la Banque de l'Algérie et encore moins de l'or. Ils vivaient justes, plutôt. Ils n'avaient jamais un sou et devaient travailler dur [...] et pour payer les impôts ? Il fallait vendre la bijoutaille de la femme, y ajouter ses propres vêtements, déballer la laine des matelas, faire l'appoint avec des peaux de moutons. Vendre autant que possible tout, mais pas la terre. »¹⁸²

En effet, les fellahs de Bni Boublen ont tout fait pour garder leurs terres et leurs biens en s'efforçant d'exercer maintes activités, mais hélas le colon avec ses stratégies coloniales malicieuses a tout fait pour mettre ses victimes de fellahs dans le besoin et de cette façon malhonnête, il les somme à vendre contre leur gré leurs propres biens et mêmes leurs terres si situation l'exige à vils prix, juste pour pouvoir survivre encore quelque temps. Il est à signaler, que les colons sont parvenus à s'enrichir aussi rapidement en procédant illégitimement et illicitement grâce au soutien indéfectible de l'autorité en place.

« Des hectares par milliers devenaient la propriété d'un seul colon. Celui-ci ou cet autre, c'était pareil : ils étaient arrivés dans le pays avec des chausses

¹⁸² Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 31.

trouées aux pieds. On s'en souvenait encore par là. Ils possédaient à présent des étendues incalculables de terres. Les gens de Bni Boublen, de génération en génération, suaient pendant ce temps-là sang et eau pour cultiver un minuscule lopin. »¹⁸³

Bien encore, il semble utile de parler du débarquement des Français en Algérie et de la manière dont ils étaient accueillis une fois sur les lieux. Grâce aux pillages et aux actes illicites, ces arrivistes ont pu s'enrichir et amasser de fabuleuses sommes d'argent avec lesquelles ils ont tout acheté. Hormis ces biens mal acquis, rappelons que lors de leur arrivée sur le sol algérien, le pouvoir en place les a dotés affablement d'aides considérables afin de les aider à s'installer en maîtres et dans les meilleures conditions possibles, dans sa nouvelle colonie. Ajoutons à tout cela le fait qu'il leur a même assurés protection et travail entre autres et bien d'autres privilèges dans le but de les obliger à rester et pour qu'ils ne se sentent pas dépaysés dans leur seconde patrie.

« Les premiers Français arrivaient en conquérants, recevaient des armes, des outils, du bétail, de la terre, une maison, s'installaient en maîtres, étaient protégés et aidés. Ils se mettaient au travail et se sentaient chez eux [...]. »¹⁸⁴

Et encore :

« [...] L'État ne s'est pas contenté de faciliter l'installation des colons en leur procurant des terres. Il leur a apporté une aide constante et diverse : création de l'infrastructure indispensable à l'agriculture, drainage et irrigation (les trois quarts des terres irriguées appartiennent à des Européens : or 1(un) ha irrigué produit dix fois plus qu' 1(un) ha de culture sèche et pour certaines cultures, (20 à 30 fois) ; assistance financière et technique, protection commerciale. »¹⁸⁵

Cependant quelle que soit la valorisation des terres par la colonisation, leur possession n'est pas légitime aux yeux de ceux qui ont été dépossédés et qui attendent impatiemment la restitution de leurs biens de ces colons dont la puissance est à la fois politique, foncière et financière. Dans *L'Incendie*, deuxième tome de la trilogie *Algérie* dont le thème essentiel est celui de l'expropriation de la terre, l'auteur établit une distinction entre « cultivateur »¹⁸⁶ et « fellah »¹⁸⁷. Mais, du plus aisé au plus pauvre, tous ont subi le renversement qui a fait des anciens propriétaires les serviteurs de ceux qui arrivèrent dans le pays avec les mains vides ou qui ne leur a laissé que de petites et minimes lambeaux de terre, le cas

¹⁸³ Ibid., p. 30-31.

¹⁸⁴ C.-H. FAVROD, *La révolution algérienne*, Paris, Plon, 1959, Les documents de Tribune libre, p. 207.

¹⁸⁵ Cf. BOURDIEU, op. cit, p. 107.

¹⁸⁶ Le cultivateur s'employant sur sa propre terre.

¹⁸⁷ Le mot fellah s'applique, en arabe, à tous ceux qui vivent de la terre. Le fellah étant obligé de s'employer ailleurs car il ne peut vivre du seul produit de sa terre.

des Coloughli en fait foi. Un arrière-petit fils de la famille parle de la situation de ses aïeux, il nous révèle que cette maudite vie ne lui a pas épargnée ni son amertume ni ses terribles mésaventures, il dit de lui même :

« Qu'il était né à Tlemcen, où était né aussi son père, son grand-père arrière-grand-père [...] on pouvait ainsi remonter très loin dans le passé de sa famille, aussi loin que dans le passé de Tlemcen. Toute cette lignée de grands Coloughli avait cultivé la généreuse terre des plaines ; autrefois, ses biens au soleil se comptaient par feddans. »¹⁸⁸

Ou ceux comme Ba Dedouche qui ne pouvait renoncer à ressasser les souvenirs de l'époque révolue, en se confiant loyalement devant cette assise de fellahs blasée en disant que, avec un ton plaintif et désespéré :

*« J'avais ma terre, rien qu'un bout de terre ... tu ne t'en souviens pas toi.
- je ne m'en souviens pas, mais ce devait être un bien petit bout de terre ...
- mais c'était ma terre ; j'avais mes bêtes et mes semences ... et une petite vache ?
- j'avais une petite maison aussi. Je vivais heureux avec ma femme et ma petite fille Rim ... tu ne t'en souviens pas. Tu n'étais pas né encore !
- je te connais depuis des temps ! J'étais peut-être bien un peu jeune. Mais je me souviens de ta petite ... elle était gentille.
- Bien. Les colons m'ont tout pris. »¹⁸⁹*

Le descendant des anciens seigneurs *« en était arrivé, lui, le dernier grand Coloughli à cette parcelle de montagne, juste une parcelle. Il est propriétaire d'un terrain de rien du tout pour ainsi dire. »¹⁹⁰* Quant au vieux Ba Dedouche, paysan sans terre, il s'est employé chez ceux qui l'ont dépossédé : *« j'ai toujours travaillé comme un esclave » dit-il, « j'ai peiné comme pas un sur leurs terres. »¹⁹¹* Effectivement, la population algérienne a été très gravement affectée par l'expropriation, fondement de la colonisation, que l'on pense, entre autres, à ce mot de Rouse-Boulbon : *« l'expropriation des indigènes est la condition première, la condition inévitable de l'établissement des Français sur le sol. »¹⁹²* Généralement, la classe des propriétaires est une classe de petits propriétaires ; Dib dans son écrit de *L'Incendie* nous présente l'un d'eux, c'est le nomme Messire Kara qui :

¹⁸⁸ Mohammed DIB, *L'Incendie*, op. cit., p. 86.

¹⁸⁹ Ibid., p. 54.

¹⁹⁰ Ibid., p. 86.

¹⁹¹ Ibid., p. 54.

¹⁹² Voir *La question des travailleurs résolue par la colonisation de l'Algérie*, cité par Ferhat ABBAS dans *La nuit coloniale*, p. 61.

« Avait le teint blafard d'une matrone. Son accoutrement (le mot est significatif), qui blanchissait aux coutures, révélait l'aisance sans confort. Une paire de magnifiques moustaches s'étalait à travers son visage. Son honorabilité était sa ressource et son armure contre les habitants de Bni-Boublen inférieur. Rejetés au plus bas de l'échelle, les fellahs ne lui devaient jamais assez de respect. »¹⁹³

Cette aisance sans confort qui nous éloigne de la prospérité éclatante et avantageuse du colon, cela suffit cependant à distinguer ceux que Dib appelle « les fellahs » des « cultivateurs », distinction qui se traduit par une localisation géographique différente. Ainsi à trois kilomètres de Tlemcen, le village de Bni-Boublen qui est coupé en deux parties : Bni-Boublen le haut et Bni-Boublen le bas ; à la situation géographique correspond la situation sociale ; en effet, les fellahs occupent tout Bni-Boublen le bas ou inférieur : « *Tout Bni-Boublen inférieur – qu'occupent les fellahs. Ces hommes vivent à la lisière des bas-fonds cultivables, fixés sur la montagne, déjà relégués du monde. Pourtant trois kilomètres seulement les séparent de Tlemcen.* »¹⁹⁴ Tandis que les cultivateurs sont installés à Bni Boublen le haut :

« À part cela, Bni Boublen n'est pas grand-chose à voir. Il n'y a là que des gourbis, des paillotes, et les quelques maisons de pierres des cultivateurs, à peine différentes des habitations de fellahs. Les gens ne tiennent pas à parler de leur passé. »¹⁹⁵

Plus haut placés dans la hiérarchie que les fellahs, ces cultivateurs de l'autre rive c'est-à-dire de la région de Bni Boublen le haut jouissent de quelques insignifiants avantages par rapport à leurs concitoyens de Bni Boublen le bas, leurs ressources se comptent sur les bouts des doigts :

« Ils avaient qui un âne ou deux, et parfois aussi un mulet, qui une vache ou deux [...] parfois il se trouvait qu'un cultivateur comme Ben Youb eût dans son étable deux belles vaches normandes. Personne, à Bni Boublen-le-haut, n'avait idée que cette vie dût changer. »¹⁹⁶

Comme on a pu le constater, la richesse des cultivateurs n'est pas aussi avantageuse certes que celle des colons, car elle n'assure pas de façon certaine les lendemains : en effet, les cultivateurs de Bni Boublen, à l'image de beaucoup d'autres, vivent au jour le jour et si leur existence apparaît tragiquement moins menacée que celle du fellah :

¹⁹³ Ibid., p. 67.

¹⁹⁴ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 7-8.

¹⁹⁵ Ibid., p. 30.

¹⁹⁶ Ibid., p. 31.

« Les cultivateurs ici n'empilaient pas les billets de la Banque de l'Algérie et encore moins de l'or. Ils vivaient justes, plutôt. Ils n'avaient jamais un sou et devaient travailler dur... »¹⁹⁷

M. Dib en parlant du quotidien des hommes de Bni Boublen, il écrit : « *on ne ménageait pas sa peine, ni la sueur de son front.* »¹⁹⁸ Donc pour s'enrichir, il faut se priver de tout pendant toute sa vie. Quand bien même les fellahs mettraient quelques sous de côté, ils les prendraient sur leur nourriture et leur ventre. Par conséquent, le pauvre peut devenir riche à condition de se priver de tout. Dans ce cas l'avarice et la radinerie deviendront des qualités fondamentales pour une éventuelle réussite autrement dit devenir riche et le demeurer. Dans un autre passage similaire à celui qu'on vient de lire, lorsqu'un personnage de *l'Incendie* dit : « *Pour l'instant si on arrivait à vivre, si on gagnait un bout de pain, c'était bien tout ce qu'on demandait.* »¹⁹⁹ Dans ces passages on peut conclure et dire que l'effort déployé ou fourni n'équivaut pas au résultat obtenu. De ces gens laborieux de Bni Boublen, on peut citer le cas du cultivateur Ben Youb qui ne ménage ni force ni effort lors de son travail journalier dans les champs, Dib en fait le portrait de son personnage bûcheur dont le gain ne dépassant pas une bouchée de pain. L'auteur le qualifie d'homme vrai et de cet homme il nous dit que c'est :

« Un haïdouc devenu paysan, mais qui, l'occasion aidant, recouvrerait toutes ses allures de guerrier – de ce guerrier qui sommeillait en lui sous la peau. Il travaillait encore beaucoup. Il était de ceux qui se dessèchent à force du travail. Rien ne l'empêchait de dire ce qu'il avait à dire ; il ne pouvait taire le mal qu'il voyait quelque part. Par tous les temps, sur les champs, on le reconnaissait de loin à la large ceinture rouge, tissée au métier, dont il s'entourait plusieurs fois la taille, emprisonnant le haut de sa culotte bouffante et les basques de son caftan gris-bleu. Il sortait, parcourait les cultures, s'adonnait à la besogne, selon la vieille coutume, tous les jours de la semaine. A peine observait-il une petite pause de quelques instants, le vendredi, à l'heure du d'hor (prière du début de l'après-midi). »²⁰⁰

Ces cultivateurs du haut de Bni Boublen dont Ben Youb réussissent à vivre sans avoir besoin de se louer chez les autres et même il arrive que ces derniers embauchent des ouvriers dont ils se sentent proches et aux revendications ne sont pas hostiles ; en effet elles ne représentent pas un danger pour eux ; car, disent-ils, contrairement aux colons :

¹⁹⁷ Ibid.

¹⁹⁸ Ibid.

¹⁹⁹ Ibid.

²⁰⁰ Mohammed DIB, *L'Incendie*, op. cit., p. 46.

« Nous n'avons, nous, ni des cents ni des mille hectares de vigne ou de blé. Quant aux colons, ça leur fera peut-être quelque chose, ça leur fera sûrement quelque chose. Mais nous ? [...] »²⁰¹

Parmi les fellahs de Bni Boublen, il y a ceux qui ont leurs propres parcelles de terre, mais qu'ils travaillent après leurs « *journées agricoles ou pastorales chez les colons.* »²⁰² Effectivement, le travail chez le colon permet laborieusement de faire le complément avec ce qu'eux-mêmes produisent dans leurs propres lopins. Tout ce travail acharné est déployé pour se maintenir en vie et non pas pour s'enrichir davantage. Et ceux qui, comme Aïssani Aïssa qui « *n'habitait pas à Bni Boublen. Il travaillait à demeure à la ferme Marcous et logeait chez le colon. Il ne savait pas comment les choses marchaient au village.* »²⁰³ Inlassablement, pour sa survie, Aïssani Aïssa est devenue comme une bête de somme docile, voire une machine multifonctionnelle. Sous l'emprise de son employeur, ce dernier a mis de côté son statut d'humain, en contrepartie, il a arboré le statut du prolétaire modèle. Hormis ses tâches agricoles ou ouvrières, il n'assume aucune autre responsabilité. Tout ce mal fourni, pour un salaire vil et insignifiant. A priori, les salaires qu'offrent les colons aux fellahs sont aussi bas et insignifiants, c'est de la pure misère, tout simplement, ce fardeau est pesant, il est d'une lourdeur extrême, cela se fait sentir lorsque l'auteur nous parle de cette catégorie de gens en disant que :

« Le problème persiste et la misère n'a pas cessé de menacer les ouvriers, c'est pourquoi ces victimes ont choisi l'ultime solution de la grève pour sauver cette existence menacée, et réclamer leurs droits légitimes. Les réclamations s'avèrent banales : ce qu'ils réclament ? "Un peu de pain" : "un morceau de pain, qu'est-ce que c'est ?" »²⁰⁴

C'est ce qui est demandé incessamment et sans délasserment. Conscients de cette futile réclamation, les fellahs se posent maintes questions, tâchant par le même mystère d'y répondre. « *Ce n'est pas beaucoup. Pourtant ce n'est pas grand-chose, c'est tout pour nous.* »²⁰⁵ Ce qu'ils réclament, à vrai dire, c'est le droit à la vie, une vie digne de leur statut de paysan, une liberté qui leur procure entrain, gaieté et souveraineté absolue, tout simplement ils veulent récupérer leur statut d'humain qui leur a été confisqué depuis la fameuse invasion esclavagiste :

« [...] Est-ce que nous vivons, demande l'un d'eux ? Nous et les autres.

²⁰¹ Ibid., p. 41.

²⁰² Ibid., p. 8.

²⁰³ Ibid., p. 35.

²⁰⁴ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 30.

²⁰⁵ Ibid., p. 33.

- *Tous ceux que nous connaissons et que nous ne connaissons pas, qui sont la majorité ?*
- *Est-ce que nous sommes libres de vivre ?*
- *Nous ne le sommes pas.*
- *Alors nous ne sommes pas libres de vivre comme nous le voulons. »²⁰⁶*

Effectivement, ce qu'ils réclamaient et ce qu'ils réclament constamment, en fait, c'est le droit à la « vie » qui leur est refusée par ces bourreaux coloniaux. « *La société algérienne ignore l'ouvrier journalier rural qui n'a pas de terre et fait profession d'offrir ses bras à qui voudra bien l'employer [...]. »²⁰⁷*

Hamid Saraj, cet éveilleur de conscience, pose le problème en termes de militant. Il veut mettre fin à ce supplice qui traumatise ses compatriotes de loin ou de près. La situation des fellahs se gâtant de jour en jour, Hamid décide de prendre les choses en mains, il choisit le militantisme comme devise, pour ouvrir les horizons d'une vie humaine digne et dénuée de tout assujettissement et de toute contrainte qui obstrue le chemin de la liberté et qui entrave l'abolition de l'apartheid français :

« Les ouvriers agricoles sont les premières victimes visées par l'exploitation qui sévit dans notre pays ». Son ton demande que chacun comprenne, que rien ne soit laissé dans l'ombre. Il faut que toutes les explications soient fournies, toute obscurité dissipée. Et l'orateur dit que les travailleurs de la terre vont vers de grandes luttes. »²⁰⁸

Par conséquent, ce discours exhortatif succinct résume en quelque sorte ce que les fellahs endurent depuis une éternité de leur vécu ; ils ont fini par comprendre que le travail harassant et la misère sont le lot quotidien et commun des misérables travailleurs de la terre de cette machine ronde. Ces ouvriers agricoles, en butte à des difficultés de toute sorte, se retrouvent généralement dans l'incapacité de subvenir à leurs besoins les plus rudimentaires.

Ces besoins relativement incomparables aux véritables problèmes qui touchent au domaine de l'agriculture en général : « *les fellahs sont souvent en proie à la famine.* »²⁰⁹ En entendant cela, on a l'impression que ces fellahs, dont on parle, sont démotivés et ne fournissent aucun effort dans leur besogne. Quoique la paresse et l'oisiveté n'aient jamais été mentionnées ou répertoriées dans leur registre professionnel. A l'accoutumée donc, le colonisateur somme le fellah ha-

²⁰⁶ Ibid., p. 88.

²⁰⁷ Avant la colonisation, le salariat agricole n'existait pas, en effet, c'est ce qui a été constaté par les auteurs d'Algérie, passé et présent, op. cit., p. 354.

²⁰⁸ Mohammed DIB, La Grande maison, op. cit., p. 120.

²⁰⁹ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 8.

bituellement à travailler péniblement et sans répit, en contrepartie, il lui octroie à la fin de journée un salaire infâme, quel que soit l'effort fourni et les efforts déployés, dans ces circonstances le rendement de l'indigène restera à jamais résistant aux yeux de son employeur qui ne l'encourage point. A vrai dire, dans l'institution coloniale, le salaire de l'indigène ne dépend jamais de l'effort fourni ou du service rendu. Parmi les véritables problèmes qui touchent au dysfonctionnement de ce grand domaine vital, on les rencontre dans le passage dénonciateur suivant, la rentabilité ne commençant, comme l'écrit J. Berque, qu' : « *aux vastes disponibilités d'espace, aux longues jachères, aux pâquis spacieux [...]*. »²¹⁰ Ou encore, d'une manière explicite, le problème majeur gît dans ce second passage :

« *Chassés des plus riches régions sur des terres insuffisantes et infertiles, resserés sur des lots que les répartitions entre générations ont fréquemment morcelés à l'extrême, les paysans algériens n'ont pu perfectionner leurs instruments de production.* »²¹¹

Entre autres, on peut parler aussi d'un autre facteur pertinent, qui est d'une importance extrême, car se rapportant précisément au rendement et à la production. Tout simplement, il s'agit de la *main-d'œuvre*. De laquelle s'agit-il exactement ? – la *main-d'œuvre non spécialisée*. Comme il importe de rappeler à titre informationnel qu'à cette époque, il n'existait pas véritablement de classe ouvrière indigène proprement dite ; d'une part, parce que l'Algérie coloniale reste un pays faiblement industrialisé et d'autre part, explique A. Nouschi, parce que les ouvriers européens « *monopolisent les postes de maîtrise tandis que les Algériens sont relégués en majorité dans le groupe des manœuvres.* »²¹²

A l'issue de cette grève, même les enfants s'y mêlent et y prennent part de leur côté, quelle misère ! Quelle horreur ! Ces bambins ont conscience de la grande injustice qui leur est faite, l'un d'eux blasé par les circonstances s'exprime à son tour, il s'agit d' :

« *un garçon blond, qui paraissait avoir treize ans – des yeux verts, des cheveux embroussaillés –, se mit à parler lui aussi : - nous mangeons de l'orge, dit-il ; nous nous couchons sur le sol nu. Nous n'avons pas de vêtements. J'ai ce vieux burnous pour m'habiller et me coucher. Je suis en grève moi aussi.* »²¹³

Décidément, même les enfants n'ont pas été épargnés par ce mode de vie dur et pénible. La misère et le dénuement s'allient pour harceler davantage

²¹⁰ J. BERQUE, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Le Seuil, [1962] 1970, p. 354.

²¹¹ R. BARBE, *Les classes sociales en Algérie, économie et politique*, sept. 1959.

²¹² A. NOUSCHI, *La Naissance du nationalisme algérien, 1914-1954*, Éditions de Minuit, 1962, p. 52.

²¹³ Mohammed DIB, *L'Incendie*, Paris, Ed. Le Seuil, 1954, p. 125.

jusqu'à épuisement la vie des prolétaires. A ce constat négatif, A. Nouschi souligne ce désagrément dans son écrit en établissant des données statistiques :

« À l'aide de chiffres ce contraste entre Européen qui vit de l'agriculture et le fellah, le premier ayant plus de 1.800.000 francs et le second 17.691 francs par an. La concentration des terres entre les mains d'une minorité aggravant le contraste entre la prospérité du colon et la situation la plus souvent critique du paysan algérien. »²¹⁴

Comandar vit Omar plongé si profondément dans le sommeil, murmura pour lui tout seul dans une réflexion entêtée :

« Et depuis, ceux qui cherchent une issue à leur sort, ceux qui, en hésitant, cherchent leur terre, qui veulent s'affranchir et affranchir leur sol, se réveillent chaque nuit et tendent l'oreille. La folie de la liberté leur est montée au cerveau. Qui te délivrera, Algérie ? Ton peuple marche sur les routes et te cherche. »²¹⁵

Ou encore :

« Le colon considère le travail du fellah comme totalement sien. Il veut, de plus, que les gens lui appartiennent. Malgré cette appartenance en titre, le fellah est pourtant le maître de la terre fertile. Bétail et récoltes, partout la vie est sa génération. La terre est femme, le même mystère de fécondité s'épanouit dans les sillons et dans le ventre maternel. La puissance qui fait jaillir d'elle des fruits et des épis est entre les mains du fellah. »²¹⁶

Sans aucun doute, les milieux agrariens sont la force la plus importante du pays auquel ils réussissent très souvent à imposer la politique qui leur semble la plus conforme à leurs intérêts, grâce à leur présence à tous les points stratégiques. Ainsi, aux délégations financières, écrit Ch.-R. Ageron, « sur...69 délégués, 53 représentaient les intérêts de la grande propriété. »²¹⁷ Les colons aux yeux de l'indigène sont pareils, c'est un bloc homogène, responsable des maux qui accablent les paysans algériens. « Des hectares par milliers devenaient la propriété d'un seul colon. Celui-ci ou cet autre, c'était pareil. »²¹⁸ Bensalem Adda sort de son mutisme, en haussant le ton pour tout dire et gronde ses semblables.²¹⁹ Toutes ses réflexions et ses idées semblent prendre forme dans ce concis passage dibien :

²¹⁴ A. NOUSCHI, op. cit, p. 117.

²¹⁵ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 26.

²¹⁶ Ibid., p. 27.

²¹⁷ Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 87.

²¹⁸ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 30.

²¹⁹ « Jusqu'ici ça suffit, bas les masques, évitez de vous enfoncer davantage dans l'abîme, ne vous souillez pas d'actes de poltronnerie. Il est temps de se manifester, alors passez à l'acte. Dénoncez les usurpateurs et les pilleurs, nommez-les, secouez-les, montrez-les du doigt. Le mutisme ne vous emmènera à nulle part ailleurs, ne soyez pas méfiants et récalcitrants,

« Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ? Tout ce que vous dites est avisé et sage. Mais à quoi cela sert-il ? Vous ne prononcez pas un mot de ceux qui sont là pour notre malheur. C'est d'eux que vient tout notre mal ! Si vous nous parlez du mal et que vous ne dites rien des responsables, vous ne faites qu'user votre salive. Nous sommes tristes, je me le dis aussi dans ma tête ; c'est que nous nous intéressons trop à notre mal, et pas assez à son origine. Alors que c'est justement des responsables qu'il faudrait parler. »²²⁰

Le fellah algérien, depuis sa naissance, vit dans une atmosphère d'appréhension perpétuelle, hanté par la peur et le souci du lendemain. Quand une grève d'ouvriers agricoles éclate, les colons n'y manquent pas d'embaucher les hommes dont ils ont besoin, sous la menace de leurs fusils, cela se lit dans le passage suivant lorsqu'on rapporte le cas

« [d'un] colon, [qui] suivi de ses deux fils, armés de fusils, et accompagnés d'une dizaine de gendarmes, firent irruption dans un café maure ; ils embauchèrent sous la menace des hommes dont ils avaient besoin. Les policiers allèrent de nuit réveiller les ouvriers. »²²¹

Omar ce jeune garçon au merveilleux instinct, nous révèle ce qui se trame dans son esprit d'enfant. Pour le colon, voici comment sont les choses, autrement dit en voici un passage qui nous peigne la manière dont le colon conçoit les choses qui l'entourent selon la réflexion du même Omar :

« Les champs de blé sont dorés et roux, couleur de pain cuit, mêlés déjà d'épis bruns et brûlés. Voilà là-bas la maison des Français, les colons à qui tout appartient, terre, moisson, arbres et air, et les oiseaux, et moi-même sans doute. Tout est solide et stable dans cet univers, tout paraît à sa place dans cette éclatante munificence, ce sol comme cette ferme, ce ciel vibrant comme ces ouvriers qui s'en vont, qui reviennent maintenant parce qu'il faut reprendre le travail, cette machine comme ces collines dénudées, comme ma respiration dans ce monde, - tout semble ordonné. »²²²

Intolérance, violence, humiliation, pillage, expropriation et profit sont les principaux facteurs sur lesquels repose la stratégie coloniale. L'esprit dit colonial a tendance à repousser et à mépriser l'espèce indigène. Il est à remarquer, que dans le texte dibien, le colon se démarque par sa stature physique opulente et son verbe haut. Il se distingue aussi par sa voix chevrotante et impérieuse. Ceci se constate lorsque M. Villard (employeur et colon français) dit à ses employés arabes en s'adressant à eux : « - allez-vous-en chez vous. C'était M. Villard, géant

alors ensemble remédions à notre situation sociale qui ne cesse de dégénérer. Cela est humiliant et terrifiant, le franc parler est l'ultime itinéraire vers la liberté. Soyons francs et unanimes, soyons solidaires, ainsi nous triompherons et nous gagnerons l'enjeu. »

²²⁰ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 88-89.

²²¹ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 126.

²²² Ibid., p. 74.

trapu, qui leur parlait. »²²³ On peut citer un autre exemple, le cas de monsieur Auguste :

*« M. Auguste, homme d'une cinquantaine d'années, sortit en courant de la ferme, dit Comandar. On le vit arriver à grands pas après avoir claqué le grand portail. Son visage d'hommes trop nourri brillait autant que ses cheveux écarlates ; il portait, sur de fortes jambes, un large buste ; son ventre débordait de la ceinture. »*²²⁴

Il faut, toutefois, noter que cette prospérité physique n'est pas la particularité ni l'apanage du seul colon. Monsieur Gonzales, fabricant d'espadrilles, est peint comme : *« un homme bedaine, ce Gonzales ! Ses joues, aussi grosses que des fesses, lui bouffaient le visage. »*²²⁵ Ni de la seule communauté européenne le cas de : *« Mahi Bouanane, qui possède un atelier de tissage, est un personnage bouffi. »*²²⁶ Et aussi l'expression : *« qui remplit tout l'espace dans lequel il se déplace. »*²²⁷ En somme donc, cette prospérité physique apparaît comme un caractère propre, sinon à une classe bien définie, plus précisément à un groupe ; celui des rassasiés.

Cette population européenne qui se trouvait en Algérie et qui vivait le plus souvent en vase clos, n'est pas différenciée aux yeux du colonisé qui la perçoit comme le bloc qu'elle veut former face aux autochtones. En réalité, cette population est : *« assez fortement hiérarchisée »* comme le souligne Ageron qui ne nous précise cependant qu'elle *« disposait dans sa majorité d'un niveau de vie élevé qualifié de « bourgeois » par la statistique pour 560.000 individus en 1951. »*²²⁸ La population musulmane était souvent condamnée à un chômage total ou partiel ; *« un homme sur huit est chômeur et ceux qui travaillent ne sont pas toujours employés tout au long de l'année. »*²²⁹ Tandis que, la communauté européenne oppose un dynamisme formidable et le spectacle d'une activité intense. Elle détient les leviers de commande du pays : elle représente, écrit Ageron : *« une société dominante constituant l'essentiel des cadres de l'Algérie (92.8% des cadres supérieurs, 82.4% des techniciens et agents de maîtrise) et de la fonction publique. »*²³⁰

²²³ Ibid., p. 128.

²²⁴ Ibid., p. 76.

²²⁵ Mohammed DIB, La Grande maison, op. cit., p. 131.

²²⁶ Mohammed DIB, Le Métier à tisser, op. cit., p. 22.

²²⁷ Ibid., p. 195.

²²⁸ Ch.- R. Ageron, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 80.

²²⁹ Cité par A. NOUSCHI, in Naissance du nationalisme algérien, op. cit., p. 115-116.

²³⁰ Ch.-R. AGERON, op.cit., p. 80.

La population dite européenne est relativement peu nombreuse, cette population restreinte jouit d'une aisance sereine et d'un bien être agréable car elle bénéficie de cette supériorité dans ce contexte colonial, le fait d'appartenir à la race du colonisateur, ceci se résume dans ces quelques lignes de *L'Incendie* où se dresse une petite comparaison entre les deux univers européen et indigène :

« Affublés de vieilles vestes aux manches retroussées sur leurs poignets, de grosses chaussures d'homme aux pieds, tout pâles avec des yeux noirs, ils regardaient bizarrement gens et choses. Vifs, ils ne s'arrêtaient pas de se battre ou de se poursuivre. Honnis, malmenés par les citoyens, il leur fallait se sauver à tous instants, traqués par cette mauvaise humeur. Ils pratiquaient plus au moins ouvertement la mendicité, et, certains, le chapardage, ils regardaient avec des yeux fixes les hommes, les femmes et les enfants européens. Ils les contemplaient avec cette attention concentrée qui les faisait paraître plus vieux que leur âge. Instinctivement, ils considéraient avec méfiance les vêtements toujours neufs des Européens, leurs corps propres et sains, et aussi leur air de gens qui ne connaissaient pas la faim, ce bonheur qu'ils semblaient tous éprouver de vivre, la sensation d'être protégés, défendus ; leur politesse, leur affabilité, leur éducation, leur délicatesse, qu'ils portaient comme des habits de fête. »²³¹

Enfin la société française se considère comme une entité multifonctionnelle incarnant ainsi plusieurs aspects à la fois. Elle incarne la puissance, la force, la répression, le commandement, l'ordre. Il arrive qu'on parle des membres de cette société en les désignant seulement par leur nationalité, comme pour marquer la distance qui existe entre l'indigène et le colonisateur et pour rappeler à satiété qu'il est toujours l'étranger et l'envahisseur.

« M. Auguste, machinalement, saisit le collier du matin ; la bête se mit à tirer de plus belle en aboyant furieusement. Aucun des fellahs pourtant ne manifesta de signe d'impatience ou d'hostilité quelconque. Ils regardaient simplement, attendant de voir ce que le Français allait faire. »²³²

La société européenne compense son petit nombre par le renforcement des forces répressives : gendarmes, policiers, forces de l'ordre... Cela apparaît explicitement dans *La Grande maison* dans un chapitre qui s'étend de la page 41 jusqu'à la page 59. Le chapitre aborde ou décrit une perquisition à Dar-Sbitar ; voici quelques termes qui renvoient aux forces répressives françaises et qui reviennent le plus souvent : *la police, la troupe de policiers, les agents, les agents de l'ordre, les hommes de la force publique, les forces de l'ordre, la maréchaussée...* se rapportant toujours à cette idée de compensation. Dans *L'Incendie*, un passage est fort significatif :

²³¹ Mohammed DIB, *L'Incendie*, op. cit., p. 163-164.

²³² Ibid., p. 76.

« Pendant ce temps des autos basses sur roues, noires, trainant un ventre de furet, s'étaient mises à sillonner la campagne. On distinguait les visages derrière les glaces. C'était la sûreté. Slimane Meskine les observa ; il connaissait ces visages. Chaque voiture stoppa enfin à un point différent du pays. Les policiers en sautaient rapidement ; ils se concertaient, regardaient autour d'eux. Ceux-là étaient déjà venus durant la grève ; et ils avaient tous le même air, des traits sans différence. »²³³

Certes, la société européenne envahissante ne représente qu'une faible fraction du nombre global de la population indigène. Cette société largement minoritaire jouit de beaucoup de privilèges. La principale raison de ces variations est d'ordre économique : Cette population ne s'installe que dans les régions fécondes : l'installation de la population étant liée à la rentabilité de la région exploitée ; Cette population ne s'implante qu'aux points les plus riches du pays délaissant ainsi les régions d'un médiocre rapport ; la communauté européenne jouit d'une vie confortable, aisée et pleine d'avantages. La perte de la terre se présente en effet comme l'élément le plus traumatisant de la période coloniale.

« Et depuis, ceux qui cherchent une issue à leur sort, ceux qui, en hésitant, cherchent leur terre, qui veulent s'affranchir et affranchir leur sol, se réveillent chaque nuit et tendent l'oreille. La folie de la liberté leur est montée au cerveau. Qui te délivrera, Algérie ? Ton peuple marche sur les routes et te cherche. »²³⁴

II.2. La société algérienne

« Les femmes, elles, à Bni Boublen, ont le teint ensoleillé du miel est sont comme l'or. Toutefois rien de cela ne dure bien longtemps : la vieille malédiction pèse sur elles. Vite elles acquièrent des corps de portefaix et leurs pieds qui foulent la terre portent de profondes crevasses. Certaines traînent des corps maigres qui laissent saillir les côtes. D'une manière ou d'une autre leur grâce se fane en un clin d'œil. Seules leurs voix traînantes restent douces. Mais une redoutable faim hante leurs regards. »²³⁵

À partir des années 30, la population indigène algérienne connaît un accroissement considérable. Les conséquences de cet accroissement sont d'autant plus sérieuses par rapport à l'économie indigène, avant tout rurale, demeure stationnaire pendant une période distincte, tandis que l'économie du colonisateur se développe et devient de plus en plus florissante jour après jour. Il en résulte

²³³ Ibid., p. 133.

²³⁴ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 26.

²³⁵ Ibid., p. 27-28.

que si le niveau de vie des Français évolue, celui des indigènes baisse et se dégrade jour après jour.

Les problèmes socio-économiques ravageurs se multiplient et se foisonnent en prenant de l'envergure, dans les années qui suivent. À ce moment précis, les indigènes se rendent compte de leur état lamentable qui ne cesse de se compliquer et de se détériorer au fur et à mesure que le temps s'écoule. Cet état qu'on juge d'infériorité n'est pas une destinée légitime ni une conséquence immuable, c'est le produit d'intrigues et de manœuvres tissées par l'autorité coloniale française pour maintenir la société algérienne sous le joug de l'assujettissement et de la subordination le temps qu'il faut. Cette démarche de faillite a suscité une grande appréhension au fond d'Omar, qui à son tour ne rate aucune occasion pour aller chercher des réponses à son questionnement interminable et qui n'en finit jamais. Un jour, il s'est rapproché de Comandar un sage indigène, bien avisé c'est le type qui peut lui fournir toutes les réponses espérées sans la moindre hésitation et le moindre oubli, Alors, sans hésitation aucune, Omar saute sur l'occasion pour mettre fin à tout son questionnement maladif qui le hante et qui le pourchasse indéfectiblement depuis un certain temps là où il se trouve. Tout comme son compatriote Hamid Saraj, Comandar fait partie de ces éveilleurs de conscience qui guideront le petit peuple vers la vérité. Cet homme apaisera peut-être les tourments de ce petit môme de 11 ans et l'éveillera sûrement à son rôle de futur citoyen.

« - Comandar, pourquoi ont-ils arrêté ces hommes ?

- Parce que, cher enfant, nous sommes coupables à leurs yeux.

- Mais pas toujours ... qu'ils punissent les coupables, et non ceux qui ne le sont pas.

- Mais, fils, nous sommes tous coupables, tous autant que nous sommes. Alors ils punissent les uns avec les balles, les autres avec les coups ou la prison ; les uns avec les mots, les autres avec la faim. Ils tuent à chaque geste qu'ils font. Ils chassent les nôtres de la lumière, de la terre qu'ils cultivent ; et nous ne nous en apercevons pas. Quand ils nous jettent à la face un de nos morts, alors là seulement nous comprenons. Nous avons pitié de cet homme qu'ils ont tué, nous avons honte devant lui. Mais nous aussi, on nous chasse peu à peu vers la tombe ... nous sommes prêts à y descendre, sans proférer une parole, sans lever le petit doigt.

C'est affreux ! »²³⁶

En célébrant le centenaire de la conquête française en 1930 d'une manière humiliante pour les Algériens, cette date peut marquer la date à partir de laquelle

²³⁶ Mohammed DIB, L'Incendie, op.cit., p. 140-141.

s'amorça le détachement de l'élite algérienne. Outrageusement étendue, cette société indigène représentative de la majorité des dominés qui se trouve en face d'une minorité dominante :

« Les deux sociétés algérienne et française vivent juxtaposées, avec un souci jaloux de leur originalité et de leur intégrité. À la longue, la situation des deux sociétés juxtaposées, et si différente l'une de l'autre, ne peut manquer de poser des problèmes politiques. »²³⁷

Cette masse, au nombre démesuré, relativement colossal par rapport à la communauté française, présente une panoplie de diversité et de disparité : toutes les catégories sociales présentes défilent dans cet univers divers et singulier en son genre, du notable au petit artisan, du caïd au paysan oisif sans terre. Ces clivages sociaux ne font que fragmenter l'union et la solidarité de la population indigène. De ce problème sociétal épineux et de cette vie quotidienne dure, parle l'un des personnages de *L'Incendie*, Comandar au petit Omar, cet homme sage apprend à ce petit bambin, les rouages et les secrets mystérieux de cette vie sociale paysanne :

« - Mais non. Aujourd'hui, c'est affreux. Demain, ce sera différent. Regarde les grands cultivateurs qui sont des nôtres, les commerçants de la ville qui sont aussi des nôtres, ils ne disent rien. Qu'un homme tombe dans cette lutte... et tous ceux-là se taisent pendant un moment. Ils sont pris de gêne et poussent des soupirs. De nouveau, bien sûr, chacun ira de son chemin. La ronde recommencera. Car chacun n'a qu'un chemin à prendre. C'est un peu étroit, j'en conviens.

- *Comment faut-il faire pour vivre autrement ? Le sais-tu ?*
- *Il faut détruire les abus, les enterrer ... s'ils n'existaient pas, il n'y aurait pas plus de raison d'avoir honte devant les vivants que devant ... ces morts.*
- *C'est tout ?*
- *Cela suffit, pour commencer.*
- *Mais nous sommes le plus grand nombre, dit Omar. il va de soi que nous sommes le plus grand nombre.*

En font partie les maigres et les gros, les petits et les grands, les timides et les hardis ... notre nombre est si grand ! Mais il faut une grande patience à nos hommes de cœur qui se préparent à franchir ce premier pas. La parole brûlante et douce de Comandar entrait dans le cœur du garçon (Omar) comme un long clou. »²³⁸

II.3. La famille traditionnelle algérienne

²³⁷ R. Le TOURNEAU, Évolution politique de l'Afrique du Nord musulmane (1920-1961), op. cit., p. 310.

²³⁸ Mohammed DIB, L'Incendie, op. cit., p. 141.

« L'homme maghrébin faisait bel et bien son entrée, et avec qualité, dans les lettres de langue française, reflet de lui-même, et non vu à travers le prisme du colonisateur, essayant de donner du Maghrébin une image enfin exacte, et refusant celle que l'autre, lui imposait. »²³⁹

La cellule sociale, représentée par la famille, est l'élément le plus important de la société traditionnelle. Lieu de refuge et zone de sauvegarde par excellence, c'est l'aspect sécurisant pour l'individu. Présente abondamment dans toute la trilogie *Algérie*, elle occupe ainsi une place privilégiée dans notre corpus. Il est à rappeler aussi qu'il arrive que le seul homme de la famille n'étant encore qu'un enfant²⁴⁰, dans ces circonstances particulières, le rôle et le nom de chef de famille reviennent à la mère dont l'autorité sur les siens est incontestable – cela semble prendre forme lorsque Aïni se prononce vivement en haussant le ton pour dire fermement sans badinage avec une sorte de virilité bien masculine : « *Ici, c'est moi qui commande.* »²⁴¹ Cependant, les autres n'ont plus qu'à obéir docilement. Son lot a été le malheur. Toute sa vie ! La condition de Aïni inspire de la compassion. Aïni est restée veuve avec quatre enfants le restant de sa vie. Elle avait eu et exercé indéniablement beaucoup de métiers. Conformément aux traditions, néanmoins, très tôt, le fils travaille et les rapports entre sa mère et lui évolueront si bien que l'on pressent qu'elle ne tardera pas de sitôt à transmettre son autorité au jeune homme ; ayant en quelque sorte, assuré un intérim depuis la mort de son mari, elle rend à l'homme c'est-à-dire à son enfant être de lignée masculine une fois pubère et mature les responsabilités qui lui incombent naturellement. Par ailleurs, dans cette société dite misogyne où les moyens d'existence sont généralement médiocres, la mère de l'épouse prêche à sa fille la soumission qui lui semble préférable à un éventuel retour à la maison paternelle : « *quand l'une de nous est battue dans un coin, elle se réfugie dans un autre mais reste chez elle.* »²⁴² En effet, chez le mari, l'existence de sa fille est assurée, en bien ou en mal, tandis que chez la mère, l'existence est assez difficile sans qu'il faille, à nouveau, compter une bouche de plus à nourrir. Citons le cas de l'une des disputes qui a eu lieu entre les nouveaux mariés : le cas de la fille de Zina Zhor et de son conjoint. La mère de Zhor n'a même pas levé le petit doigt pour plaider la cause de sa fille. Pourtant, cette brouille la concerne de près, mais elle ne peut intervenir de crainte de nuire à sa fille et à sa relation conjugale.

²³⁹ Jean DEJEUX, Littérature maghrébine, Sherbrooke, Naaman, 1973, p. 32.

²⁴⁰ Le cas du petit Omar, fils unique de Aïni.

²⁴¹ Mohammed DIB, Le Métier à tisser, op. cit., p. 8.

²⁴² Ibid., p. 43.

Dans ces circonstances conflictuelles, il importe que les parents des femmes mariées, s'apaisent et s'abstiennent de tout acte impulsif qui causera et induira imparablement la ruine des ménages, dont leurs filles adorées seront certainement les premières victimes de ces futiles malentendus.

« Déjà, à la première dispute entre Zhor et son mari, elle avait préféré ne point intervenir, et fait grise mine à sa fille éplorée, craignant qu'elle ne lui revînt... Devant pareille éventualité, elle était prise de terreur. »²⁴³

II.4. La société autochtone

« Mais Aïni avait changé plusieurs fois de travail. Elle avait cardé et filé de la laine. Ensuite, elle se mit à faire des arraguiats. Puis des feutres foulés à la main. À présent, elle piquait à la machine. Elle avait eu, indéniablement, beaucoup de métiers. Pourtant elle ne gagnait jamais de quoi suffire. Et tout le monde dépendait, y compris grand-mère désormais, du peu qu'elle touchait. Elle était devenue anguleuse, toute en gros os. Depuis longtemps, tout ce qui fait le charme d'une femme avait disparu chez elle. Efflanquée, elle avait aussi la voix et le regard durs. »²⁴⁴

Le riche est, avant tout, celui qui a la possibilité de manger quand il veut et à volonté. Pour ceux qui sont misérables et qui ont toujours faim, tout ce juge, viscéralement, en fonction de la satiété. De sa part, Dib ne manque pas à son tour de le mentionner, dans son premier roman inaugural de *La Grande maison* et dans un des chapitres préliminaires précisément, en parlant de cette Tante Hasna sœur germaine d'Aïni qui appartient à une catégorie sociale aisée, elle est de ceux *« qui mangent tous les jours. »*²⁴⁵ En effet, Tante Hasna la sœur cadette d'Aïni fait partie de ces aborigènes qui ne manquent pas de manger à leur faim tous les jours.

« Quoiqu'elle aimât économiser sur tout, Lalla était de ces personnages qui mangent tous les jours. Se rassasier chaque jour que Dieu fait, lui conférait de la respectabilité. Elle aidait Aïni et ses enfants à supporter les moments de dénuement. »²⁴⁶

Le fait de manger ou non à sa faim, constitue l'un des critères de classement social à l'intérieur de la communauté arabo-musulmane qui se répartit d'abord en personnages qui mangent tous les jours et en personnages qui ne mangent pas tous les jours. Un second passage dans *La Grande maison* qui reflète et met en relief cette vision dite dichotomique de la société lorsque Dib rappelle dans son écrit cette amère réalité en faisant parler l'un de ses personnages pour

²⁴³ Mohammed DIB, *Le Métier à tisser*, op. cit., p. 43.

²⁴⁴ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 131.

²⁴⁵ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 95.

²⁴⁶ Mohammed DIB, *La Grande maison*, op. cit., p. 95.

évoquer cette réflexion : « *peut-être qu'ils ont raison les gens qui mangent s'ils n'aiment pas ceux qui ne mangent pas.* »²⁴⁷ C'est dire que, manger, n'est pas forcément un habituel acte quotidien dans cette société. Comme c'est le cas chez Aïni qui vit pleinement dans la détresse et la misère, chez elle la faim est omniprésente :

*« Pourquoi n'aurons-nous pas, nous aussi, notre part de bonheur. Et si on pouvait seulement manger. Ce serait notre bonheur. C'est ce n'est que cela, le bonheur pourquoi ne pourrait-on pas manger un peu ? Quand je dis : Nous, ce n'est pas de nous qui sommes là, les uns près des autres, c'est de nous et des autres que je veux parler. En voilà des pensées, n'est-ce pas, mes enfants ? "Ce sont des paroles de ceux qui ne mangent pas", diraient-ils. »*²⁴⁸

L'environnement et l'entourage dans lequel vit Aïni, les problèmes sociaux qu'elle observe autour d'elle quotidiennement nous font penser à la dure réalité à laquelle font face bon nombre d'indigènes d'un côté, d'un autre côté constatons la grande joie de Aïni et l'indescriptible enthousiasme de sa petite famille lorsqu'un cousin éloigné leur a apporté un panier plein de victuailles. La joie de la famille bénéficiaire est à son comble c'est un rêve de pouvoir enfin manger à sa faim. Ce jour faste restera graver à jamais dans leurs mémoires :

*« Quelques instants après, toutes les femmes de Dar-Sbitar discutaient ensemble : quelques-unes debout au milieu de la cour, d'autres devant le pas de leurs portes. Celles qui logeaient en haut appuyaient leur corps sur la rampe de fer. Ce caquetage devint général : on parlait du panier qu'Aïni avait reçu. Aïni, triomphante s'efforçait de réprimer son orgueil, mais c'était plus fort qu'elle : il éclatait sur toute sa personne. »*²⁴⁹

De même dans une autre scène relevant du même thème, cette fois-ci prise du troisième volume de la trilogie quelqu'un comme Djamel Terraz « *authentique fils de "grande famille", lequel tirait le diable par la queue.* »²⁵⁰ Par conséquent cela traduit la situation sociale de plusieurs familles nobles et authentiques qui se retrouvent ruinées et désargentées à la suite des politiques françaises hostiles à l'aristocratie et à la noblesse. D'après Ch.-R. Ageron la décadence est amorcée dès la conquête du pays par la disparition des anciens chefs de l'Algérie tribale, ceux qui avaient la jouissance des trésors, la garde des traditions, pour la plupart tués ou dépossédés ; « *décadence des grandes familles traditionnelles et spécialement celle de la noblesse [...].* »²⁵¹ Sans terre désormais et sans argent, on

²⁴⁷ Ibid., p. 170.

²⁴⁸ Ibid., p.131.

²⁴⁹ La Grande maison, p. 161.

²⁵⁰ Le Métier à tisser, p. 108.

²⁵¹ Ch.-R. AGERON, Les Algériens musulmans de la France, p. 818. ****

comprend que « *l'aristocratie traditionnelle tenacement combattue et dans l'incapacité de se réadapter paraît avoir disparu totalement vers 1900.* »²⁵²

En voici encore d'autres réalités historiques qui élucident à leur tour le passé triomphal colonial et la déchéance de la classe aristocrate algérienne de l'époque et l'éclatement de sa cellule sociale – d'après les révélations de Ch.-A. Julien :

*« Les nobles d'épée ont perdu une grande partie de leur prestige et de leur autorité par l'effondrement de leur fortune, la dégénérescence de leurs familles, la concurrence des marabouts et le bouleversement des hiérarchies sociales. Les hautains aristocrates du siècle dernier sont devenus des fonctionnaires disciplinés sous conviction. La seigneurie n'est plus qu'un vestige d'un vestige d'un passé qui a épuisé sa vocation. »*²⁵³

L'aristocratie ainsi éliminée de la vie des Algériens, reste, en haut de la hiérarchie sociale une bourgeoisie citadine, cette dernière comprend ce qu'il est convenu d'appeler les notables, gens respectables ou tout au moins respectés, cette image illustrative est présente dans *La Grande maison* lorsqu'on dit ou lorsqu'on parle de ceux dont les enfants à l'école, ont droit à la protection du maître :

*« Omar ni personne n'osait toucher, sans encourir de grands châtiments de la main des maîtres, les quelques fils des négociants, de propriétaires, de fonctionnaires qui fréquentaient l'école. On risquait beaucoup à les attaquer : ceux-là avaient leurs courtisans parmi les élèves et les instituteurs. »*²⁵⁴

Ainsi que le constate un fellah de *L'Incendie* :

*« Aujourd'hui que voyons-nous ? La fin du monde pourrait venir. Les temps sont bons pour les riches et les étrangers. Peut-être cinq ou six famille ... certainement pas plus d'une dizaine. Et les pauvres ? ... que leur nombre est grand ! Mon père, ma mère, mes deux frères et moi, nous ne sommes que des fellahs ! »*²⁵⁵

Chargée de toute l'amertume de celui qui n'a rien. Cette phrase illustre la division de la société en deux très inégales fractions : l'une riche, restreinte ou peu nombreuse et essentiellement composée d'étrangers, l'autre pauvre, nombreuse et grande ne renfermant que des indigènes. Selon R. Aron qui utilise des chiffres donnés par le Gouverneur Chataigneau en 1946, alors que 87.8 % de la population musulmane « vit » de l'agriculture, 73% des exploitations musulmanes ont une superficie inférieure à 10 ha quand le seuil de la sous-alimentation

²⁵² Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 57.

²⁵³ Ch.-A. JULIEN, L'Afrique du Nord en marche, op. cit., op. cit., p. 40.

²⁵⁴ La Grande maison, p. 13-14.

²⁵⁵ L'Incendie, p. 26.

est estimé à 12 ha. Il précise un plus loin : « *Sur 532.000 exploitants musulmans, 20 à 25.000 seulement travaillent pour l'échange, avec des méthodes relativement évoluées.* »²⁵⁶

D'ailleurs, si l'on croit les chiffres cités par R. Aron²⁵⁷, on constate que sur le millier d'individus que compte en 1951 l'élite algérienne on trouve : « *professions libérales et enseignement : 300 personnes ; fonctionnaires et cadres supérieurs : 20 à 25 personnes ; ingénieurs : une douzaine dont 02 polytechniciens ; officiers : une centaine ; magistrats : six.* » L'insécurité dévorante et l'appréhension permanente dans lesquelles vit l'ouvrier algérien ne lui sont pas particulières. En effet, comme on a pu le constater, que cette insécurité et cette appréhension étaient aussi familières chez le paysan dont l'avenir n'est jamais assuré de façon certaine. Ces contraintes sociales représentent aussi le lot commun des artisans. Dans *Le Métier à Tisser*, en y entrant à l'intérieur de l'atelier de tissage, manifestement les tisserands se plaignent et se lamentent ouvertement de cette mal-vie qui les pourchasse partout et de ces difficultés auxquelles ils se heurtent à plein temps :

« - Moi, on peut dire que j'ai grandi dans le tissage : j'ai commencé à l'âge de cinq ans ! martela Hamedouch. Mon père était patron. A quinze ans, j'ai pris place à ses côtés, au métier qu'il occupait dans son propre atelier. Mais il avait mangé trop de poussières de laine et il en est mort. À partir du jour où il n'a plus été là pour se tuer à la tâche, notre atelier, avec ses trois métiers, est mort aussi. Fichu ! ...

- Bon, à quoi ça nous a avancés d'accomplir honnêtement notre travail ? ... Qu'est-ce que ça nous a rapporté ? Du vent ! Au bout du compte, j'ai dû m'engager comme ouvrier chez des étrangers ! ...

On a du mal en se monde ... marmotta oncle Skali. » Répètent les uns tandis que monte la révolte chez les plus jeunes : « - Bon Dieu, oui ! Gronda Hamedouch. Et il vous vient en tête je ne sais pas quoi ! Les lèvres pincées, Choul hocha la tête. »²⁵⁸

Barricadés et enfermés, les tisserands, dans leur atelier, soumis à la merci d'un patron qui oublie souvent de les rétribuer, et quand il les paye, cela se fera d'une manière insuffisante, malsaine et nonchalante. Au temps jadis, autrement dit, pendant l'ère coloniale, souvent, les employeurs Européens et même leurs homologues algériens sont dans l'ensemble de mauvais payeurs, ils s'attardent expressément de payer leurs employés aux dates convenables. À titre d'exemple,

²⁵⁶ R. ARON, Les origines de la guerre d'Algérie, Paris Fayard, 1962, p. 223-224 et 225.

²⁵⁷ Et empruntés aux « données fondamentales du problème algérien » in Perspectives (11.02.1956).

²⁵⁸ Le Métier à tisser, p. 32.

on cite le cas de ce Mahi Bouanane l'employeur d'Omar qui essaye toutefois et par des voies détournées de fuir devant ses engagements et ses responsabilités d'employeur. Ses employés ne sont jamais rémunérés à temps. L'employeur payera ses employés à sa guise selon ses convenances et ses caprices. En effet, obstinément, l'employeur se veut le maître de la situation, c'est à lui que reviennent toutes les décisions. Ce dernier n'a pas de compte à rendre à personne, il représente l'autorité suprême c'est pourquoi il se permet souvent de faire la sourde oreille pour tout ignorer et pour les faire attendre. Comme le dit si bien le proverbe populaire : « il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ». En vérité, l'incompréhension vient souvent d'un refus de comprendre.

« Tu pourrais nous payer l'arriéré de notre compte, après ça. N'est-ce pas ? ... Il y a des semaines qu'on attend. Ce n'est pas beaucoup d'argent, mais avoue que tu ne lâche pas facilement. Fais attention, mieux vaut ne pas posséder trop d'or. Plus on en amasse, plus on exaspère l'envie des gens ! »²⁵⁹

Des promesses, des promesses, et que des promesses, l'attente devient de plus en plus longue, prolongée et ennuyeuse, l'attente engendre l'anxiété et enfle l'angoisse de l'employé. L'employeur manque à sa parole indéfiniment, il fait toujours espérer ses employés, la paie qui leur est due est servie toujours tardivement, en réagissant de la sorte l'employeur réduit ses employés à la mendicité du moment que ces derniers ne disposent pas de d'autres ressources. Certainement, le chef se tolère et peut même tolérer à sa convenance certain badinage, sauf, celui qui entrave ou qui empiète sur l'exercice ou le rendement du travail. En effet, on ne badine pas avec le travail. L'employeur sacralise en général toutes les priorités qui relèvent du travail.

« Il nous fait espérer la paye d'une semaine à l'autre, et c'est seulement les jours de fête qu'il nous verse un acompte. Mais il ordonne qu'on lui tisse quarante "hanbels"²⁶⁰ par jour ! Ce qui fait trois cent vingt livres métriques de laine à travailler ! »²⁶¹

Humiliante et dévastatrice, la famine règne en se propageant d'une manière vertigineuse dans le pays, le chômage frappe fort et persiste avec ténacité, la misère et le dénuement sont devenus un cauchemar insupportable pour la plupart des algériens qui souffrent d'épuisement par manque de nourriture, un personnage du *Métier à Tisser* fait le point en évoquant ces propos : « *si nous pouvions manger un peu plus, ça ne nous ferait pas de mal, remarquez-le gogue-*

²⁵⁹ Ibid.

²⁶⁰ Pièce tissée qui peut servir de tenture ou de couverture.

²⁶¹ Le *Métier à tisser*, p. 144-145.

narda le rouquin, amer. »²⁶² Ces mêmes personnages qui travaillent dans l'atelier sont usés par ce métier qui absorbe la meilleure phase de leur existence :

*« Finalement, il comprenait pourquoi Ocacha, pas plus que les autres ouvriers, ne prenait son travail en considération, ni n'en parlait, hors de l'atelier. Cela même qui absorbait la meilleure part de son existence, il semblait l'oublier à partir de ce moment. »*²⁶³

Sans espérer quoi que ce soit de la vie, ils pensent au fond d'eux-mêmes qu'ils ne sont pas des hommes ou du moins le statut d'homme ne peut leur appartenir, ils croient qu'ils ne sont pas dignes de ce nom. D'un air coléreux et déchaîné, Hamza nous élucide et nous rappelle qui sont les véritables hommes, en disant avec amertume que : « *Notre âme est comme cette cave. Là-haut, des hommes libres ; ici des esclaves.* »²⁶⁴ La même idée est reprise et développée dans un autre passage du même roman : « *Les nôtres, c'est bien certain, sont des esclaves.* »²⁶⁵ Des esclaves, en vérité, puisqu'ils sont assujettis à un pouvoir despotique qui les malmène et qu'il leur rend la vie difficile. Les jeunes se demandent pourquoi cette passivité exagérée des hommes adultes, pourquoi on ne réagit pas du moment que le mal a atteint son paroxysme. Nombreuses, sont les questions qui concourent l'esprit des jeunes et qui restent sans réponses. Assurément, ces jeunes, si on les considère comme des esclaves, on dira d'eux des esclaves conscients de l'être, conscients de leur aliénation et en qui chemine l'idée qu'il faudra bientôt tout briser pour que cette situation avilissante cesse de faire surface et change. Hamza le tisserand sort de son silence pour dire que :

*« Nous sommes descendus trop bas. Nous ne pourrions redevenir des hommes par les voies ordinaires ; nous nous verrions obligés de bouleverser le monde. Peut-être même de l'épouvanter... Sa parole se faisait plus lente, elle prenait du recul, refluit en lui. Il affirma encore : - un destin pèse sur nous : pour y échapper, il faut tout briser. Sa voix devint rauque. – refondre le monde et l'homme ? Oui ; mais d'abord tout détruire... »*²⁶⁶

Mais, avant le grand bouleversement dont tous attendent qu'il fasse d'eux des hommes dignes de ce nom et non pas des êtres obsédés par le seul problème de leur survie journalière et de leurs verbiages et cancanes récurrents, combien sont-ils dans les villes où ils ont cru pouvoir échapper à la misère, à s'être coupés de leurs racines sans pour autant voir leur condition s'améliorer ? On se trouve

²⁶² Ibid., p. 64.

²⁶³ Ibid., p. 123.

²⁶⁴ Ibid., p. 64.

²⁶⁵ Ibid., p. 108.

²⁶⁶ Le Métier à tisser, p. 65.

ainsi en face d'une crise voire d'une cruauté indescriptible qui se traduit par la misère dont souffre la majorité de la population indigène algérienne :

« Et tout le monde avait faim. Les dernières semaines du printemps et pour l'été, c'est-à-dire près de la moitié de l'année, les tisserands cessent toute activité ; il n'y a plus guère d'ouvrage durant ce temps-là. Pour les babouchiers, il en est de même. Ils produisent pour les gens de la campagne ; les fellahs n'achètent que lorsque la récolte est menée à bout. Les artisans de la ville passent ainsi la moitié de l'année à tenter de se faire inscrire aux chantiers de chômeurs. »²⁶⁷

Et toutes les pensées des uns et des autres, tout comme celles de Omar convergent toutes vers cette question résultante de toutes les autres questions qui s'imposent à l'esprit du petit peuple. Mais hélas ! Aucune alternative ne se précise à l'horizon, c'est la confusion totale, en effet, c'est le chaos proprement dit.

« Longues journées en tout cas, éclatantes et chaudes, avec, toujours au centre, le vieux problème du pain. Ce qu'il pensait, ou plutôt ce qui l'agitait confusément, pourrait se formuler ainsi : j'ai faim, toujours faim, je n'ai pas mangé à ma faim. Question qu'il se posait sans trêve : aurai-je à manger tout à l'heure, et demain ? Sans pouvoir y répondre bien sûr. »²⁶⁸

La question qui hante Omar et qui le perturbe, reste en suspens et sans suite. Pour cet enfant, tout comme, pour les autres démunis de cette Algérie coloniale, qui ne disposent pas du minimum vital et qui vivent en permanence avec cette faim à jamais attachée à eux, semble-t-il, une faim, qui leur est devenue tellement familière que certains, qui n'en souffrent point, auraient tendance à croire qu'elle fait partie de l'ordre normal des choses et qu'ainsi qu'elle se justifie dans ce contexte colonial. Pour Kara cultivateur de Bni Boublen le haut, la misère compte une composante essentielle de la condition du fellah, Kara, à la conduite répréhensible, repousse les siens et les compare à des êtres ignobles et même parfois à des charognes, chez lui la critique fait ravage, ses compatriotes sont ses ennemis, à chaque fois que l'occasion se présente, il égrène son chapelet pour laisser échapper quelques remontrances :

« Ils croient que tout leur est permis. Les enfants de Charogne ! Comme ils oublient vite qu'ils ne sont que des fellahs, fils de fellahs, qui n'ont jamais connu que la misère. »²⁶⁹

Ce pauvre Kara ne se sent pas responsable de ce drame ravageur, et ne manifeste même pas le petit doigt pour que cela change. Ici ou ailleurs, c'est-à-dire en ville ou à la campagne, le même problème se pose : comment survivre ?

²⁶⁷ La Grande maison, p. 135.

²⁶⁸ L'Incendie, p. 144.

²⁶⁹ L'Incendie, p. 62.

Dans *La Grande maison*, Dib écrit pour nous révéler cette étroite complicité qui existe entre Omar et cette maudite faim qui tiraille tous les misérables de Tlemcen :

« Il (Omar) avait terriblement faim, toujours, et il n'y avait presque jamais rien à manger à la maison ; il avait faim au point que certaines fois l'écume de sa salive se durcissait dans sa bouche. Subsister, par conséquent, était pour lui l'unique préoccupation. Il était cependant habitué à n'être jamais rassasié ; il avait apprivoisé sa faim. À la longue, il put la traiter avec l'amitié due à un être cher ; et il se permit tout avec elle. »²⁷⁰

Le problème de la faim, qui harcèle et ravage le bas peuple, reste menaçant, pour une ultime solution à ce problème, les gens qui ne mangent pas à leur faim, essayent tout de même d'apprivoiser à la longue ce tragique fléau, qui ne baisse pas de cran. En gardant toujours sa teneur et sa côte en montée progressive de l'échelle graduelle. Ce douloureux sort sévit de plus en plus la majorité d'indigènes. Cet effroyable état social aussi harassant et embarrassant réduit l'humain en animal. Par conséquent, cela fait partie de la stratégie coloniale, qui ne ménage aucun effort, à anéantir l'espèce humaine indigène par tous les moyens discriminatoires possibles.

« Il (Omar) eut la conviction que toute protestation serait vaine, et vain tout geste de défense. Il songea à Ocacha. Une réflexion de celui-ci lui revint en mémoire : « chez nous, arriver à vivre, survivre, constitue une victoire. »²⁷¹

Et pour y arriver à survivre, les hommes sont contraints d'avoir recours à nombre d'habiles subterfuges qui augmentent leur déchéance sans pour autant apporter de véritables solutions à leurs problèmes. Citons à titre d'exemple le cas de la décharge publique, qui s'avère une aubaine pour les démunis et les habitants des bidonvilles édifiés à proximité :

« Ou des reliefs de repas, que Lalla apportait, ceux-ci dans une casserole, un peu fermentés, il est vrai. Et quelquefois des fruits, des morceaux de charbon... A tout prendre, Omar préférait manger encore ça que d'aller comme certains enfants fourrager dans les poubelles. Ceux-ci portaient à leur bouche les débris qu'ils y trouvaient. Il n'avait pas une ombre de mépris et à l'occasion il ferait comme eux, mais c'était la honte qui lui rendait ce dernier recours intolérable. Pourtant nombre de gamins, et même d'hommes, tiraient le plus clair de leur subsistance des ordures de la ville. »²⁷²

Le fait de fourrager dans la déchèterie et les poubelles publiques n'apaise en rien cette faim rituelle, même si cela peut parfois la tromper. La situation, de la population indigène, bascule et se détériore suite à des crises permanentes qui

²⁷⁰ *La Grande maison*, p. 109.

²⁷¹ *Le Métier à tisser*, p. 194.

²⁷² *L'Incendie*, p. 162.

la secoue et l'interpellent de toutes parts, les gens n'arrivent même pas à s'adapter et à joindre les deux bouts. Les circonstances encourues sont si douloureuses voire fatales. La cause maîtresse qui accentue et attise les états de ce fléau immonde, c'est le manque de travail. A priori, les gens seront livrés au chômage forcé. Cette situation est, apparemment, mentionnée dans *L'Incendie*, lorsqu'on laisse entendre dire :

*« Quelques jours après, il n'en restait rien, ou peu de chose. Autant dire rien, ils étaient arrivés au bout du rouleau, il n'était plus possible de se procurer un réal ! Il n'y avait plus de travail en ville. Il n'y en avait plus ! Ce n'était pas la peine de se creuser la tête. L'Espagnol ne fournissait plus d'espadrilles à piquer, les tisserands ne demandaient plus qu'on leur filât de la laine... C'était simple : du travail, il n'y avait plus. »*²⁷³

L'historien Ageron n'a pas manqué l'occasion, pour nous décrire l'évènement, qui se rapporte à cette situation d'indigence et de misère, en commençant sa description par des : *« Arabes faméliques, la figure bleue, l'aspect de squelette, le regard féroce ment troublé par les souffrances du ventre. »*²⁷⁴ De même, les enquêtes d'Albert Camus ont révélé l'aspect et les origines de cette misère qui se répand de manière fulgurante. *Misère de la Kabylie et crise en Algérie* (première et deuxième guerre mondiale) dénoncent tous deux à la fois la misère²⁷⁵ et l'exploitation dont sont victimes les ouvriers algériens – cette *« exploitation intolérable du malheur »*²⁷⁶, la carence de l'administration²⁷⁷ et l'injustice dont ont conscience de souffrir les Algériens : *« La gravité de l'affaire algérienne ne tient pas seulement au fait que les Arabes ont faim. Elle tient aussi à la conviction où ils sont que leur faim est injuste. »*²⁷⁸

En somme, rappelons que dans le roman algérien d'expression française, des années cinquante (50), la misère est toujours présente, familière et menaçante, affectant les hommes dans leur chair et réussissant de plus à altérer parfois certains traits essentiels de leur personnalité : on sait par exemple combien la cellule familiale est solide en Algérie et sur quel système de solidarité elle repose ; malgré tout cela, la misère menace l'intégrité de cette cellule.

Il se trouve, qu'au sein de cette même société aborigène, certaines personnes qui tirent leur prestige non pas de leur fortune et non plus de leur puis-

²⁷³ Ibid., p. 146.

²⁷⁴ Ch.-R. AGERON, *Les Algériens musulmans et la France, 1870-1919*, PUF, 1968, p. 796.

²⁷⁵ Due à une crise économique que l'Algérien subit de façon quasi permanente.

²⁷⁶ Albert CAMUS, *Œuvres*, Pléiade T. 2, p. 913.

²⁷⁷ Plus préoccupée de dépenses de prestige destinées à impressionner l'étranger que de la survie de l'indigène.

²⁷⁸ Albert CAMUS, *Œuvres*, Pléiade T. 2, op. cit., p. 947.

sance matérielle. Cette catégorie d'hommes est, habituellement, humble, affable, adroite et intègre dans une infinité de choses. Ce regroupement humain qui est d'une piété exemplaire, jouit de qualités particulières qui le désignent pour servir de guide aux autres membres de la société. Sid Ali, cet homme débonnaire, règle les différends et aide à solutionner les problèmes non résolus de ses concitoyens :

« Il (Sid Ali) était bien considéré dans la région. Avec d'autres fellahs du pays, il réglait les affaires des uns et des autres, de celui qui décidait de répudier sa femme, comme de ceux qui avaient un différend à régler... C'était, la plupart des fois, d'honneur qu'il s'agissait. Ses opinions étaient mûrement réfléchies : celles qu'il donnait étaient généralement adoptées. Les habitants remerciaient le Ciel qui leur avait accordé de tels guides. »²⁷⁹

Généralement, ces gens consciencieux purs et intègres jouissent d'une bonne réputation au sein de leur tribu, leurs relations avec autrui est exemplaire, repose sur la confiance, le respect mutuel, l'entraide et surtout la foi. Telles sont les valeurs immuables de ces éveilleurs de conscience qui se veulent les pionniers et les guides de leur concitoyens et de leur valeureuse patrie. Il nous est possible de dégager à priori de la lecture de la trilogie dibienne le tableau représentatif d'une hiérarchie sociale très souple. La frontière entre les différents groupes est si mince qu'ils tendent à se confondre. Il arrive que pauvres et riches mènent la même vie. Il arrive que même en ville, c'est-à-dire dans le milieu urbain riches et pauvres se ressemblent à s'y méprendre : quand Aïni et la vieille propriétaire de Dar Sbitar se querellent, cette dernière c'est-à-dire la femme du propriétaire si Salah ne se distingue pas de ses misérables locataires que par son aspect physique :

« Sur ces entrefaites, un être à la démarche sautillante, enveloppé dans plusieurs robes comme un oignon, se traîna avec inquiétude vers le centre de Dar-Sbitar. On ne remarqua pas d'abord sa personne. Mais quand les autres virent cette créature naine et ronde, le tumulte cessa d'un coup. Toutes restèrent bouche bée. On s'écarta pour lui laisser le passage. La vieille, s'immobilisant enfin, porta les mains aux hanches et tenta de lever la tête vers Aïni, mais dut y renoncer. C'était la propriétaire ; quel silence ! »²⁸⁰

Aussi s'établit-il entre pauvres et riches un ensemble de rapports qui vont de la bienveillance à l'hostilité, de la charité à l'exploitation.

« Lalla rendait de fréquentes visites à Aïni. Chaque fois qu'elle venait, elle apportait des quignons de pain rassis, mystérieusement emballés dans un morceau de toile. Craignant que l'autre – Tante Hasna désignait ainsi son mari – ne la surprît, elle prenait soin de les enfouir sous son haïk. Le vieux ne to-

²⁷⁹ L'Incendie, p. 90.

²⁸⁰ La Grande maison, p. 105.

l'aurait pas qu'une miette sortît de la maison. [...] ils (les enfants) étaient heureux, les plus heureux des enfants. Comment en aurait-il été autrement ? »²⁸¹

Donc quiconque reçoit une aumône, aussi dérisoire soit-elle, est tenu à manifester la plus vive reconnaissance à son bienfaiteur ; quand la Tante Hasna arrive chez Aïni avec « *des quignons de pain rassis* »²⁸², il n'est pas question de faire la fine bouche ou le difficile : « *Recevoir cette nourriture due aux libéralités de la tante, et ne pas s'en réjouir, c'eût été faire une offense au monde. Ils devaient être heureux.* »²⁸³ Tandis qu'en vraie dame patronnesse la Tante éprouve à peu de frais la satisfaction que donne le sentiment du devoir accompli, pour le pauvre vient s'ajouter à la misère, l'humiliation d'être obligé d'accepter ce qui est présenté comme une aumône. La pauvreté exacerbe en effet une sensibilité en eux déjà vive, qui se transforme parfois en agressivité offrant même aux enfants une compensation à leur misère ; c'est pourquoi ils éprouvent le besoin de provoquer en se montrant :

« Encore plus brutaux et plus irrespectueux à la vue des habitants honnêtes et bien mis. Ceux-ci les considéraient d'un œil malveillant, les traitaient de propre-à-rien, capables de tout... Mais les enfants n'en avaient cure ! Comme des forcenés, ils s'opposaient tout de suite entre eux, dès qu'ils se retrouvaient, et se livraient bataille. Cela se terminait la plupart du temps dans le sang. »²⁸⁴

Dans le roman algérien, on sent plus souvent l'hostilité du riche vis-à-vis du pauvre ; elle n'a parfois aucune raison précise d'y être : lorsque Aïni va solliciter du travail pour son fils Omar chez Mahi Bouanane, la femme responsable du patron se répand en imprécations qui ne sont pas dirigés contre eux personnellement, mais sont, cependant, provoquées par la présence de ces intrus chez elle :

« Qu'il aille se présenter à mes tisserands... ce fut la seule parole qui tomba de ses lèvres. De reconnaissance, Aïni se prosterna devant lui. À cet instant, les pleurs rageurs d'un moutard éclatèrent dans la pièce. La maîtresse de maison se précipita vers le renforcement d'où partaient les vagissements... avec une volubilité exaspérée, la femme déversa quantité d'imprécations sur le brail-lard. – enfant de malheur, que la fièvre te dévore ! Tu ne peux pas rester tranquille un moment ? Que je te perde un jour ! L'irascible rejeton continua à hurler, avec une superbe indifférence, de toute la puissance de son gosier. Ses hurlements s'entendaient encore quand Omar et sa mère, ayant quitté furtivement cette demeure, se retrouvèrent dans la ruelle. Ils avaient compris

²⁸¹ L'Incendie, p. 161.

²⁸² Ibid.

²⁸³ L'Incendie, p. 161.

²⁸⁴ Le Métier à tisser, p. 26-27.

*avec cette promptitude des pauvres que la fureur de la mégère était dirigée contre eux. »*²⁸⁵

Parfois l'hostilité se traduit sous maintes formes et facettes : des fois en mauvais regards et des fois par irritation, ou encore par haussement de ton et par beaucoup d'autres façons qu'on ne peut les citer toutes. Derrière la non-acceptation des riches de compatir à la misère des autres pose un grand problème. On peut deviner les raisons de ce comportement diabolique : c'est le désir d'exercer une certaine répression, c'est-à-dire c'est le désir de sévir comme on le remarque dans ces quelques lignes dans le *Métier à Tisser* : « *ferme soudain, l'adjoint décréta qu'il les ferait reconduire... oui, il en débarrasserait la ville... il est indispensable qu'on en extirpât cette vermine...* »²⁸⁶ Ou encore les représentants de l'ordre claironnent. Les plus hostiles à ce qui perturbe leur monde, sont à l'image de ce grave marchand « *enchâssé dans son habit de drap.* »²⁸⁷ Et adoptent le même raisonnement que le colonisateur selon lequel cette misère n'est imputable qu'à ceux-là même qui en souffrent : « *la famine peut-elle avoir raison de quelqu'un qui travaille ?* »²⁸⁸ demande un personnage bien nourri : « *Vous préférez mendier plutôt, vous autres, que de faire un effort !* »²⁸⁹ ajoute-t-il trouvant l'explication de la misère des mendiants dans leur paresse. Par contre, ceux qui sont eux aussi touchés par la misère, même si c'est un degré moindre, comprennent mieux la situation et ne réagissent pas de la même façon. Ils comprennent que cette misère n'est pas due à quelque tare congénitale mais qu'elle a des raisons précises : « *Ce n'est pas de la vermine, ces hommes. La vermine qui vit sur nous, c'est-elle qui les a rendus tels que vous les voyez !* »²⁹⁰ déclare une personne anonyme dans la voix peut-être celle de n'importe quel Algérien.

Le lien entre la présence étrangère ou coloniale et le malheur des indigènes est établi comme l'est le rapport entre l'expropriation et la misère : Suite aux injustices subies et aux actes illicites qui ont conduit l'indigène à la faillite. De là on a tendance à comprendre que ces hommes sont de véritables victimes d'un pouvoir politique tyrannique qui ne cesse de les opprimer et de s'approprier leurs terres et leurs biens. Les déshérités se sentaient solidaires de ces damnés de la terre, et dans la mesure de leurs faibles moyens, essayaient de leur venir en aide, les plus humbles étant les plus généreux : « *On ne remettait souvent qu'une*

²⁸⁵ Le *Métier à tisser*, p. 23.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 81.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 80.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 120.

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ Le *Métier à tisser*, p. 84.

mince tranche de pain ; mais on la remettait. Ajoutez-y un sentiment d'ordinaire solidarité qui commençait à pousser chaque personne vers eux... »²⁹¹ Et aussi cela :

« Les Européens, de leur nature, ne pratiquaient pas la charité, aussi les mendiants ne se présentaient-ils pas chez eux. De tous les quartiers, ceux qui étaient habités par les artisans, les journaliers, les marchands ambulants, et toutes sortes de petites gens, se montraient sans conteste les plus empressés à soulager cette détresse. Les portes des maisons qui ne se fermaient jamais, y accueillait d'incessants défilés. »²⁹²

De même à Dar Sbitar :

« On trouva le moyen d'aider ces parents de fraîche date que suscitait la catastrophe. Aïni disait : Ce sont nos frères de sang et des hôtes que Dieu nous envoie. Qu'ils soient les bienvenus ! N'aurions-nous que de l'eau à leur offrir, nous les recevrons. Ils comprendront que nous sommes des déshérités presque autant qu'eux. Mais la Miséricorde est encore de ce monde. Il ne sera pas dit que nous aurons repoussé nos semblables parce que nous possédons un gîte et eux non. »²⁹³

Pour les fellahs et les pauvres, le fait d'appartenir à une communauté sociale bien déterminée et bien précise est potentiellement essentiel. Cela paraît réjouissant et l'emporte sur tout autre critère cependant pour le riche cela paraît une banalité, la conscience de classe semble être plus importante que la conscience nationale. Lors d'une altercation entre Omar et son patron, il a été question d'échanger ces quelques rudes propos accablants :

« Omar fut intrigué. Mahi Bouanane, le ventre proéminent, était en faction devant la porte. L'enfant ne put réprimer un mouvement de contrariété, et il le maudit. Il allait devoir passer sous le nez du patron. Comment l'éviter ? Mahi Bouanane avait l'air de l'attendre, indifférent aux rafales glacées qui frappaient sa djellaba en poil de chameau. Lorsqu'Omar arriva devant lui, il entendit son souffle qui avait peine à sortir de sa poitrine. Le patron respirait lourdement. D'une voix mal huilée, il bougonna :

- te voilà. C'est maintenant que tu arrives ? ... Il ne faut pas s'en faire. ...

- patron, je vais travailler. Il s'apprêtait déjà à s'enfoncer dans la bouche sombre du sous-sol.

- Halte ! S'entendit-il crier tout-à-coup. Voici que tu te presses à présent ! Non, mon Bey ; reviens. Tu vas discuter avec moi. Ne sommes-nous pas de bons amis, de grands amis ! ...

- Tu vas prendre froid, patron, dit Omar.

²⁹¹ Ibid., p. 92.

²⁹² Ibid., p. 89.

²⁹³ Ibid., p. 90.

À cette seconde, Mahi Bouanane oscilla et manqua de s'affaler par terre. Mais rattrapant son équilibre, il se campa fièrement devant l'enfant, et dégagea son cou avec effort. Il soupira :

C'est tout ce que tu trouves à me dire ? ...

« Qu'y a-t-il de commun entre nous pour que tu me plains, hein ? »²⁹⁴

Malgré ce qui pourrait les rapprocher, l'appartenance de tous deux à une même race dominée. Néanmoins le patron n'arrive pas à accepter le fait qu'il puisse exister entre lui et son jeune ouvrier des rapports qui ne soient fondés ni sur l'inimitié ni sur l'appréhension et la désobéissance. On peut aborder aussi les relations qui existent entre les petits fellahs de Bni Boublen bas et les propriétaires de Bni Boublen haut. Ces relations sont assurées par un cultivateur aisé nommé Kara. Entre celui-ci et ceux-là s'érige une relation d'hostilité proprement dite. Quand les ouvriers agricoles font des revendications en demandant une augmentation de salaire par exemple, parmi les propriétaires, on peut citer le cas de Ben Youb et Bochnak qui s'avèrent des hommes justes et honnêtes. Ils sont toujours favorables à l'idée d'aider autrui dans la mesure du possible, ceci apparaît à travers cette conversation qui s'est tenue entre eux et Kara en parlant des petits fellahs de Bni Boublen le bas :

« - Quel mal nous ont-ils fait ? Questionna encore l'un des deux cultivateurs. C'était Bochnak qui parlait ainsi ; ce fut son tour cette fois. Ils travaillent chez nous un jour, dit-il, on les paye ce jour-là. Ils ne travaillent pas, on ne les paye pas. Ils ne nous font donc aucun mal. Et pourquoi ? Ne sont-ils pas nos frères, au fond ? Poursuivit Ben Youb. Qui voudra du mal à son frère... qui creuse une fosse pour son frère, y tombera lui-même. »²⁹⁵

Cependant Kara le cultivateur aisé veut se défendre contre ceux qu'il considère comme des ennemis :

« Mais s'ils s'unissent comme ils le font, s'insurgea Kara, c'est qu'ils ont une pensée derrière la caboche. On ne peut pas dire ce que c'est, mais on ne peut pas dire qu'ils ne l'ont pas. Ils nous veulent du mal, voilà tout ce que je sais ! Ils veulent faire du vilain et finiront par y arriver. ... encouragé, Kara poursuivit :

-Que veulent donc ces individus ? Ils ont l'air de protester ... Ils en ont contre quelqu'un. Je dirai plutôt qu'ils en ont contre tout le monde ! je le dirai volontiers. Ce sont tous des ventres-creux ... Faut-il les laisser agir à leur guise ? Dans ce cas, il n'y aura plus moyen de s'en sortir. Kara rayonnant, triomphait.

-Si ! affirme-t-il. Il y a un moyen pour se défendre contre ces gens ...les faire arrêter ... Sinon tous du moins quelques-uns, les fortes têtes, ceux qui les poussent, les meneurs. Le reste c'est le troupeau qui suit et ne peut pas avoir d'idée. Ce sont des moutons. Mais le principal, le grand coupable, c'est Ha-

²⁹⁴ Le Métier à tisser, p. 89.

²⁹⁵ L'Incendie, p. 42.

mid Saraj : cet individu leur en a mis des choses dans le crâne ! Ce sont des gens naïfs et innocents, que nos fellahs ; d'eux-mêmes ils ne pourraient pas concevoir le mal. Ce sont des agneaux, et il les mènera à l'abattoir. Voilà quel sera le résultat ! »²⁹⁶

Kara se voit dans l'incapacité de trouver une autre explication aux revendications des ouvriers agricoles. Il a toujours éprouvé de l'hostilité vis-à-vis des siens. Le mépris et le ressentiment ont terni sa loyauté humaine envers son peuple et sa patrie. Le patronat contre lequel n'existe aucun recours, s'appuie sur deux puissantes constantes : *le travail et la sous-rémunération*. On parvient alors facilement à réduire les frais au maximum et on peut réaliser un profit toujours plus grand. La réglementation quand elle existe n'est jamais un frein pour le patron qui peut impunément, agir au mieux de ses intérêts. L'abondance de la main d'œuvre avilit les prix et permet au patron de toujours trouver à embaucher des hommes prêts à accepter les salaires les plus dérisoires. Même s'il s'agit d'une mort d'homme, à la suite d'un accident de travail, le patron peut régler directement l'affaire avec les gendarmes et faire admettre que « *l'accident est dû à l'imprudence de l'indigène.* »²⁹⁷ Pour plus d'illustration, voici les faits en quelques lignes :

« Un hurlement farouche éclata dans l'air paisible, emplissant la campagne d'une gigantesque colère. La machine secouait sauvagement ses grandes articulations d'acier ; un homme y était pris et ballotté de toutes parts, mais il restait suspendu aux dents enfoncées dans son corps. De grosses gouttes de sang pleuvaient lentement sur les épis qui avaient été tout à l'heure rasés... "Il avait eu les reins brisés et presque tous les os fracturés, dit Comandar. Le sang coulait de son corps en un suintement ininterrompu qui imbibait la terre de tâches rouges lumineuses." »

-M. Auguste, bonjour dirent quelques fellahs.

-M. Auguste, une chose terrible est arrivée. Venez voir.

« Qu'on ne le touche pas ! allons, vous ! tous à votre travail. Et plus vite que ça ! »

« M. Marcous ordonna tout ça en arabe. Les hommes ne paraissent point pouvoir s'arracher à la vision de ce corps déchiqueté, cette dépouille inerte. Cependant ils se dispersèrent peu à peu. S'adressant à son commis, en français cette fois, M. Marcous dit : "Il faudrait apporter une bâche de la ferme et le recouvrir en attendant que le gendarmes arrivent. Ils ne tarderont pas à être ici. Que tous ceux-là retournent à leur travail. Prenez un ou deux d'entre-deux pour les formalités. Ne les laissez pas trop parler. J'expliquerai moi-

²⁹⁶ L'Incendie, p. 42-43.

²⁹⁷ Ibid., p. 76.

*même aux gendarmes, ils comprendront. L'accident est dû à l'imprudence de l'indigène.»*²⁹⁸

Quel que soit, par ailleurs, le nombre des témoins qu'on ne laisse « pas trop parler ». On comprend dès lors, que l'ouvrier soit parfois prêt à accepter beaucoup d'humiliations pour conserver un emploi précaire et soumis aux caprices du patron. On voit, par exemple, comment l'attitude de l'ouvrier peut être modifiée par la présence du patron : la hantise de perdre sa place est telle que beaucoup de valeurs comme la solidarité, la dignité sont alors abolies : pour être agréable au maître. Ce respect de l'ouvrier, le patron l'accepte comme son dû :

*« Les fellahs passèrent devant lui (M. Marcous), pleins de dignité déférente ; chacun d'eux le salua d'un geste de la main sur le cœur. Le salut était courtois et respectueux. » En contre partie « M. Marcous resta insensible à ces manifestations. »*²⁹⁹

Dans le même ordre d'idées M. Dib, nous fait part d'une certaine ironie mordante au sujet de M. Marcous en disant que ce dernier est un : « *grand gentilhomme, le noble descendant d'une famille de colons. Il est le cousin par le sang et par les biens de seigneurs, maîtres et héritiers illustres de vastes propriétés.* »³⁰⁰ En effet, pour Marcous les manifestations des fellahs font partie de l'ordre naturel ou plus exactement de l'ordre colonial : les uns sont là pour commander et être respectés, les autres pour obéir et respecter. Au fond d'eux-mêmes, les ouvriers agricoles, de l'Incendie, avant même de se mettre en grève pour essayer de secouer l'exploitation qui pèse sur eux, s'ils sont respectueux du maître, n'acceptent pas pour autant sans impatience le sort qu'il leur impose. La réflexion des fellahs, lorsqu'ils chassent le chien du maître : « *Maudit chien, jurèrent-ils, Maudits toi et les tiens.* »³⁰¹ La supériorité de l'autre, ici du Français, semble un fait bien établi ; détenant, grâce au système colonial, les moyens de production, il détient aussi une puissance incontestable. Omar sait bien comment sont les choses, il dit après autant de réflexion :

*« Voilà là-bas la maison des Français, les colons à qui tout appartient, terre, moisson, arbres et air, et les oiseaux, et moi-même sans doute. Tout est solide et stable dans cet univers, tout paraît à sa place. »*³⁰²

²⁹⁸ L'Incendie, p. 76.

²⁹⁹ Ibid., p. 77.

³⁰⁰ Ibid.

³⁰¹ Ibid., p. 75.

³⁰² L'Incendie, p. 76.

Omar avait l'esprit agile et un corps sain. Le patron, pour diverses raisons, est l'objet d'un respect, comme c'est le cas de Si Salah le propriétaire de la Grande maison :

« Sa mère pensait à Si Salah, le propriétaire, qui avait horreur des enfants de ses locataires. Il leur interdisait de s'amuser dans la cour ; s'il les y surprenait, il les bousculait et houspillait leurs parents. Ceux-ci n'avaient jamais le courage de lui répondre ; quand ils le voyaient, ils se figeaient dans une attitude humiliée ou se réfugiaient dans leurs chambres. En face du propriétaire ils se sentaient remués par le respect où les jetait une crainte sans bornes. »³⁰³

Dans le même contexte, si on parle des quelques fils de négociants, de propriétaires, de fonctionnaires qui fréquentaient l'école :

« L'un d'eux, Driss Bel Khodja, un garçon bête et fier, n'exhibait à chaque récréation pas seulement du pain, ce qui était déjà beaucoup, mais encore des gâteaux et des confiseries. Il s'adossait à un mur, ses hommes-liges autour de lui, et bâfrait posément. De temps en temps quelqu'un se baissait pour ramasser des miettes qui tombaient. On n'avait jamais vu Driss faire le geste de donner : Omar ne comprenait pas pourquoi tous l'entouraient ainsi. Était-ce l'obscur respect que leur inspirait un être qui mangeait chaque jour à sa faim ? Étaient-ils fascinés par la puissance sacrée, incarnée en cet enfant mou et sot. »³⁰⁴

Ou encore :

« Driss avait un camarade qui se chargeait de son sac de cuir, à broderies d'argent et d'or, à la sortie de quatre heures. D'autres, quand approchait l'heure d'entrer en classe, allaient le chercher et lui tenaient compagnie en chemin. Ils ne se séparaient de lui que lorsque la cloche sonnait. C'était à qui se mettrait à ses côtés, à qui poserait une main sur son épaule. »³⁰⁵

Le respect³⁰⁶ et la violence³⁰⁷ sont les marques d'une tension dans les rapports entre les deux groupes, qu'illustre aussi la difficulté croissante de certains ouvriers, les plus vieux surtout – à supporter les conditions du travail : non que le travail en lui-même leur soit une charge mais ils acceptent mal ce qu'ils considèrent comme une dégradation, un avilissement du travail qui n'est plus ce qu'il était. Skali un personnage du métier à tisser ressasse les souvenirs du bon vieux temps :

« Skali parla encore par phrases laconiques entrecoupées de longues pauses. Il raconta que, certes, dans le passé on ne connaissait pas le chemin de fer, ni l'auto, ni les autres merveilles de ce siècle. Mais le travail était une bénédic-

³⁰³ La Grande maison, p. 11.

³⁰⁴ L'Incendie, p. 13-14.

³⁰⁵ Ibid.

³⁰⁶ Sous lequel se devine l'impatience.

³⁰⁷ Qui menace d'éclater à chaque instant.

tion ! On gagnait plus d'argent qu'on ne pouvait en dépenser ! Et quels patrons il y avait ! Quels gens ! Comme tout était bon marché. »³⁰⁸

Au fond de cet atelier, que les tisserands dénomment « cave » Hamza déclare :

« Toute la vie entre des métiers, dans des caves, dit-il encore. Pensif Abbas l'observait. Notre vie est comme cette cave. Là-haut, des hommes libres ; ici des esclaves. Et ce n'est pas gagner une pièce d'un douro en plus par jour qui pourrait intéresser un esclave. »³⁰⁹

Cette cave couvant ainsi une exigence de respect, un refus de cette vie comme s'est dit dans ce petit passage l'un des tisserands parle : « *Tenez, pouvez-vous m'expliquer ceci : j'aime la vie en général, comment se fait-il que je méprise et déteste la mienne de toutes mes forces ? Hein !* »³¹⁰ Le besoin enfin de se libérer du malheur attaché à eux comme s'ils y étaient condamnés par quelques mystérieuses malédictions : « *Ne me faites pas croire non plus que je souffre ... parce que je suis né pour souffrir. Je suis un homme comme les autres ! ...* »³¹¹ Se révolte l'un d'eux. Enfin, les romans qui constituent la trilogie Algérie, sont variables et toujours complexes. De l'humilité à la révolte, ils reflètent une tension perpétuelle et permanente qui éclate souvent en violence, une violence qui peut n'être que verbale, voire agressive dans certaines circonstances. Cette même violence fait naître une sourde menace que l'on apparente à des signes divers, à une atmosphère particulière d'attente et d'appréhension comme c'est le cas des écrits dans l'Incendie lorsque Dib dit : « *La campagne entière vit dans une atmosphère qui n'augure rien de bon...* »³¹² Ou dans un autre passage du même roman : « *une grande inquiétude planait sur la campagne [...] le pays se taisait.* »³¹³ Cette atmosphère effervescente et débordante fait dire à un fellah de l'Incendie : « *Que ce n'est pas aujourd'hui que nous allons commencer à baisser la tête. Chaque homme que tu vois autour de toi est une poudrière. Il suffit maintenant qu'une étincelle tombe dessus...* »³¹⁴ La déflagration s'avère imminente, tout le monde est sur le qui-vive. À des degrés différents tous sentent que quelque chose doit changer : « *Mais tant que l'édifice des abus, opina Azouz Ali, restera en place, il n'y aura rien de changé.* »³¹⁵ Donc pour qui y a changement, il va falloir renverser l'édifice des abus. Que la domination d'une classe par une

³⁰⁸ Le Métier à tisser, p. 46.

³⁰⁹ Ibid., p. 64.

³¹⁰ Ibid., p. 62.

³¹¹ Ibid., p. 63.

³¹² L'Incendie, p. 30.

³¹³ Ibid., p. 27.

³¹⁴ L'Incendie, p. 33.

³¹⁵ Ibid., p. 34.

autre doit cesser comme doit cesser la domination d'une race par l'autre. À vrai dire, c'est la domination coloniale qui apparaît la plus intolérable, c'est à elle que l'on voudra d'abord mettre fin et dans cette lutte la société algérienne a trouvé une espèce d'unité qui masque en partie les différences entre les divers groupes qui la composent. On l'a vu à plusieurs reprises, il ressort de la lecture de cette trilogie dibienne un fait historiquement vérifié, à savoir que la plus grande opposition et non de classe mais de race. C'est d'ailleurs la caractéristique essentielle de la domination coloniale dont on a déjà vu et commenté quelques aspects, surtout économiques et dont il convient maintenant de voir quels ont été les outils nécessaires à son installation, puis à son maintien.

Chapitre III. Instruments répressifs et stratégies coloniales

III.1. Stratégies coloniales

« Et c'est comme ça qu'un pays a changé de main, que le peuple de cette terre, pourchassé, est devenu étranger sur son propre sol. Nombre d'entre les fellahs, partis en même temps que les habitants de Bni Boublen, sont encore en marche. D'autres sont allés plus près des cités. Il ne se passe pas de jour où l'on ne voie, une famille, l'homme portant un baluchon sur l'épaule, la femme un nourrisson attaché à son dos, se rapprocher de la ville. Mais une redoutable force va devenir la leur. Pour l'instant, ils se louent à ceux qui les ont déposés. "Dieu l'a voulu, disent-ils. Mais fasse qu'un jour il nous montre la voie des justes !" De mémoire d'homme on a connu une aussi effroyable malédiction. »³¹⁶

Notre écrivain Dib a bien écrit, en cette période qui s'avère aussi importante dans l'histoire de son pays : en cet espace de temps l'Algérie sous l'emprise coloniale a connu d'intenses perturbations effervescentes et d'intenses fermentations, ainsi que d'innombrables mutations d'ordres sociaux, politiques et mêmes économiques et bien beaucoup d'autres situations conflictuelles. À vrai dire, c'étaient tout simplement, des répercussions cruciales qui ont provoqué de sérieuses déchirures au sein de la société indigène algérienne d'autrefois.

Dans ces circonstances fatidiques, Dib se montre soucieux et alarmé en même temps par l'évolution de la situation de son pauvre peuple, sous le joug et la tutelle de la tyrannie impériale française. En cette période critique qu'on a qualifiée de capitale, l'Algérie a connu d'importants évènements sur la scène politique dont on retient les évènements les plus marquants et les plus pertinents. En un premier lieu, citons l'avènement d'un tout nouvel ordre social établi suite à l'ère du colonialisme triomphant : le fait de fêter et célébrer d'une manière effrontée le centenaire de la conquête française. En second lieu, l'évènement qui s'avère aussi important que celui qu'on vient de citer c'est celui de la montée fulgurante et inédite du nationalisme algérien. En commémorant le prestigieux centenaire triomphal, la France est aux extases, après tout ce temps écoulé en Algérie, la France sans le moindre doute ni le moindre soupçon se croit solidement implantée que jamais et à jamais, arrivée à ce stade de stabilité, cette nation usurpatrice avait pour seul et ultime but : la quête d'un aussi grand profit possible. Son capital ne cesse de s'accroître et de s'agrandir jour après jour. Cette autorité coloniale détentrice de pouvoir et de moyens de production, contrôlant pour ainsi dire la majorité des domaines d'ordre politique, social et surtout économique.

³¹⁶ L'Incendie, p. 64-65.

« Partout où il y aura de bonnes eaux et des terres fertiles, c'est là qu'il faut placer les colons, sans s'informer à qui appartiennent les terres ; il faut les distribuer en toute propriété », déclarait en 1840 le maréchal Bugeaud.

Ce sont ces principes – ou d'autres du même genre – qui ont présidé à l'implantation étrangère en Algérie. Entre autres, cette déclaration d'un maire appartenant à l'administration française qui se prononce ouvertement pour dire que : « [...] les indigènes doivent surtout devenir des ouvriers agricoles. » Ou celle-ci, émanant de colons : « Nous avons besoin de prolétaires, de journaliers. »³¹⁷ Ou encore celle d'un député de la ville d'Oran : « [...] il apparaît clairement que le seul critérium à appliquer à toute entreprise coloniale, c'est son degré d'utilité, c'est la somme d'avantages et de profits devant en découler pour la métropole [...]. »³¹⁸

Le colonisateur a commencé par exploiter le pays qui lui est devenu propre colonie et ses hommes qui lui sont devenus esclaves, dans le cadre d'une colonisation de peuplement. En effet, la terre est le premier élément à acquérir, aussi va-t-on le faire passer des mains de ses propriétaires vaincus à celles des vainqueurs : la victoire des colonisateurs aura pour premier résultat la mainmise sur la terre. Tous les moyens ont été mis en œuvre pour cela : « à la spoliation par voie de fait, écrit F. Abbas³¹⁹, qui a été la grande règle dans les centres urbains et les régions côtières [...] succéda la spoliation par application d'une législation spéciale. » « Mêmes les terres dont on aurait pu croire qu'elles échapperaient grâce à leur statut particulier au sort fait aux autres, ne sont pas épargnées »³²⁰, écrit R. Gallissot. De ces circonstances et de cette situation de spoliation, l'historien Ageron nous parle ainsi que des suites de la révolte de 1871 – dont la répression :

« [...] la puissance coloniale s'assura d'abord le contrôle des terres publiques, domaine du beylick turc [...] en Algérie, elle ajouta très vite au domaine les terres habous c'est-à-dire de fondation pieuse, et multiplia les séquestres sur les familles ou les tribus rebelles. »³²¹

Puis, il ajoute :

« visa à obtenir un effet de terreur destinée à dompter définitivement les indigènes, mais aussi à procurer terres et argent à la colonisation [...] certaines tribus, ajoute-t-il, durent mettre jusqu'à vingt ans pour s'acquitter de leurs

³¹⁷ Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 735 et 847.

³¹⁸ C.-H. FAVROD, La révolution algérienne, op. cit., Les documents de Tribune Libre.

³¹⁹ F. ABBAS, La nuit coloniale, Julliard, 1962, p. 77.

³²⁰ R. GALLISSOT, L'Homme et la société, n°14, octobre-novembre 1969, p. 27.

³²¹ Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 44.

dettes. Pour la plupart, ce fut la ruine. La population indigène, vaincue, dépouillée, ne pardonna jamais. »³²²

Puis, elle s'attaque aux terres collectives, dites « *terres aarch* », qu'elle divise en « parcelles », réparties entre les membres de la collectivité. La création de petites parcelles provoque la vente massive des terres. La législation dans le but essentiel est de légitimer l'appropriation, va faciliter les transactions sur les terres en rompant l'indivision qui protégeait la terre contre le morcellement. Près d'un siècle après, les descendants des vaincus en gardent encore l'amertume : « *les terres habous* »³²³ sont saisis, aussi bien que les terres aarch.³²⁴ On a dit aux fellahs : « *vous pouvez vous adresser aux tribunaux.* »³²⁵ Le temps n'a pas atténué le mal et le traumatisme subis de l'expropriation et les victimes n'arrivent pas à oublier ce délit abominable :

« Certes la terre avec ses plantes et ses bêtes, la vaste terre appartient à Dieu, qui en donne la jouissance à qui lui plaît. Mais celui qui détient une parcelle est béni par le ciel, il détient aisance et liberté. C'est là qu'il trouve la vraie indépendance. Ainsi ruminaient, des heures durant, les cultivateurs de Bni Boublen le haut en semant, en émondant les arbres, en soignant les bêtes, et même en dormant. Cette réflexion palpitait en eux comme le sang dans leurs artères, irriguant leur tête de désirs lents et épais, d'envies insoupçonnées. Ils s'en allaient d'une tâche à l'autre avec cette nostalgie de la terre qui leur aspirait l'âme et maintenait devant leur yeux un mirage quotidien. »³²⁶

De ces hommes dont la terre est la seule raison d'être, on a fait des paysans sans terre, la plupart d'eux songent à changer de camp ou d'adopter d'autres solutions pour subsister. Comandar, un sage paysan, s'exprime devant un groupe de fellahs de Bni-Boublen pour leur expliquer comment s'y prendre contre la stratégie coloniale pour sauver le patrimoine ancestral :

« Et c'est comme ça qu'un pays a changé de main, que le peuple de cette terre, pourchassé, est devenu étranger sur son propre sol. Nombre d'entre les fellahs, partis en même temps que les habitants de Bni Boublen, sont encore en marche. D'autres sont allés plus près des cités. Il ne se passe pas de jour où l'on ne voie, une famille, l'homme portant un baluchon sur l'épaule, la femme un nourrisson attaché à son dos, se rapprocher de la ville. Mais une redoutable force va devenir la leur. Pour l'instant, ils se louent à ceux qui les ont dépossédés. "Dieu l'a voulu, disent-ils. Mais fasse qu'un jour il nous montre la voie des justes !" De mémoire d'homme on a connu une aussi effroyable malédiction. »³²⁷

³²² Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 44.

³²³ Terres habous : biens de mains-mortes.

³²⁴ Terres aarch : territoire appartenant à une tribu.

³²⁵ L'Incendie, p. 64.

³²⁶ Ibid., p. 32.

³²⁷ Ibid., p. 64-65.

Donc la terre a changé de main, elle n'est plus la même c'est-à-dire celle des ancêtres. L'expropriation est à l'origine de ce constat de faillite de la prolétarisation du monde rural et de son dépérissement :

« Il y a une centaine d'années, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, il n'y avait personne ici. C'est qu'en ce temps-là Bni Boublen n'existait pas encore ! Les anciens du village diront qu'ils sont venus s'installer un à un. Mais avant, les fellahs ont eu des terres à orge, à figuiers, à maïs, à légumes et à oliviers. Et elles leur furent enlevées. À partir de ce temps-là, il fut reconnu que le fellah est paresseux, qu'il abandonne la terre à l'agave, au jujubier et au palmier nain. »³²⁸

Les colons se sont emparés des terres riches, ces terres qui faisaient vivre les fellahs et depuis les uns ont dû aller vers les villes limitrophes ou ailleurs aussi loin de leurs villes natales et les autres sont restés comme ouvriers agricoles sur leurs propres terres, « *condamnés à devenir l'instrument de la prospérité des autres.* »³²⁹ Ou s'installer sur les terres dont la colonisation n'a pas voulu s'y installer sur :

« Ben Youb contemplait longuement, certains jours, les lointains profonds de la plaine. Il se rendait à l'évidence : la véritable richesse était rassemblée entre les mains des colons. Lui, sa terre ne commençait, comme celle des autres cultivateurs de Bni Boublen, que sur les flancs anguleux de la montagne. Cette terre produisait maïs, comme les femmes de ces hauteurs, toutes en gros os, elle donnait un lait rare. Bni Boublen avec ses champs suspendus au-dessus des ravines, ses cultures abruptes, accrochées au roc, était au seuil de la steppe. »³³⁰

Les indigènes sont refoulés incontestablement sur les terres médiocres, les bonnes terres sont la propriété des colons : c'est la loi de la tutelle qui préside les opérations du partage et du pillage proprement dit :

« Celui-ci contempla les champs désolés qui étouffaient entre les rocs. C'était ce fantôme de l'Algérie, la réalité, -sa réalité. Quant aux riches et lourdes terres, fatiguées de cultures, ses yeux les voyaient comme dans un songe. »³³¹

Comme le souligne encore une fois de plus F. Abbas : « *vaincus, ils furent expropriés et recasés sur les terres rocailleuses [...].* »³³² Ceci a été aussi repris dans une autre version par Bourdieu qui n'a pas manqué à son tour de traiter le sujet :

« [...] tandis que les propriétés européennes, souvent irriguées, plus fertiles, portent des cultures riches [...] (vignes, agrumes, primeurs) les terres des Algé-

³²⁸ Ibid., p.63.

³²⁹ F. ABBAS, op. cit., p. 56.

³³⁰ L'Incendie, p. 31.

³³¹ Ibid., p. 85.

³³² F. ABBAS, op.cit, p. 108.

riens sont constituées pour moitié de parcours, le reste [...] produisant des rendements très faibles. »³³³

Ceci apparaît aussi pour la énième fois dans *La Grande maison* lorsque Dib nous a situé le village de Bni Boublen en disant que :

« Bni Boublen - le bas se trouvait à cet endroit-là. Tout comme le disait Hamid, les gens nichaient dans des trous de la montagne, hommes, femmes, enfants et bêtes. Au-dessus de leur tête, il y avait un cimetière, les vivants logeaient sous les morts. »³³⁴

Ou encore, dans *L'Incendie* le deuxième, en parlant toujours de ces terres arides et abruptes que possèdent les fellahs de Bni Boublen :

« À leurs pieds, la route ondulait, déroulait ses sinuosités, puis disparaissait dans les lointains qui vibraient à travers une brume torride. Le silence de la campagne déserte rutilait. Dans les champs pierreux des cultivateurs indigènes, des blés nains se tenaient droits. »³³⁵

La colonisation a atteint son objectif. L'expropriation et l'appropriation étaient d'une ampleur vertigineuse. Inquiets, Les fellahs emportant dans leurs cœurs une lourde et pesante inquiétude. Ben Youb à son tour lance un discours dans lequel, il exhorte les fellahs, à ne pas se détacher de la terre des aïeux, ce legs est de valeur inestimable, alors aucun badinage n'est toléré et que chacun assume sa part de responsabilité devant cette expropriation massive des terres ancestrales :

« Son regard fit le tour de la compagnie avec son interrogation. Aucun des hommes ne desserra les dents. Devenant sombre, Ben Youb dit alors : Ah ! Tous les jours ils nous enlèvent un lambeau de notre propre chair ! à la place, il ne demeure qu'une profonde plaie d'où coule notre vie. Ils nous font mourir à petit feu, veine par veine. Mes voisins, tuez-vous à la tâche, plutôt que de céder vos terres, de les abandonner ; mourez, plutôt que d'en lâcher un seul pouce. Si vous abandonnez votre terre, elle vous abandonnera. Vous resterez, vous et vos enfants, misérables toute votre vie. »³³⁶

Après cet abominable délit concernant l'expropriation des terres, les fellahs ne parviennent pas à oublier leurs biens, leur vie est devenue insignifiante, ils ne font que ressasser les souvenirs. Il apparaît que seule la résistance à l'expropriation peut les délivrer et leur rendre espoir.

« Précisément la conscience de ces devoirs avait fait d'eux (les aînés) des hommes, alors que nous, nous n'avons pas mieux trouvé que de nous libérer des nôtres. Comme les bêtes, nous mangeons et ne pensons à rien. Il n'y a plus de devoirs. Nous sommes des hommes qui n'ont plus de tâches à accom-

³³³ P. BOURDIEU, Sociologie de l'Algérie, op. cit., p. 107.

³³⁴ La Grande maison, p. 122-123.

³³⁵ L'Incendie, p. 78.

³³⁶ Ibid., p. 46-47.

plir. Notre vie nous semble inutile ; nos actes nous paraissent inutiles ; nous nous promenons, inutiles nous-mêmes, sur cette terre ; nous ne trouvons aucune joie dans nos travaux, qui sont devenus des travaux anciens. Pas de joie dans nos amitiés, pas de joie dans les paroles que nous échangeons avec nos semblables, pas de joie à voir grandir nos enfants, pas de joie à voir nos biens fructifier. »³³⁷

Certes les fellahs ont perdu leurs terres, mais il faut qu'ils s'agrippent avec ténacité et qu'ils ne lâchent pas prise à ce qui reste de terre, pour survivre, certainement, mais aussi pour pouvoir affronter le jugement des générations futures.

« Si vous abandonnez votre terre... reprit-il sourdement, vos enfants, vos petits-enfants et arrière-petits enfants... jusqu'à la dernière génération, vous demanderont des comptes. Vous n'aurez point mérité d'eux, de votre pays, de l'avenir... »

Ne sommes-nous pas comme des étrangers dans notre pays ? Par Dieu, mes voisins, je vous dis les choses. Comme je le pense. On croirait que c'est nous les étrangers, et les étrangers les vrais gens d'ici. Devenus les maîtres de tout, ils veulent devenir du coup nos maîtres aussi. Et, gorgés des richesses de notre sol, ils se font un devoir de nous haïr. Naturellement ils savent cultiver ; pour ça, ils le savent bien ! n'empêche que ces terres sont toutes à nous. Travaillées avec l'araire ou même pas travaillées du tout, elles nous ont été enlevées. Maintenant avec elles, avec notre propre terre, ils nous étouffent. »³³⁸

Suite à ces déprédations renouvelées et pillages continuels de terres et de biens, le fellah se retrouve frustré et déshérité de son bien légitime, alors dans ces circonstances fâcheuses, plus souvent une rancœur poignante ainsi qu'une amertume profonde naissent en lui, l'envahissent et l'accablent, par la suite, une violence ne tarde pas de sitôt à se manifester en lui. Mais hélas ! La loi ne protège que les intérêts de l'usurpateur. Dans cet ordre d'idées F. Abbas écrit : « *Le colonisateur ne s'est pas contenté de se servir et d'ériger la force en droit. Il a voulu se donner une bonne conscience et légitimer son annexion.* »³³⁹

Cependant, Les fellahs de Bni Boublen sont conscients de ce qui se trame contre eux de la part de l'autorité coloniale, c'est pourquoi ils restent méfiants à longueur de temps de ces lois promulguées dont ils savent qu'elles sont au service du colonisateur, c'est-à-dire au service de celui ou de ceux qui les ont conçues. Alors que, ceux qui ont cru le contraire, qui ont cru que la loi était la même pour tous et que l'Algérien pouvait à son tour s'adresser aux tribunaux pour récupérer dûment son bien. Cela apparaît illustré dans le passage ci-dessous suivant :

³³⁷ Ibid., p. 47.

³³⁸ L'Incendie, p. 45.

³³⁹ F. ABBAS, La nuit coloniale, op. cit., p. 23.

« On a dit aux fellahs : vous pouvez vous adresser aux tribunaux. Justice pourrait vous être rendue, il suffit d'introduire une action. La loi garantit vos droits, si vous avez à faire valoir, la nouvelle loi, établie en toute équité et égale pour tous, vous défendrait s'il en était besoin. Comment, ont répondu ces braves gens, comment pouvons-nous avoir recours à la Loi qui nous dépouille ? Le malheur de ceux qui l'ont cependant cru ne connut pas de borne. Ceux-là ont perdu le reste de leurs biens, et, d'aucuns, leur raison. »³⁴⁰

La population algérienne indigène se moque de cette contradiction criarde entre les principes et les faits, entre la prétention affichée par le colonisateur d'avoir établi une loi « *en toute équité et égale pour tous.* »³⁴¹ Pour l'obtention et l'appropriation des biens de l'indigène, les Français utilisaient la force et la violence. Et pour valider leurs vols et pillages, ils ont fréquemment recours à la justice qui authentifie et valide aveuglément leurs caprices.

« L'homme tomba comme une pierre dans la cave plutôt qu'il n'y pénétra. Il alla s'accroupir aux côtés de Skali. Sa respiration grondait. Un grand silence se fit c'était un de ces misérables vagabonds qui remplissaient la ville. Il posait sur les tisserands des regards en pointes d'alêne, sa figure était cernée d'ombres. Omar revit en pensée le mendiant à qui il avait donné son pain, un matin, en venant à l'atelier. Même visage dur, même barbe hérissée dans les cavités des joues.

- Je m'appelle Mohammed Ould Cheikh, dit-il, après un instant. Je suis un cultivateur du pays de Bni Boublen. (Il agita la main en direction de l'ouest.) Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu, tout : terre, femme, enfants... les hommes de Loi ont fait de moi une bête errante. »³⁴²

La loi garantit leurs tendances et penchants que ce soient loyaux ou déloyaux. Elle a toujours servi à légitimer les actes coloniaux, cette même loi sert à donner une couleur de légitimité à la dépossession et à l'expropriation. Les colonisés, tels que nous les présentent l'auteur Mohammed Dib, sentent avec acuité que la Loi n'est pas la même pour tous : « *on a dit aux fellahs : vous pouvez vous adresser aux tribunaux. Justice pourrait vous être rendue, il suffit d'introduire une action.* »³⁴³ Ce qu'on vient de dire concernant cette Loi n'est que fourberie et moquerie, c'est ce qu'en pense Ben Sari un personnage de la Grande maison sur la question, la preuve est imparable, nul ne peut dire le contraire. En voici la réplique de ce révolté au nom de Ben Sari :

« [...] je ne veux pas me soumettre à la justice, clamait-il. Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et nous mater. Aux yeux d'une telle justice, je suis toujours coupable. Elle m'a condamné avant

³⁴⁰ L'Incendie, p. 64.

³⁴¹ Ibid.

³⁴² Le Métier à tisser, p. 91.

³⁴³ L'Incendie, p. 64.

même que je sois né. Elle nous condamne sans avoir besoin de notre culpabilité. Cette justice est faite contre nous, parce qu'elle n'est pas celle de tous les hommes. Je ne veux pas me soumettre à elle. »³⁴⁴

L'indigène a peu de chance d'obtenir gain de cause quand il ose se mesurer contre un Européen, si c'est le cas donc à plus forte raison, il s'agit d'un personnage important. Mais généralement, la Loi représente un instrument de domination aux mains du colonisateur. Comment en serait-il différent ou autrement quand le législateur s'est le plus souvent préoccupé de maintenir le rapport de force en ôtant au colonisé tout recours légal ? Ce sujet a suscité une grande importance dans la trilogie dibienne, c'est pourquoi Dib lui a réservé un nombre considérable de pages. Cette Loi ravageuse avait anéanti les fellahs de Bni Boublen. Non seulement, elle les a dépossédés abusivement de leurs biens ancestraux, mais encore elle n'a pas cessé de les humilier davantage en piétinant leur dignité. Aux yeux des fellahs, cette Loi n'est qu'une tyrannie secrète et languissante.

« La loi garantit vos droits, si vous avez à faire valoir, la nouvelle loi, établie en toute équité et égale pour tous, vous défendrait s'il en était besoin. Comment, ont répondu ces braves gens, comment pouvons-nous avoir recours à la Loi qui nous dépouille ? Le malheur de ceux qui l'ont cependant cru ne connut pas de borne. Ceux-là ont perdu le reste de leurs biens, et, d'aucuns, leur raison ».³⁴⁵

Pour maintenir les rapports de dépendance et de domination caractérisant le colonisateur et le colonisé, l'autorité coloniale met en œuvre tout un appareil politique, judiciaire et financier à caractère purement répressif.

On a vu dans les passages précédents que la Loi et la justice pouvaient être détournées de leur objectif initial et transformées en instruments de domination. Le second roman de la trilogie *Algérie, L'Incendie* illustre si bien quelques difficultés rencontrées par les fellahs indigènes algériens quand il est question de payer leurs impôts. L'impôt, généralement, est un moyen qu'utilise l'autorité coloniale pour accabler davantage les fellahs qui ont déjà beaucoup de peine à assurer l'existence des siens. L'impôt est fixé d'une façon souvent arbitraire. Face à ce fléau, l'indigène se retrouve embarrassé et scandalisé perpétuellement.

« Nous sommes arrivés au comble de la misère. Qu'avons-nous à craindre ? J'ai reçu une feuille d'impôts où on m'a marqué huit chèvres. J'avais deux chèvres ; à présent, je n'ai plus rien. Voilà la situation. Ba Dedouche s'approcha à son tour ; il avait travaillé à la ferme Villard ; après, il avait été chassé de son gourbi.

³⁴⁴ Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952. , p.52.

³⁴⁵ *L'Incendie*, p. 64.

Ma femme et mes enfants et nos affaires avaient été jetés dehors. Rim, ma fille aînée, qui allait sur ses seize ans, servait comme une bonne chez M. Villard, qui la nourrissait seulement. C'avait duré plus de six ans. Ma fille était tombée malade. Non content de l'avoir fait durement travailler, M. Villard l'avait renvoyée. Quelque temps après elle s'était éteinte. Et il m'avait demandé si j'avais une autre fille à lui donner. À moi il avait refusé tout ouvrage, parce qu'il disait que j'étais usé. »³⁴⁶

Dans un autre passage se rapportant toujours à la matière de redevances, d'impôts et à la situation alarmante des indigènes, qui n'arrivent absolument pas dans leur ensemble à joindre les deux bouts. Dans ce monde rural décrit par Dib, s'acquitter de l'impôt, s'avère une mission impossible pour les fellahs de Bni Boublen, pour ceux-là rien n'est pénible que de s'acquitter d'un impôt ou d'une dette du moment que cela demande de grands sacrifices, la vente ou l'hypothèque de l'immobilier s'impose souvent aux fellahs, à qui les ressources font défaut :

« Et pour payer les impôts ? Il fallait vendre la bijoutaille de la femme, y ajouter ses propres vêtements, déballer la laine des matelas, faire l'appoint avec des peaux de moutons. Vendre autant que possible tout, mais pas la terre. »³⁴⁷

En effet, Pour la préservation ou pour la garde de son héritage, le paysan est prêt à tous les sacrifices du monde. Mais, quoiqu'il en ait, il est parfois obligé d'hypothéquer sa terre ancestrale ou sa propre maison, pour s'acquitter de l'impôt, comme on vient de l'expliquer un peu plus haut, l'impôt qui pèse très lourd. C'est tout à fait juste, l'impôt menace et met en péril d'une manière directe la vie des paysans dont il contribue à faire des hommes souvent désespérés auxquels la revendication politique semblera l'ultime solution pour leur malheur interminable. Suite à cet impôt pesant qui ne ménage pas le souci des fellahs et qui les harcasse douloureusement, Dib, dans son texte multiplie les illustrations qui soutiennent ses propos, à l'instar des exemples cités, il en renforce son argumentation en évoquant le cas de cet homme auquel l'impôt a enlevé ce qu'il lui restait comme bien, la banqueroute le somme à agir ainsi, c'est une sorte de vengeance non prononcée : « *je dis en avant pour la grève. Nous sommes arrivés au comble de la misère. Qu'avons-nous à craindre ?* »³⁴⁸

Dans tout cela, nous avons essayé de mettre au clair comment les deux facteurs « justice » et « fiscalité » peuvent altérer et empoisonner la vie du colonisé. Ces redoutables instruments oppressants en face desquels l'indigène est réduit au néant. Ces facteurs nuisibles et fatidiques ne font qu'attiser le mépris et les

³⁴⁶ L'Incendie, p. 125.

³⁴⁷ Ibid., p. 31.

³⁴⁸ Ibid., p. 125.

offenses les plus impitoyables et l'hostilité la plus mordante entre les deux communautés antagonistes.

Certaines revendications contenues dans l'additif au Manifeste présenté par les élus algériens au gouvernement français, concernaient la disparition de cette discrimination. C'est ainsi qu'il y était réclamé en particulier l'« accession des Musulmans à toutes les fonctions publiques, y compris les fonctions d'autorité, dans les mêmes conditions de recrutement, d'avancement, de traitement et de retraite que les fonctionnaires français » et, dans la rubrique intitulée « égalité devant l'impôt du sang », y étaient demandés l'« égalité de solde, d'avancement... » et l'accès à tous les grades.³⁴⁹ C'est dire que l'on était particulièrement sensible à une inégalité que rien ne justifiait puis qu'elle n'était pas fondée sur le mérite mais sur l'origine. Profondément raciste, elle ne pourra pas sans peine disparaître même quand le gouvernement finira par prendre « une ordonnance en vertu de laquelle certaines catégories d'Algériens étaient déclarés Français. »³⁵⁰ Cette ordonnance signée par De Gaulle qui :

« Abolissait toutes les mesures d'exception applicables aux Musulmans. Elle conférait à ces derniers tous les droits et devoirs des Français, leur ouvrait l'accès à tous les emplois civils et militaires... »³⁵¹

Voici l'allocution diffusée par la radio :

« [...] les Français de France, du Maroc, d'Algérie, de Tunisie, d'Afrique Occidentale ou de Madagascar, d'Indochine ou de Martinique, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs, tous égaux, tous libres [...] »³⁵²

Cette ordonnance aussi tardive et timide qu'elle ait été, rencontra auprès de l'opinion coloniale une hostilité. Pour F. Abbas, « l'ordonnance du 07 mars n'innovait pas. Elle reprenait en gros, le projet Blum-violette de 1936. Cette réforme était dépassée. Le peuple l'a condamnée catégoriquement. »³⁵³

Ageron a évoqué ce retard concernant l'ordonnance présidentielle en soulignant que « c'était réaliser les promesses du projet Violette, mais "il était trop tard". »³⁵⁴ Il existe ainsi entre les déclarations officielles faisant état de l'équité et la réalité quotidienne vécue un décalage sans frontières.

³⁴⁹ F. ABBAS, La nuit coloniale, op. cit., p. 147.

³⁵⁰ M. Mammeri, Le Sommeil du Juste, Plon, 1955., p. 128.

³⁵¹ Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 93.

³⁵² M. MAMMERI, Le Sommeil du Juste, Plon, 1955, p. 129.

³⁵³ F. ABBAS, op. cit, p. 149-150.

³⁵⁴ Ch.-R. AGERON, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 93.

« Ces... colons étaient... hostiles à l'ordonnance du 07 mars 1944... ils étaient hostiles aux A.M.L. et à leur programme. Ils ne cachaient pas leur volonté de tout faire échouer en bloc. »³⁵⁵

Cette ordonnance bluffeuse ne faisait qu'en rire les Français et leurs acolytes Européens. Pour eux, cette recommandation n'est qu'amusement et goguenardise. Par cet acte les Français n'ont pas hésité à exprimer leur refus et leur hostilité à cette ordonnance présidentielle qu'on a qualifiée « [d'] aussi tardive et timide. »³⁵⁶

Dans le contexte colonial algérien, l'école représente la pièce maîtresse ou autrement dit le noyau de la cellule éducative, l'école possède un double rôle, c'est-à-dire une double fonction : non seulement, elle dispense l'instruction et représente aussi en même temps un outil ou plutôt un instrument de domination dans la mesure où elle aide à récupérer ceux qui pourront en quelque sorte servir et défendre les intérêts de la colonisation. A la base de l'enseignement qu'elle professe, au fil du temps elle parviendra à former une frange d'indigènes très proche de la culture et civilisation du dominant et délaisse en contrepartie sa culture traditionnelle. La langue et les programmes sont destinés dans cette institution à jouer des rôles prépondérants dans l'acculturation du citoyen algérien. Tous les moyens favorisent cette entreprise : du moment que la langue française, seule et unique langue officielle enseignée en priorité : l'exemple illustratif est là lorsqu'on parle d'Omar qui a appris à lire et à écrire mais en français et il ne connaît pas sa langue maternelle, ainsi que le constate un vieil ouvrier de l'atelier de tissage en posant cette question au concerné :

« -Que faisais-tu avant de venir ici ?

- J'allais à l'école.*
- Ah ! Tu sais lire et écrire ...*
- Oui.*
- Et tu sais lire et écrire en arabe ?*
- Non, dit Omar.*
- Comment ? Tu ne connais pas ta langue, petit père ! »³⁵⁷*

Cette ignorance préméditée et intentionnelle de la langue arabe, dans l'institution éducative française, entre dans le cadre de la politique de dévalorisation. L'école, généralement, combat l'analphabétisme et diffuse l'instruction qui

³⁵⁵ F. ABBAS, op. cit, p. 153.

³⁵⁶ F. ABBAS, op. cit, p. 149-150.

³⁵⁷ Le Métier à tisser, p. 56-57.

s'avère un moyen extraordinaire pour échapper à l'exploitation et pour se débrouiller dans les moments difficiles, Aïni a cette intuition que l'instruction pourra éviter à son fils ce qu'elle a vécue et endurée et c'est pourquoi elle déplore qu'il ait dû abandonner l'école. Elle n'arrête pas de répéter à son fils la fameuse leçon de morale qui rappelle les avantages et les bienfaits de l'école et de l'instruction, en lui reprochant le fait d'abandonner l'école définitivement, elle lui répète souvent ce fameux cliché :

« Si tu étais resté à l'école, tu aurais pu, plus tard, avoir une place dans un bureau... Ne serait-ce que comme balayeur. Qu'est-ce que tu vas être ? Un tisserand ? »³⁵⁸

Ainsi est mise en évidence une situation sans issue : la misère empêche Omar d'aller à l'école ou d'y rester suffisamment de temps pour que cela lui soit profitable, or sans un minimum d'instruction, l'enfant est condamné à un avenir précaire d'exploitation et de misère : *« Tu travailleras jour et nuit, et tu n'atteindras pas le bout du pain. Entends-tu ? Tu n'atteindras pas le bout de pain ! »³⁵⁹* Omar lui-même, avant de se placer comme apprenti dans un atelier de tissage, a cru que l'école lui permettrait de connaître et de découvrir une autre vie différente de celle-ci qu'il mène :

« Je vais à l'école, moi intervient Omar, sans considération pour les paroles de sa tante. Et j'apprends des choses. Je veux m'instruire. Quand je serai grand, je gagnerai beaucoup d'argent. »³⁶⁰

L'école offre au colonisé une arme, pour se faire une place dans la société. Mais attention au fait de se renier totalement au processus d'acculturation. Si c'est le cas, ça sera un échec vraisemblable. L'influence de l'école sur les apprenants peut s'exercer sous deux formes aussi différente l'une de l'autre : dans un premier lieu, si cette dernière peut opérer une séduction telles que seules les valeurs et les normes qu'elle enseigne apparaissent comme dignes d'être reconnues, de cette façon elle ne peut être que bénéfique et par le même mystère elle peut conduire à l'éveil et à la prise de conscience. Comme, dans un second lieu, elle peut être considérée tantôt comme un instrument de récupération, tantôt comme une école de nationalisme quand les apprenants retournent ce qu'ils ont appris contre leurs enseignants respectifs.

En somme, si la colonisation investit dans l'enseignement, c'est qu'elle entend trouver là aussi son profit : il ne s'agit pas ou il ne suffit pas de donner des

³⁵⁸ Le Métier à tisser, p. 39.

³⁵⁹ Ibid., p. 39.

³⁶⁰ La Grande maison, p. 86.

armes au colonisé pour qu'il les retourne contre le colonisateur, mais bien de former une classe de privilégiés devant leur instruction aux avantages qui en découlent.

III.2. Rapports comportementaux et expressions du colonisé à l'égard de la colonisation française répressive

Il arrive au colonisé de réagir et de se manifester, contre l'autorité coloniale qui représente le pouvoir en place, cette réaction a lieu ou prend forme probablement à la suite d'une action provenant de l'autre, on peut interpréter ce fait en faisant allusion au principe de l'action et de la réaction. Selon les cas l'attitude du colonisé peut y aller de l'acceptation docile jusqu'à la révolte sanglante. On peut répartir l'acceptation sous deux formes bien distinctes :a) *l'acceptation passive* ;b) *l'acceptation complice*. En ce qui concerne la première c'est-à-dire celle qu'on nomme « passive ». Celle-ci traduit la résignation de certains personnages et leur impuissance devant une situation contre laquelle ils se sentent passifs et incapables de rien faire. Ils en accusent à la fois leur propre faiblesse dont la situation coloniale a fini par les persuader de leur incapacité et de leur inaptitude à faire quoi que ce soit et reconnaître la supériorité de l'autre (l'Européen) impassiblement :

« Que veulent ces communistes, ces nationalistes et... les autres ! Hadji Mesli, avant ton frère, a passé son existence dans les prisons ! Qu'on laisse gouverner l'homme à la casquette. Qu'est-ce que ça peut leur faire. »³⁶¹

En effet, ils opposent souvent à l'efficacité du « Français »³⁶², tous leurs défauts et incompétences, ils arrivent à ne pas être indulgents même avec eux-mêmes, ils se dévalorisent et se déprécient constamment sans se rendre compte, ils manquent de personnalité et de dignité sûrement :

« Mais que savons-nous du bien ou du mal, nous les fellahs ? Nous croyons que nous faisons quelque chose, et que nous valons quelque chose. Nous apprécions les beaux discours, les belles paroles, principalement quand c'est nous qui les prononçons, et c'est tout. Or c'est ce qui nous fait perdre la tête. Alors que nous n'avons jamais valu grand-chose... »³⁶³

Dans un autre passage, restons dans le même contexte où il question de la toujours dite dévalorisation de soi-même dans *Le Métier à Tisser* : « nous ne va-

³⁶¹ L'Incendie, p. 152.

³⁶² Il représente de façon générale le colonisateur (modèle de la suprématie).

³⁶³ L'Incendie, p. 38.

lons rien, ce n'est pas la peine de discuter, nous ne valons rien. »³⁶⁴ Tandis que Choul le tisserand, se dit :

*« Je me demande ce que nous serions devenus, s'il n'y avait la massue de l'autorité française brandie au-dessus de notre tête. Je me le demande vraiment ... nous ne serions dévorés, à coups sûr. Il se récura la gorge, cracha et dit encore : pire que des loups ! [...] »*³⁶⁵

Après tant d'effort de réflexion et de temps, Omar le personnage principal de la trilogie dibienne se rend compte que dans l'atelier de tissage où il travaille, les ouvriers s'entretiennent entre eux d'une façon dégoûtante et inamicale voire querelleuse : *« les tisserands, ses compagnons, malgré les différences d'âge, de tempérament, d'opinions, se ressemblaient sur ce point : ils s'entretenaient d'eux-mêmes toujours avec dégoût. Il y pensait avec tristesse et amertume. »*³⁶⁶ Cette vision désespérée de soi-même poussera parfois le colonisé à se manifester en se révoltant pour ne plus s'auto-mépriser, Hamedouch scrutait et contrôlait attentivement tout ce qui passait :

*« Quelquefois, on a honte de soi, dit-il alors d'un ton inhabituel chez lui. Omar tourna doucement la tête. Hamedouch reprit : c'est une chose que je ne peux pas comprendre, la patience ! Moi pour un rien, je me mets à trembler, à crier. Il parlait les yeux béants, et soudain il partit de rire. »*³⁶⁷

Et si, pour l'instant, il ne fait rien pour secouer le malheur qu'il coltine et reste constamment passif, il est conscient de l'état auquel l'a réduit la colonisation. *« L'humiliation, l'esclavage, la peur nous ont pervertis jusqu'à la moelle. Nous ne ressemblons plus à des hommes »*³⁶⁸, déclare un tisserand révolté de l'atelier. Ce dernier n'arrive pas à comprendre pourquoi toute cette flaccidité et cette paresse qui accablent les siens. Avec un ton agressif et accusateur, on assiste vraisemblablement à un discours polémique pressant, écoutons ce qui est dit dans ce discours apparemment fougoux :

« Vous n'attendez que le moment de mordre, mais ne le ferez que quand personne ne sera là pour vous en empêcher. Seulement alors, vous hurlerez à la mort. Vous cuisez et recuisez dans vos haines et vos humiliations, hommes offensés ! Mais vous ne faites rien, en attendant, pour vous défendre contre ceux qui vous offensent. Vous vous aplatissez comme des punaises et préférez que d'autres vous défendent. Et le jour de la curée, on vous verra sortir de vos tanières, comme des bêtes qu'attire la charogne. Le jour où vous pourrez

³⁶⁴ Le Métier à tisser, p. 123.

³⁶⁵ Ibid., p. 95.

³⁶⁶ Ibid., p. 123-124.

³⁶⁷ Ibid., p. 170-171.

³⁶⁸ Ibid., p. 183.

vous venger en toute sécurité, alors vous serez féroces ! Je ne voudrais pas voir les gueules que vous aurez, ce jour-là.»³⁶⁹

Mais si l'apprenti Hamedouch n'accepte plus l'inaction à laquelle tous semblent condamnés, beaucoup encore et notamment les esprits superficiels considèrent comme grande folie de vouloir affronter ou vouloir se dresser contre la volonté coloniale, contre ceux qui détiennent les rênes du pouvoir, ceux qui possèdent à la fois la force et la science :

« Eh ! Ils veulent défier le Français. Ont-ils des armes, ont-ils du savoir dans la tête ? Va donc ! Ils n'ont que leur folie et leur misère. Qu'ils se tiennent cois, ça vaudrait mieux pour eux. Pourront-ils lutter contre le Français ?

- *Nous n'en savons rien.*
- *Moi, je sais. Ce sont des imbéciles. Ce qu'ils veulent, c'est supplanter le Français. Ils sauront gouverner, eux ?*
- *Tante Hasna souffla son mépris : homph ... homph ! »³⁷⁰*

Une grande partie de la population colonisée n'arrive pas à oublier la supériorité du colonialisme au temps jadis, et cette idée de vainqueur et de vaincu est restée gravée indélébilement dans leur mémoire. Pour eux, affronter la France de nouveau s'avère une folie sans limites, une mésaventure insupportable. Pour ces esprits récalcitrants, les Français sont imbattables sur tous les fronts ! Ces récepteurs passifs se sous-estiment et croient en la supériorité de la colonisation. Cela se constate à travers les propos de cette propriétaire indigène qui se prononce ouvertement devant sa voisine en disant avec conviction : faire face à la colonisation équivaut à un suicide certain :

« Pauvre de nous ! Nous n'avons pas appris à manger du chocolat et nous voulons gouverner ! Les femmes furent prises d'hilarité.

- *Voisine, protesta la propriétaire, ils auraient mieux fait de commencer par travailler, par défricher et labourer les champs que leur avaient laissés leurs ancêtres. Ils auront beau se démener, ils n'arriveront à rien. Au temps où l'arabe s'allongeait sur des coussins et siroter du thé, les Français travaillaient, ils ne perdaient pas un instant. Ils prodiguaient leur peine et leur force. Et voilà ; à présent, les nôtres veulent reprendre cette terre, en disant, elle est à nous ! ils n'auraient pas dû laisser le Français travailler à leur place : le Français ne leur aurait rien pris. Ils ont abandonné leur terre. Ils n'ont rien à réclamer aujourd'hui. »³⁷¹*

Oui pratiquement, à côté de ceux qui acceptent le fait colonial parce qu'il les piétine. Ils sont dans l'incapacité de le combattre et à lui substituer un autre ordre : Pour cette catégorie d'indigènes, non seulement les rebelles ou les cou-

³⁶⁹ Le Métier à tisser, p. 183-184.

³⁷⁰ La Grande maison, p. 85.

³⁷¹ L'Incendie, p. 153.

peurs de routes selon la version française finiront tôt ou tard en prison, mais ils seront d'avance résignés à leur défaite, ils subissent la misère sans aucun espoir de changement, cette tendance à vénérer l'adversaire leur est devenue habituelle.

« Elles disent qu'on en a mis déjà plusieurs en prison dans chaque ville, reprit-elle. Ces hommes font de la politique et troublant l'esprit des gens. Une fois là où ils doivent être, tout le monde sera tranquille. »³⁷²

Cependant, d'autres s'en accommodent à ce vécu parce qu'ils en tirent chichement quelques peu d'avantages et de profits, c'est pourquoi ils se sentent solidaires du système colonial et le défendent obstinément en argumentant leur position similairement comme ceux qui justifient leur passivité et leur indolence démesurées : selon le répertoire colonial et celui des boucs émissaires, les Français sont autant puissants et perspicaces que les Arabes. Les Arabes sont des incapables et des laissés-pour-compte. Les Français sont civilisés, clairvoyants et des cultivateurs avisés qui maîtrisent parfaitement l'agronomie voire tous les autres domaines. Ils sont très doués dans une infinité de choses. Dans ces circonstances, le Français se voit noyé dans une suite de flatteries gratuites qui ne font qu'accroître son orgueil indéfiniment :

« Le français est grand homme, un sage ; Le Français est, on pourrait dire, un des anciens. Il a fondé la première ferme et le premier vignoble. Il savait ce qu'il faisait ! »³⁷³

Et on en dit bien d'autres choses à propos de cet homme mystère chez cette catégorie de gens d'esprits superficiels :

« Des étrangers possèdent le pays. La population n'est-elle pas heureuse ?

- *Reste à voir !*
- *Du travail pour tous. Que seraient devenus les fellahs !*
- *Je ne sais pas ce qu'ils seraient devenus. Ils s'en seraient certainement mieux portés. »³⁷⁴*

Ou encore, d'autres essayent de justifier leur indifférence, en s'appuyant sur le facteur de la religion pour trouver un éventuel prétexte qui apaisera leurs esprits tourmentés. Ce besoin de trouver dans la religion un refuge les laisse dire : « *C'est Dieu qui nous a ordonné de vivre ainsi !* »³⁷⁵ lança Abbas, finalement. De même, une autre scène quand Hamedouch se révolte contre son sort, cette réponse de Choul : « *Tu n'es pas dans la bonne route, mon ami, celle où le*

³⁷² La Grande maison, p. 85.

³⁷³ L'Incendie, p. 66.

³⁷⁴ Ibid., p. 67.

³⁷⁵ Le Métier à tisser, p. 170.

bon Dieu t'a mis justement. C'est ce qu'on dit toujours à ceux qui osent se plaindre ! »³⁷⁶

Tandis que les Arabes ne peuvent que s'entre-tuer et s'entre-dévorer les uns les autres : « *Il y avait trop de luttes, dit le cultivateur, du temps des tribus, trop de bandits dans les collines.* »³⁷⁷ La même idée qui est partagée chez une autre vieille femme passive de *L'Incendie* lorsqu'elle commence ses lamentations infinies sans se soucier de personne :

« Comment nous sommes ? Chevrot a une autre femme du fond de la cuisine commune. Comment nous sommes ?

- *L'homme qui récitait des prières sur les tombes, un saint vieillard, aveugle par-dessus le marché : il a été assassiné en plein cimetière ! Vous le savez bien. Et par qui ? Par des musulmans ! Ses propres frères. Est-ce qu'on voit des Chrétiens tuer des Chrétiens, des Juifs tuer des juifs ? Non à coups sûr ! Et voilà pour les hommes qui veulent gouverner !*
- *Franchissant la porte de la vaste cuisine, la femme sur ces mots, fit un magistral bras d'honneur, sans se gêner, sous le regard de toutes les autres. Le vieux père Ben Sari qui entra à ce moment-là dans la cour, la vit. Toutes ensemble poussèrent aussitôt des Bouh ! Bouh ! horrifiées. L'effrontée se réfugia au fond de la cuisine.* »³⁷⁸

Ces défenseurs de la morale française et de l'ordre colonial sont les victimes d'une illusion : ils croient en effet retirer de leur alliance avec le colon un profit considérable alors que ce gain est négligeable et insignifiant si on le compare à celui du colonisateur. Kara est un fidèle ami de l'autorité coloniale à laquelle il rend quelques services. Apparemment, ce dernier se trouve honoré de cette mission qu'on lui a léguée, de cette façon il s'approchera davantage du gouverneur en espérant lui arriver quelque aubaine :

« Kara comprit alors que tous les espoirs étaient permis. Il le savait d'ailleurs dès l'instant où il avait formé le dessein de mettre les autorités au courant des activités de cette insolente bande de fellahs qui, avec Hamid Saraj, s'appropriait à provoquer des troubles. Cette révélation faisait doucement, obscurément, son chemin en lui. Une source de lave ignorée dans les ténèbres. »³⁷⁹

Lors d'une altercation verbale entre Meskine et Kara Ali, Meskine avait profité de l'occasion pour égrener son chapelet, au moment de cette scène humiliante, il a traité l'ami de la France de tous les sobriquets du monde. Vers la fin de la discussion, Meskine avait défié Kara en le ridiculisant devant certains fellahs, qui ont sans le moindre doute savouré ces moments d'intimidation.

³⁷⁶ Ibid., p. 32.

³⁷⁷ *L'Incendie*, p. 67.

³⁷⁸ Ibid., p. 153.

³⁷⁹ Ibid., p. 104.

« D'abord je n'ai pas de chez moi. Et si je veux mendier pour manger un morceau de galette, qui est-ce qui m'empêchera ? Pas toi ! Et pourquoi tes pareils m'en empêcheront-ils ? Faut-il par-dessus le marché que vous nous interdissiez de mendier ? Tu peux aller dire tout cela à tes autorités. Je n'en ai cure ! S'il faut aller au bagne, j'irai. »³⁸⁰

Kara ne se distingue pas vraiment de l'ensemble des cultivateurs de Bni-Boublen, malgré les affaires qu'il peut réaliser grâce à la sous-préfecture :

« Les colons de Mansourah avaient consenti à lui céder leurs récoltes sur l'arbre. On ne saurait prévoir ce que cela donnerait ; mais Kara se réjouissait. Il avait évalué, lui, ce qu'il y aurait à gagner. Et à l'estimation les colons n'avaient pas fait les difficiles. Ce sont des innocents, pensa-t-il ; ils le resteront tant que les Arabes ne leur dessilleront pas les yeux. [...] Les colons, sur recommandation des bureaux de la sous-préfecture, lui avaient fait aussi des promesses pour les années suivantes. »³⁸¹

Les opportunistes comme Kara Ali et ses compères tiennent fermement aux avantages et à la bonne collaboration avec l'administration qui leur assure fréquemment de petites promotions et privilèges contre tout service fourni. Leur mission principale consiste à convaincre les autres habitants du village de la nécessité de la présence française pour établir l'ordre et policer la société. À son tour, Maamar, pour éviter tout tracas et tout conflit éventuel avec l'administration agit avec souplesse et lucidité. De cette façon modérée la complicité ne baissera pas de cran : *« Si tu veux vivre seulement, rétorqua Maamar, baisse la tête et travaille ; c'est tout. Il n'y a pas d'autre moyen. »³⁸²* Donc à vrai dire, Kara Ali, Maamar et beaucoup d'autres sont complices, ils acceptent le fait colonial. Cette attitude naît pour les uns d'un complexe d'infériorité profond qui leur fait croire qu'ils ne seront jamais en mesure de s'insurger ou de s'opposer à la majestueuse puissance mondiale et ceux-là ne peuvent qu'être que des spectateurs qui ne peuvent que constater la grandeur et la supériorité du colonisateur. Pour les autres de l'intérêt qu'ils peuvent gagner en pactisant avec l'administration coloniale.

Cette deuxième catégorie a un rôle plus important et plus actif en essayant d'œuvrer pour le maintien et la protection de près de cette force étrangère car ils savent pertinemment que tout changement leur serait préjudiciable. Parmi leurs fonctions on peut citer quelques-unes :

- *Dénoncer et déceler d'une manière général ce qui apparaît comme un danger pour l'ordre établi ;*

³⁸⁰ L'Incendie, p. 70-71.

³⁸¹ Ibid., p. 99-100.

³⁸² Ibid., p. 33.

- *Apaiser les tensions des hommes qui peuvent à un moment donné s'insurger contre l'autorité en place ;*
- *Prêcher une attitude modérée s'opposant à la folie de ceux qui veulent ou qui revendiquent le changement ;*
- *Multiplier les promesses pour bercer et endormir ceux qui réclament équité et justice ;*
- *Faire valoir et apprécier unanimement les bienfaits de la civilisation et culture françaises.*

III.3. Résistance et révolte du colonisé face à la domination

« Des larmes, des larmes, et la colère, crient contre votre justice ... elles en auront bientôt raison, elles sauront bientôt en triompher. Je le proclame pour tous : qu'on en finisse ! Ces larmes pèsent lourd et c'est notre droit de crier, de crier pour tous les sourds... s'il en reste dans ce pays... s'il y en a qui n'ont pas encore compris. Vous avez compris, vous. Allons, qu'avez-vous à répondre ? [...] »³⁸³

Si on juge que l'acceptation de la colonisation n'est pas un fait exceptionnel. Dans la trilogie dibienne abonde l'attitude d'opposition surtout qui peut se traduire de maintes et différentes façons selon le cas envisagé. En effet, on peut parler de prime abord, d'une résistance spontanée, qui se manifeste ordinairement par le silence que l'on oppose à tous les délégués ou les représentants des institutions coloniales françaises. Oui, à vrai dire, le silence traduit une opposition sans équivoque.

Pour notre cas, citons comme exemple pertinent de la meute de policiers qui recherchait désespérément un certain militant au nom de Hamid Saraj, quand les forces de l'ordre françaises s'apprêtaient à envahir les lieux de Dar-Sbitar pour un éventuel assaut, tous les habitants à ce moment-là ont éprouvé une peur et une horreur indescriptibles. En un moment donné, cette grande maison où régnait une grande ambiance s'est manifestement tue d'appréhension. Une fois à l'intérieur, les envahisseurs rencontrent un silence presque absolu de la part des locataires, en dépit des précautions oratoires dont ils entouraient leurs questions :

- « Les agents de l'ordre occupaient la cour ; ils s'adressèrent à la maison :*
- *N'ayez pas peur. Ne craignez pas pour vous. Nous ne sommes pas venus vous faire du mal. Nous n'accomplissons que notre travail. Dans quelle chambre habite Hamid Saraj ?*
 - *L'agent qui avait parlé à Sennya au début, discourait cette fois en arabe.*
 - *Aucune réponse. Dar-Sbitar semblait avoir été abandonnée en une seconde par ses occupants, on la sentait pourtant attentive.*

³⁸³ La Grande maison, p. 52.

- *Alors, vous ne savez pas ?*
- *L'air s'épaississait à mesure que se prolongeait le silence. Les policiers sentaient que Dar-Sbitar était devenue brusquement ennemie. Dar-Sbitar s'enfermait dans sa crainte et dans son défi. Dar-Sbitar, dont ils avaient troublé le sommeil et la paix, montrait les dents. »³⁸⁴*

Unanimement et sans retenue aucune, et sans la moindre hésitation, les locataires de Dar-Sbitar sans se donner le mot, s'enferment dans leur mutisme, le mot défi dans le passage ci-dessus souligne que ce silence est une attitude délibérément adoptée. Le silence n'en exprime pas moins la volonté des colonisés de ne pas pactiser avec l'autorité coloniale :

« Quand quelque chose se produisait par ici, personne n'avait honte de reconnaître ce qui était. On ne déclarait, bien sûr, jamais la vérité aux autorités. Aucun habitant n'aurait consenti à servir même de témoin dans une affaire ; chaque fois que les agents de gouvernement se présentaient pour avoir des renseignements sur les gens, on disait tout ignorer : les agents du gouvernement rencontraient toujours devant eux des visages muets.

Mais jamais la méfiance ne s'était établie entre les paysans eux-mêmes, on préférait même vider son sac, et c'était mieux ainsi. Le pays tout entier pouvait être au courant d'une nouvelle sans que rien en transpirât et parvînt aux oreilles de la police. »³⁸⁵

Dans ce cas précis, il ne s'agit pas seulement de l'habituelle aide populaire à ceux que recherche la police, mais d'une réelle solidarité entre membre de la même communauté qui se défend en aidant, comme elle le peut les siens. La solidarité et l'entraide représentent la monnaie courante dont tout le monde utilise. Le groupe social indigène repose principalement sur ces actes affables et coutumiers pour permettre et consolider l'union et la coalition au sein de cet attrouplement humain homogène. En somme, ce regroupement sociétal algérien s'enorgueillit et jouit pleinement de ses principes humanistes exemplaires et de ses valeurs et normes valorisantes et gratifiantes qui ne lui font jamais défaut :

« On n'identifiait toujours pas l'insaisissable personnage qui s'exprimait comme un accusateur. Mais les habitués se familiarisèrent bientôt avec ses accents paysans, durs et railleurs. La police les avait chargés à maintes reprises, en vain. Au demeurant, si les gens n'avaient pas été de mèche, il y aurait eu belle lurette que l'audacieux eût été coffré. »³⁸⁶

Le colonisé tient avec ténacité à ce qui le distingue de l'autre, à ses différences dans la volonté très nette de se tenir à distance de l'occupant. C'est pourquoi il se tourne si volontiers vers le passé, c'est-à-dire la période qui a précédé

³⁸⁴ La Grande maison, p. 44-45.

³⁸⁵ L'Incendie, p. 142-143.

³⁸⁶ Le Métier à tisser, p. 85-86.

l'invasion française, pour lui cette même période lui inspire et lui procure généralement beaucoup de joie et d'euphorie ainsi qu'une fierté inégalable. À cette époque sa souveraineté n'a jamais été piétinée ni remise en question. En effet, ce dernier n'a jamais été victime d'assujettissement ni de dépendance. Il importe de se rappeler qu'avant l'exode français, l'Algérie était sans conteste, l'une des plus anciennes cités de l'Afrique du Nord, voire du monde, le pays a appartenu à plusieurs civilisations : phénicienne, numide, romaine, vandale, byzantine, arabe et turque. L'Algérie sous l'égide turque représentait un pays aussi puissant et une nation aussi forte et civilisée dont tout le monde redoutait :

« Tiens, en fait de choses anciennes, tante Doudja pourrait t'en raconter. Il y a encore mieux, c'est grand-mère Moul Kheir. La vie de grand-mère Moul Kheir remonte aux jours sauvages de la liberté, avant l'arrivée des Français. Grand-mère Moul Kheir se tiens comme un roc sur ce que fut notre passé. Quand elle parle, l'air se remplit d'apparitions invisibles, de voix. Et toi qui l'écoutes, comprends que ces voix familières appartiennent à des gens d'un autre âge. Passé des fellahs, mais aussi de l'Algérie, qui fut le tien, et que sonde la parole de Moul Kheir s'égrenant dans l'immensité d'une nuit calme. »³⁸⁷

En entretenant le sentiment d'admiration du passé éternel, les légendes et ceux qui les transmettent jouent un rôle non négligeable. Concernant ce passé pittoresque, Ageron dit :

« [...] un patriotisme authentique fait d'un incontestable amour de la terre des ancêtres et de la volonté d'en chasser le maître étranger, s'exprimerait dans la vieille poésie nationale chantée sur les marchés par les meddahs. »³⁸⁸

Dans un tout autre passage Ageron ajoute en parlant toujours de ce passé inoubliable qui remémore le monde héroïque ancestral algérien : « *Les meddahs et avec eux tous les vieux croyants ont bien mérité de leur peuple, ils se sont montrés des gardiens vigilants.* »³⁸⁹ Amplement valorisé, le passé déprécie le présent qu'on a tendance à ne considérer que comme une étape éphémère, et fait espérer un futur semblable au passé dans la mesure où il sera lui aussi un temps de liberté, un temps où les colonisés se rattraperont et s'éveilleront de leur grande somnolence et de leur longue torpeur et pourront en quelque sorte « *re-devenir des hommes* » de nouveau comme ça été le cas avant l'invasion de la colonisation française. Pour ce faire, il est question d'un chamboulement colossal, un personnage du *Métier à tisser* fait le point sur la situation en s'expliquant avec peine et amertume : « *Nous sommes descendus trop bas. Nous ne pourrions redevenir des hommes par les voies ordinaires ; nous nous verrions obligés de*

³⁸⁷ L'Incendie, p. 29.

³⁸⁸ Ch.-R. AGERON, op. cit., p. 920.

³⁸⁹ Ibid., p. 1027.

bouleverser le monde. »³⁹⁰ Le colonisé se réfugie dans tout ce qui protège sa personnalité de l'aliénation : la religion, la famille, les traditions et coutumes, sont autant de refuges de résistance car ces dernières consolident les liens et les relations humaines, comme elles maintiennent l'homogénéité, l'intégrité et la solidarité du groupe menacé de désintégration.

La religion demeure un gîte exemplaire et incomparable contre l'emprise et l'étreinte de la colonisation. La religion est notoirement l'emblème du savoir et de l'enseignement. Tout d'abord, la religion demeure l'acte par lequel la communauté indigène prend conscience de son identité et de son unité. Ensuite, celle-ci incite aux œuvres de bienfaisance et d'entraide. Enfin, la religion s'avère la panacée d'une infinité de fléaux sociaux qui troublent la vie des opprimés.

La famille à son tour, est le milieu naturel où s'épanouissent les plus tendres relations intimes et sentimentales. La famille repose sur une grande solidarité qui rattache les générations entre elles et préserve les liens de la parenté. Dans le contexte colonial, les circonstances douloureuses se rapportant au sort du colonisé telle la souffrance vécue par la population colonisée de l'époque : la misère, le mal de vie, la famine, la pauvreté, les maladies. A ce stade là ou dans ces circonstances lamentables, le rôle de la famille est primordial : les membres de la communauté se resserrent pour mieux supporter ce coup du destin ; la peine partagée est plus légère ; elle tisse entre les membres du peuple colonisé des liens très étroits. Sans oublier de rappeler pertinemment que la vie patriarcale essaie par tous les moyens de compenser l'émiettement, le déchirement et la dégénérescence de la vie tribale par la colonisation. La fidélité et le dévouement à ce qui reste de la tribu sont des moyens de résistance à son effondrement et à la sauvegarde de sa conformité.

Famille, tradition, passé berceur, tous ces concepts dont on pourrait soutenir qu'elles ne sont pas toujours des valeurs de progrès, n'en pas moins joué un rôle considérable en constituant ce que Memmi appelle des « valeurs-refuges » et dont il dit qu'elles sont un :

*« Moyen de sauvegarde de la conscience collective, sans laquelle un peuple rapidement n'existe plus. Dans les conditions de dépendance coloniale, continue-t-il, l'affranchissement religieux, comme l'éclatement de la famille, aurait comporté un risque grave de mourir à soi-même. »*³⁹¹

³⁹⁰ Le Métier à tisser, p. 65.

³⁹¹ A. MEMMI, Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur, Paris, J.-J. Pauvert, 1966, p. 138.

La première action de révolte que doit manifester le colonisé contre la répression coloniale est un mouvement vague et global ; tout est senti comme étant hostile et repoussant, le monde et les hommes : il apparaît ainsi à Omar : « *Quoi qu'il en coûte, et devrait-on le payer de son sang, il faut se battre... contre tout !* » Cette lucidité projeta une violente lumière sur ses pensées. »³⁹² Cette révolte se perçoit à travers des signes et comportements comme la « rancœur » et le « dégoût » dont les anciens tisserands « se déchargeaient sur les apprentis » :

*« S'acquittant tant bien que mal des mille et une corvées que l'on requérait de lui, il n'arrivait à satisfaire personne. Toujours quelqu'un le poursuivait de ses insultes, le tançait. Qu'on l'injurie, bah ! Il s'y habitué ; ce dont il ne veut pas, ce sont les coups de poing, les navettes qu'on lui envoie à la tête. Si, d'aventures, il lui arrivait d'embrouiller un écheveau, tous les tisserands, de leurs métiers, lui lançaient des jets de salive. Comme ça ! Ils se déchargeaient sur les apprentis d'on ne savait trop quelles rancœurs. Ils ne s'arrêtaient pas de les invectiver. »*³⁹³

Omar, enfermé dans l'atelier comme un prisonnier, éprouve de la contrariété et de la haine pour cette vie maudite qui le malmène et le harasse aussi terriblement, il a l'impression de vivre éternellement dans un cauchemar infini, comme le montre cette citation lorsque Dib décrit la vie dure que mène son très jeune héros Omar :

*« Il eut l'impression qu'un être de cauchemar s'accrochait à ses épaules avec des griffes de fer. Chaque seconde se passa, dès lors, avec une lenteur effroyable. Un désir qui l'étouffait de crier sa haine de cette vie-là monta alors jusqu'au bord de ses lèvres. »*³⁹⁴

Hormis cette tragédie quotidienne qui pèse lourd et cette colère qui dure, sur le plan intellectuel, Omar avait beaucoup d'idées qui concouraient en sa petite tête qui le dérangeaient, il ne trouve pas de solutions logiques à son questionnement perpétuel qui n'en finit jamais :

*« Mais Omar songeait : On a des idées, c'est sûr. Mais elles ne sont en rien bizarres. Des idées qu'on a assez de cette faim, que c'en est trop. On veut savoir le comment et le pourquoi des choses. C'est des idées, ça ? C'est peut-être des idées. Là seulement, il y avait six personnes de qui la faim rongerait la chair. On ne comptait pas les autres, les milliers et les milliers du dehors, de la ville, du pays tout entier. Forcément on avait des idées. »*³⁹⁵

³⁹² Le Métier à tisser, p. 41.

³⁹³ Ibid., p. 78.

³⁹⁴ Ibid., p. 73.

³⁹⁵ Mohammed DIB, La Grande maison, Paris, Ed. Le Seuil, 1952., p.173.

Autant de colère et d'exaspération, l'irritation grandissante des fellahs n'arrête pas de s'enfler : des salaires vils, une injustice flagrante, une pesante misère qui foudroie la population indigène, quel refuge ? Quelle stratégie adopter pour échapper à cette calamité ? Cette situation misérable ne cesse de prendre de l'ampleur, le bas peuple vire vers la dérive. Dans son roman de *L'Incendie* Dib évoque cette image avilissante de son petit peuple qui agonise, voyons ce qu'il dit des ouvriers agricoles :

« Ils ont commencé à parler du poids des injustices, à comprendre que les salaires offerts par les colons sont une misère. Ils en parlent à toutes les occasions, pendant le travail et à la pause de midi, quand ils se rencontrent dans un chemin, et le soir dans la cabane dans la cabane où ils retrouvent leurs petits. Au marché qui a lieu le lundi, et durant les longs jours de repos forcé. Peu à peu l'irritation grandit. La campagne entière vit dans une atmosphère qui n'augure rien de bon. Il y en a qui jurent que la prison vaut-mieux que cette existence-là. »³⁹⁶

L'éveil et la prise de conscience commencent chez l'enfant Omar quand s'impose à lui l'existence du grand nombre des pauvres, le nombre ne fait qu'augmenter jour après jour. À ce moment précis, ce même de onze ans enquête sur la grande injustice que représente cette misère troublante, il se met souvent à méditer à la question qui le hante continuellement. Nous tenons à signaler en outre que l'usage du style indirect libre domine l'économie du texte dans tous les passages où il est question d'une réflexion autour d'un sujet ou d'une interrogation généralement précédée par « *Omar ne comprenait pas pourquoi* », ou d'un jugement de valeur, ou d'une remise en question. Ce procédé exprime le mieux la perspective et la pensée de l'enfant et met en relief cette « voix enfantine. » – Il suffit de se référer à la page 117 pour voir le style indirect libre lié aux questions (6 questions dans la page), mais également aux affirmations.

« Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : c'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ? Omar ne comprenait pas qu'on s'en tînt à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse ? Voudaient-elles la tenir cachée ? N'est-elle pas bonne à dire ? Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à cacher ; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérilité, connaissait tous les secrets. Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils peur ? »³⁹⁷

³⁹⁶ *L'Incendie*, p. 30.

³⁹⁷ *La Grande maison*, p. 117-118.

Ce nombre interminable de questions s'impose à Omar qui n'arrive pas à faire une synthèse récapitulative sur la question, l'enfant ne lâche pas prise, il poursuit son enquête inlassablement pour connaître amplement les choses :

« Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien : tous ces pauvres rassemblées ! Combien ils étaient nombreux !

- *Nous sommes nombreux ; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre.*
- *Une émotion curieuse le pénétra à cette pensée. Il y a aussi les riches ; ceux-là peuvent manger. Entre eux et nous passe une frontière, haute et large comme un rempart. »³⁹⁸*

Puis il veut comprendre pourquoi personne ne réagit devant une telle situation qui lui apparaît d'une simplicité évidente, Omar débordait d'idées, il n'arrive pas à les cerner toutes, beaucoup d'entre elles restent en suspens, Omar ne parvient pas à trouver des explications logiques à son questionnement dédaléen :

« Ses idées se bouscuaient, confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte. Pourquoi ? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant ! Les grandes personnes ne comprennent-elles donc rien ? Pourtant c'est simple ! Simple ! »³⁹⁹

Certes, Omar est un enfant, mais au fur et à mesure qu'il grandisse, il découvre le monde des adultes. L'enfant ignorait l'injustice et les inégalités de ce monde austère. Cependant, avec sa candeur enfantine, le fils d'Aïni croit qu'on peut avoir prise sur les événements, il suffit seulement de le vouloir : l'injustice et la misère font ravage dans son environnement, tout le monde souffre de cette malédiction, personne n'est épargnée de ce mal du siècle, que ce soit dans les villes ou ailleurs, toute la population indigène se voit impliquer par cette fatalité dramatique. Pour ce bambin Omar, ce mode de vie devient insupportable, alors il est temps de l'abolir. La femme d'un militant dont toute la vie a été une lutte, nous parle de son vaillant mari :

« Tout comme Hamid, répéta encore la femme. Rentrer, sortir, ne s'apercevoir de rien, c'est tout qu'il savait faire. Il ne connaissait pas de repos. Son visage s'assombrit. Peu à peu une colère sourde s'alluma mais elle résistait mal à sa fatigue.

- *Comme lui notre homme ne mangeait pas, ne dormait pas. Il ne vivait que pour ses réunions ; il ne vivait pas, tant qu'il pensait à ça. Nous restions des jours et des semaines sans le voir à la maison. Nous ne pou-*

³⁹⁸ Ibid., p. 117-118.

³⁹⁹ Ibid.

vions rien lui dire. Il ne parlait pas beaucoup, il parlait de moins en moins. Nous n'avions pas le courage de lui dire qu'il n'y avait pas de pain. Il souffrait. Dès fois, il se mettait à parler. C'était comme de l'eau dans un lit de pierres sèches. Il parlait, parlait. Nous ne comprenions pas toujours. Qu'est-ce que nous sommes ? Une pauvre femme, sans plus ? Nous n'avons pas été instruite et préparée à connaître. De ses rendez-vous mystérieux, il revenait changé. Il portait une idée qui le tourmentait. ».⁴⁰⁰

Les temps ont changé, après de longues et plusieurs meetings et entrevues entre les fellahs et les éveilleurs de conscience naît une prise de conscience chez le colonisé, le temps de la naïveté est révolu, une volte-face qui se dessine à l'horizon grâce aux discours et aux conseils dispensés par les éveilleurs de conscience :

« Des jours, nous découvrons une expression de triomphe dans ses yeux. C'était effrayant. Il avait ses moments ; il ne se retenait plus. "Nous les avons eus, grondait-il. Ils ont été obligés de céder." Quelle victoire ? Disons-nous. Il n'expliquait pas ; il n'ajoutait plus un mot. Il se plongeait dans ses réflexions. Nous avons cru au début qu'il buvait ou fréquentait. Qu'est-ce que nous imaginions ? Mais non ! Nous aurions préféré ça, la vérité ! À ces discussions dans les fonds des boutiques, les cafés, les maisons des quartiers éloignés. Puis nous eûmes peur pour lui. La police commençait à enquêter sur son compte. Mais nous n'osions pas ouvrir la bouche. Et que lui dire, Aïni ma sœur ? Il voyait bien que nous dépérissions de faim ? Il comprenait beaucoup de choses.

Beaucoup trop. C'est lui qui montrait aux autres le chemin. Les gens venaient solliciter ses conseils. Mais pour ce qui était de lui, il était plongé dans le noir. Il disait : "ces réunions, ces allées et venues, ces longues absences, c'est pour une vie meilleure." Si c'était pour ça, pouvions-nous l'empêcher de faire ce qu'il disait ? Surtout que c'était pour changer la vie des pauvres gens et les rendre heureux. Eh ! Ça le rendait furieux quand nous lui disions qu'il se jetait beaucoup trop dans ces affaires. Mais lui, il veut retourner le monde, s'il en avait eu la force... ou se crever... ou nous ne savons quoi encore [...] ».⁴⁰¹

Après tant d'efforts fournis et après tant de sacrifices patriotiques consentis par « les éveilleurs de conscience » pour que ces ouvriers agricoles opprimés soient vigilants et puissent appréhender tout ce qui se manigance à leur insu. Et pour que cette situation misérable cesse d'exister et pour que vive l'Algérie souveraine et indépendante. les fellahs réunis autour de Hamid Saraj doivent se montrer conscients et responsables de leur avenir et doivent aussi exprimer leur désir d'améliorer leur mode de vie et leur conduite au sein du groupe, cela reste possible s'ils s'organisent mieux et s'ils planifient consciemment leur projet ave-

⁴⁰⁰ Ibid., p. 117-118.

⁴⁰¹ Ibid., p. 65-66.

nir, car il est temps de faire face à un ennemi précautionneux et impitoyablement redoutable:

« Voilà comment nous sommes, les fellahs ! Commenta quelqu'un. Nous avons le désir sincère de nous améliorer, et même de transformer le monde ; et nous ne sommes pas capables de tenir une réunion dans le calme. »⁴⁰²

Cette phase compte énormément pour un éventuel éveil imminent des prolétaires algériens, c'est une étape importante dans le cursus combatif et révolutionnaire des nations qui se veulent respectueuses et valorisées. Cette prise de conscience ou cet éveil proprement dit représente la possibilité d'une transformation effective des esprits rétrogrades qui ont longtemps bien cru à l'immuabilité de cet état colonial, à cette répression inédite, à cette puissance mondiale. Ces esprits superficiels ne pouvaient renoncer de sitôt à l'idée que les choses ne peuvent changées. Cette évolution qu'avaient connue les fellahs s'avère une première, pour ce peuple qui cherche désespérément sa liberté et sa souveraineté qui lui ont été confisquées par le tortionnaire français :

« Ma foi, vous avez des yeux : regardez autour de vous ! Vous êtes encore jeunes. L'existence vous apprendra bien des choses, elle se chargera de vous montrer ce qui a changé chez nous.

- *À cet instant, la voix de Ba Dedouche s'éleva, et dans un bruit de pierres remuées, on entendit :*
- *Des faits étrangers se produisent chez les fellahs. Des changements surviennent. Nous les anciens, nous nous souvenons d'un âge où il n'était même pas possible d'imaginer que rien ne pût changer. Si la vue d'un vieillard baisse, son cerveau travaille davantage et lui montre tout.*
- *Mais tant que l'édifice des abus, opina Azouz Ali, restera en place, il n'y aura rien de changé. »⁴⁰³*

La situation du colonisé ne peut rester inchangée à perpétuité, depuis le temps jadis, les fellahs consciencieux refusent catégoriquement l'état dans lequel ils s'y trouvent. Dorénavant, Ils refusent d'une manière ferme à ce que leurs concitoyens continueront à subir et à tout accepter de l'autre, d'une façon automatique :

« La même misère, les mêmes pluies, la même chaleur torride, les mêmes angoisses, seront son partage, le lot hérité de ses pères, contre quoi le travail honnête, dût-il se tuer à la tâche, ne servira jamais à rien. Les injustices deviendront aussi naturelles que la pluie, le vent ou le soleil. »⁴⁰⁴

⁴⁰² L'Incendie, p. 83.

⁴⁰³ Ibid., p. 33-34.

⁴⁰⁴ Ibid., p. 39.

Le rôle attendu des hommes qu'on appelle « éveilleurs de conscience » est de faire comprendre aux autres que la misère n'est pas un trait constitutif du colonisé et qu'ils ne sont pas condamnés au malheur par une fatalité contre laquelle ils seraient impuissants :

« Notre malheur est si grand qu'on le prend pour la condition naturelle de notre peuple. Il n'y avait personne pour témoigner, personne pour s'élever contre. C'est du moins ce que nous croyions. Et il se trouve des hommes qui en discutent devant nous, qui le désignent du doigt : "le mal est là". Nous ne pouvons faire moins que de répondre : oui. De tels hommes sont forts. Et ils sont savants et courageux : ils connaissent la vérité comme nous la connaissons, nous. Et pas autrement. Et ils ont du mérite : ils peuvent en parler et l'exposer comme elle est. »⁴⁰⁵

Ce peuple mène une vie de malheur, étant exploité depuis sa naissance, il n'a jamais connu des moments de prospérité. Son avenir demeure entre les mains de son bourreau. Sa vie est un supplice perpétuel, c'est pourquoi il aspire à ce qu'il soit admis dans le concert des peuples libres. À travers les propos d'Aïni on a tendance à résumer en quelque sorte ce mode de vie lamentable qu'on vient de citer ci-dessus :

« Sur cette terre maudite, nous avons été enfantés comme des objets d'opprobre, grommelait la mère, nous avons été nourris comme des objets de rebut et nous avons été abandonnés comme des parias. Même notre pain est noir comme est noire la nuit qui nous entoure. »⁴⁰⁶

Le colonisé se sent parfois responsable de ce qui lui arrive comme malheur et tristesse, puis il précise et avoue en quoi consiste sa part de responsabilité :

« Sans doute n'est-ce pas de notre faute si les gens vivent mal. Pourtant, j'ai toujours l'impression que nous y sommes pour quelque chose. On ne m'enlèvera pas ça de la tête.

- *Il se tut encore et fit plusieurs pas avant d'ajouter :*
- *Si nous n'entreprenons rien pour montrer aux autres comment il faut s'y prendre pour mieux vivre, nous sommes un peu fautifs, je crois. »⁴⁰⁷*

En somme, les colonisés les plus consciencieux et les plus rationnels doivent absolument éclairer les autres. Ils doivent jouer le rôle de guide : ils doivent montrer la voie à suivre pour faire sortir le bas peuple de la précarité et la dépendance. Donc dans tout cela le colonisé se sent coupable de ce qui lui arrive. Alors pour réussir sa mission, il faut qu'il soit flexible et tolérant dans une infinité

⁴⁰⁵ La Grande maison, p. 121.

⁴⁰⁶ Le Métier à tisser, p. 40.

⁴⁰⁷ Ibid., p. 137.

de choses le concernant directement ou indirectement. Ce que les fellahs soupçonnent au fond d'eux-mêmes a besoin d'être clairement dit et annoncé.

En effet, le plus grave danger, qui menace le colonisé, réside dans son accoutumance au laisser aller, au malheur et au mépris qui l'empêchent de réagir chaque fois qu'il subit une offense ou une humiliation blessante qui l'atteint dans son amour propre. Omar inquiet de cette situation qu'on peut qualifier de « passive » qui le dérange énormément, pour s'apaiser l'esprit, il accoste Comandar juste pour lui poser quelques questions concernant les arrestations répétées et les tueries perpétrées çà et là. L'enfant se demande ébahit : pourquoi les fellahs subissent sans réagir ? Tous ses interlocuteurs interrogés ne parviennent pas à lui donner une réponse nette et convaincante, toutefois le sujet demeure impénétrable et d'une opacité qui ne cesse de s'épaissir de jour en jour :

« Comandar, pourquoi ont-ils arrêté ces hommes ?

- *Parce que, cher enfant, nous sommes coupables à leurs yeux.*
- *Mais pas toujours ... Qu'ils punissent les coupables, et non ceux qui ne le sont pas.*
- *Mais, fils, nous sommes tous coupables, tous autant que nous sommes. Alors ils punissent les uns avec les balles, les autres avec les coups ou la prison ; les uns avec les mots, les autres avec la faim. Ils tuent à chaque geste qu'ils font. Ils chassent les nôtres de la lumière, de la terre qu'ils cultivent ; et nous ne nous apercevons pas. Quand ils nous jettent à la face un de nos morts, alors là seulement nous comprenons. »⁴⁰⁸*

Comandar, ce vieil homme sage et perspicace sait pertinemment qu'une trop longue habitude du malheur finit par tuer toute velléité de révolte si l'on n'y prend garde :

« Nous avons pitié de cet homme qu'ils ont tué, nous avons honte devant lui. Mais nous aussi, on nous chasse peu à peu vers la tombe... nous sommes prêts à y descendre, sans proférer une parole, sans lever le petit doigt. »⁴⁰⁹

Omar continue à interroger Comandar, pour mieux comprendre la situation de ces victimes qui disparaissent à cause de leurs idées généralement. Ceux qui, comme Comandar vont essayer de faire prendre conscience aux autres de leur aliénation et de détruire les abus :

« Comment faut-il faire pour vivre autrement ? Le sais-tu ?

- *Il faut détruire les abus, les enterrer ... S'ils n'existaient pas, il n'y aurait pas plus de raison d'avoir honte devant les vivants que devant ... ces morts*

⁴⁰⁸ Mohammed DIB, L'Incendie, Paris, Ed. Le Seuil, 1954 ., pp.140-141.

⁴⁰⁹ Ibid., pp.140-141.

- *C'est tout ?*
- *Cela suffit, pour commencer.*
- *Mais nous sommes le plus grand nombre. Dit Omar.*
- *Il va de soi que nous sommes le plus grand nombre.*
- *En font partie les maigres et les gros, les petits et les grands, les timides et les hardis [...]. »⁴¹⁰*

Comandar et les autres éveilleurs de conscience savent incontestablement et connaissent parfaitement l'énormité de la tâche qui les attend :

« - Notre nombre est si grand ! Mais il faut une grande patience à nos hommes de cœur qui se préparent à franchir ce premier pas.

- *La parole brûlante et douce de Comandar entrait dans le cœur du garçon comme un long clou.*
- *Mais si personne ne se déclare prêt à mourir, dit Omar, c'est tout le monde qui écopera.*
- *Je n'ai rien dit, répliqua le vieil homme. Il faut que nous soyons liés les uns aux autres comme par une chaîne. »⁴¹¹*

Comandar a prononcé ces mots parce qu'il sait bien que cette étape inaugurale de la reconquête des droits légitimes est, pour le colonisé, la plus importante des tâches et la plus cruciale des étapes qu'il va entreprendre dans son parcours combatif. Parce que cette dernière exige de lui une certaine audace voire une intrépidité qui le somme à éliminer toutes les barricades obstruant son chemin pour renoncer enfin à cette attitude passive d'attente et propulser vers l'avant pour faire face à ce fléau dévastateur.

On ne perçoit pas encore d'une manière lucide et claire de quelles façons on parviendra à une transformation qui sapera l'état ou le statut actuel du colonisé mais on la sent toutefois inévitable : les fellahs de *L'Incendie* se préparent à la confrontation, ils dénoncent les usurpateurs et ils mettent le doigt sur le mal qui les ronge. Quand est-ce que le mot de révolte sera-t-il prononcé ? Sera-t-il imminent ? Certes, ça ne va pas tarder ! Une atmosphère effervescente et houleuse recouvre le hameau de Bni-Boublen quant aux fellahs ils :

« Ont commencé à parler du poids des injustices, à comprendre que les salaires offerts par les colons sont une misère. Ils en parlent à toutes les occasions, pendant le travail et à la pause de midi, quand ils se rencontrent dans un chemin, et le soir dans la cabane dans la cabane où ils retrouvent leurs petits. Au marché qui a lieu le lundi, et durant les longs jours de repos forcé. Peu

⁴¹⁰ Ibid., p. 141.

⁴¹¹ Ibid.

à peu l'irritation grandit. La campagne entière vit dans une atmosphère qui n'augure rien de bon. »⁴¹²

Dans un autre passage dans le troisième volume de la trilogie *Algérie*. Dans leur atelier de tissage, on se rend compte que les tisserands assistent à une maturation d'esprits : Hamza se rend compte qu'on a fait de lui un homme différent des autres lorsqu'il prend la parole il dit : « *Avec ce que nous connaissons de la vie ! déclara Hamza. Nous ne sommes pas des hommes comme les autres. »*⁴¹³ Ou encore dans un autre passage ajoute-t-il : « *Des gens parvenus au point où ils ne sont rien, où ils sont zéro, des gens comme ça, ne pourraient faire qu'une chose... réclamer tout. »*⁴¹⁴ Toujours dans *Le Métier à tisser* cette question récurrente qui revient dans le débat et qui s'impose aux tisserands : « *Nous sommes descendus trop bas. Nous ne pourrions redevenir des hommes par les voies ordinaires ; nous nous verrions obligés de bouleverser le monde. »*⁴¹⁵ Le colonisé s'insurge et proteste contre le malheur auquel on voudrait lui faire admettre qu'il est condamné et que cela relève de sa destinée. Un des tisserands proteste en disant :

*« Il faut parler clairement, ne pas tout mettre dans le même sac. Et surtout ne me faites pas croire que je suis comme celui qui possède la moitié d'une province. Ne me faites pas croire non plus que je souffre... parce que je suis né pour souffrir. Je suis un homme comme un autre ! »*⁴¹⁶

Ayant donc compris que son malheur a une cause extérieure à lui et rejette l'hypothèse contraire si conforme aux vues du colonisateur, à son tour le colonisé va essayer de donner un nom à ce mal qui le harcèle depuis sa naissance, pour pouvoir ensuite le combattre et mettre un terme. Il veut absolument connaître le « comment » et le « pourquoi » des choses » :

*« On a des idées, c'est sûr. Mais elles ne sont en rien bizarres. Des idées qu'on a assez de cette faim, que c'en est trop. On veut savoir le comment et le pourquoi des choses. C'est des idées, ça ? C'est peut-être des idées. »*⁴¹⁷

Pourquoi sommes-nous pauvres ? Se demande souvent Omar qui pressent que c'est la question « fondamentale » de son questionnement, Omar n'est ni dupe ni naïf, il refuse les réponses infondées telles « c'est notre destin » ou bien « Dieu sait. » Par conséquent, pour Omar ces réponses sont jugées illégitimes et insatisfaisantes :

⁴¹² L'Incendie, p. 30.

⁴¹³ Le Métier à tisser, p. 63.

⁴¹⁴ Ibid., p. 64.

⁴¹⁵ Ibid., p. 65.

⁴¹⁶ Ibid., p. 63.

⁴¹⁷ La Grande maison, p. 173.

« Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : c'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ? Omar ne comprenait pas qu'on s'en tînt à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse ? Voudaient-elles la tenir cachée ? N'est-elle pas bonne à dire ? Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à cacher ; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérilité, connaissait tous les secrets. Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils peur ? »⁴¹⁸

Cette réflexion sur les causes du mal vécu est une étape très importante qui conduit à son tour à la prise de conscience ainsi que le constate Hamid Saraj qui se réjouit du fait que le problème soit posé sur son véritable terrain lorsque Bensalem Adda, un fellah de Bni Boublen, demande lors d'une discussion qu'il a eu avec Hamid Saraj de cerner et d'élucider le problème en question en crevant l'abcès et de pouvoir appeler les choses par leurs propres noms sans complaisance et sans détour :

« Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ? Tout ce que vous dites est avisé et sage. Mais à quoi cela sert-il ? Vous ne prononcez pas un mot de ceux qui sont là pour notre malheur. C'est d'eux que vient tout notre mal ! Si vous nous parlez du mal et que vous ne dites rien des responsables, vous ne faites qu'user votre salive. Nous sommes tristes, je me le dis aussi dans ma tête ; c'est que nous nous intéressons trop à notre mal, et pas assez à son origine. Alors que c'est justement des responsables qu'il faudrait parler. »⁴¹⁹

Ce qui se dit à ces hommes (aux fellahs) après avoir passé une grande partie de leur vie à travailler et à subir l'exploitation du colon, apparaît comme une évidence banale aux uns et aux autres, à une génération comme à une autre, cependant la lamentation sur son sort de colonisé n'est pas en mesure ni suffisante pour apporter un changement à la situation vécue par ces victimes. Désormais le problème se pose en termes d'efficacité : il semble qu'on en soit arrivé au moment où rien ne peut plus rester tel qu'il est ; le temps des plaintes et des lamentations est révolu. Cela prend forme, par exemple, à travers cette impatience de Hamedouch devant l'attitude de ses collègues de travail qu'il juge avec une sévérité acerbe et d'une voix gonflée de mépris, il gronda : « *Des déchets ! Cette cave est pire qu'un caniveau, c'est de la vraie pourriture.* »⁴²⁰ « *Mais il serait malhonnête de dire : "Nous ne voulons pas de ceci" si on ne fait rien contre ; il serait malhonnête de se plaindre...* »⁴²¹

⁴¹⁸ La Grande maison, p. 117.

⁴¹⁹ L'Incendie, p. 88-89.

⁴²⁰ Le Métier à tisser, p. 184.

⁴²¹ Ibid., p. 186.

Dans sa logique intransigeante, notre personnage du *Métier à tisser* ne voit qu'une seule et ultime alternative : ou bien on accepte cet ordre dont on sait qu'il est mauvais et dans ce cas on se tait à jamais ou bien on ne l'accepte plus et alors, on fait quelque chose pour qu'il change, et lors de son discours fougueux, il oppose les amateurs du discours verbal aux hommes d'action : « *parler, dit-il, c'est plus beau, et plus facile qu'agir.* »⁴²² S'adressant à Ocacha « *l'homme d'un rêve !* »⁴²³ Il dit son mépris des mots et le peu de confiance qu'il leur accorde :

« *Tous ceux que je vois se mettre en frais, se dépenser en paroles généreuses, ne font que cracher en l'air. Ils se trompent, et nous trompent ! Leurs discours ne remueront pas le plus petit caillou du chemin. Et s'ils disent le contraire, ils mentent.* »⁴²⁴

Pour ce tisserand, la nécessité de l'action s'impose, la réaction et la mouvance deviennent une véritable Obsession : « *Il faut d'abord agir !* »⁴²⁵ ; « *Il n'y a que l'action qui paye !* »⁴²⁶ Chez lui, ce besoin d'agir n'apparaît pas comme l'aboutissement d'une longue réflexion mais s'impose à lui immédiatement et avec violence parce qu'il a compris qu'à la violence du fait colonial, on ne peut opposer qu'une autre violence et que toute autre solution adoptée sera vaine et inappropriée. De ce fait, Franz Fanon en parle, en effet, son point de vue ne fait que valider ce qu'on vient de dire en se partageant la même conception du problème posé : « *Le colonialisme est la violence à l'état de nature et ne peut s'incliner que devant une plus grande violence.* »⁴²⁷

À travers l'écrit, on pressent aussi dans ce désir d'agir de Hamedouch et d'une façon plus large du colonisé, la volonté de prendre son destin en main, d'avoir prise sur lui, de ne plus laisser personne décider de son sort sans intervenir comme s'il n'était que l'objet qu'on essaye de faire de lui. L'action est perçue comme un moyen de recouvrer sa dignité, d'être « *moins en désaccord avec soi-même.* »⁴²⁸ Et d'imposer à l'autre une image de soi-même opposée à celle dans laquelle le colonisateur a voulu figer le colonisé « *Nous devons être terribles ! Terribles non seulement par notre aspect, mais par notre caractère. Vaincus ou vainqueurs, peu importe, pourvu que nous soyons terribles...* »⁴²⁹ Déclare Hamedouch refusant même d'envisager le résultat de son action à laquelle il donne

⁴²² Ibid., p. 191.

⁴²³ Ibid., p. 164.

⁴²⁴ Ibid.

⁴²⁵ Ibid., p. 172.

⁴²⁶ Ibid.

⁴²⁷ F. FANON, *Les damnés de la terre*, cahiers libres n° 27-28, Paris, Maspero, 1961, p. 47.

⁴²⁸ *Le Métier à tisser*, p. 167.

⁴²⁹ Ibid., p. 172.

la priorité sur la réflexion comme s'il craignait que celle-ci ne vînt tempérer ou tuer cette impulsion qui débouche sur l'action :

« C'est bien, Hamedouch, tu en tueras un, et même plusieurs. Et après ... qu'est-ce que tu feras ?

- *Ce n'est pas maintenant qu'on doit penser à ce qui se passera après ! Comment ne comprends-tu pas ça ? On y pensera après. Il faut d'abord agir ! »⁴³⁰*

« Personne ne peut songer à détruire quoi que ce soit, dit Omar, rejoignant les plus secrètes pensées de son camarade, avant d'être certain de le remplacer par quelque chose de meilleur. »⁴³¹

Étant sur le bon chemin qui mène à la prise de conscience et à l'engagement, le colonisé ayant successivement franchi deux étapes, il sait qu'il est exploité et qu'il doit faire quelque chose s'il veut mettre un terme à l'exploitation, s'il veut « *que le monde cesse d'être outragé.* »⁴³² Va, lentement, s'apercevoir et arriver à une certaine conscience de classe. On constate cette évolution dans *L'Incendie* où on voit que la misère dépasse largement le cadre de la campagne dibienne de Bni Boublen. Il apparaît d'abord qu'il existe un lien de similitude entre la misère de la campagne et celle de la ville : l'accident survenu au fellah employé chez le colon employeur Marcous révèle à Omar que : « *Le rapport qui existait entre cette mort et la pauvre fatigue de sa mère, entre le sort des fellahs et la faim de Dar-Sbitar ; il revoyait les policiers qui avaient envahi un matin Dar-Sbitar.* »⁴³³ Ayant des traits communs, les habitants de Dar-Sbitar et les fellahs se partagent une misère commune, vécue pareillement en ville et à la campagne, mais ayant aussi des ennemis communs ; ici et là-bas ceux qui s'allient contre eux sont les mêmes et poursuivent un même but : les policiers qui recherchent Hamid Saraj en fouillant Dar-Sbitar ou les gendarmes enquêtant sur la mort de l'ouvrier M. Marcous ordonna :

« - Il faudrait apporter une bâche de la ferme et le recouvrir en attendant que les gendarmes arrivent, Ils ne tarderont pas à être ici. Que tous ceux-là retournent à leur travail. Prenez un ou deux d'entre eux pour les formalités. Ne les laissez pas trop parler. J'expliquerai moi-même aux gendarmes. »⁴³⁴

Et qui finiront par « comprendre » que « *“l'accident” est dû à l'imprudence de l'indigène.* »⁴³⁵ Les gendarmes qui représentent l'autorité colo-

⁴³⁰ Ibid., p. 171-172

⁴³¹ Le Métier à tisser, p. 186.

⁴³² L'Incendie, p. 88.

⁴³³ Ibid., p. 77.

⁴³⁴ L'Incendie, p. 76.

⁴³⁵ Ibid., p. 76.

niale sont là pour protéger l'ordre établi par cette minorité qui tient par-dessus tout « à ce que rien ne change. »⁴³⁶ Ayant conscience mutuellement d'appartenir à un même groupe de victimes, ils se demandent alors « de quelle manière les gens de la ville accepteraient de se mettre d'accord avec les fellahs. »⁴³⁷ En effet, apparaît dans le même temps la nécessité d'une union de tous pour « secouer toute la vermine qui (les) mange. »⁴³⁸ Comme dit Ba Dedouche qui ne doute en rien que cette alliance entre les citadins et les fellahs rende possible « le passage vers un monde plus facile. »⁴³⁹ Il craint cependant qu'elle ne soit pas réalisable car, pour lui, ville et campagne sont deux mondes tellement différents qu'il veut qu'on lui explique (on retrouve, ici, un thème récurrent à travers toute la trilogie dibienne : le grand espoir mis en ceux qui « savent » :

« Tant il est vrai que chez nous la science bénéficie d'une grande vénération, si grande que parfois elle se laisse facilement abuser par de faux savants, comme par de mauvais prophètes. »⁴⁴⁰

Dont on attend qu'ils apportent des explications et qu'ils rendent cohérent le monde dans lequel on vit, le respect qu'ils suscitent et la confiance qu'on place en eux parce qu'ils éclairent :

« Ceux qui n'ont pas encore appris à parler... Mais quand nous rencontrons des hommes qui nous en font part avec cette science, qui ne ramènent pas des histoires de loin pour nous embrouiller, nous savons répondre : c'est cela. Parce que nous comprenons. Dans leur bouche notre vie est bien comme ils l'expliquent. Ils nous inspirent confiance. Ces hommes, dans les paroles desquels nous nous reconnaissons, nous pouvons parler, marcher avec eux. Nous pouvons aller de l'avant avec eux. »⁴⁴¹

Comment on arrivera à cette alliance qu'il espère et dont beaucoup attendent qu'elle leur fasse faire un pas en avant :

« S'il se trouve des hommes, dit Comandar, à la campagne comme à la ville, qui se lèvent pour frayer la voie à une nouvelle existence, alors il n'y aura plus de différence entre la ville et la campagne. »⁴⁴²

Seulement une solidarité solide et réelle peut être efficace pour réunir les deux milieux : citadin et rural, cette coalition représente une prouesse dans la conscience de classe. Quand les deux parties complémentaires réalisent que sépa-

⁴³⁶ Ibid., p. 78.

⁴³⁷ Ibid., p. 81.

⁴³⁸ Ibid.

⁴³⁹ Ibid., p. 82.

⁴⁴⁰ La Grande maison, p. 64.

⁴⁴¹ Ibid., p. 122.

⁴⁴² L'Incendie, p. 29.

rément personne « *n'est capable tout seul de changer ce qui est...* »⁴⁴³, qu'une arrestation n'est pas un problème individuel, mais l'affaire de tous, alors s'imposent à eux la nécessité de l'union. Ainsi, quand les fellahs sont arrêtés, les autres savaient quoi penser de ces arrestations et :

« Ce qu'il fallait faire en pareil cas. Ils ne se l'étaient pas dit jusqu'à ce jour, mais c'était comme s'ils avaient tenu conseil depuis longtemps : la main dans la main. Une seule parole. S'unir.

*Muets ils voyaient partir les deux prisonniers, ils étaient tranquilles et savaient tous – nul n'en avait rien dit à son compagnon – ce qu'il fallait faire. Quelques secondes avait suffi : ils en avaient pris note dans leurs poitrines.»*⁴⁴⁴

De même, avant l'arrivée de la police, Ba Dedouche supplie : « *Par le sang qui est entre nous, restons unis. C'est ce qu'il faudrait dire à tout le monde.* »⁴⁴⁵ Ils savent en effet désormais qu'à la coalition des forces de l'ordre, des colons, des gendarmes..., ils ne peuvent opposer que leur union dont ils découvriront la force quand ils se mettront en grève.

La conscience de classe offre ici un double aspect : en découvrant qu'ils appartiennent à un même groupe d'opprimés, ils découvrent aussi que ceux qui les exploitent forment aussi un même groupe à l'intérieur duquel on ne laisse pas voir les différences qui existent, parce qu'elles sont masquées par des intérêts communs.

Dans ce même ordre d'idées le nomme Slimane Meskine qui déclare : « *les colons sont des voleurs, le Caïd est un voleur, les gendarmes sont des voleurs, l'administrateur est un voleur et Messire Kara... un voleur aussi !* »⁴⁴⁶ Vers la fin de la citation, en rangeant dans une même catégorie des gens aussi différents que le colon et Kara, voit bien qu'ils ont des points communs : tous possèdent quelque chose, à quelque degré que ce soit, et s'ils ne l'ont pas toujours effectivement volé, ils l'ont souvent gagné en exploitant les autres. Avec Hamid Saraj l'éveilleur de conscience, les fellahs appréhenderont beaucoup de connaissances qui leur seront utiles, il essaye de les instruire pour qu'ils apprennent à penser convenablement, et les préparent à d'éventuelles responsabilités. Grâce aux at-troupements et réunions renouvelés ils verront s'élargir leur quotient intellectuel et leur horizon. En sa compagnie, il leur fera découvrir l'existence, au-delà des frontières limitrophes et autres de Bni Boublen, il leur parlera des classes sociales opprimées dans le monde, similaire à leur propre groupe : « *Il y en a beaucoup,*

⁴⁴³ Le Métier à tisser, p. 156.

⁴⁴⁴ L'Incendie, p. 36.

⁴⁴⁵ Ibid., p. 132.

⁴⁴⁶ Ibid., p. 67.

chez eux aussi, qui sont comme nous ! Dans leur propre pays ! Et que disent-ils, ceux-là, croyez-vous ? Ils sont contre leurs autorités. »⁴⁴⁷ explique Hamid Saraj à la grande surprise de son auditoire qui n'arrive pas à croire ce qui est raconté : « *Qu'est-ce... qu'est-ce que tu nous dis là ? S'étonne Sid Ali. Je ne peux pas le croire, ya Hamid.* »⁴⁴⁸ Ils sont surtout frappés par le fait que dans ce pays même, la France qui représente pour eux des experts en matière d'exploitation mondiale, exploite ses propres enfants : Les fellahs ont cru que c'était de la pure fourberie, ce qui est dit leur a paru inconcevable et inadmissible. Hamid leur expliquait davantage et avec insistance ce qu'il faut faire et ce qu'il faut savoir. Cependant une petite restriction est apportée : « *ils sont presque comme nous* » dit Hamid Saraj et si les fellahs reconnaissent une analogie certaine, entre leur cas et celui des exploités français, « *ce sont les indigènes de chez eux* »⁴⁴⁹ dit l'un des fellahs. Ils soulignent que « *là, ce sont leurs autorités à eux qui les gouvernent* » tandis qu'en Algérie, « *ce sont des étrangers.* »⁴⁵⁰ Cela les amène à constater que l'exploitation qu'ils subissent pèse plus lourd que celle des autres parce qu'ils la vivent à la fois comme fellahs ou ouvriers agricoles ou ouvriers tout simplement, selon le cas, mais aussi, sinon surtout, comme colonisés, l'exploitation d'une classe par l'autre se doublant, dans un contexte colonial de l'exploitation d'une race par l'autre. Cette restriction apportée est l'idée d'une alliance qui dépasserait le cadre du pays, suggérée par Hamid saraj « *avec ceux qui travaillent, affirme-t-il : "qui souffrent et luttent, l'alliance est indispensable".* »⁴⁵¹ - *n'est pas rejetée : « les indigènes de là-bas et nous, ... il n'y a aucune raison qu'on ne soit pas d'accord. Puisqu'on a les mêmes idées sur les autorités.* »⁴⁵²

Mais cette vision d'ouverture sur le monde extérieur ne peut pas aller plus loin que la reconnaissance de l'existence de classes opprimées et de classes dominantes dans d'autres contrées du monde : « *Eux-mêmes prospèrent sur nous comme de la vermine... mais cette vermine a de hautes pensées. Je suppose qu'elle se ressemble dans tous les pays du monde.* »⁴⁵³ En effet dans ce contexte de l'Algérie coloniale, la revendication aura avant tout un caractère national, ce qui n'exclut pas, par ailleurs, la sympathie pour les autres opprimés du monde.

⁴⁴⁷ Ibid., p. 91.

⁴⁴⁸ Ibid.

⁴⁴⁹ Ibid. ; cf. p. 92 : « comme ça, chaque pays a ses indigènes ? »

⁴⁵⁰ Ibid., p. 92.

⁴⁵¹ Ibid.

⁴⁵² Ibid.

⁴⁵³ Ibid., p. 39.

On voit ainsi comment, en milieu rural, un groupe d'hommes particulièrement défavorisé par une situation économique dégradée, vivant dans des conditions difficiles et ayant sous les yeux le spectacle interminable et permanent de la réussite du colon, en arrive à « *un début de solidarité offensive* »⁴⁵⁴ qui se traduira par la grève à laquelle ils auront finalement recours.

De même que la prise de conscience des fellahs était le résultat d'une évolution au sein du groupe agricole, de même, l'idée de grève ne s'impose aux ouvriers agricoles que lorsqu'ils comprennent que la France ne fait que badiner de leurs revendications légitimes et qu'aucun droit ne leur sera accordé ou reconnu qu'ils ne l'aient arraché de force. À ce moment précis, les fellahs ont compris leur mal et compris ce qui se trame contre eux.

Dib, dans son deuxième volume de la trilogie *L'Incendie*, a réussi d'illustrer de façon exemplaire cet itinéraire qui mène les fellahs du silence à la revendication et à l'affrontement qui les opposera aux colons, les opprimés ont compris qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes comme le dit si bien un fellah : « *Il y a longtemps que notre peuple n'attend plus rien de la France. Ce qu'il veut désormais, il l'exige de lui-même, de son propre fond.* »⁴⁵⁵ La volonté des colonisés de sortir de leur mutisme et de leur apparente passivité pour trouver eux-mêmes les solutions à leur problème. Les ouvriers agricoles qui se mettent en grève, y sont acculés par une misère qu'il leur devient impossible de supporter l'un d'eux dit : « *En avant pour la grève. Nous sommes arrivés au comble de la misère, qu'avons-nous à craindre ?* »⁴⁵⁶ Cette sensation que rien ne peut leur arriver de pire, donne à leur attitude son caractère déterminé et un calme remarquable : « *Les gens de Bni Boublen vivaient dans une attente fiévreuse ; ils gardaient néanmoins leur sang-froid.* »⁴⁵⁷ Leur revendication est vitale, ils le savent parfaitement : « *Nous mourons à petit feu. Nous demandons notre droit à la vie pour nous et nos enfants.* »⁴⁵⁸ « *Moi, mes enfants et ma femme, nous avons tout le temps faim. Si vous me conduisez chez un gargotier, je suis capable de manger tout ce qu'il a.* »⁴⁵⁹ Et, forts de leur bon droit, ils espèrent un résultat encourageant et positif suite à cette action. En fait, elle sera très importante : elle leur montre, en effet, et ils ont besoin de le savoir, eux qui se jugent toujours avec

⁴⁵⁴ VATIN, « Conditions et formes de la domination coloniale en Algérie (1919-1945) », Revue algérienne des sciences juridiques et politiques, volume IV, n° 4, décembre 1972, p. 901.

⁴⁵⁵ *L'Incendie*, p. 91.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 125.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 124.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 125.

sévérité, qu'ils sont « *capables de se dominer, d'agir sciemment.* »⁴⁶⁰ Et ainsi elle oblige le colon à réviser son jugement car : « *Cela, justement, avait pris les colons au dépourvu, qui pensaient que l'affolement et le désordre en un instant feraient perdre la tête aux paysans.* »⁴⁶¹

Cette action prouve aussi que fonctionne une solidarité, certes depuis toujours ancrée dans les mœurs, mais à laquelle le développement des syndicats ajoute une dimension nouvelle : « *les cadres syndicaux réunis à Tlemcen décidèrent de constituer un comité de soutien aux fellahs. Ils lancèrent un appel à tous les travailleurs ; l'organisation de la collecte des fonds de solidarité fut immédiatement entreprise.* »⁴⁶² Et pour souligner aussi, une solidarité bien organisée qu'expriment les délégations et, qui souligne le lien attachant entre ruraux et citadins :

*« Le lendemain matin, deux délégations de travailleurs de la ville : l'une des communaux, l'autre des cheminots, vinrent les saluer et les assurer de leur solidarité. Les cheminots accompagnèrent leur geste d'un versement de 3000 francs. Un syndicaliste, à lui seul, fit don de 500 francs. »*⁴⁶³

C'est dire l'importance que revêt à leurs yeux cette grève et leur résolution de participer à sa réussite ; conscients des difficultés matérielles que les fellahs vont rencontrer, ils vont les aider de la façon la plus efficace en organisant « *la collecte des fonds de solidarité.* »⁴⁶⁴ Cette solidarité peut-être spontanée et venir de l'employeur lui-même quand il est algérien ainsi un métayer, dès le premier jour de la grève vient « *offrir deux sacs de pommes de terre aux grévistes.* »⁴⁶⁵ Et s'engage « *à donner satisfaction à leurs revendications.* »⁴⁶⁶ Déjà avant le déclenchement de la grève, les cultivateurs de Bni Boublen le haut se déclaraient prêts, dans le cas où leurs ouvriers demanderaient des augmentations de salaire, à faire : « *ce qui (était) en (leur) pouvoir pour les aider.* »⁴⁶⁷

Les négociations et les positions s'assouplissent dès que le patron n'est pas un Européen. Il y a cependant des exceptions : Kara, dont on a vu qu'il était un allié de l'administration coloniale, n'envisage pas les choses avec la même commodité et sérénité ; ayant fait sien le raisonnement du colonisateur, il redoute que la satisfaction accordée à une première revendication, n'en entraîne de nou-

⁴⁶⁰ Ibid., p. 134.

⁴⁶¹ L'Incendie, p. 134.

⁴⁶² Ibid., p. 124.

⁴⁶³ Ibid.

⁴⁶⁴ Ibid.

⁴⁶⁵ Ibid.

⁴⁶⁶ Ibid.

⁴⁶⁷ Ibid., p. 41.

velles : « *Ils deviendront de plus en plus exigeants. Ce sera donc de votre faute ... il suffit que vous leur donniez l'avantage d'un poil.* »⁴⁶⁸ Kara est incapable et dans l'impossibilité d'admettre ou de reconnaître que les ouvriers réclament un dû et non une aumône. La grève tire aussi son importance de la valeur d'exemple qu'elle revêt : faisant tâche d'huile, elle va toucher de plus en plus d'ouvriers :

*« Après trois jours, à Hennaya seulement, ils étaient un millier qui avaient suspendu tout travail. Les ouvriers de Négrier s'organisaient à leur tour. Prêts à les suivre, il y avait encore ceux d'Aïn el hout et de Tahamamit. La grève gagnait de proche en proche. »*⁴⁶⁹

La force du colonisé est découverte en même temps par lui-même et par l'autre :

*« Les ouvriers agricoles de la région avaient fait grève : il en était résulté beaucoup de bruit, et les cultures étaient demeurées en plan. Or ç'avait suffi pour que perdent la tête tous ses colons si sûrs de leur force, dont le pouvoir paraissait si bien établi. »*⁴⁷⁰

Plus que leur revendication, c'est leur union et leur organisation qui constituent le véritable danger pour la colonisation et pour ses alliés comme Kara, par exemple, qui exprime cette peur d'une manière non déguisée :

« Ils disent qu'ils ne sont pas suffisamment payés. Admettons. Moi, je serais d'accord, je serais prêt à le reconnaître si... le souffle suspendu, il tendit le cou. Il rapprocha son visage jusqu'à toucher ceux des deux hommes, qui restaient immobiles. Il les examina en dilatant ses prunelles.

*[...] si cet ennemi de Dieu qui s'appelle Hamid Saraj n'entraînait pas avec lui l'ensemble de nos fellahs. C'est cela qui est grave. Pourquoi se mettent-ils tous d'accord ? S'ils demandaient simplement à être payés un petit peu plus, ça pourrait paraître juste, il n'y aurait pas grand mal. Mais s'ils se groupent, s'ils se liguent ? C'est à ça qu'il faut réfléchir : c'est ça l'important. Et non pas qu'ils réclament un ou deux francs de plus. Or c'est Hamid Saraj qui leur a mis en tête l'idée de se grouper. Ils n'y auraient jamais pensé d'eux-mêmes, l'idée ne leur en serait même pas venue. Sans lui, ils ne seraient pas comme ils le sont à l'heure actuelle : tous unis. Mais qu'espèrent-ils ? »*⁴⁷¹

Et il essaie, en vain du reste, de convaincre les autres cultivateurs du danger qui les menace :

« Effectivement ! Avec des gens comme lui, on verrait tous les meurt-de-faim de la ville donner la main aux meurt-de-faim de la campagne et se mettre d'accord. Je vous dis que ça, c'est un danger pour nous, un grand danger, et

⁴⁶⁸ Ibid, p. 41.

⁴⁶⁹ Ibid., p. 124

⁴⁷⁰ Ibid., p. 179.

⁴⁷¹ Ibid., p. 40.

vous ne semblez pas vous en rendre compte ! Quand vous vous réveillerez de votre sommeil, de votre confiance ? »⁴⁷²

Prédit-il, pressentant l'union de ceux qui ne sont pour lui que des gueux mais dont il devine, avec une lucidité aiguisée par la peur pour ses intérêts, qu'ils peuvent renverser un système dont il est solidaire. Donc, grèves et manifestations illustrent un véritable danger que représentent les nouveaux colonisés réclamant désormais leurs droits légitimes et dont la révélation produit une appréhension terrible et profonde chez l'un et l'autre protagoniste du drame colonial. Ce sentiment de force, de danger que l'on représente pour le colonisateur vient de la présence des autres autour de soi, d'une cohésion populaire née de la communauté des souffrances et des revendications : « *Ils ont peur de ceux qui ont faim* »⁴⁷³, déclare l'un des personnages de *La Grande Maison*, soulignant le paradoxe de la situation coloniale qui maintient la plus grande partie des colonisés dans un état perçu néanmoins comme dangereux.

Toutes ces tensions, ces espoirs puis ces désillusions, la remise en cause de la présence française, la contestation de sa légitimité, le refus de la situation d'infériorité et de dépendance, On retrouve ici l'idée développée par Dib, de la nécessité d'une union de toutes les victimes : la période pendant laquelle se situent la plupart des événements de la trilogie c'est-à-dire les romans qui forment notre corpus, est, en Algérie, une période d'une intense fermentation.

Si comme on l'a vu, Dib s'attache essentiellement à montrer l'évolution des hommes, la prise de conscience et la lente montée de la revendication paysanne, d'autres vont au contraire vont privilégier la résistance du milieu citadin. Il faut toutefois préciser qu'il n'y a pas de barrières étanches entre la ville et la campagne mais que dans tous les romans un mouvement de la ville vers la campagne et de la campagne vers la ville interdit de séparer le milieu rural du milieu citadin. Alors que dans la campagne, telle que le décrit Dib, par exemple, il n'y a que deux groupes en présence, ceux qui possèdent la terre et ceux qui sont employés sur cette terre, et que la résistance ne peut revêtir qu'une forme, l'opposition du fellah au colon, à la ville, la situation est plus complexe. En effet, l'existence de groupes sociaux détermine un éventail de tendances de la plus modérée à la plus radicale.

⁴⁷² Ibid., p. 43.

⁴⁷³ *La Grande maison*, p. 170.

Chapitre IV. Rapports et attitudes entre colonisateur et colonisé

IV.1. La répression

« Quand on réfléchit aux efforts qui ont été déployés pour réaliser l'aliénation culturelle si caractéristique de l'époque coloniale, on comprend que rien n'a été fait au hasard et que le résultat global recherché par la domination coloniale était bien de convaincre les indigènes que le colonialisme devrait les arracher à la nuit. Le résultat, consciemment poursuivi par le colonialisme, était d'enfoncer dans la tête des indigènes que le départ du colon signifiait pour eux retour à la barbarie, encanaillement, animalisation. Sur le plan de l'inconscient, le colonialisme ne cherchait donc pas à être perçu par l'indigène comme une mère douce et bienveillante qui protège l'enfant d'un environnement hostile, mais bien sous la forme d'une mère qui, sans cesse, empêche un enfant fondamentalement pervers de réussir son suicide, de donner libre cours à ses instincts maléfiques. La mère coloniale défend l'enfant contre lui-même, contre son moi, contre sa physiologie, sa biologie, son malheur ontologique. »⁴⁷⁴

Pour ressasser les souvenirs de l'époque immémoriale, il importe de replonger dans l'enceinte historique, pour glaner de cette aire temporelle une expression récurrente que le colonisateur utilisait autrefois pour rabaisser et humilier davantage le colonisé qui n'arrêtait pas de subir le mépris de celui-ci.

Dans le contexte colonial, cette expression qu'on n'arrêtait pas de répéter est devenue le secret de polichinelle. Cette brève phrase au sens péjoratif concerne l'aspect comportemental de l'opprimé. Dans ce stéréotype précis le colonisé est comparé à une bête de trait ou à une bête de somme rétive qui n'avance pas. Donc par analogie, on peut dire que le seul et ultime langage qu'appréhende le colonisé de façon générale et l'Arabe de façon particulière est celui qui repose sur la violence et la répression. Pour l'opresseur, ces recours sont très usuels dans le contexte colonial tout comme la prison d'ailleurs. En effet, c'est ce que préconise en 1896 Hugolin : *« Étant donné le caractère des indigènes, il n'y a qu'un remède possible (à l'insécurité), la répression dure et prompt. »*⁴⁷⁵ Cette répression est une constante du système dont la finalité est la soumission du colonisé. C'est, dans la mentalité du colonisateur, un jugement qui ne variera pour ainsi dire pas, du début à la fin de la période coloniale et illustre la plus profonde méconnaissance, le plus total mépris de l'autre.

L'action de certains hommes qu'on appelle les éveilleurs de conscience s'avère dangereuse pour la dite administration coloniale car *« il[s] avai[ent] des*

⁴⁷⁴ Frantz FANON, *Les Damnés de la terre*, 4^e partie : sur la culture coloniale, p. 150.

⁴⁷⁵ Ch.-R. AGERON, *L'Histoire de l'Algérie contemporaine*, op. cit., p. 556

idées qui [leur] couraient dans la tête. »⁴⁷⁶ Et veulent faire parvenir les autres à la prise de conscience ; ceux-là « *essayai[ent] de le faire comprendre aux autres.* »⁴⁷⁷ Qu'ils sont exploités et surveillés, en particulier le cas de ce militant dont on a déjà vu le rôle dans la trilogie *Algérie*, Hamid Saraj qui est constamment sous la surveillance de la police française : « *Un beau jour, il (Hamid) réapparut. La police surveilla ses allées et venues.* »⁴⁷⁸ Et il est « *convoqué fréquemment au commissariat.* »⁴⁷⁹ Jusqu'au jour où on finit par l'arrêter : « *il a été arrêté. Ma fille Z'hor, que voici, a vu les gendarmes lui mettre les chaînes aux mains.* »⁴⁸⁰ Ou encore : « *Hamid Saraj venait d'être appréhendé avec plusieurs fellahs. On ne parlait à la campagne que de ces arrestations.* »⁴⁸¹ À ces hommes on impute à crime ce rôle d'éveilleur qui risque de conduire de plus en plus d'hommes à remettre en question la domination coloniale : « *Elles disent qu'on en a mis déjà plusieurs en prison dans chaque ville, reprit-elle (Tante Hasna). Ces hommes font de la politique et troublent l'esprit des gens. Une fois là où ils doivent être, tout le monde sera tranquille.* »⁴⁸² – déclare Lalla (Tante Hasna) qui a fait sien le langage du colonisateur parce qu'elle fait partie de ceux qui possèdent quelques privilèges et ne souffrent pas outre mesure de la situation.

Tous ceux qui veulent le changement, qui en parlent sont passibles de prison. « *L'inspecteur Nefnaf lève l'index à la hauteur de son nez, écarquille les yeux, et daigne ouvrir la bouche : "vous êtes tous, là-bas, des ivrognes, des voleurs et le diable sait quoi encore ! Le mieux serait de jeter votre troupeau galeux en prison".* »⁴⁸³ Ceci est la réplique d'un inspecteur de police quand on lui rapporte les propos d'un tisserand qui affirme l'impérieuse nécessité d'un changement. Mais quand il apparaît au colonisé qu'on envoie les hommes dont le seul tort de dire la vérité, les paroles de Aïni et son indignation le prouvent lorsqu'elle dit : « *on ne met pas un homme en prison parce qu'il prononce une parole juste !* »⁴⁸⁴, dans ces circonstances la prison perd son caractère infâmant chez le colonisé. Dans ce même contexte on peut citer aussi les propos d'une autre voisine d'Aïni lorsqu'elle apprend que la police recherche Hamid Saraj en di-

⁴⁷⁶ Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952., p.67.

⁴⁷⁷ *La Grande maison*, p. 60.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 69.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 108.

⁴⁸² *Ibid.*, p. 85.

⁴⁸³ *Le Métier à tisser*, p. 130.

⁴⁸⁴ *La Grande maison*, p. 60.

sant : « *il n'y a plus de déshonneur à aller en prison maintenant, expliqua Zina. Si on y jette cet homme ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui.* »⁴⁸⁵

Par ces arrestations illégales et ces enquêtes interminables, l'autorité coloniale perd sa légitimité. Si elle en avait eu une auparavant, pour le colonisé la prison est devenue familière et insignifiante. Ce supplice a perdu sa crédibilité et son caractère correctionnel, les Algériens ne sont plus dupes, ils ont compris les complots et les intrigues qui se tramaient contre eux pour les maintenir assujettis à ce système colonial despotique et pour faire régner une atmosphère de crainte au sein de la société indigène. Cela se dessine dans le passage suivant :

*« Les fellahs savaient quoi penser de ces arrestations et ce qu'il fallait faire en pareil cas. Ils ne se l'étaient pas dit jusqu'à ce jour, mais c'était comme s'ils avaient tenu conseil depuis longtemps : la main dans la main. Une seule parole. S'unir. [...] Les prisonniers n'avaient pas répondu, non plus, à celui qui les avait hélés amicalement. Il faut comprendre ce que c'est que d'être prisonnier. A leur place, vous en auriez fait de même. Marcher avec des menottes aux poignets, ça n'arrive pas tous les jours aux honnêtes gens. Ils n'avaient pas répondu. C'était la première fois que ça leur arrivait. Ils ne savaient que penser, ni que faire. Non, on ne pouvait pas dire qu'ils avaient honte, ni qu'ils baissaient les yeux. »*⁴⁸⁶

Quand les gendarmes emmènent deux paysans menottes au poing, les plus gênés ne sont pas les prisonniers mais les gendarmes, –on assiste alors au renversement des rôles, entre le tortionnaire et sa victime.

*« Les gendarmes, eux, s'en allaient sans jeter un seul coup d'œil à droite ou à gauche. Ils conduisaient les deux hommes quelque part où ils se croyaient les maîtres. Mais là, aux champs, au village, à la ville, comme en prison : c'était la même chose. Ces hommes étaient toujours dans leur pays. On les déplaçait d'un coin à un autre, mais ils restent chez eux. Les gendarmes ne comprenaient pas évidemment pas cela. Ils n'étaient pas de ce pays. Peut-être était-ce la raison qui faisait qu'ils se sentaient obligés de partir de cette façon. Pas fiers du tout. Hé quoi ! N'étaient-ce pas eux, pourtant, qui avaient la force ? Mais quelle force ? »*⁴⁸⁷

D'ailleurs, la prison, les condamnations arbitraires et les différents supplices et menaces subis ne sont pas ce qui peut arriver de pire au colonisé. Outre la perte de la liberté et le martyre, ce que l'on redoute le plus, c'est cet impitoyable colonisateur pour qui les hommes ne sont que des joujoux vils et banals pouvant disparaître sans que personne ne se manifeste : « *la police opérait dans le quartier pour mille raisons : des jeunes gens et des hommes mûrs furent em-*

⁴⁸⁵ Ibid., p. 61.

⁴⁸⁶ L'Incendie, p. 36.

⁴⁸⁷ Ibid., p. 37.

menés ainsi, qu'on ne revit plus. »⁴⁸⁸ Ces mystérieuses disparitions ne font qu'aggraver l'inquiétude des colonisés. Le cas de ce misérable locataire de Dar-Sbitar, Lekhal Mohammed est un exemple qui brosse cette douloureuse réalité :

*« N'était-il pas un homme que tout le monde connaissait en ville ? N'a-t-il pas été arrêté dans la rue le mois passé sans qu'on en sache la raison ? Et quelques jours après, sa femme n'est-elle pas allée à la maison de la sûreté ? Elle voulait prendre de ses nouvelles et lui porter à manger. Qu'elle ne fut pas sa surprise de voir sortir le vieux médecin Vertuel –elle disait Bertouel. Et Bertouel n'est-il pas le médecin des morts ? L'après-midi un cadavre était transporté à l'hôpital militaire. Lekhal n'avait jamais eu affaire à la justice jusqu'à ce jour. Il est arrivé dans les locaux de la police en bonne santé. Il en est ressorti trois jours après, mort. »*⁴⁸⁹

Sous l'emprise et l'empire coloniaux, les gens craignent les autorités policières non parce qu'on a quelque chose à se reprocher, mais parce que le colonisateur manifeste sur le colonisé une intense pression dans le but de l'intimider et d'installer en lui une sorte d'anxiété permanente qui le plonge dans l'inaction. De cette façon hypnotique et avec cet état d'engourdissement ou d'abolition de la volonté, le colonisateur contrôlera de près l'indigène et assurera pour autant la sauvegarde de ses propres intérêts. La justice et la police comme l'avait crié haut le personnage dibien Ben Sari sont faites uniquement pour les protéger :

*« Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et nous mater. Aux yeux d'une telle justice, je suis toujours coupable. Elle m'a condamné avant même que je sois né. Elle nous condamne sans avoir besoin de notre culpabilité. »*⁴⁹⁰

Ce mépris malveillant et cette hostilité éternelle du colonisateur torturent le colonisé intensément du fait que les autorités coloniales recherchent le plus insignifiant des prétextes pour intervenir et sévir. A vrai dire, l'autorité française redoute et repousse épouvantablement ceux qui s'opposent à elle, cependant en contrepartie elle essaye d'apaiser cet effet de peur en donnant à penser ou en faisant croire aux opprimés que toute initiative de révolte de leur part est vouée à l'échec et que l'appareil répressif est en mesure de déjouer toute manœuvre qui a tendance à déstabiliser le pouvoir en place. On retrouve ces révélations inamicales et ce discours menaçant chez un représentant de l'administration coloniale, il s'agit tout simplement du sous-préfet qui cache sournoisement son appréhension en s'adressant à l'acolyte Kara Ali : dans son discours, le sous préfet essaye de rabaisser et de dévaloriser l'impact de la révolte lorsqu'il qualifie les adver-

⁴⁸⁸ La Grande maison, p. 52.

⁴⁸⁹ Ibid., p. 108.

⁴⁹⁰ Ibid., p. 52.

saires de la France ou les insurgés, de « *ramassis de séparatistes dangereux ou de rêveurs imbéciles. Ils font ce qu'ils peuvent pour troubler l'esprit des honnêtes gens. Il y a là une malhonnêteté qui n'est pas belle.* »⁴⁹¹ Effectivement, pendant cette période de la colonisation, on pouvait agir, sévir et incriminer les gens pour des motifs dérisoires et insignifiants. La répression du colonisé est toujours prioritaire dans l'ordre du jour du colonisateur, celle-ci faisait partie intégrante dans les projets de l'administration.

Hormis la population franco-européenne, on trouve aussi la population restreinte d'indigène collaboratrice avec l'autorité coloniale. Cette minorité d'indigènes comprend divers catégories parmi elles on cite : Caïd, garde-champêtre, agent de l'ordre... que l'administration coloniale utilise mais à qui elle ne saurait donner trop de prérogatives. Cette autorité répressive octroie à ces agents-là maintes possibilités d'action, dans *L'Incendie*, Slimane Meskine qui raconte l'histoire de son propre père qu'on sépara de sa famille, déloyalement à cause d'un égoïste Caïd il dit :

*« Pour un cheval ! Mon père n'avait jamais voulu en faire don au Caïd... pour un malheureux cheval mon père a été enlevé à sa famille. Ils l'ont envoyé casser les pierres sur les routes de Cayenne [...]. Sa femme, son village, ses enfants ne l'ont plus revu. »*⁴⁹²

Abusant de son statut au sein de la hiérarchie coloniale et pour sa satisfaction personnelle, ledit Caïd peut s'appropriier les biens d'autrui sans la moindre gêne et même faire emprisonner un homme innocent pour une « *simple bête* » qu'on a qualifié de « *richesse trop lourde à porter* » et qu'on a estimé que c'était trop pour un fellah. Les conséquences de cet acte criminel et irresponsable sont les suivantes : La vie de toute une famille a basculé ; l'avenir d'un homme se trouve brisé ; Sa famille condamnée à errer sur les routes et à survivre d'eau et d'herbes sauvages et de la charité des « *bonnes gens* ». Cela est illustré par les propos de l'enfant de la victime, qui n'a pas hésité à se confier ouvertement pour dénoncer les coupables. Ce légitime aveu enfantin nous est révélé dans le passage suivant dans *L'Incendie* :

« Ma mère ne pouvait ni manger ni dormir en pensant à nous, ses enfants. Elle s'attendait tous les jours à le voir revenir. [...] nous avons quitté le village. Nous n'avions ni pierre ni arbre qui fussent à nous. Nous partions sans regret. La terre de Dieu est suffisamment grande. Nous emportons l'affection du village. C'était assez pour réchauffer notre cœur. Il était dit que nous parti-

⁴⁹¹ *L'Incendie*, p. 103-104.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 69.

rions : il fallait partir. Nous avons déjà marché plusieurs jours. Pour boire, nous puisions l'eau des sources ; pour manger, ça n'était pas aussi facile. »⁴⁹³

Cette montée spectaculaire et vertigineuse d'agressions, d'offenses et de répression de la part de l'autorité coloniale s'accroît et s'amplifie de jour en jour que Dieu donne la vie, ce nombre infini d'offenses contribue d'une façon immanquable à éveiller la population indigène de sa grande torpeur, le colonisé suite à ces attaques répétées sera en mesure de comprendre pertinemment que la colonisation n'est que répression et injustice. L'orphelin de père, Slimane Meskine nous révèle cette image et conclut en disant que : « *Pour dépouiller mon pauvre père et nous disperser aux quatre coins du monde, il n'avait pas fallu plus d'une parole.* »⁴⁹⁴ En effet, cette force au service de l'ordre colonial se présente sous deux aspects bien distincts : pour les uns elle est protectrice et gardienne d'intérêts ; pour les autres, elle n'est que source d'ennui et de malheur qui harcèle abominablement la société indigène. Cependant, le désir de vengeance reste une envie prépondérante qui assouvi la passion du colonisateur.

La mort de M. Ricard par un indigène symbolise une atteinte fatale à la souveraineté française, c'est un acte osé de la part de l'Arabe. En effet, différentes mesures punitives et correctionnelles seront prises pour sévir les coupables. Dans cette atmosphère d'injustice et d'amertume, de grands châtements seront infligés dans le territoire adverse. La chasse à l'homme est lancée. En effet, la notion d'atteinte à la sûreté de l'Etat va être étendue aux actes les plus criminels et les plus sanglants. Sans aucun doute, cela représente un prétexte original et valable pour une éventuelle intervention militaire :

« Quelqu'un avait adressé une parole aux captifs, de loin, en signe d'amitié. Mais les gens se doutaient bien que les autorités, tous ces derniers temps, n'attendaient d'eux qu'un geste. Ça crevait l'œil. Ils n'auraient pas mieux demandé, autorité, police et colons, qu'ils lèvent le petit doigt seulement. Ah ça, ils n'auraient pas mieux demandé. Les fellahs l'avaient compris. »⁴⁹⁵

Dans la législation juridique coloniale, l'arbitraire ayant force de loi :

« Dans la fournée, il y en avait d'autres, des plus vieux et des plus jeunes. Certains étaient bien des criminels sortis de prison qu'on venait de reprendre pour quelque nouvelle faute. Mais les autres étaient des innocents. On les a emmenés quand même. »⁴⁹⁶

Après avoir été à l'écoute des discours des « éveilleurs de conscience », les fellahs savaient parfaitement quoi faire et quoi penser de ces arrestations in-

⁴⁹³ L'Incendie, p. 69.

⁴⁹⁴ Ibid., p. 70.

⁴⁹⁵ Ibid., p. 35-36.

⁴⁹⁶ Ibid., p. 69.

justes. « *Ils se tenaient tranquilles on ne pouvait rien leur reprocher. C'étaient ceux d'en face qui les cherchaient.* »⁴⁹⁷ Dans ces fâcheux moments, pour se tenir cois, les fellahs ont bâillonné leurs cavités buccales, se tenaient taciturnes, du moment qu'ils savaient qu'ils n'avaient pas droit à la faute : les autorités coloniales les guettaient de si près :

*« Nous n'avons rien dit, songeaient-ils ; voilà notre bouche. Nous mettons la main dessus pour qu'il n'en sorte aucune parole. Voilà notre main ; elle est ouverte, il n'y a rien dedans. C'est une main de paix. Nous n'avons demandé que des salaires plus justes. Est-ce un mal que de demander d'avoir juste, tout juste, à manger ? Est-ce un mal de demander uniquement à manger pour ses enfants ? Est-ce un mal si les enfants pleurent souvent ? Est-ce de notre faute, puisque voici notre force d'homme à la disposition de quiconque la veut ? Alors où est le mal ? Qui est-ce qui veut le mal ? Qui est-ce qui recherche le mal ? Qui est-ce qui a commencé le premier à vouloir le mal ? Voilà notre bouche ; nous mettons la main dessus. »*⁴⁹⁸

Malheureusement, la stratégie adoptée ne leur a pas épargné la répression qui n'a pas cessé de s'enfler et de prendre de l'envergure de jour en jour. Dans ces conditions désolantes, les fellahs à leur tour ne sont pas épargnés du moment qu'ils ne peuvent échapper aux enquêtes et aux interrogatoires interminables que leur impose les services policiers coloniaux concernant cette grève qui s'avère une dépêche inédite dans l'historique colonial. Emprisonnement, humiliation, arrestation, harcèlement, enlèvement, supplice, violence, brutalité, rudesse ; beaucoup d'actions impopulaires, inhumaines que fait subir le colonisateur aux fellahs en particulier et le colonisateur au peuple opprimé, de manière générale.

*« Naturellement ils savent cultiver ; pour ça, ils le savent bien ! N'empêche que ces terres sont toutes à nous. Travaillées avec l'araire ou même pas travaillées du tout, elles nous ont été enlevées. Maintenant avec elle, avec notre propre terre, ils nous étouffent. Ne croyez-vous pas qu'on est tous enca-gés comme dans une prison, pris à la gorge ? On ne peut plus respirer, frères on ne peut plus ! »*⁴⁹⁹

Dans ces conditions lamentables et navrantes, le colonisateur piétine expressément tous les principes humanistes et toutes les lois civiques du monde. Ce mutisme que les fellahs exprimaient et considéraient comme une arme protectrice sure, n'a pas découragé toutefois les autorités coloniales à poursuivre leurs mara-thoniennes enquêtes.

⁴⁹⁷ Ibid., p. 36.

⁴⁹⁸ L'Incendie, p. 36.

⁴⁹⁹ Ibid., p. 46.

Néanmoins, cela n'a fait qu'attiser la rage des cultivateurs indigènes grévistes en leur faisant subir des atrocités en contrepartie de leur unanimité et de leur solidarité exemplaire :

« Les autorités supposaient encore – c'était bien dans leur rôle – qu'il y avait d'autres préparatifs et d'autres plans qui se tramaient dans l'ombre. Alors recommencèrent les arrestations, les gendarmes revinrent ; et ils emmenèrent des hommes par groupes en ville. Pas pour longtemps, cette fois aussi. Les demandes d'explication de la part des autorités avaient lieu dans une chambre secrète. Les fellahs en gardaient longtemps les traces. Les femmes et les enfants plus morts que vifs passaient dans l'angoisse ces journées. Certains, à partir de cette période, perdirent le goût de vivre. Tout cela sans résultat. Que voulaient savoir les autorités ? Les fellahs n'y comprenaient goutte. Ils ne cachaient rien ; ils n'avaient rien à avouer. »⁵⁰⁰

Les colons couvrent leurs actes barbares et leur conduite grossière, en disant que la grève des paysans s'interprète comme une atteinte à la souveraineté et à la dignité de la France. Pour Kara, l'ami fidèle de la France, la grève est un délit impardonnable, c'est un acte hors la loi, celui-ci dit ouvertement ce qu'il pense de cette grève. « *Il semblait que Kara entendît par là le manque de respect, de considération pour l'autorité.* »⁵⁰¹ La grève est donc réprimée par l'emprisonnement. Le colonisé a compris que la souveraineté de la France et les intérêts français se confondent mutuellement très souvent. Le colonisateur employeur ignore intentionnellement les droits de ses employés, c'est pourquoi il préfère leur donner de l'aumône à la place d'une rémunération méritée, dans le but de les rabaisser aussi bas que terre et pour les maintenir sous le joug de son étreinte qui ne cesse aussitôt de se resserrer sous prétexte d'un meilleur contrôle de la situation. Cette stratégie adoptée, par cette grappe humaine despotique, reste une mesure sécuritaire qui vise à rester en position de force pour contrôler et guetter de près la survie du colonisé.

Et dans le cas de *L'Incendie*, en ce qui concerne ce que donne le colonisateur au colonisé se considère comme un fait de bienfaisance ou de charité et non pas un droit obtenu après tant d'heures de labeur. Le colonisateur essaye de prétendre et de faire comprendre en quelque sorte au colonisé que cette aumône qu'il s'est procurée, n'est guère le résultat d'une quelconque revendication pressante, ni le résultat non plus d'une certaine pression exercée sur le colonisateur de la part du colonisé, mais il s'agit tout simplement d'un acte de bienfai-

⁵⁰⁰ Ibid., p. 36.

⁵⁰¹ *L'Incendie*, p. 43.

sance. « *Il y eut un colon qui ouvrit son magasin en annonçant qu'il allait distribuer un kilo de blé par personne à chaque famille d'ouvrier agricole.* »⁵⁰².

Les employeurs français ont toujours méprisé leurs employés arabes, ils les comparent à des troupeaux de bétail passifs qui sont dans l'incapacité de réclamer quelque chose avec insistance et constance. Cependant, ce consentement permanent et cette docilité infinie de la part du colonisé ne pouvaient se prolonger ni durer éternellement. En effet, les fellahs de Bni Boublen après tant de décennies de frustration et d'exploitation ont décidé finalement de mettre un terme à leur calvaire permanent.

Pour ce faire, ils voulaient à tout prix prendre leur devenir en main pour sauver ainsi leur honneur et leur dignité tant piétinés. En déclenchant la grève, les fellahs annoncent leur sincère volonté de rompre définitivement avec le passé blessant et de prendre de nouveaux élans pour un éventuel décollage et changement immédiats. Pour une première étape de dissidence les fellahs voulaient être unanimes et solidaires pour chasser ce passé cauchemardesque de leurs souvenirs, ce passé décevant qui les a abruti et fait d'eux des esclaves passifs et dociles : cette grève soutenue, par l'unanimité des fellahs, s'avère une alternative poignante aux agissements de l'autorité coloniale qui ne s'attendait point à une telle riposte aussi bouleversante et sévère de la part de ces paysans indigènes. La grève soutenue par ces derniers était de poids. La grève s'avère délicatement un problème épineux et confus sur plusieurs facettes, et surtout du moment que ce dernier touche intimement à l'économie et aux intérêts coloniaux. Alors, ce nouvel état établi remet en question et d'une manière sérieuse les relations entre les deux parties antagonistes. La stupéfaction frappe le colonisateur, suffit le badinage, l'éveil du colonisé ne tarde pas de se raffermir davantage.

*« Les gens de Bni-Boublen vivaient dans une attente fiévreuse ; ils gardaient néanmoins leur sang-froid. Ils avaient montré clairement dans cette grève qu'ils étaient capables de se dominer, d'agir sciemment. Cela, justement, avait pris les colons au dépourvu, qui pensaient que l'affolement et le désordre en un instant feraient perdre la tête aux paysans. Ce fut donc une surprise presque aussi grande que la grève même. »*⁵⁰³

Pour que les paysans renoncent à leur grève prononcée et pour qu'ils reprennent leur travail dans les meilleurs délais afin de sauver l'année agricole en cours, et éviter nombre de maux qui peuvent survenir ultérieurement à cause de cette relâche inattendue, à la base de ces données fâcheuses, quand bien même le

⁵⁰² Ibid., p. 126-127.

⁵⁰³ L'Incendie, p. 134.

colon ferait recours à sa malice débordante et évasive sans compter nombre de quelques subterfuges, il finirait par céder aux caprices des grévistes.

En effet, lorsque le problème persiste et la situation conflictuelle dure, à ce moment précis le colonisateur pensera à accorder des crédits et à faire des concessions aussi futiles et dérisoires pour échapper à la pression du colonisé avec les moindres dommages :

« Celle-ci [la grève] continuait à être soutenue sans défaillance ; bien qu'il y ait eu quelques hommes à reprendre le chemin des champs : des gens attachés à une ferme depuis leur naissance. Ces domestiques furent appuyés par des Marocains qui passaient clandestinement la frontière, et que les colons ne se faisaient pas faute d'embaucher, avec des salaires encore moindres, malgré les lois, pour les opposer aux ouvriers du pays. Rien n'y fit pourtant. Les fellahs déployaient une résistance têtue, fuyant les offres individuelles et insidieuses, les marchés à part, les transactions, les tapes dans le dos et les paroles sucrées. – moi, je suis un ami des Arabes ! leur déclarait-on alors qu'ils ne demandaient rien. Allez ! Viens travailler, Ahmed. Je te connais bien et toi tu me connais. Viens ! Il faut bien que tu manges, que ta femme et tes enfants mangent, moi, je ne suis pas comme... et celui-là nommait un autre colon. – je paye bien ; je suis un ami des [...]. Les cultures commençaient à pourrir sur pied ; mais souplement les fellahs pris à part s'esquivaient, éludaient les questions et les offres ; ils ne voulaient rien envenimer. »⁵⁰⁴

Suite à de languissants interrogatoires et après de longues enquêtes avec les présumés coupables, généralement, infructueux. Le colonisateur s'apercevra lors de ses inspections et contrôles répétés : le colonisé est devenu méfiant, il ne collabore point avec fluidité avec les services de la police coloniale : c'est une sorte de rébellion dissimulée qui prend forme au fur et à mesure des dépêches qui surviennent à propos de cette grève prononcée. Grâce aux conseils avertis des « éveilleurs de conscience » le colonisé devient de plus en plus responsable et mature, il a cependant beaucoup appris de cette vie d'opprimé, dorénavant, il peut comprendre tout ce qu'il lui arrive sans ambiguïté et parviendra à décider de son sort sans l'aide de personne.

A ce stade d'éveil, le colonisé est en mesure de déceler toutes les intrigues et les machinations qui se tissent contre lui et à son insu, il a même appris à fournir des réponses fondées ainsi qu'une plaidoirie imparable aux bourreaux pour éviter la condamnation et les supplices qu'on veut lui faire subir: *« Au cours des interrogatoires, la police insista pour connaître les noms des meneurs. - Le responsable de notre grève ? C'est la misère, répondirent-ils. »⁵⁰⁵*

⁵⁰⁴ L'Incendie, p. 134.

⁵⁰⁵ L'Incendie, p. 127.

Le constat est négatif, aucune progression n'est signalée, l'enquête n'avance pas, l'état des faits reste stationnaire. À ce stade précis de figement, le colonisateur comprendra parfaitement et sans ambiguïté aucune que pour résoudre ce problème épineux, il importe de faire appel à la stratégie répressive proprement dite, de cette façon le colonisateur mettra fin à son angoisse et à ses tourments.

Oui effectivement cette partie de force imposée sommera les paysans grévistes à renoncer à cette grève dévastatrice et à rejoindre leur travail dans les champs, le recours à la force est un acte machinal et un tempérament récurrent chez ce bourreau dévastateur. Mais hélas ! Les fellahs ne faisaient que rire de cette stratégie belliciste appliquée.

« L'ordre de grève vola à travers la campagne. A Mansourah, Ymama, Bréa, Saf-saf, et dans toute la région, les ouvriers agricoles avaient décidé d'arrêter le travail. De place en place, des groupes discutaient. Aussitôt, gendarmes et policiers se mirent à patrouiller dans les champs.

- *Il faut se défendre maintenant, dit un colon aux gendarmes.*
- *Le jeune Charef Mohammed fut matraqué à la ferme Marcous. Le crâne ouvert, du sang répandu sur le visage et les habits, il fut rapidement transporté et caché dans une cabane de fellahs. Quatre autres furent conduits en prison. Le colon Marcous fit travailler ses ouvriers, le revolver au poing. A la fin de la première journée, vers cinq heures de l'après-midi, une grande assemblée se tint en bordure de la route nationale : plus de cinq cents fellahs étaient présents. Plusieurs d'entre eux prirent la parole et affirmèrent, avec l'approbation de tous, qu'ils continueraient la grève. »⁵⁰⁶*

On s'aperçoit que pour l'autorité coloniale les facteurs répression et violence restent d'efficaces instruments et moyens utilisés pour garantir la domination des indigènes. En outre, c'est une valeur sûre, qu'on emploie surtout contre ceux qui osent contrecarrer le pouvoir en place, indubitablement et sans retenue, la violence, pour cette institution coloniale répressive, étouffe toute envie de rébellion ou de dissidence. De plus, elle anéantit tous ceux qui se dressent contre l'autorité coloniale et contre ceux qui impressionnent la mémoire collective des colonisés.

Dans ce même contexte, ajoutons un second exemple qui justifie à son tour le comportement bestial émanant du colonisateur, sans conteste, c'est la loi de la jungle qui prend le dessus et qui s'impose dans une telle situation conflictuelle :

⁵⁰⁶ Ibid., p. 123.

« Un colon, suivi de ses deux fils, armés de fusils, et accompagnés d'une dizaine de gendarmes, furent irruption dans un café maure ; ils embauchèrent sous la menace les hommes dont ils avaient besoin. Les policiers allèrent de nuit réveiller les ouvriers. Le maire d'une localité brûla une liste de pétitions en faveur de fellahs arrêtés. Cet acte fut accompli en présence des gendarmes. Les grévistes remirent au maire une autre liste. »⁵⁰⁷

Historiquement parlant, jadis la répression n'a jamais réduit le colonisé et n'a jamais pu le maintenir dans une appréhension perpétuelle, bien au contraire cette répression n'a fait qu'encourager l'escalade de la terreur chez lui et n'a suscité que sa propre colère. Ces punitions collectives injustes et injustifiées, ces actes irresponsables et inhumains, ces horribles crimes perpétrés çà et là, cette domination esclavagiste ravageuse, ces libertés violées, à vrai dire tous ces désagréments commis de la part du tortionnaire poussent nombre d'opprimés à la révolte, les fellahs de Bni Boublen en sont des victimes typiques qui subissent le martyre quotidiennement : *« Les fellahs, qui n'avaient pas bronché, éprouvaient aussi de l'irritation. Ils avaient commencé déjà à serrer les dents de colère. »⁵⁰⁸* Quand on emmène les leurs. Citons une énième scène de violence qui montre à son tour à quel point ces bourreaux colonisateurs sont impitoyables et hostiles vis-à-vis de leurs victimes :

« Au cours de la journée, les hommes revinrent ; ils montrèrent le poing cette fois-ci. Les gendarmes s'approchèrent et détachèrent les mousquetons qu'ils portaient en bandoulière. Douze fellahs furent arrêtés sur-le-champ. Neuf d'entre eux furent bastonnés et relâchés dans le courant de l'après-midi. Au douar Sidi-Moussa, trois agents de la P.R.G. brutalisèrent des paysans. Ceux-ci tinrent bon ; les policiers pointèrent sur eux leurs mitraillettes. »⁵⁰⁹

Ci-dessus, on avait déjà remarqué que, pour le colonisateur français, le recours à la force s'avère un acte fondamentalement machinal et récurrent, pour une première étape, il exerce une certaine pression destinée à intimider le colonisé, puis par la suite, il utilise des sanctions pour le punir et le dissuader de l'acte entrepris, avant d'en finir par lui accorder ce qu'il revendique chichement :

« Au moment où les groupes commençaient à se séparer, un métayer vient offrir deux sacs de pommes de terre aux grévistes et s'engagea à donner satisfaction à leurs revendications. Le lendemain, matin deux délégations de travailleurs de la ville : l'une des communaux, l'autre des cheminots, vinrent les saluer et les assurer de leur solidarité. Les cheminots accompagnèrent leur geste d'un versement de 3 000 francs. Un syndicaliste, à lui seul, fit don de 500 francs. Les cadres syndicaux réunis à Tlemcen décidèrent de constituer un co-

⁵⁰⁷ L'Incendie, p. 126.

⁵⁰⁸ Ibid., p. 37.

⁵⁰⁹ Ibid., p. 127.

mité de soutien aux fellahs ; l'organisation de la collecte des fonds de solidarité fut immédiatement entreprise. »⁵¹⁰

Faire de banales concessions, c'est l'ultime étape des négociations entre colonisateur et colonisé. Le colon est parfois amené à faire des concessions aussi dérisoires soient-elles par rapport à ses colossaux profits et bénéfices. Ces futiles crédits accordés à l'opprimé après tant de réflexions et de démarches ne sauront jamais compenser les grandes richesses pillées et les grandes fortunes dilapidées par cet occupant enchanteur ! D'ailleurs, quand il s'agit d'aspect financier en général et des rémunérations des fonctionnaires en particulier, l'autorité coloniale procède chichement et parcimonieusement, la ruse est la plaque motrice de sa conduite comportementale, de cette façon indigne et détournée, elle réussit toutefois à bâillonner la cavité buccale de l'opprimé non pas pour l'éternité mais juste pour quelque temps ou à un moment donné :

« Les colons parlèrent d'atteinte à la souveraineté française... Ce fut à ce moment que neuf petits maraîchers affirmèrent qu'ils étaient d'accord sur le principe des revendications présentées. Les gros colons pouvaient donc, à plus forte raison, donner satisfaction à leurs ouvriers ; leur intransigeance parut injustifiable. »⁵¹¹

L'épreuve de force exercée contre le colonisateur est tout à fait légitime pour un système qui se veut hégémonique et despotique. Cette terrible tyrannie manifestée, pouvait être épargnée néanmoins lors des pourparlers pour éviter l'échec des négociations bilatérales. L'administration coloniale à son tour peut être plus lucide et plus tolérante en manifestant de sa part une certaine flexibilité et une certaine compréhension lors des tractations avec la partie adverse. Cela peut avoir lieu si et seulement si celle-ci était moins dépendante du colonat dont elle était souvent la marionnette. Il importe de rappeler que pendant l'ère coloniale, la répression était considérée comme une alliée indéfectible et indissociable du colonat dont elle défend rigoureusement les intérêts. Par conséquent, sans l'appareil répressif le colonat n'aurait pu maintenir aussi solidement ni aussi longtemps en Algérie.

Le politicien algérien Ferhat Abbas valide nos propos lorsqu'il écrit : *« Face à nos revendications, les pouvoirs publics, soumis aux ordres du colonat, ne recouraient qu'à la répression et à la prison. »⁵¹²* – ce dont on ne saurait rai-

⁵¹⁰ L'Incendie, p. 124.

⁵¹¹ Ibid., p. 127.

⁵¹² F. ABBAS, op. cit., p. 119.

sonnablement s'étonner, cette attitude étant dans la logique du système colonial qui se nierait s'il n'essayait de maintenir par la force l'inégalité qui le fonde.⁵¹³

Les agents de l'ordre français exercent pratiquement la répression sous toutes ses formes à l'encontre du colonisé : La violence préside à la majorité des interrogatoires, ceux d'un militant aussi connu de la police que Hamid Saraj ou ceux de simples fellahs seulement coupables d'avoir fait la grève ou d'avoir participer à la grève. La seule différence réside dans le fait que le premier (Hamid Saraj), par sa formation et son savoir, est mieux armé pour résister aux calvaires par contre les seconds (paysans) ne comprennent pas qu'on veuille leur faire avouer d'un crime qui n'est pas le leur :

« Ceux qui étaient interrogés regardaient l'inquisiteur en essayant de deviner ce que celui-ci voulait savoir, mais ils ne comprenaient pas. Ils tournaient et retournaient la question. Puis ils restaient silencieux, n'ayant rien à dire. On se mettait à les frapper : les fellahs ne comprenaient pas davantage. Cette cérémonie prit fin à la longue sans autre résultat. Les autorités relâchèrent les prisonniers en leur déclarant qu'ils étaient marqués à l'encre rouge. Que ça n'allait pas s'arrêter là. Qu'on s'occuperait d'eux. Voilà ce qu'on avait promis aux fellahs pour les jours à venir. »⁵¹⁴

L'indigène ou le colonisé qui est sujet d'un esprit superficiel, lui arrive parfois de vouloir s'identifier au colonisateur, il veut se mettre dans la peau du Français, s'allie dans son rang pour oublier et échapper ainsi à sa mélancolie, à sa détresse, à toutes ses contraintes, à toutes ses offenses. Dans ces circonstances ce dernier se montre aussi indulgent et aussi tolérant que la divinité. Une fois engagé dans ce nouvel univers étrange et étranger, il coopérera affablement et docilement aux projets d'aliénation proposés par la tutelle coloniale.

Une fois aliéné, celui-ci peut même se permettre d'arborer l'uniforme militaire de son oppresseur ou de son bourreau, du moment qu'il se considère dorénavant comme l'un des leurs. De cette façon, il ne pourra plus être un frère de misère et d'humiliation mais semblera être passé dans la catégorie que son métier lui impose de protéger. Le choix est fait, c'est dans l'autre camp qu'il trouvera refuge et cherchera s'il lui arrive quelque aubaine :

« A un croisement de rues, Omar aperçut un agent de police et une femme, entourés de plusieurs personnes.

- Tu ferais mieux de rentrer chez toi, disait-il à la femme, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre persuasive. Rentre chez toi.

La femme tremblait. Sa parole se faisait de plus en plus aiguë.

⁵¹³ Il est à la fois illégitimité et violence, celle-ci imposant celle-là.

⁵¹⁴ L'Incendie, p. 176.

- *Ce sont toujours les mêmes, quand il s'agit d'emmener nos hommes en prison. Mon mari a été arrêté par lui, et par un autre ... maintenant, il me dit de rentrer chez moi.*

"Rentre chez toi ! cria l'agent. Allons, vous autres, dégagez". »⁵¹⁵

Donc, pour cette dame colonisée, ce comportement irresponsable ou cet acte marginal de l'ex-citoyen indigène qui en s'alliant au corps des agents de la paix (ennemi), est considéré comme le partisan d'une trahison criarde de la mère patrie. Cet acte abominable de renégat ne peut être pardonné par les siens : c'est un déshonneur condamnable et une attitude blâmable quel que soit le prétexte de cet engagement ou de ce comportement illégitime :

« La femme soudain calmée n'en tint pas moins bon. Elle continua à parler, le visage dévoilé devant tous les hommes, entretenant la foule qui peu à peu se formait, avec cette spontanéité que donne le malheur.

- *Celui-là se dit notre frère. (Écartant son haïk, elle montra l'agent.) Bonnes gens, un homme qui porte un uniforme pareil, est-ce qu'il peut se dire encore notre frère ! ...*
- *L'agent s'avança et reprit de sa voix de représentant de l'autorité :*

Eloignez-vous ; vous bloquez la voie publique. »⁵¹⁶

Loin d'être aliénés, les fellahs grévistes, qui s'entassaient en groupes, menacent les intérêts de la colonisation, sont assimilés à « des hors la loi » ou à « des coupeurs de route » et même souvent à « des criminels » :

« Quittant les bordures du chemin, les paysans se massèrent d'un mouvement insensible au milieu du passage. Une poussée impérieuse les portait en avant dans un flux de marée. Ils semblaient vouloir étreindre le cortège, le prendre dans un embrassement étouffant.

- *Arrière ! s'écrièrent les hommes de la police. Les fellahs les observaient sans bouger, ignorant la menace.*
- *Que voulez-vous ? Demandèrent les autres. Ce qui se passe là ne vous regarde pas.*

Les fellahs ne dirent ni oui ni non ; ils se contentaient d'examiner les policiers. Alors ceux-ci et leurs prisonniers commencèrent à progresser lentement.

- *Arrière ! allons, arrière. Vous avez compris ?*

Les fellahs ne bronchèrent pas davantage ; ils fixaient les policiers avec des yeux de pierres.

- *Dites ce que vous voulez !*

Mais les fellahs ne répondirent pas. Et les policiers montrèrent leurs armes.

⁵¹⁵ Le Métier à tisser, p. 174.

⁵¹⁶ Ibid.

- *Si vous vous approchez trop ... vous vous ne repentirez, prévins celui qui paraissait être leur chef. Puis se tournant vers ses hommes, il leur ordonna :*

- *Dégagez-les ! »⁵¹⁷*

Munies pratiquement d'un arsenal de guerre dévastateur, toutes les forces du système colonial s'y trouvaient présentes et réunies, cet attroupement militaire inédit a été interpellé non pas pour une imminente offensive de guerre mais juste pour une éventuelle intervention contre une poignée de fellahs grévistes désarmée qui revendique ses droits légitimes : toutes ces forces de l'ordre confondues, munies de mitraillettes, de munitions et bien d'autres engins de mort ! On assiste à une exhibition de force sans pareil. Les fellahs se trouvent confronté à une véritable montée de terreur sans précédent. Toute cette entreprise belliciste et cette rage injustifiée, pour arrêter une meute de paysans sans armes. Ces hommes qui représentent l'autorité coloniale, selon l'expression de Dib dans son ouvrage *L'Incendie*, se conduisaient comme s'ils se trouvaient face à un ennemi disposant d'un potentiel de guerre fabuleux avec lequel on pourra vraisemblablement saper toute l'humanité en un clin d'œil. L'auteur, décrivait cette scène houleuse en parlant « d'élan furieux de policiers » et de beaucoup d'autres choses extravagantes :

« Ils marchaient. Un, deux, trois... un espace. Un grand espace. Les autres suivaient-ils ? Étaient-ils là, tous ? Mon Dieu, quel air avaient ces hommes ; qui est-ce qui marchait là ? Ces visages osseux, immobiles sous la capuche, ces gellabas en loques et poussiéreuses, ah ! Était-ce possible ? Ils avançaient ; autour d'eux se creusait une zone interdite. La foule fut rejetée encore par l'élan furieux des policiers ; mais, mouvance, elle reflua de nouveau en avant. Les prisonniers fondaient comme des aveugles sur la route d'un pas martelé, rapide, formant un bloc fermé. »⁵¹⁸

L'auteur parle aussi dans son texte d'une certaine « meute de policiers » qui traquait les fellahs : « *Une meute de policiers fonda sur les fellahs qui furent repoussés brutalement. Attention ! dit encore le chef. Nous tenons là des criminels. Vous voulez sans doute les aider ? Ça pourra vous coûter cher.* »⁵¹⁹ Ou encore des gendarmes qui « chargent » les paysans :

« Dans un mouvement désordonné, les gendarmes chargèrent également les paysans ; ils en avaient fait tomber plusieurs et dispersé quelques autres. Mais déjà le rassemblement des fellahs se reformait. De nouvelles personnes arrivaient, attirées par cette animation. Un des hommes de l'autorité se mit à hurler aux gens qui affluaient de plus en plus vers le cortège :

- *Arrière, on vous dit !*

⁵¹⁷ *L'Incendie*, p. 139.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 138.

⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 139.

Le nombre des fellahs, qui surgissaient des champs, grossissait à vue d'œil. Ils regardaient et ne bougeaient plus. Ils ne protestaient même pas, ils ne faisaient rien ; seulement, ils restaient plantés là. Rien, aucune force ne semblait pouvoir les faire partir. »⁵²⁰

Cette offensive des forces de l'ordre colonial toutes réunies face à une minorité d'indigènes démilitarisé est loin de faire ressortir l'aspect de la suprématie et l'hégémonie des forces impériales françaises, mais à vrai dire l'auteur voulait nous faire part d'une image qu'il brosse du malaise et de l'appréhension qui hantent non pas les victimes qui se trouvent sous le joug de l'oppression, mais le colon français lui-même qui semble douter de sa puissance écrasante. Autrement dit, bien que l'invasion décrite par Dib fût terrible, l'impression principale n'était pas mise sur cet écrasement ravageur que désiraient les forces de l'ordre mais sur celle d'une illusion ou d'un fourvoiement hallucinant.

En effet, la répression peut frapper aussi violemment qu'elle puisse, mais quelle que soit sa force, son impact ne parviendra point à apprivoiser le colonisé. Cependant, il peut sembler aux autorités coloniales qu'elles sont arrivées à réaliser de grands exploits ainsi que de grandes prouesses et qu'elles sont parvenues à apprivoiser le colonisé en lui dispensant des commodités et des pratiques ayant pour thème « *l'initiation du colonisé au rituel des règles de conduite* ». Parmi ces consignes et règles qui aident favorablement à l'aliénation on peut citer à titre d'exemple ces quelques recommandations : interdire au colonisé de s'opposer à tout ce qu'on lui impose ; lui faire comprendre que la docilité et la passivité feront partie intégrante de ses principes et de ses priorités envers les institutions coloniales ; le colonisé doit obéir aveuglément malgré lui aux autorités et doit se soumettre à toutes les lois promulguées par cette dernière. Dans le *Métier à Tisser*, l'auteur rappelle ce comportement de récepteur passif chez le colonisé, Omar et ses collègues, dans leur atelier de tissage, en parlent à longueur de temps de cette indolence et de cette flaccidité émanant de l'indigène, ce sujet polémique suscite beaucoup de controverses :

« - C'est nous alors qui avons peur ? S'étonna Ocacha. Que nous bougions un peu, et tu verras s'ils ne feront pas dans leurs culottes ! Hamza secoua la tête.

- Ils vous jetteront un os et vous redeviendrez dociles. Comme des caniches ! Ils vous ont appris à filer doux.

Il parlait avec une calme assurance qui conférait à ses propos le poids de l'évidence. Ocacha eut un sourire contraint, baissa la tête ; ses mains s'étaient mises à trembler, il gronda tout bas :

⁵²⁰ Ibid., p. 139-140.

- *Ils nous ont appris à filer doux ... il ne faut pas trop s'y être fier.* »⁵²¹

L'artisan Hamza l'un des personnages du *Métier à tisser* n'arrête pas de se lamenter et de reprocher à autrui et à soi-même cette indolence exagérée et cette lenteur pesante et de réprimander cet état. En outre il poursuit ses accusations humiliantes en blâmant méchamment ses collègues et les siens :

*« Les nôtres, c'est bien certain, sont des esclaves. Rien dans les liens qui les li-gotent ne leur est avantageux, pourtant ils les supportent. Il avait articulé ces mots d'une voix basse, mais nette. Omar ne put se défendre contre l'instinctive inquiétude qu'éveillait en lui cet homme au crâne démesuré. »*⁵²².

Pourtant, cette passivité nonchalante n'est que mystification et hâblerie. L'un des tisserands fait le point en évoquant ce problème délicat qui touche à l'inaction et à la passivité injustifiée de tout un peuple colonisé qui souffre le martyr. Devant cette oisiveté répugnante que tout le monde qualifie de passagère et d'éphémère. Hamza n'étant pas de cet avis du moment que notre héros déplore cette aptitude lâche privilégiant la dépendance et la soumission.

Peu importe l'état auquel la colonisation l'a réduit. Sans aucun doute, le colonisé n'a jamais douté de ses origines et ne s'est jamais senti étranger chez lui. Autrefois, La France avait beau œuvrer et manœuvrer pour que l'indigène doute de ses origines, elle ne put en aucun cas prouver qu'il n'appartienne pas au pays où il se trouve.

L'Algérie est donc belle et bien la patrie de ces damnés et de ces condamnés, Dib en fait référence à cette origine des fellahs de Bni-Boublen lorsqu'il écrit dans *L'Incendie* ces quelques mots qui le valident :

*« Les gendarmes, eux, s'en allaient sans jeter un seul coup d'œil à droite ou à gauche. Ils conduisaient les deux hommes quelque part où ils se croyaient les maîtres. Mais là, aux champs, au village, à la ville, comme en prison : c'était la même chose. Ces hommes étaient toujours dans leur pays. On les déplaçait d'un coin à un autre, mais ils restaient chez eux. Les gendarmes ne comprenaient évidemment pas cela. Ils n'étaient pas de ce pays. »*⁵²³

Devant cette vérité immuable, la puissance du colonisateur devient relative et non pas absolue lorsque Dib parle des gendarmes de l'autorité : « Ils conduisaient les deux hommes quelque part où ils se croyaient les maîtres »⁵²⁴. Et le colonisé sait pertinemment et sans équivoque que là est l'erreur fondamentale. Hamedouch se rebiffe à son tour rageusement devant l'animosité qu'il lit aux

⁵²¹ Le *Métier à tisser*, p. 107-108.

⁵²² Ibid., p. 109.

⁵²³ *L'Incendie*, p. 37.

⁵²⁴ Ibid., p. 37.

yeux d'une passante européenne qui l'a dévisagé dans la rue, cet acte raciste ou ce regard méprisable avait un effet de foudre sur ce jeune révolté :

« Une dame en robe légère d'été arrivait dans l'allée... Passant près d'eux, elle jeta un rapide coup d'œil à Omar et Hamedouch. Son visage se contracta instinctivement. Elle détourna aussitôt les yeux, mais Omar en avait ressenti le dur éclat.

- *Tu as vu comment elle nous a regardés ? demanda Hamedouch à mi-voix. Oui, eh bien ? »⁵²⁵.*

Le colonisateur ne cherche pas à rencontrer le colonisé, cet étranger, qui l'a refoulé hors de son univers et qui l'ignore intentionnellement, ne supporte pas sa présence auprès de lui ou à ses côtés, il le repousse hargneusement aussitôt qu'il l'approche. Ce colonisé qui vit désormais cet apartheid avec beaucoup de fureur que d'amertume :

- *Moi il m'est impossible de supporter ça ! je n'accepterai jamais qu'on me regarde de cette façon ! Son ton montait.*

- *je suis dans mon pays, moi ; je leur ferai payer cher ces regards !*

Le rouquin se taisait, la figure rembrunie. Tout cela agaçait Omar. Il n'avait nulle envie de causer à présent. »⁵²⁶

L'historien Ageron nous rapporte ce qui a été dit par cette tribu de Hachem au maréchal Bugeaud à l'époque concernant la conquête française et de son appropriation des terres légitimes algériennes :

« Cent fois dans l'histoire de l'Algérie, les Musulmans se répétèrent... ce que les Hachem disaient en 1841 à Bugeaud : "Cette terre est le pays des Arabes. Vous n'y êtes que des hôtes passagers. Y resteriez-vous trois cents ans comme les Turcs, il faudra que vous en sortiez !" »⁵²⁷

La répression n'a fait qu'attiser la colère et la douleur du colonisé, et n'a fait que préluder à la révolte. Par ailleurs, elle a consolidé et forgé les liens entre les victimes de cette autorité malsaine et a développé entre eux l'esprit de solidarité. C'est ce que pense Ba Dedouche en se prononçant à vive voix devant la foule paysanne pour leur révéler ces propos exhortatifs :

« Les innocents sont liés par la prison, les coups, et aussi... le sang. Notre sang se répand, et continuera certainement à se répandre ; ainsi, nous serons cimentés... en un temps comme le nôtre, c'est terrible d'être innocent. »⁵²⁸.

Ba Dedouche ne parle pas uniquement de la misère qui foudroie toute la société indigène, mais aussi des crimes perpétrés ici et là au nom de la loi ! Cette loi, qui est la leur, qui encourage l'effusion du sang et acclame vivement

⁵²⁵ Le Métier à tisser, p. 186.

⁵²⁶ Ibid.

⁵²⁷ Cf. Ch.-R. Ageron, Histoire de l'Algérie contemporaine, op. cit., p. 116.

⁵²⁸ L'Incendie, p. 132.

l'impunité. Ces comportements illicites et immoraux semblent être une monnaie courante chez cette pègre coloniale.

Effectivement, tous ces délits commis par ce tortionnaire français dénotent cette réalité macabre qu'a endurée le colonisé. Bien que ces séquelles physiques et psychologiques provoquées par ce colonisateur aient troublé et marqué profondément ce misérable indigène, celui-ci a réussi tout de même à préserver avec succès une part de lui-même. Quand bien même le colonisateur aurait déployé maintes intrigues dans le but de réduire le colonisé à la soumission la plus totale, celui-ci aurait fini par reconquérir sa liberté confisquée mystérieusement.

La colonisation française n'avait pas eu gain de cause, autrement dit celle-ci n'était pas veinarde du moment que la résistance a fini par l'emporter loyalement sur la répression qui n'a engendré qu'indignation et révolte. En effet, la répression en fin de compte a participé favorablement à mesure qu'elle a pu unifier les colonisés, grâce à cette dernière que le colonisateur la voulait discriminatoire, les colonisés sont devenus au contraire plus proches, plus solidaires, aussi homogènes et unanimes. L'appartenance à la même nation, à la même patrie, à la même religion, à la même terre, à la même société tous ses facteurs efflorescents ont contribué à consolider les liens de la société indigène algérienne.

IV.2. Les rapports du colonisateur et du colonisé

« Nulle part au monde, à coup sûr, hommes n'ont été entourés d'une aussi grande sympathie que les Français, chez nous. Et comment ont-ils répondu à cette amitié, qui était vraie et sincère, je l'affirme par le sol qui nous unit, comment ? Par l'indifférence simplement, le plus souvent par le mépris. Ils n'ont pas voulu voir en nous des égaux. Et nous avons été traités avec mépris. Nous mettons, nous, du prix de l'amitié que nous accordons. Dans ce cas, nous n'avons pas marchandé, nous nous sommes livrés sans réserve. Et à qui, dites-moi un peu ? À des gens qui s'en sont montrés peu dignes, qui foulent l'amitié aux pieds ! Ils ont fait les dieux, et ils auraient voulu que nous les adorions. »⁵²⁹

Le colonisateur et le colonisé sont fondamentalement unis par une relation strictement économique voire pragmatique et opportuniste. A la veille de ladite invasion, le colonisateur ne rêvait que de ces ressources et revenus qu'il allait amasser, une fois sur les lieux. Pour s'accaparer de cette aubaine, il a exercé vols, pillages, déprédations, agressions et bien d'autres délits et beaucoup d'autres aberrations au nombre infini au cours de cette époque coloniale.

⁵²⁹ Ibid., p. 89.

L'usurpateur après s'être enrichi en s'appropriant presque l'intégralité du butin qu'il a pu arracher au colonisé illicitement, après cette opération qui relève de la fraude, a pensé juste après au partage des tâches. Donc avant d'être propriétaire ou prolétaire, employeur ou employé, on a d'abord conscience de son propre statut racial : soit on est Européen ou Algérien de souche. En période coloniale, en Algérie, quel que soit le niveau de vie du prolétaire français ou européen, il est évident et manifeste de retrouver dans le monde du travail, un grade qui lui sera hiérarchiquement inférieur, évidemment et sans doute, ça sera celui d'un prolétaire algérien ou d'un sous-prolétaire algérien. Le français, en quelque sorte, est loin d'être le plus défavorisé sur cette machine ronde ; sûrement pas ! Avec une simple réflexion et un raisonnement déductif, on peut se rendre compte que même la basse tranche sociale prolétaire obéit à son tour à une certaine hiérarchie : le prolétaire français n'est pas l'égal du prolétaire algérien, le prolétaire français se sent dans ces circonstances de tutelle et de cette emprise coloniale, qu'il est éminemment supérieur à son homologue algérien, en dépit des compétences et des aptitudes fulgurantes de ce dernier. C'est une devise incontournable.

Pour mieux cerner le problème de cette hiérarchie sociale de base, citons à titre d'exemple le cas d'un employeur français ou européen qui exploite des employés algériens, français et européens. Les employés européens et français même étant exploités se sentent plus proches de l'employeur que leurs correspondants algériens. Il est à conclure, que les relations qui existent entre l'employeur et ses employés sont fondées sur des liens sans rapport avec la situation sociale de l'individu.

« Qu'on aille dire : le fellah ? Un fieffé paresseux ; pour travailler un jour, il lui en faut dix de repos, et s'il a gagné de quoi subsister trois jours, il cessera de travailler, et, tout ce temps-là, il fera le lézard. Le fellah sent mauvais. Le fellah n'est qu'une bête. Le fellah est grossier. Le fellah est ceci, et il est encore cela... voilà ! Et le fellah, on vous l'expliquera bien, est satisfait de son sort. Lui proposeriez-vous de changer sa vie contre une autre, claire et heureuse, où il sera un homme considéré ? [...] Il refusera. Tel il est, tel le fellah le restera ! D'ailleurs ce que vous lui donnerez de beau, il le dégradera tout de suite à son image, incapable qu'il est de s'élever au-dessus de sa condition ! Mais le malheur, c'est que ceux qui parlent ainsi ne nous laissent jamais essayer de cette belle vie. Eux-mêmes prospèrent sur nous comme de la vermine. C'est la véritable raison. Si notre pain est noir, si notre vie est noire, ce sont eux qui nous les font ainsi. Mais cette vermine a de hautes pensées. Je suppose qu'elle se ressemble dans tous les pays du monde. »⁵³⁰

⁵³⁰ L'Incendie, p. 39.

La surexploitation du colonisé peut sans aucun doute ménager au colonisateur beaucoup d'efforts et lui rapporter beaucoup de biens et de profits. Ce bien, mal acquis, permettra au colonisateur de s'enrichir davantage. Sartre s'interroge sur cette situation de profit, il parle de cette relation qui lie le colonisateur et le colonisé en disant ceci :

« Comment peut-elle fonder ses privilèges, cette élite d'usurpateurs conscients de leur médiocrité ? Un seul moyen : abaisser le colonisé pour se grandir, refuser la qualité d'hommes aux indigènes... »⁵³¹

Le premier volume de la trilogie *La Grande maison* nous présente à la veille de la deuxième guerre mondiale, toute une population réduite au chômage, cherchant désespérément à trouver un travail qui lui permette seulement de calmer sa faim, vivant de petits à côté plus souvent que d'un emploi stable :

« Il n'y avait pas beaucoup de travail dans la ville. La population des journalistes, des tisserands, des babouchiers, était inscrite au chômage. Mais ne touchaient quelque chose que ceux, naturellement, qui se rendaient aux chantiers de chômeurs, créés pour fonctionner pendant quelques mois. Les inscrits y étaient admis deux semaines ou trois, ensuite ils cédaient la place à d'autres. Les listes étaient longues : beaucoup attendaient leur tour. Et tout le monde avait faim. »⁵³²

Les travaux qu'exerçaient les Algériens à l'époque, ce n'était qu'une occupation vaine ne procurant que des sommes infimes. Cette rémunération ou ce salaire s'avère dérisoire sans rapport avec le travail fourni, c'est-à-dire l'idée d'une exploitation sans aucun fard :

« Cela n'empêchait pas leurs enfants d'avoir continuellement faim. Ils gagnaient une misère pour des nuits entières de veille. Leurs femmes travaillaient aussi. Mais, femmes et hommes réunis, n'y arrivaient pas. Non pas que leurs efforts fussent insuffisants : si on avait calculé leur gain à la peine qu'ils se donnaient, tous eussent été riches à l'heure qu'il est... »⁵³³

Le colonisateur ne peut ni ne veut voir dans le colonisé que l'instrument de son enrichissement et, s'il a besoin de quelques services de celui-ci, il pense cependant à garder une certaine distance par rapport à lui, c'est une sorte de démarcation. Distance géographique et distance humaine : on l'a vu, le monde où vit le colonisateur et celui du colonisé ne sont pas les mêmes chacun son camp approprié : *« Le monde colonisé est un monde coupé en deux, la ligne de partage, la frontière en est indiquée par les casernes et les postes de police. »⁵³⁴*

⁵³¹ Jean-Paul SARTRE préfaçant le portrait du colonisé... de MEMMI.

⁵³² *La Grande maison*, p. 135

⁵³³ *Ibid.*, p. 136.

⁵³⁴ Frantz FANON, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 31.

Il est à remarquer aussi que le colonisateur ne s'installe que dans les régions arables et rentables, c'est pourquoi, on compte deux univers bien distincts : une zone riche peuplée de colonisateurs et une zone déshéritée et pauvre pour les opprimés. Le colonisateur essaie par tous les moyens de refouler l'autre le plus loin possible, se protégeant de barrières et d'agents pour éviter le contact direct. Alors, l'une des caractéristiques de la société coloniale est cet apartheid établissant « un mur étanche » entre colonisateur et colonisé. On peut projeter cette image de « barrière infranchissable » entre les deux univers en parlant d'un passage dans notre corpus qui aborde ce phénomène de démarcation et de distanciation.

Si à Dar-Sbitar ne s'entassent que des indigènes, c'est pour une raison économique tout simplement : « *Grande et vieille, elle était destinée à des locataires qu'un souci majeur d'économie dominait.* »⁵³⁵ Au marché français par exemple, ne peuvent aller que ceux qui ont les moyens d'y faire des emplettes : c'est d'abord la différence du niveau de vie qui fonde cette ségrégation. Mais les causes économiques ne sont pas les seuls paramètres sur lesquels repose ce principe, même si elles représentent le fondement et l'ossature de cet état de fait. Si Omar craint qu'on ne le surprenne « dans cette maison de Français » où il s'est réfugié de peur d'être attrapé par sa mère, ce même a oublié que cet intervalle géographique n'est pas le sien, si les locataires français se rendent compte de sa présence : « *On ne le prendrait pas pour autre chose qu'un petit voleur. On ameuterait contre lui les locataires, le quartier même, et tout Tlemcen...* »⁵³⁶ Tant est exclue l'hypothèse que puissent voisiner Européens et indigènes : le colonisé qui se glisse dans l'univers du colonisateur ne peut le faire que par effraction quand il ne vient pas pour y travailler ou pour y accomplir une tâche bien déterminée.

Dans le deuxième volume de la trilogie Algérie *l'incendie*, le contraste entre le silence des fellahs et du pays, la non présence ou l'absence d'hommes avant la tombée de la nuit, tandis que dans l'autre rive c'est tout à fait le contraire on peut observer une grande agitation ainsi qu'une grande animation qui règnent dans les fermes lumineuses et bruyantes des colons :

« Les paysans fermaient leurs portes avant la tombée de la nuit. Une grande inquiétude planait sur la campagne. Nul passant dans les chemins, nul fellah dans les champs. Le pays se taisait.

⁵³⁵ La Grande maison, p. 71.

⁵³⁶ La Grande maison, p. 36-37.

Mais les fermes des colons resplendissaient de lumières. Dans les cours régnait un va-et-vient incessant et bruyant. Comment tout cela allait finir ? on ne peut tout de même pas, disait-on dans une des fermes, vivre dans un pays sans savoir ce qui s'y passe.

Sur quoi, la maîtresse de maison :

- *Je rentre dans mon appartement, répondit-elle, je ferme ma porte, et il n'y a plus d'Algérie.*

Chez les gens de Bni Boublen, tout en haut de la route, le silence était si profond qu'on se serait cru dans un village abandonné. »⁵³⁷

Cela illustre de façon symbolique la dualité vécue. En fait, entre colonisateur et colonisé se dresse une barricade d'incommunicabilité. Cette dernière est accrue par les obstacles que constitue principalement la langue. Colonisateur et colonisé ne parlent pas la même langue, mais ce n'est pas l'obstacle essentiel ; celui-ci réside plutôt dans le refus du colonisateur de faire quoi que ce soit qui le rapproche du colonisé, aucun effort n'est déployé pour y remédier à ce constat négatif : apprendre la langue de la majorité, l'arabe.

Le colon parle arabe « par besoin » et généralement pour mieux servir ses intérêts et pour mieux être compris ; cependant malgré cet avantage que trouve le colon à parler la langue du colonisé, « *le bilinguisme se fait chez les Européens de plus en plus rare* »⁵³⁸ constate J. Berque. Il importe que, le colonisé, de son côté, doit apprendre à son tour la langue de l'autre premièrement pour ne pas se sentir étranger chez lui et deuxièmement par le truchement de cet outil précieux, il peut accéder au monde clos du colonisateur.

Un « hadith prophétique »⁵³⁹ et quelques versets coraniques illustrent aussi bien l'utilité de l'apprentissage des langues. Allah Le Très-Haut dit (traduction rapprochée) : ﴿ *Et Nous n'avons envoyé de Messager qu'avec la langue de son peuple, afin de les éclairer. Allah égare qui Il veut et guide qui Il veut. Et, c'est Lui le Tout Puissant, le Sage.* conséquent Par ⁵⁴⁰﴾ parfois apprendre une langue étrangère peut devenir obligatoire et contraignant si le seul moyen dont on peut appeler les gens qui parlent cette langue est en l'apprenant.

Il a été rapporté authentiquement que le Prophète ﷺ a ordonné à Zayd Ibn Thâbit d'apprendre la langue des juifs qui est l'hébreu et non l'arabe. Ceci

⁵³⁷ L'Incendie, p. 127.

⁵³⁸ J. BERQUE, Le Maghreb entre deux guerres, op. cit., p. 427.

⁵³⁹ Recueil des actes et paroles de Mohammed (prières et salutations sur Lui). Dans la Sunna (orthodoxie musulmane) les hadiths complètent le Coran.

⁵⁴⁰ Sourate Ibrahim (14) verset 4 du saint Coran.

parce que le Prophète ﷺ avait l'habitude d'échanger des lettres avec les juifs et par conséquent il avait besoin d'apprendre leur langue dans le but d'être capable de lire ce qu'on lui a envoyé et dans le but de leur écrire.

L'écart qui existe entre les deux peuples belligérants est caractérisé par ce qu'appelle Memmi « la marque du pluriel. »⁵⁴¹ Memmi applique ceci aux colonisés, mais on constate que chez Dib cette « marque du pluriel » s'applique aussi aux colonisateurs. Cela apparaît dans l'*Incendie* lorsque Slimane Meskine un fellah de Bni Boublen raconte : « *brusquement (ils) sont venus et (ils) ont enlevé mon père ... mais tu les connais, tu sais comment (ils) sont, kaourates, cham-bettes*⁵⁴², *gendarmes, caïds ... le diable les emporte tous !* »⁵⁴³ Dans un second passage lorsque Comandar un autre personnage de l'*Incendie* constata à son tour et dit à Omar :

*« Mais, fils, nous sommes tous coupables, tous autant que nous sommes. Alors (ils) punissent les uns avec les balles, les autres avec les coups ou à la prison ; les uns avec les mots, les autres avec la faim. (Ils) tuent à chaque geste qu' (ils) font. (Ils) chassent les nôtres de la lumière, de la terre qu'ils cultivent ; et nous ne nous en apercevons pas. Quand (ils) nous jettent à la face un de nos morts, alors là seulement nous comprenons. »*⁵⁴⁴

À tout cela on peut ajouter pour rappeler l'indignation de Aïni dans le *Métier à Tisser* quand elle se prononce pour dire : « *[Ils] prennent les petits trafiquants, et ménagent les gros...* »⁵⁴⁵. Ces « ils » écrits en italique renvoient de façon explicite et directe aux colons, aux Européens, à ceux qui détiennent le pouvoir et à ceux qui exercent la répression d'une manière générale.

Les rapports du colonisé avec la police et la justice sont un mélange d'appréhension, de haine et de provocation dont rend compte la scène qui oppose aux agents les habitants de Dar-Sbitar dont la première réaction est une panique alors que même que personne n'a commis aucune faute. Dans le contexte colonial, on craint la police non parce qu'on a quelque chose à se reprocher mais tout simplement parce que le colonisé se trouve face à une répression impitoyable, qui n'a pas toujours besoin de motifs pour s'exercer, se sent coupable sans trop savoir pourquoi.

⁵⁴¹ A. MEMMI, *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, J.-J. Pauvert, 1966.

⁵⁴² Déformation de garde-champêtre.

⁵⁴³ L'*Incendie*, p. 68. Le pronom personnel « ils » est écrit en italique dans le texte du corpus.

⁵⁴⁴ L'*Incendie*, p. 141.

⁵⁴⁵ Le *Métier à tisser*, p. 11. Toujours le pronom personnel « ils » en italique dans le texte du corpus.

« Des larmes, des larmes, et de la colère, crient contre votre justice ... elles en auront bientôt raison, elles sauront bientôt en triompher. Je le proclame pour tous : qu'on en finisse ! Ces larmes pèsent lourd et c'est notre droit de crier, de crier pour tous les sourds... s'il en reste dans ce pays... s'il y en a qui n'ont pas encore compris. Vous avez compris, vous. Allons, qu'avez-vous à répondre ? [...] »⁵⁴⁶

Cette attitude de crainte, de méfiance s'explique aussi parce que le colonisé sent que le rôle de la police est d'assurer la défense des intérêts de la minorité contre d'éventuelles contestations de la masse des colonisés. Justice, police, c'est le sujet dont en parle le vieux Ben Sari qui proteste amèrement :

« [...] je ne veux pas me soumettre à la justice, clamait-il. Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et mater. Aux yeux d'une telle justice, je suis toujours coupable. Elle m'a condamné avant même que je sois né. Elle nous condamne sans avoir besoin de notre culpabilité. Cette justice est faite contre nous, parce qu'elle n'est pas celle de tous les hommes. Je ne veux pas me soumettre à elle... »⁵⁴⁷

L'aliénation et la dépersonnalisation font partie de la stratégie coloniale. Cette stratégie consiste à consolider le statut du colonisateur en affirmant sa domination, sa supériorité et son hégémonie vis-à-vis du colonisé. Autrement dit le colonisateur s'applique à persuader le colonisé qu'il lui apporte la civilisation tant recherchée ; de cette façon le colonisé se sentira tout petit et se développe chez lui le complexe d'infériorité. Et pour mieux asseoir cette domination, l'envahisseur porte atteinte aux normes et aux valeurs essentielles du pays, à l'histoire, à la langue.

« D'autres gamins erraient comme lui, seuls, ou s'ébattaient par bandes, prêts à fuir devant les sergents de ville, qui leur faisaient la chasse. Affublés de vieilles vestes aux manches retroussées sur leurs poignets, de grosses chaussures d'homme aux pieds, tout pâles avec des yeux noirs, ils regardaient bizarrement gens et choses. Vifs, ils ne s'arrêtaient pas de se battre ou de se poursuivre. Honnis, malmenés par les citadins, il leur fallait se sauver à tous instants, traqués par cette mauvaise humeur. Ils pratiquaient plus au moins ouvertement la mendicité, et, certains, le chapardage, ils regardaient avec des yeux fixes les hommes, les femmes et les enfants européens. Ils les contemplaient avec cette attention concentrée qui les faisait paraître plus vieux que leur âge. Instinctivement, ils considéraient avec méfiance les vêtements toujours neufs des Européens, leurs corps propres et sains, et aussi leur air de gens qui connaissent pas la faim, ce bonheur qu'ils semblaient tous éprouver de vivre, la sensation d'être protégés, défendus ; leur politesse, leur affabilité, leur éducation, leur délicatesse, qu'ils portaient comme des habits de fête. [...] Omar avait fini par se rendre compte que lui aussi considérait les Européens

⁵⁴⁶ La Grande maison, p. 52.

⁵⁴⁷ Ibid.

comme les considéraient ses camarades. Son regard voulait leur crier quelque chose. Les Européens vivaient continuellement sous l'attention soutenue de ces regards. Sans doute, tous ces enfants animés d'une énergie précoce, s'éteindraient-ils peu à peu, avec les années, le monotone charroi de la misère, de l'ignorance, accumulant sa fatigue... et l'ivrognerie, plus tard, ou bien les prisons. Mais peut-être en serait-il autrement de ceux-là [...]. »⁵⁴⁸

Suite à cette stratégie coloniale rusée, le colonisé se trouve atteint dans son intégrité et dans sa dignité. Dépossédé, ce dernier se dévalorise, et considérera sous le poids de l'influence, le colonisateur comme son modèle idéal ; et à partir de ce moment, il participera à son tour à la stratégie coloniale en devenant ainsi une nouvelle recrue. Dans *Les damnés de la terre*, Franz Fanon nous révèle quelques réflexions sur la stratégie coloniale et ses effets négatifs :

« Quand on réfléchit aux efforts qui ont été déployés pour réaliser l'aliénation culturelle si caractéristique de l'époque coloniale, on comprend que rien n'a été fait au hasard et que le résultat global recherché par la domination coloniale était bien de convaincre les indigènes que le colonialisme devrait les arracher à la nuit. Le résultat, consciemment poursuivi par le colonialisme, était d'enfoncer dans la tête des indigènes que le départ du colon signifiait pour eux retour à la barbarie, encanaillement, animalisation. Sur le plan de l'inconscient, le colonialisme ne cherchait donc pas à être perçu par l'indigène comme une mère douce et bienveillante qui protège l'enfant d'un environnement hostile, mais bien sous la forme d'une mère qui, sans cesse, empêche un enfant fondamentalement pervers de réussir son suicide, de donner libre cours à ses instincts maléfiques. La mère coloniale défend l'enfant contre lui-même, contre son moi, contre sa physiologie, sa biologie, son malheur ontologique. »⁵⁴⁹

Étant vaincu, le colonisé est traumatisé par cet échec démoralisateur, se sent inférieur à l'autre malgré lui les preuves sont là : « *Les musulmans, pensent-ils (les colonisateurs), c'est une autre race, ce ne sont pas des hommes !* »⁵⁵⁰ déclare un personnage de *L'Incendie*. Ce rejet dont le colonisé est l'objet remonte au temps jadis de la conquête française, une fois les troupes françaises présentes sur le sol algérien, les indigènes les ont accueillies affablement, cela apparait dans les paroles de Sid Ali lorsqu'il témoigne publiquement devant cette auditoire de fel-lahs de Bni Boublen :

« Nulle part au monde, à coup sûr, hommes n'ont été entourés d'une aussi grande sympathie que les Français, chez nous. Et comment ont-ils répondu à cette amitié, qui était vraie et sincère, je l'affirme par le sol qui nous unit, comment ? Par l'indifférence simplement, le plus souvent par le mépris. Ils n'ont pas voulu voir en nous des égaux. Et nous avons été traités avec mépris... Dans ce cas, nous n'avons pas marchandé, nous nous sommes livrés

⁵⁴⁸ L'Incendie, p. 163-164.

⁵⁴⁹ Frantz FANON, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 150.

⁵⁵⁰ L'Incendie, p. 90.

sans réserve. Et à qui, dites-moi un peu ? A des gens qui s'en sont montrés peu dignes, qui foulent l'amitié aux pieds ! Ils ont fait les dieux, et ils auraient voulu que nous les adorions. »⁵⁵¹

Le colonisateur ne doute point de sa supériorité par rapport au colonisé c'est-à-dire à cet arabe vaincu et qui se considère comme biologiquement inférieur à lui –cet aveu osé repose sur une logique raciste dont jouit le colonisateur. Décidément, après tant de décennies passées, le colonisateur n'arrive pas à chasser de sa mémoire le souvenir de la toute première invasion et l'apport positif de la France pour cette pauvre Algérie. Ces circonstances triomphales demeurent indélébiles chez le colonisateur, il les ressasse souvent pour intimider la société algérienne. L'envahisseur ne cesse de répéter cela fièrement : « *Sans nos efforts et ceux de nos amis, ce pays ne connaîtrait que le déficit et la ruine* »⁵⁵² ; déclare le sous-préfet du hameau de Bni-Boublen.

Ces révélations sous-préfectorales véhiculent le plus grand mépris de l'indigène, montrent la suprématie de la minorité dominante et justifient par l'incapacité des indigènes le fait que le Français ait été dans l'obligation de prendre en main la destinée du pays. La dévalorisation permanente de l'indigène se perçoit dans les œuvres romanesques de notre corpus choisi, dans les faits quotidiens, apparemment ces faits paraissent innocents mais en réalité expressifs ; le cas du petit Omar le garçonnet de 11 ans qui déambulait à proximité du marché européen est pris par un passant européen, pour un porteur :

« Ce jour-là, ayant abandonné ses camarades, il se promena dans les parages du marché couvert ; à la fin, il alla s'asseoir sur un banc de la place de la mairie. Des passants traversaient en tous sens cette place ombragée de platanes. Omar vit s'approcher un homme : c'était un Européen, accompagné d'un jeune garçon. Omar, surpris d'avoir devant lui ce Français et son enfant, puis intimidé, pénétré par une vague appréhension, voulut se lever et s'éloigner. Mais l'homme lui demanda de l'accompagner au marché pour lui servir de porteur. »⁵⁵³

En effet, que peut-être d'autre un petit indigène près d'un marché pour Européens ? Le malheur n'est peut-être pas tant dans cette méprise du Français que dans l'acceptation d'Omar :

« Une honte et une humiliation subites le traversèrent comme une déchirure. Il sentit qu'il rougissait. Omar parlait français déjà. Il aurait su dire qu'il n'était pas un porteur, ou qu'il n'était pas de son goût de se voir pris pour tel. Mais il ne put articuler aucune parole. Ses connaissances en français l'avaient brus-

⁵⁵¹ Ibid., p. 89.

⁵⁵² L'Incendie, p. 104.

⁵⁵³ Ibid., p. 165.

quement abandonné. Il finit par déclarer d'une voix étranglée : oui, monsieur. »⁵⁵⁴

Comme par miracle, il accepte ce jour-là de porter le filet du Français. Ce faisant, il correspond, quoi qu'il en ait, à l'idée que l'autre se fait de lui :

« Le filet pesa comme du plomb sur le bras d'Omar. L'enfant, déployant tous ses efforts, porta le fardeau avec vaillance. Il marchait en raidissant derrière les deux Européens. Le monsieur aida Omar à placer le filet sur son épaule et lui recommanda de marcher devant. Omar partit sans mot dire, ne songeant qu'à tenir sa charge en équilibre. À présent il redoutait de croiser quelque camarade qui l'eût ainsi surpris à faire le porteur. Il serait couvert de sarcasmes par tous les autres. Il éprouva une affreuse tristesse.⁵⁵⁵

Il est vrai qu'ordinairement et avant cet incident imprévisible, Omar refuse ce rôle de porteur qu'on veut lui faire jouer :

« Omar vit s'approcher un homme : c'était un Européen, accompagné d'un jeune garçon. Omar surpris d'avoir devant lui ce Français et son enfant, puis intimidé, pénétré par une vague appréhension, voulut se lever et s'éloigner. Mais l'homme lui demanda de l'accompagner au marché pour lui servir de porteur. Souvent Omar avait été sifflé de la manière particulière dont les Européens usaient pour appeler un indigène : pst ! pst ! Il se retournait pour voir ce qu'on lui voulait ; c'était un Français qui lui faisait signe :

- Viens porter. L'enfant lui jetait alors un regard de mépris et s'éloignait. »⁵⁵⁶

Non seulement d'une part le colonisateur a humilié et froissé l'amour propre du petit colonisé Omar, d'une autre part il lui offre en échange de ses services un salaire dérisoire très insignifiant, c'était de la charité et rien d'autre que ça :

« L'homme et son fils entrèrent d'abord puis firent signe ensuite à Omar de passer. Maladroïtement campé sur ses courtes jambes, l'homme le surveillait. Il prit dans son gousset une pièce qu'il glissa dans la main d'Omar comme s'il donnait de l'aumône. Un franc. L'enfant ne savait s'il fallait accepter ou refuser l'obole. Il ne broncha pas. L'homme parut satisfait. »⁵⁵⁷

Le mot « obole » est significatif, généralement, si l'Arabe adulte lui-même est très mal rémunéré, quoi qu'il adienne donc le jeune indigène Omar bénéficierait sûrement d'une rétribution dérisoire et infâmante. Dans cet extrait l'auteur montre à quel point le colonisateur abuse de son autorité en exploitant à satiété le très jeune colonisé. En somme, le colonisateur méprise le colonisé qu'il soit grand ou petit, au point de le maintenir dans l'anonymat comme si ce dernier

⁵⁵⁴ L'Incendie, p. 166.

⁵⁵⁵ Ibid.

⁵⁵⁶ Ibid., p. 165.

⁵⁵⁷ Ibid., p. 166.

n'avait pas de nom. Alors, On l'interpelle de manière onomatopéique, et parfois, on fait recours au sifflement pour l'apostropher : « *Souvent Omar avait été sifflé de la manière particulière dont les Européens usaient pour appeler un indigène : pst ! pst !* »⁵⁵⁸

À l'accoutumée, chez le colonisateur le sifflement est réservé aux chiens et de ce fait on a tendance à confondre entre l'indigène et cet animal fidèle. Donc, il est vraisemblable que l'indigène appartient au règne animal comme le précise ces pseudonymes péjoratifs ou ces sobriquets malveillants qui rappellent la lignée inhumaine : bicot (petit chevreau) ; raton (jeune rat) ; lézard (petit reptile saurien) ; vermine (ensemble des insectes : puces, poux ...) : « *Il cessera de travailler, et, tout ce temps-là, il fera (le lézard). Le fellah sent mauvais. Le fellah n'est qu'une (bête).* »⁵⁵⁹ Ce langage qu'utilise le colonisateur pour interpeller le colonisé appartient au registre langagier animalier. Pour interpeler l'indigène ou l'Arabe, le colonisateur met de côté le registre onomastique et se sert du registre bestial.

*« Eux-mêmes prospèrent sur nous comme de la (vermine). C'est la véritable raison. Si notre pain est noir, si notre vie est noire, ce sont eux qui nous les font ainsi. Mais cette (vermine) a de hautes pensées. »*⁵⁶⁰

Cet Arabe anonyme ou cet incognito colonisé qui occupe un rang inférieur par rapport au colonisateur, ce primate est bien entendu incapable de s'insurger contre ses maîtres, d'une part, il est dans l'impossibilité de œuvrer et de s'organiser contre le gré de son bourreau et d'une autre part, sa confiance en soi lui fait défaut du moment qu'il n'est pas parvenu à mettre un terme à son assujettissement et à sa subordination. Le colonisateur a presque réussi sa mission, qui consistait à rabaisser le colonisé aussi bas que terre de la manière la plus servile et la plus avilissante.

Cependant le vécu en dit le contraire, en effet, c'est ce que le colonisateur ignore du colonisé : la passivité de l'indigène n'est qu'une attitude passagère, à vrai dire, il ne peut s'agir que d'une longue « trêve hibernale ». Suite à de longues années d'engourdissement et d'inaction sous l'emprise coloniale, le colonisé se retrouve contraint de subir docilement et passivement. Néanmoins cette docilité et cette passivité ne se voulaient qu'apparentes et éphémères.

⁵⁵⁸ L'Incendie, p. 165.

⁵⁵⁹ Ibid., p. 39.

⁵⁶⁰ Ibid.

Dans ces circonstances illusoire, le colonisateur s'estimait rassurer et confiant de ses plans et de sa stratégie imparable, tandis que le colonisé qui dissimulait intentionnellement ses véritables intentions et ses sérieuses compétences guettait de près cette autorité impériale pour une éventuelle riposte imminente. Le constat colonial approuve en quelque sorte la conduite du colonisé et la juge acceptable, on l'a même qualifié de docile et de passif. Donc à la base de ces comportements pacifistes, l'institution coloniale a cru naïvement à sa politique répressive jusqu'à ce qu'elle découvre à la fin le mensonge du siècle. Cette attitude sereine adoptée, par l'indigène, n'était qu'esbroufe et pure vanité.

L'autorité coloniale, lors de la grève des fellahs, a constaté que ces protestataires à la façon de leur conduite lors des événements, ont mûri d'un cran dans leurs esprits. Cela se précise dans ce passage de *L'Incendie* lorsque Dib fait le point sur ceci en disant que : l'autorité française est restée stupéfaite devant ces grévistes avisés qui l'ont défiée, c'était une première de la part de ces indigènes qu'on a cru dociles et passifs dans une infinité de choses à un moment donné :

« Les gens de Bni Boublen vivaient dans une attente fiévreuse ; ils gardaient néanmoins leur sang-froid. Ils [les fellahs] avaient montré clairement dans cette grève qu'ils étaient capables de se dominer, d'agir sciemment. Cela, justement, avait pris les colons au dépourvu, qui pensaient que l'effolement et le désordre en un instant feraient perdre la tête aux paysans. Ce fut donc une surprise presque aussi grande que la grève même. »⁵⁶¹

Le colonisé, en bravant son ennemi avec ce geste osé, a faussé tous les plans de la tutelle, elle, qui croyait que ce troupeau passif n'était pas en mesure de se manifester personnellement contre la volonté de ses maîtres bergers et n'aura ni le pouvoir ni l'audace de les contrecarrer un jour. Une fois la grève déclenchée ces bêtes apprivoisées se métamorphosent en bêtes rétives. Dans ce cas, le colonisateur se retrouve narguer par le colonisé.

Ce bravement a bel est bien résulté de cette stratégie coloniale répressive, qui ne cesse de s'exaspérer au fur et à mesure des années, en pourchassant et en traquant le colonisé là où il se trouve comme des bêtes sauvages. Cette oppression est désignée de véritable calvaire qui accable l'homme indigène, lui qui se retrouve perpétuellement incriminé d'un délit qui n'est pas le sien.

La grève n'a fait que dévoiler ce qu'ignoré le colonisateur du colonisé, en se soulevant contre le pouvoir en place et en optant pour ce mouvement de grève, le colonisateur se sent agressé profondément dans son estime. Le colonisé, quant à lui, se retrouve dans un véritable dilemme, rien n'est pénible pour lui,

⁵⁶¹ L'Incendie, p. 134.

que de faire ce qu'il croit digne et convenable, dans cette situation chaotique : « *Les cultures commençaient à pourrir sur pied ; mais souplement les fellahs pris à part s'esquivaient, éludaient les questions et les offres ; ils ne voulaient rien envenimer.* »⁵⁶²

Pas plus tard qu'hier, devant cette situation sulfureuse, à l'accoutumée, le colonisateur ne saurait laisser les problèmes s'entasser. D'habitude, le colonisé, à son tour, ne faisait pas le difficile, on pouvait aisément le ramener dans le droit chemin, c'est-à-dire celui de la soumission. Cette fois-ci, le problème persiste, les solutions provisoires sont à exclure, la violence n'est plus à l'ordre du jour. Avant cette grève, dans le répertoire colonial, tous les moyens étaient bons pour reconquérir le colonisé : alors, répression, supplice, violence et injonctions représentent le lot commun des modalités les plus usuelles et les plus récurrentes chez le colonisateur.

Hormis ces modalités et ces expéditions punitives qu'on vient de citer, les autorités françaises font rarement recours aux négociations et à une certaine tolérance relativement modérée. Toutefois, si urgence l'exige, on se propose d'adopter ces choix occasionnellement. Mais à vrai dire ce problème de grève s'avère délicat et d'une importance majeure. Sans détour ni badinage aucun, l'institution coloniale fera recours aux pourparlers malgré elle au tout dernier moment pour éviter les déficits et les sérieuses catastrophes qui vont se répercuter sur son économie et pour dissuader le colonisé afin qu'il renonce à ce mouvement de grève et l'amener affablement à reprendre le chemin des champs le plus tôt possible.

En effet, quelquefois, le colonisateur est amené à faire des concessions néanmoins aussi minimes soient-elles. D'autrefois, c'est aux paroles doucereuses et amicales qu'on aura recours pour résoudre les problèmes les plus subtils. Dans ces circonstances on peut citer le cas d'un maraîcher français qui dit, malicieusement, pour que les grévistes changent d'avis et renonce à leur débrayage :

*« Moi, je suis un ami des Arabes ! leur déclarait-on alors qu'ils ne demandaient rien. Allez ! Viens travailler, Ahmed. Je te connais bien et toi tu me connais. Viens ! Il faut bien que tu manges, que ta femme et tes enfants mangent, moi, je ne suis pas comme ... et celui-là nommait un autre colon. – je paye bien ; je suis un ami des [...]. »*⁵⁶³

Effectivement, c'est sur ces modalités cruelles que reposent les relations qui existent entre le bourreau et sa victime. Alors, grandes, sont les chances de la ré-

⁵⁶² Ibid., p. 134.

⁵⁶³ L'Incendie, p. 134.

ussite attendue, ces envahisseurs obtiennent souvent gain de cause et ne rentrent jamais bredouilles. Dotés d'un certain éveil et contrairement à leur comportement habituel, cette fois-ci, les paysans sont unanimes et soudés, ils ont pris leur courage à deux mains et ont décidé de narguer le tortionnaire pour sauver l'honneur et échapper à cette vie de misère : « *Les fellahs déployaient une résistance têtue, fuyant les offres individuelles et insidieuses, les marchés à part, les transactions, les tapes dans le dos et les paroles sucrées.* »⁵⁶⁴

Dans ces circonstances conflictuelles, au lieu d'adopter un discours apaisant et différent de celui que le colonisé a l'habitude d'entendre, le colonisateur ne fait que hausser le ton en s'exprimant d'une manière hautaine qui a tendance à intimider le colonisé davantage. Les policiers tentaient de faire reculer les fellahs en leur disant : « *Que voulez-vous ? Ce qui se passe-là ne vous regarde pas.* »⁵⁶⁵ Effectivement, ce qui est humiliant dans cette scène quand les policiers disent aux fellahs que leur propre grève ne les concernait pas ! Oui c'est de la pure humiliation et c'est de la pure provocation ! À travers ces actes et répliques impopulaires on remarque le grand mépris que réserve le colonisateur au colonisé, l'Arabe comme on l'a déjà dit appartient au règne animal ! Ce n'est pas que le colonisateur manque d'affection ou de sensibilité mais cette affection et cette sensibilité qu'on vient de citer sont strictement sélectives, elles ne se manifestent qu'à l'égard des membres de la même race ou de la même communauté. L'hostilité et le mépris peuvent se mesurer au simple regard et au dur éclat en se dévisageant les uns les autres :

« Une dame en robe légère d'été arrivait dans l'allée... Passant près d'eux, elle jeta un rapide coup d'œil à Omar et Hamedouch. Son visage se contracta instinctivement. Elle détourna aussitôt les yeux, mais Omar en avait ressenti le dur éclat.

- Tu as vu comment elle nous a regardés ? demanda Hamedouch à mi-voix.

- Oui, eh bien ?

- Moi il m'est impossible de supporter ça ! je n'accepterai jamais qu'on me regarde de cette façon ! Son ton montait.

*- je suis dans mon pays, moi ; je leur ferai payer cher ces regards ! »*⁵⁶⁶

Omar et son collègue de travail sont considérés comme des « objets encombrants » et non pas comme des êtres humains pour cette Française, ces objets ambulants baptisés « Arabes » représentent des « laissés-pour-compte » qui ne font

⁵⁶⁴ Ibid.

⁵⁶⁵ Ibid., p. 139.

⁵⁶⁶ Le Métier à tisser, p. 187.

qu'empoisonner l'atmosphère sociétale. Pour elle le mot « Arabe » est emblème d'objet gênant et déplaisant qu'on a tendance à repousser, pour éviter tout désagrément et toute amertume émanant de ce dernier :

« Ne sommes-nous pas comme des étrangers dans notre pays ? Par Dieu, mes voisins, je vous dis les choses comme je les pense. On croirait que c'est nous les étrangers, et les étrangers les vrais gens ici. Devenus les maîtres de tout, ils veulent devenir du coup nos maîtres aussi. Et, gorgés des richesses de notre sol, ils se font un devoir de nous haïr. »⁵⁶⁷

Pour hideux qu'il soit, l'Arabe déplaisait par sa nature aux Européens. Favrod parle de cette relation existante entre le colonisateur et le colonisé, de ce sujet il nous dit que « *le colon et l'Arabe, c'est le sujet et l'objet. L'un possède l'autre : il entend bien le conserver incessible, intouchable, indivis.* »⁵⁶⁸ L'Européen a toujours manifesté cette attitude hautaine et ségrégative envers le colonisé, ce colonisateur si fier de sa lignée généalogique se croyant supérieur et jouissant d'une autorité sans limites, considère l'indigène comme son propre joujou. Il peut le manier et le manipuler comme il le désire. Tout comme le bétail et l'immobilier, l'Arabe fait partie des propriétés privées du colonisateur, cela apparaît nettement dans ce passage : « *voilà là-bas la maison des Français, les colons à qui tout appartient, terre, moisson, arbres et air, et les oiseaux, et moi-même sans doute. Tout est solide et stable dans cet univers, tout paraît à sa place* »⁵⁶⁹, constata Omar avec son merveilleux instinct qui ne le trompait jamais. Dans ce même ordre d'idées, on peut citer un autre passage qui appuie nettement cette même idée de possession :

« Les fellahs ne quittent jamais Bni Boublen ; s'ils le quittent ils ne sont plus bons à rien. Leurs voix sont admirablement nostalgiques, leur salut plein de chaleur. Mais la colonisation blesse : ses yeux ont désespérément peur et les yeux des hommes sont désespérément durs. Le colon considère le travail du fellah comme totalement sien. Il veut, de plus, que les gens lui appartiennent. Malgré cette appartenance en titre, le fellah est pourtant le maître de la terre fertile. »⁵⁷⁰

Comme on vient de le montrer, le colonisateur manifeste une certaine suprématie absolue vis-à-vis du colonisé. Depuis son invasion, le titre d'envahisseur ne lui a pas suffi, c'est pourquoi il cherche depuis cette aire historique révolue à être vénéré tout comme une divinité, il se voulait rien qu'à soi-même un pouvoir seigneurial absolu :

⁵⁶⁷ L'Incendie, p. 44-45.

⁵⁶⁸ C.-H. FAVROD, La révolution algérienne, op. cit., p. 33.

⁵⁶⁹ L'Incendie, p. 74.

⁵⁷⁰ Ibid., p. 27.

« Dans ce cas, nous n'avons pas marchandé, nous nous sommes livrés sans réserve. Et à qui, dites-moi un peu ? À des gens qui s'en sont montrés peu dignes, qui foulent l'amitié aux pieds ! Ils ont fait les dieux, et ils auraient voulu que nous les adorions. »⁵⁷¹

Quelle ambition débordante ! Quel phantasme extravagant ! C'est un véritable excès de zèle ! Refuge au mensonge, à la calomnie, au ressentiment, au mépris, à l'orgueil et à l'hostilité font partie intégrante de la stratégie comportementale coloniale. Le colonisateur, dans le dessein de nuire à la réputation de cet opprimé Arabe, utilise le bluff, le mensonge et parfois même la calomnie pour horrifier et épouvanter ses petits-enfants.

À titre d'exemple, quand le colonisateur veut apeurer ses enfants il leur dit que : l'Arabe est une espèce d'homme-loup ou un loup-garou. Ces quelques propos en font foi de cette ruse mordante et de cette cruauté inégalée : *« Les petits Européens avaient, de leur côté, un peu peur des Arabes. Pour les faire tenir tranquilles, les parents leur avaient assez fréquemment répété : je vais appeler l'Arabe ! »⁵⁷²* De cette façon, le colonisateur sème en son enfant une certaine antipathie précoce envers cet ogre inhumain qui le menace partout. Ainsi l'enfant européen vivra dans la crainte de l'Arabe et le détestera pour le restant de ses jours. De cette façon, les parents peuvent influencer et manipuler leurs enfants selon leurs tendances et leurs penchants personnels. Les parents assument le choix de leurs enfants.

Mais croyez-vous que ces enfants de colonisateurs une fois grands, seront-ils en mesure d'oublier ces marquantes images et ce grand nombre de préjugés qu'on leur a inculqués jadis de cet impitoyable cannibale vorace. Avant même de se côtoyer ou de se rencontrer, ce petit bambin une fois grand éprouvera de l'hostilité et de la répugnance envers cet épouvantable revenant. Effectivement, élevé dans ce milieu de crainte et de mésintelligence, ce même enfant gardera une image assombrie et déformée de cet « être épouvantail » qui lui a hanté ses nuits et son enfance voire son existence. De ce fait, le colonisateur aura probablement du mal à voir en lui son semblable.

Donc, ce n'est pas de leur faute s'ils repoussent le colonisé, ce n'est pas de leur faute non plus s'ils manifestent du mépris à l'encontre de cet être de négation, il ne faut pas leur en vouloir s'ils adoptent des comportements racistes, il ne faut pas leur en vouloir s'ils portent sur le colonisé le même regard que les adultes. En somme, les préjugés et les antipathies qui émanent des adultes se re-

⁵⁷¹ Ibid., p. 89.

⁵⁷² Ibid., p. 164.

trouvent gravés, répertoriés et conservés chez ces enfants, victimes de la médiocrité et de la supercherie parentales.

Dans l'univers colonial, le colonisé est décrit comme étant un voleur, un paresseux, un incapable, un misérable, un vaurien et bien d'autres défauts indésirables. Le colonisé a toujours été taxé de ces vilains vices, car il est conscient et sait parfaitement que le colonisateur le méprise et ne veut en aucun cas, que ce dernier l'approche davantage, il se veut une certaine démarcation relative, une certaine distanciation pour ne pas s'entremêler les uns et les autres. À cela, le colonisé essaye d'opposer une honnêteté intransigeante au cliché stéréotypé qu'on se fait de lui :

« Mais les fabuleuses cerises, celles qui chargeaient les branches dans le champ des colons, excitèrent leur [les enfants arabes] envie. Quelques-uns proposèrent de franchir les clôtures. Omar s'y opposa. Lui ne volait pas, voudrait ne jamais voler. De plus, c'était chez des Européens : il tenait, disait-il, à les regarder droit dans les yeux. Les Européens, eux, préféraient naturellement avoir affaire à des arabes qui volaient. Omar parlait comme un homme ; les autres garçons firent des yeux ronds. »⁵⁷³

L'Algérien s'est toujours méfié de ce colonisateur, qui l'incrimine fréquemment, de tous les maux de la terre. Toutefois, Il veut le rabaisser davantage pour que le profit soit maximal. En effet, cette relation entre les deux communautés reste tendue et médiocre. Les rapports semblent être basés sur la race et l'espèce, c'est pourquoi cette dernière n'a pas évolué. Le colonisateur se tient si distant du colonisé, discorde, conflits, terreur et brouille sont leurs comportements quotidiens et habituels. Cela est la devise des colonisés.

Combien était grande la stupéfaction d'Omar lorsqu'il s'est retrouvé face d'un jeune soldat occidental dont il ne savait pas encore qu'il était américain et qui le regardait avec un sourire sympathique qui dénotait beaucoup de gentillesse, Omar n'était pas dupe, il a tout de suite deviné qu'il s'agissait assurément d'un étranger et non pas d'un Français de souche :

« Juste, un camion chargé de militaires stoppait sur la route, non loin de la rive. Un des soldats en sauta et s'approcha. L'homme, grand, un peu filiforme et étroit d'épaules, était tout jeune encore. Il regardait Omar avec des yeux d'un bleu tendre qui souriaient. Il y avait une franchise enfantine dans son expression qui attirait spontanément la sympathie. Ses cheveux blonds coupés très ras tout autour de la tête, et la petite mèche qui lui retombait sur le front, accentuaient encore cette impression. Nul doute possible : c'était un étranger ; il ne trahissait qu'une lointaine ressemblance avec les Européens d'ici. »⁵⁷⁴

⁵⁷³ L'Incendie, p. 23.

⁵⁷⁴ L'Incendie, p. 23.

De coutume, les soldats français sont boudeurs et cruels, leur mépris et leur attitude hautaine font d'eux des bêtes non apprivoisées, ils n'inspirent pas confiance, le colonisé se blottit sur lui-même pour éviter tout heurt éventuel avec l'autre. Alors que ces étrangers nouvellement rencontrés par Omar ne sont pas semblables aux étrangers qu'il avait l'habitude de rencontrer dans les alentours de Bni Boublen. Ces derniers sont plutôt gentils et sympathiques voire extrêmement généreux en distribuant des présents à la population indigène qui les a accueillis affablement.

« Il ne disait rien. Il se contentait de sourire en présentant à Omar une tablette de chocolat et un petit drapeau parsemé d'étoiles. Mais ses compagnons ne s'arrêtaient pas, du camion, de baragouiner, et de crier joyeusement : "Hello ! Hello !", de faire des signes amicaux. Interdit, Omar les observait, observait celui qui se tenait devant lui, oubliait qu'il était nu. Il prit sans réfléchir le chocolat de la main de l'étranger, courut à l'eau, fit un plongeon. [...] le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer. »⁵⁷⁵

Le regard dur de la passante française dans *Le Métier à Tisser*, le sifflement honteux du Français dans *L'Incendie*, qui cherchait un porteur, les tutoiements humiliants lors des interpellations quotidiennes et beaucoup d'autres agissements et actes impopulaires qui dénotent de l'indécence et ne reflètent en rien le civisme des institutions coloniales. Ces différents comportements méprisables et scandaleux de la part de ces étrangers, qui prétendent apporter la civilisation à ce bas peuple barbare et démuné, ne font qu'attiser l'ardeur des conflits déjà prononcés. En effet, entre ce qui est dit et ce qui est fait par cette même autorité répressive semblent être incompatibles avec le vécu quotidien. Sid Ali un fellah de *L'Incendie* fait le point sur le vécu des Algériens et leur relation avec la partie coloniale, il expose un constat plein d'amertume et de regret en incriminant la France de maints délits commis dans ses différentes colonies à travers le monde et sa complicité en acceptant sans commander ce qui se passe dans ces dernières :

« Peut-on parler alors d'amitié ? Ils nous font plutôt l'aumône, ce qui est plus difficile à accepter encore que le mépris. Allons, direz-vous, il n'y a pas d'honnêtes gens, d'hommes sincères parmi eux ! Oh, oui, à coup sûr, il y'en a ! Mais l'indifférence les tue. Les musulmans, pensent-ils, c'est une autre race, ce ne sont pas des hommes ! Résultat : ils laissent les mains libres aux autres, aux gens les plus avides et les moins scrupuleux que la terre ait portés. En cela, ils sont complices et partagent, tout autant qu'ils sont, de grandes responsabilités. Maintenant quoi de plus naturel que de se défendre contre tous ? Ceux-là même qui opèrent en bandits de grands chemins, et qui ne sont pas bêtes,

⁵⁷⁵ Le Métier à tisser, p. 203.

ont trouvé le moyen de faire endosser à la France la charge de leurs agissements. Mais ils y ont réussi grâce à l'indifférence de tous. N'est-ce pas au nom de la France que se commettent les pires vilenies provoquées sur notre sol ? N'est-ce pas au nom de la France qu'on emprisonne ; au nom de la France qu'on affame, au nom de la France qu'on assassine ? Le nom de la France a accompagné trop de vilaines besognes. Vous ne nous enlèverez jamais plus de la tête que ces crimes sont imputables à la France en fin de compte. Que nous importe, à nous, que ce pays soit grand et glorieux ! Accepte-t-il tout cela ou n'accepte-t-il pas ? Que ceux d'entre eux qui ne l'acceptent pas, élèvent la voix ! Qu'on les entende un peu ! [...] la tyrannie n'a jamais eu raison des peuples ».⁵⁷⁶

La responsabilité et la culpabilité ne peuvent être personnalisées, mais elles ne peuvent être que collectives car le rapport colonial n'est pas un rapport d'individus mais de peuple à peuple. Ce rapport de force inaugural et triomphal des troupes françaises depuis la fameuse invasion a conditionné les rapports à venir entre les deux peuples : les colonisateurs ne verront dans les colonisés qu'un peuple vaincu soumis par les armes.

En effet, ce rapport est fondé essentiellement sur la violence, cela se dessine à travers les actes d'expulsion qu'exerce le colonisateur sur le colonisé, c'est une chasse à l'homme prononcée :

« C'est vrai qu'ils vous avaient jetés comme des chiens ? [...] C'est ce qu'ils avaient fait. Nous ne voulions pas partir, ils nous avaient chassés de force ! [...] mais ils nous avaient jetés quand même. »⁵⁷⁷. Dans un autre passage particulièrement similaire lorsque un personnage de l'Incendie Ba Dedouche dit en avouant son désespoir et sa malheureuse destinée : « Et ce sont de vieux amis. Ils ont pris ma terre, ma maison. Ils ont tout pris. Nous parlons de choses que nous ne comprenons pas. L'argent rend les gens malheureux [...]. »⁵⁷⁸

L'usurpation et l'expropriation sont des actes habituels chez le colonisateur néanmoins que devient suspecte toute attitude agréable et bienveillante de la part de celui-ci.

« Au moment où les groupes commençaient à se séparer, un métayer vient offrir deux sacs de pommes de terre aux grévistes et s'engagea à donner satisfaction à leurs revendications. Le lendemain, matin deux délégations de travailleurs de la ville : l'une des communaux, l'autre des cheminots, vinrent les saluer et les assurer de leur solidarité. »⁵⁷⁹

Cette attitude est inaccoutumée et si peu conforme au comportement ordinaire du Français, certainement, dans ces circonstances douteuses, quand bien

⁵⁷⁶ L'Incendie, p. 90-91.

⁵⁷⁷ Ibid., p. 55.

⁵⁷⁸ Ibid.

⁵⁷⁹ Ibid., p. 124.

même le colonisé penserait que cet acte de générosité affectée, n'est pas entaché en apparence d'indifférence et du racisme, le colonisateur ne renoncerait pas de lui nuire et de lui rendre la vie dure. En effet, après cette imprévisible volte-face du colonisateur, le colonisé va sûrement penser qu'en entretenant cet acte non habituel, son ennemi d'hier est en train sans aucun doute de préparer une intrigue dans le dessein de lui nuire. Trêve et guerre font partie de la stratégie coloniale proprement dite. Mohammed Dib, s'est montré attentif et intentionné à la relation existante entre colonisateur et colonisé dans sa trilogie *Algérie*.

Cette relation a échoué avant même d'être née. Cette relation n'a jamais pu voir le jour, elle a dégénéré prématurément, que ce soit au niveau de peuple à peuple ou au niveau des individus. Pour Dib, cette relation oppose deux adversaires aux dimensions légendaires, l'Européen et l'Arabe. Les colonisés forment le peuple, ne parlent pas individuellement mais au nom du peuple qu'ils représentent, à son tour la communauté européenne se retrouve aussi regroupée et ne parle pas à titre individuel.

Même au niveau de l'institution éducative française, les enfants indigènes sont, la plupart du temps, entre eux : effectivement, pour être admis à l'école mixte, il faut être fils de notable. L'autre, quel qu'il soit, est tellement loin qu'il est, selon le cas, objet de curiosité ou de crainte. La longue coexistence n'a pas fait évoluer les rapports et les mentalités, il y a toujours en présence deux blocs inapprivoisables, fermés l'un à l'autre. Incontestablement, aucune main n'est tendue, aucun crédit n'est accordé, aucune concession n'est faite : si bien qu'aucun des deux ne veut se rapprocher de l'autre, le colonisateur hautain et fier ne considère pas l'autre comme son semblable et ne le perçoit que comme un outil indispensable à ses intérêts personnels, le colonisé à son tour estimant alors qu'on lui fait une grande offense.

D'après Dib, cette relation entre colonisateur et colonisé semble être désespérante et condamnée voire chimérique mais strictement utilitariste. Dans sa trilogie *Algérie*, Dib met en avant cette relation de peuple à peuple et non pas celle des relations personnalisées : chez Dib, les rapports entre les deux parties antagonistes sont terriblement faussés, parce qu'il se trouve que l'un des partenaires s'autoproclame supérieur à l'autre et dans cette conjoncture, le peuple colonisé se voit la victime et qu'il est profondément atteint dans sa dignité et dans son amour propre.

Par conséquent, la relation entre les deux communautés s'avère elle aussi un véritable fiasco. Cette déception résulte ordinairement du mépris, de la haine

et de l'hostilité qui atteint le colonisé dans sa dignité. En effet, sous l'emprise coloniale, le colonisé a beau supporter le racisme ambiant, les humiliations inciviles, l'assujettissement abominable, la misère acerbe, la faim et beaucoup d'autres supplices et offenses, il cherche indubitablement, à être respecté et que le colonisateur puisse le considérer comme son semblable voire son égal.

En somme, cette quête du respect mutuel tant convoité par le colonisé le conduit finalement à la révolte et à la revendication de sa liberté qui lui a été confisquée depuis la nuit des temps par cette horde de malfaiteurs. Et comme le dit si bien l'un des personnages de Dib :

« Notre peuple est devenu singulièrement sensible, dit-il. Sensible à ses malheur, aux offenses à lui faites dans les jours présents et passés, sensible à un degré difficile à saisir... le garçon éprouva de nouveau le poids des murs, de la lumière tamisée, de la patience des choses. Sensible aussi à la bonté, aux paroles amicales. Tout ça existait sans doute dans le passé... mais aujourd'hui, son cœur bat comme jamais il n'a battu. Qu'est-ce qu'il en sortira ? Du bien, j'espère [...]. »⁵⁸⁰

⁵⁸⁰ Le Métier à tisser, p. 161-162.

Chapitre V. Images de la femme algérienne traditionnelle

« Finalement elle se leva et du même coup fit voler sa tunique par-dessus sa tête. À présent entièrement nue, elle pénétrait dans la source. Ses pieds attirés par le sable, Zhor entra plus en avant. Ses cuisses, ses hanches, son ventre furent entourés d'une pression glacée et subite. Elle se leva de la boue, en se frôlant légèrement le corps, frissonnante ; elle prenait l'eau dans le creux de la main et la jetait sur ses épaules. Quand l'eau finit par s'écouler de son corps aussi pur que celle de la source, elle sortit claquant des dents. Elle fit retomber sur elle sa robe qui l'enveloppa entièrement. Elle remplit d'eau un bidon à lait et quitta la source. »⁵⁸¹

Systématiquement froissée, la société algérienne se fait l'écho, se met en quête de tout ce qui peut effacer cette humiliation. Ainsi, refuse-t-elle désormais de subir le mépris et la domination de l'autre et remet-elle en question le système qui les lui impose. Cette situation a amené le colonisé à vouloir protéger sa famille contre toute influence extérieure. Sa résistance s'est fondée sur la méfiance et sur la lutte de communauté à communauté. Cette réaction d'autodéfense est liée aux drames vécus par cette société d'indigènes qui, se trouvant écrasée et humiliée, pousse la femme à vivre dans l'ombre. D'où l'effacement de cette dernière considérée comme refuge et abri de l'identité collective.

En cette période, la jeune fille algérienne, dans l'ensemble, n'a pas l'occasion de développer sa personnalité ni de prendre des initiatives ; qu'elle soit issue d'une famille aisée ou non, elle acquiert son éducation à la maison. Ainsi, elle prend place dans un vaste réseau de traditions domestiques de la société algérienne ; elle apprend à tenir le ménage, à faire la cuisine, coudre, filer, tisser la laine. Son instruction se limite à quelques bribes du Livre Saint, aux innombrables dictons où se concentre la sagesse populaire, aux contes, récits, légendes reflétant les croyances et les superstitions des milieux féminins. En somme, la vie de la femme au foyer, faite de gestes séculaires, ne permet aucun renouvellement et aucun progrès émancipateur. Être femme traditionnelle :

« C'est vivre incognito, et pour en être sûr la société arabe n'a plus qu'à séquestrer la gent féminine. La maison arabe ne sera plus qu'un voile de pierre renfermant le voile de coton ou de laine. »⁵⁸²

Au Maghreb, et plus particulièrement en Algérie, les premiers mouvements nationalistes allaient chercher de l'appui au Moyen-Orient et lui empruntaient les nouveaux modèles qu'il proposait à la famille musulmane et à la femme arabe, en même temps qu'ils n'étaient pas insensibles aux valeurs positives que la modernité occidentale leur proposait directement à travers les ambiguïtés de la situation coloniale.

⁵⁸¹ L'incendie, p. 98.

⁵⁸² Abdelwahab BOUHDI, La Sexualité en Islam, op. cit., p. 50.

L'organisation privée et religieuse de l'enseignement, exclusivement, réservé aux hommes, donne à l'Islam la force nécessaire pour se maintenir pendant la colonisation française. « *Les medersas* »⁵⁸³ deviennent des lieux de discussions politiques où les filles ne sont admises qu'à partir des années trente, grâce à l'action réformiste. Ce mouvement réformiste algérien favorise l'enseignement des filles dans le cadre d'une éducation religieuse. Il se fonde sur la « *Sunna* »⁵⁸⁴, écrits des Anciens d'où il tire tout ce qui concerne la vie familiale du prophète et ses relations avec ses épouses et filles. Ces réformistes insistent sur les exemples historiques de femmes qui sont parvenues à un équilibre entre leurs responsabilités publiques et une vie privée exemplaire aux yeux de l'Islam. Leur conservatisme se marque dans leur approbation du port du voile qui pour eux constitue un acte de religion. Ils s'indignent devant ceux qui veulent modifier les préceptes islamiques en matière de succession. Ils sont favorables au fait que la femme choisisse son époux, mais refusent pour elle le droit de demander le divorce en invoquant le désordre social qui en résulterait. Le point de vue de cette élite réformiste se résume à un désir d'instruire l'ensemble de la communauté algérienne aux valeurs musulmanes :

*« Pour agir valablement en faveur de l'émancipation future de la femme musulmane, il suffirait, selon eux, de travailler à la diffusion de l'instruction et de l'éducation parmi les musulmans. L'idéal réformiste semble être dans cette perspective d'édification d'une société islamique meilleure, c'est-à-dire en parfait accord avec la morale religieuse, et dans laquelle l'épanouissement culturel et social de la femme s'accomplirait harmonieusement. »*⁵⁸⁵

L'étape suivante permet d'analyser la désarticulation sociale imposée par les colons français aux Algériens et la résistance opposée par les forces religieuses traditionnelles qui affirment dans leur charte revendicatrice du peuple algérien et à l'unanimité que « *la nation algérienne n'est pas la France, ne peut être la France et ne veut pas être la France.* »⁵⁸⁶ Chaque étape historique de la colonisation et de la révolution doit nécessairement retenir l'attention dans la mesure où ces événements ont encore aujourd'hui un impact sur la situation de la femme dans la société algérienne.

⁵⁸³Écoles coraniques.

⁵⁸⁴La deuxième source de la loi musulmane concerne les faits, gestes et déclarations du Prophète ﷺ pendant sa vie.

⁵⁸⁵ Ali MERAD, *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire sociale et religieuse*, Ed. La Haye Mouton et Cie, Paris, 1967, p. 329.

⁵⁸⁶ Cheikh Abdelhamid BEN BADIS in le journal *Ach Chihab*, juin 1936, cité par CH.-R. AGERON, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, op. cit., p. 89.

Dans ce chapitre, il nous semble intéressant pour notre recherche de jeter la lumière sur l'image de la femme traditionnelle algérienne au cœur des mutations sociopolitiques des années 30, sur maints plans : *sexuel, économique, social et culturel*. Notre étude consiste à dégager les traits principaux qui caractérisent le personnage féminin dans la fiction romanesque dibienne, sous l'éclairage des événements historiques propres à l'Algérie en cette période de colonisation d'entre les deux guerres, et de partager son aspiration à la majorité, de le suivre dans sa lutte contre son état *d'éternel mineure*, de découvrir son passage de la tradition à la modernité effective, authentique, et non superficielle.

V.1. Femme traditionnelle mineure

V.1.1. Mineure sexuellement

Pour l'homme traditionnel, tout comme manger, s'unir à son épouse est un acte biologique. C'est pourquoi, on mange en silence et on se couche en silence, par absence de langage d'intimité. Tout sentiment d'amour semble être exclu dans ces mariages traditionnels. Un manque terrible de communication apparaît dans la vie conjugale. Ce mutisme dans l'acte le plus intime paraît très humiliant pour la femme qui se sent utilisée par l'homme comme un objet sans âme. L'auteure algérienne Assia Djebar n'a pas manqué de souligner cette flagrante incommunicabilité entre les couples et particulièrement lors des rapports les plus intimes, en disant du maillon faible ou de ce qu'on appelle aussi le sexe faible :

« Elle est sa femme, non pas seulement un corps qu'il étreint dans l'ombre, sans mots, sans caresses, sans qu'il ose suivre le temps qui coule, sa vie qui glisse dans la nudité vulnérable de ses formes, corps qui se donne sans frémir puisqu'il ne rencontre pas le dialogue du regard. »⁵⁸⁷

En effet, ce sexe faible on ne lui reconnaît même pas le droit le plus naturel au plaisir sexuel, à l'amour dans la légitimité. La femme dans cette société patriarcale est niée, diminuée. Assujettie à un ordre social, familial très sévère, elle vit à l'ombre du mâle, se plie à tous ses caprices. Obéir est pour elle une vertu capitale. On lui a toujours appris à obéir et à se taire, même s'il s'agit d'étouffer les sentiments les plus naturels, les plus instinctifs. La femme subit passivement son destin de « femme-objet », usée par l'habitude. Selon le concept ancestral l'obéissance de la femme est synonyme d'une bonne éducation. Pour que la vie conjugale dure ou dure plus longtemps possible, la femme, quel que soit son âge,

⁵⁸⁷ Assia DJEBAR, Les Enfants du nouveau monde, op. cit., p. 18.

doit supporter les caprices et les violences du mari. C'est pour ce but que les mariages précoces sont de coutume.

L'expression ancestrale nous enseigne que la jeune femme est semblable à la pâte que le mari peut modeler et confectionner à son goût. Voici la leçon que donne Zina à sa fille Zhor maltraitée par son mari, dans *Le métier à tisser* : « Lorsque sa fille (Zhor) lui eut conté par le menu tout ce qu'elle avait enduré, la vieille femme s'était contentée de répondre : « *Quand l'une de nous est battue dans un coin, elle se réfugie dans un autre, mais reste chez elle.* »⁵⁸⁸ Au lieu de défendre sa fille, la mère de Zhor préfère fermer les yeux sur les violences subies par sa fille par crainte que celle-ci soit renvoyée à la maison ou même répudiée :

*« Déjà, à la première dispute entre Zhor et son mari, elle [la mère] avait préféré ne point intervenir, et fait grise mine à sa fille éplorée, craignant qu'elle ne lui revînt, renvoyée pour longtemps, et qui sait ? Peut-être même répudiée. Devant pareille éventualité, elle était prise de terreur. »*⁵⁸⁹

On peut croire que cette mère voit les choses d'un point de vue économique et social, à tout ça on ajoute que les règles de l'Islam prescrit l'obéissance à l'homme comme une des obligations les plus indiscutables.

L'obéissance à Dieu doit passer par l'obéissance à l'homme, qui est le mari.

Le Coran dit : { Et quant à celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, puis reléguez-les dans des lits à part, battez-les. Si elles vous obéissent, cessez vos réprimandes. }⁵⁹⁰

Il importe de souligner le mot « craignez ». Il suffit que l'homme craigne la désobéissance pour qu'il entre en action.

La femme, privée dans son univers conjugal de communication et du dialogue avec son partenaire, dans sa vie affective de l'amour et de l'échange, dans sa vie sexuelle, de l'épanouissement et de la réciprocité, comprend très tôt que le mari qui la possède ne lui appartient pas. Elle est totalement convaincue de sa faiblesse naturelle devant le pouvoir de l'homme. Cette vie de femme mariée est constamment menacée par la répudiation ou la polygamie, elle vit toujours dans la hantise de se voir rejetée du foyer conjugal ou supplantée par une rivale.

Dib fait part de ce sort dans son roman en parlant de l'un de ses personnages féminins devenu infirme suite à une maladie incurable. Privée de son mari,

⁵⁸⁸ *Le Métier à tisser*, p. 38.

⁵⁸⁹ Ibid.

⁵⁹⁰ Le Coran, troisième sourate du livre saint, chapitre 5, Les femmes, verset 34.

Menoune se trouve frustrée dans ses sentiments d'épouse, accablée par une vie qui lui échappe :

« Menoune, malade, était couchée là, depuis que son mari l'avait renvoyée chez sa mère. La vieille femme la veillait. [...] Lalla Zohra assise à ses côtés, les jambes croisées, embrassait de temps à autre la malade, très ébranlée. Dans ses deux mains, elle lui enfermait les siennes. – Tu seras guérie, ma chérie. Dans un mois. Tu retourneras auprès de tes petits ... Si tu es bien sage. Le docteur l'a dit [...] La vieille femme parlait comme à un enfant. »⁵⁹¹

Lalla Zohra tente d'apaiser à chaque fois les tourments physiques et les hallucinations de sa fille Menoune par des baisers et des caresses. Cette consolation maternelle est censée être assurée par le mari démissionnaire : le mari devait jouer son rôle de protecteur et montrer aide et assurance à sa femme malade au lieu de la renvoyer chez sa mère. Lalla Zohra agit comme le devrait le mari dans pareil cas. Une fois répudiée, Menoune se retrouve rejetée, sans tuteur. Elle est désorientée, voire perdue ; l'idée de mort germe dans son esprit, c'est probablement la fin de son existence. Dans une telle situation, elle ne peut que se résigner, sinon, quelle issue ? N'est-elle pas une éternelle renvoyée faisant la navette entre un époux capricieux et un père hostile ? N'est-elle pas une éternelle mineure qui ne peut exister qu'à travers son appartenance à l'homme ? Cet homme qui suspend au-dessus de sa tête un sabre tranchant : *la répudiation*.

Dans cet état lamentable et navrant. Menoune est totalement convaincue de sa faiblesse devant le pouvoir de son mari. C'est dans ses enfants qu'elle trouve ses meilleures chances, c'est avec son mari qu'elle court le plus grand risque. Le lien interpersonnel créé entre époux par la médiation des enfants est si fort que la relation (mère-enfant) prime, et de loin, la relation (père-mère).

V.1.2. Le tabou et la discrimination des sexes

Dans ce milieu traditionnel, Dib souligne la discrimination des sexes, dans une société misogyne, qui maintient la femme dans un état d'infériorité. À travers les propos de son personnage féminin Aïni, il traduit cette appréhension qui hante les familles traditionnelles : *« Une fille ne compte pour rien. »*⁵⁹² Pour Aïni et les autres mères, les raisons en sont nombreuses ; si chaque famille traditionnelle espère un garçon, c'est d'abord pour que la continuité du nom, dont on sait quelle importance il a, soit assurée ; puis parce qu'il sera plus tard ou une fois grand, un soutien pour les siens ; d'autre part, l'éducation d'un garçon pose infi-

⁵⁹¹ La Grande Maison, p. 46.

⁵⁹² La Grande Maison, p. 90.

niment moins de problèmes que celle d'une fille : elle, « *on la nourrit. Quand elle devient pubère, il faut la surveiller de près. Elle est pire qu'un aspic, à cet âge-là. Elle vous fait des bêtises dès que vous tournez le dos.* »⁵⁹³ D'après cette représentation, la vie de la femme dans le milieu traditionnel est synonyme de frustration. La femme est toujours soumise à des interdits et toujours traitée comme objet sexuel. Adolescente, elle est surveillée, voilée, cloîtrée. On dresse un mur entre elle et le monde masculin. La vulnérabilité de son intégrité physique exige une surveillance continue. Toute l'éducation qu'elle reçoit l'enferme dans ce sentiment de vulnérabilité de sa « *féminité honteuse, dont il convient de se garder par un tabou absolu.* »⁵⁹⁴

À travers ses personnages féminins, Dib dévoile l'énorme souci des familles traditionnelles : les problèmes qui touchent à la pudeur et à l'honneur. Le jour de ses noces, la mariée doit prouver qu'elle a gardé son honneur intact. Sa virginité est pour sa famille une question d'honneur. La nuit des noces est pour la jeune mariée une épreuve pénible. Si elle perd sa virginité avant terme, le mariage sera systématiquement rompu, le déshonneur et le scandale pourchasseront la famille éternellement. Mohammed Dib montre que, dans ce milieu traditionnel, une femme qui veut s'écarter du chemin qui lui est tracé par la société, est un objet de honte et de déshonneur. Elle s'engage ainsi dans un combat désespéré voire dans une entreprise suicidaire. Dib nous le fait sentir, en mettant en scène la manière dont la voisine Zina fait part à Aïni du scandale qui a été provoqué par sa jeune cousine et dans la réaction méprisante affichée par les deux femmes devant l'ignoble. C'est dans l'oreille que la première a murmuré ces propos qu'Omar a pris au vol et qui restent, dans sa tête d'enfant, énigmatiques : « *On l'a vue. Mourad a voulu la tuer et il l'a blessée. Chienne ! Chienne !* »⁵⁹⁵ Et la seconde femme a craché après avoir doctement rappelé la loi : « *Quand une femme ouvre les yeux, c'est pour regarder un seul homme. Son mari. Une jeune fille, il faut élever un bon mur entre elle et le monde.* »⁵⁹⁶

En effet, la fille jouit d'une liberté jusqu'à l'âge nubile ; une fois mariable, la famille fait d'elle une femme gardée, guettée, car elle est suspecte jusqu'à sa vieillesse. Les deux femmes semblent adhérer fortement à l'idée que la femme est inférieure, et doit être gardée sous scellée. La ségrégation, qui soustrait les

⁵⁹³ Ibid., p. 90.

⁵⁹⁴ Charles VIAL, *Le Personnage de la femme dans le roman et la nouvelle en Égypte de 1914 à 1960*, p. 374.

⁵⁹⁵ *La Grande maison*, p. 76.

⁵⁹⁶ Ibid.

femmes au regard masculin, accentue les fantasmes des hommes, qui sont alors hantés par la pensée des femmes et des rapports qu'ils pourraient avoir avec elles. Si la sexualité est dissimulée dans la vie quotidienne, elle est exhibée dans la littérature maghrébine, particulièrement algérienne : ceci crée une transgression et une image interdite de la sexualité qui est un sujet dont on ne parle pas et qui n'est jamais évoqué en public. Par contre chaque sexe, séparément, en parle ouvertement :

« Finalement elle se leva et du même coup fit voler sa tunique par-dessus sa tête. À présent entièrement nue, elle pénétrait dans la source. Ses pieds attirés par le sable, Zhor entra plus en avant. Ses cuisses, ses hanches, son ventre furent entourés d'une pression glacée et subite. Elle se leva de la boue, en se frôlant légèrement le corps, frissonnante ; elle prenait l'eau dans le creux de la main et la jetait sur ses épaules. Quand l'eau finit par s'écouler de son corps aussi pure que celle de la source, elle sortit claquant des dents. Elle fit retomber sur elle sa robe qui l'enveloppa entièrement. Elle remplit d'eau un bidon à lait et quitta la source. »⁵⁹⁷

Dans le même contexte une seconde scène qui se rapporte au tabou de la sexualité.

« Zhor, restée à la maison, poussait et ramenait dans un va-et-vient de pendule la baratte qui claquait en rendant un son mat. Ses bras, à chaque mouvement, lui frôlaient les seins dont le renflement apparaissait sous sa tunique. Elle avait les hanches larges, son corps était d'une chair solide. Quelques mois auparavant, Zhor n'était qu'une gamine. Voilà-t-il pas que d'un coup une sève violente faisait éclater son corps de tous côtés ! Sa blancheur surprenait. Ses cheveux formaient une masse noire et douce. Les hommes dès qu'ils l'apercevaient, demeuraient la gorge serrée. Brusquement elle se gratta à travers ses cotonnades, puis soulevant tout son linge, se laboura le ventre à coups d'ongles. Dans l'air humide flottait une faible odeur de lait suri mêlée à celle, plus épaisse, du fumier et de la lourde pisse des bêtes, venant de l'écurie dont l'ouverture béait devant elle. »⁵⁹⁸

Ou encore ce langage qui s'étend à d'autres scènes qui évoquent le même sujet :

« Elle (Zhor) fut tirée de sa torpeur par une ombre légère et grotesque, arrivant dans sa direction, qui ressemblait d'abord à celle d'une cigogne extraordinairement maigre et bientôt à celle d'une énorme tortue. Non, elle se métamorphosait encore. Ça, c'était le pas silencieux et raide de Kara. Il arrivait derrière la jeune fille. Des babouches à fortes semelles faisaient parfois ce bruit de clapet contre la plante nue de ses pieds. Il s'immobilisa à sa gauche ; ce fut alors que Zhor se rendit compte qu'il s'adressait à elle : il parlait de beurre, de déjeuner, de cimetière, et d'elle ne savait quoi encore, de choses qui lui étaient toutes indifférentes. La jeune fille ne l'écoutant pas, constatait que les

⁵⁹⁷ L'ncendie, p. 98.

⁵⁹⁸ Ibid., p. 171.

mots prononçaient résonnaient faiblement au-dedans d'elle. Kara continuait à parler, penché vers elle. À présent elle ne tentait même plus de comprendre, se sentant environnée par cette substance d'homme [...] Froide, contractée à l'intérieure, elle avait l'air d'écouter dans une attitude de respect paisible cependant que le lent monologue de l'homme clapotait contre elle sans s'épuiser. Lorsqu'enfin elle leva la tête et se tourna vers Kara, elle observa qu'il ne détachait pas les regards de ses jambes nues. Aussitôt elle les rangea sous elle. Il demanda : -Et alors ? Mais elle n'avait rien à lui raconter. Il dit : - Je n'arrive pas à penser que tu vas rester à attendre tout le temps. Il va falloir qu'on te marie. »⁵⁹⁹

V.1.3. Violation du milieu féminin énigmatique par des enfants, révélateurs de secrets

En décrivant, ou en ne décrivant pas leurs personnages féminins, les différents narrateurs trahissent la représentation de la femme dans les différentes sociétés. En effet, il apparaît qu'en Occident, la femme est vue par l'homme ; par contre, au Maghreb arabe, elle reste dans le lieu clos de la maison ; lorsqu'elle le quitte c'est voilée. L'absence de description physique, dans l'écriture romanesque, s'explique par le caractère relationnel du héros avec les femmes. Dans le texte maghrébin, les liens du sang semblent plus fréquents : le héros ne peut voir librement que sa mère, ses sœurs ou ses tantes ; les autres représentantes sont voilées lorsqu'elles apparaissent devant lui. Cette description reste pleine de discrétion puisqu'elle ne reflète pas un regard d'observateur étranger mais celui du personnage femme qui se décrit lui-même ou le cas d'un narrateur qui décrit son propre entourage.

Dib et quelques auteurs contemporains maghrébins, dans leurs romans, nous ont permis de violer, grâce à des enfants, le domaine affectif et sexuel de la femme traditionnelle jusque-là clos, parlant de sujets tabous que leur homologues ne pouvaient pas aborder. Le véritable intérêt de ces romans réside dans le fait qu'ils nous ont révélé, note à juste titre A. Mosteghanemi El Rassi :

« L'enfance à travers la description d'un monde féminin, énigmatique auquel elle se trouve confrontée. L'enfant qu'on néglige, et qu'on ne soupçonne de rien, car trop jeune pour être un homme et trop différent pour se mêler aux femmes constitue la vraie révélation de ces romans destinés à l'origine à décrire le monde de la femme-mère. »⁶⁰⁰

Pour notre cas, Dib a créé un jeune garçon comme personnage principal pour nous faire pénétrer dans l'enceinte féminine traditionnelle fermée à tout

⁵⁹⁹ L'incendie, p. 171-172.

⁶⁰⁰Ahlem MOSTEGHANEMI EL RASSI, La Femme dans la littérature algérienne contemporaine, thèse de 3^e cycle, École des Hautes Etudes, 1980, p. 178.

étranger, mais au milieu duquel le garçon peut évoluer librement jusqu'à un certain âge. C'est par le regard d'Omar et à travers son questionnement, qu'on découvre les secrets de ce milieu si hermétique à la lignée masculine : la vie des différentes femmes habitant à Dar-Sbitar. Dans ce lieu, espace de femmes exclusivement, où notre héros Omar le fils de Aïni séjourne, on nous révèle que cet enfant, dans un demi-sommeil, surprend une conversation entre sa mère et une voisine. Le ton mystérieux de la conversation féminine aiguise sa curiosité : « *Dans la chambre, Omar fut surpris d'entendre la voix de sa mère ; celle-ci s'entretenait tout bas avec une voisine, sans doute* »⁶⁰¹ lorsqu'on rapporte qu' :

*« Après une seconde interruption provoquée par le mouvement de l'enfant, elles se remirent à converser toutes les deux ensemble. Omar comprit qu'il était question du mariage de sa cousine. Zina s'inclina vers Aïni et lui dit quelque chose qui la troubla. Les deux femmes s'étaient tues. Omar n'y comprenait rien. Elles eurent un léger déplacement de tête de son côté. »*⁶⁰²

Omar est le témoin pétrifié, impuissant des drames vécus par sa mère et ses voisines. Il dévoile et met à nu des tabous de la société traditionnelle.

V.1.4. Mineure économiquement et socialement

Sans qualification particulière, l'indigène algérien est généralement employé à toutes les tâches. Ces tâches exténuantes qu'il exerce sont mal payées, lui permettent tout juste de subsister. Effectivement, cette main d'œuvre non spécialisée est exploitable généralement, à merci. On se trouve ainsi en face d'un marasme général qui se traduit par la misère dont souffre la majorité de la population indigène. Le problème qui s'impose et qui persiste interminablement est : *comment survivre ?*

Il est strictement interdit dans ce milieu traditionnel qu'une femme mariée exerce une activité à l'extérieur de sa propre maison. Privée de tout moyen pour subvenir à son existence, la femme a toujours besoin d'un tuteur qui se charge de sa sécurité matérielle, sociale et physique. La dépendance économique de la femme est la cause principale de tous ses maux : c'est ce qui la maintient dans un perpétuel état d'asservissement. En effet, sa dépendance financière la somme souvent de rester sous le joug de la soumission. Pour cela, elle passera de la tutelle du père ou du frère à celle du mari. Dans la société traditionnelle,

« une femme salariée, capable de se prendre économiquement en charge, est une aberration dans un système où la femme est définie comme passive et

⁶⁰¹ La Grande Maison, p. 74-75.

⁶⁰² La Grande maison, p. 76.

obéissante parce que économiquement dépendante. Gagner un salaire remet en cause le contrat économique qui fonde la hiérarchie et justifie la suprématie masculine. »⁶⁰³

Cependant, dans les milieux déshérités, le travail de la femme et précisément la veuve répond plus à une nécessité matérielle qu'à un désir d'affirmation de personnalité. La veuve, dans le milieu traditionnel, privée de son protecteur, nous est révélée comme désarmée, seule, non libre. La veuve privée de son soutien financier se trouve confrontée sans transition aucune aux dures épreuves de la vie matérielle. Dib, dans *La Grande maison*, prouve que le puissant lien qui lie l'homme à son épouse est d'ordre purement économique. Autour d'une question se rapportant à son mari décédé, Aïni réplique en égrenant, lamentablement, son chapelet en blâmant le défunt hargneusement et publiquement devant sa grande sœur Tante Hasna :

- « Alors, tu as renoncé à remettre les pieds au cimetière ?
- Qu'irais-je faire là-bas, Lalla ? J'ai tant de travail ici. Celui dont je visiterais la tombe ne m'a laissé ni fermes ni maisons pour que je le pleure. »⁶⁰⁴

Puis, dépassée et tiraillée par les circonstances, elle ajoute sur un ton moqueur en s'adressant cette fois-ci à ses propres enfants qui n'arrêtent pas de l'importuner : c'est un fardeau de malheur qu'elle coltine depuis une éternité. Assombrie, Aïni est sur le point de sombrer dans la folie et de renier toute sa famille :

« Il est tranquille, dans sa tombe. Il n'a jamais pensé à mettre un sou de côté. Et vous vous êtes fixés sur moi comme des sangsues. J'ai été stupide. J'aurais dû vous lâcher dans la rue et fuir sur une montagne déserte. »⁶⁰⁵

Sans instruction, sans métier, le soutien financier lui manquant, Aïni est consciente de son impuissance à changer son sort ; mais elle refuse tout de même dans son for intérieur d'accepter l'ordre établi. Asservie par la vie, elle souhaite se défaire de sa situation et aspire à une vie meilleure. Et pour y arriver, elle se trouve contrainte d'avoir recours à des moyens et démarches informels qui augmentent sa déchéance sans pour autant apporter de véritable solution à ses problèmes. Concernant cette idée de dépendance financière, Dib propose et donne plusieurs exemples mettant ainsi en évidence les conditions difficiles dans lesquelles vivent bien d'autres femmes veuves qu'Aïni. Son roman s'ouvre sur la

⁶⁰³ Fatna AÏT SABBAH, *La Femme dans l'Inconscient musulman*, Paris, Éditions Albin Michel, 1986, p. 32.

⁶⁰⁴ *La Grande maison*, p. 84.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 30.

saison hivernale. Cela n'est pas fortuit. L'hiver est une saison difficile pour les pauvres gens. Les conditions de vie sont d'une rudesse extrême.

Chez Aïni La misère ne cesse de prendre de l'ampleur, tout le monde souffre de la mal-vie. Beaucoup de familles se trouvent dans la même précarité. Acculée par la misère, une seconde veuve, Zina se rend compte, tout comme sa voisine Aïni, que son mari ne lui a rien laissé à sa mort, elle se confie amèrement :

« Quand les enfants commençaient à pleurer parce qu'ils jeûnaient depuis la veille, petite sœur, nous pensions devenir folles. Ceux que tu vois grands aujourd'hui, n'étaient que de la mouture d'orge. Et où donner de la tête ? On avait tout vendu, on ne possédait plus rien [...] Puis il est parti. Quand il est mort, il ne nous avait pas laissé de quoi dîner la première nuit. »⁶⁰⁶

Ce défilement illustratif de situation vécue par toutes ces veuves, nous conduit aussi Chez une troisième veuve au nom de Zoulikha, une énième voisine dont les lamentations se multiplient et se foisonnent, cette énième femme colocataire de Aïni vient à son tour enrichir ce tableau de misère et de décrépitude :

« Zoulikha, qui habitait en bas, s'y prenait elle aussi de la même façon avec ses enfants, quatre moutards tenant à peine en équilibre sur leurs pattes molles. Le pain faisait aussi fréquemment défaut chez elle que chez Aïni. »⁶⁰⁷

À cause du mal qu'elle endure et ne sachant maîtriser ou gérer la situation économique, cette femme est devenue dépressive et anguleuse, elle souffre de se voir souffrir ; sous l'emprise de la colère, elle dit à ses bambins qui balbutient encore :

« Que voulez-vous de moi ? criait-elle. Pauvre de moi ! Vous êtes ma honte. Où irai-je vous chercher du pain ? Elle prenait alors une poignée de haricots secs qu'elle semait à toute volée dans la chambre. Se jetant sur le sol, les marmots les cherchaient et dès qu'ils découvraient un des grains blancs éparpillés, ils se mettaient à le grignoter. »⁶⁰⁸

Dans ce défilement d'exemples, Dib montre comment la mort du chef de famille se répercute négativement sur les siens. La mère veuve, généralement, ne peut apporter que son courage et ses bonnes intentions pour tenter de faire survivre sa famille. Habitée à vivre à l'ombre de l'homme, à ne jouer aucun rôle positif, la veuve est donc désemparée, désorientée quand elle doit seule faire face à la vie. Aïni, veuve endurcie, remplace le chef de famille, en tenant et adoptant

⁶⁰⁶ La Grande maison, p. 66-67.

⁶⁰⁷ Ibid., p. 56-57.

⁶⁰⁸ Ibid.

le même langage que l'homme ; cela se précise lorsqu'elle parle de sa fille dont elle a la charge, elle dit qu' :

« Une fille ne compte pour rien. On la nourrit. Quand elle devient pubère, il faut la surveiller de près. Elle est pire qu'un aspic, à cet âge-là. Elle vous fait des bêtises dès que vous tournez le dos. Ensuite il faut se saigner les veines pour lui constituer un trousseau, avant de s'en débarrasser. »⁶⁰⁹

A la lumière de cette citation dibienne on se rend compte de l'importance de l'aspect matériel contraignant. C'est pourquoi dans une famille pauvre, on marie la fille très jeune pour se débarrasser de sa charge matérielle et la crainte du scandale qui mettrait en péril le nom et la dignité du père de famille. Jusqu'à son mariage, la fille apparaît comme un vrai fardeau pour sa famille. Mais dans une famille aisée, on sera plus sensible aux pertes subies qu'aux gains réalisés par le mariage des filles. Le fondement économique de la vie familiale traditionnelle conditionne les rapports du mari et de la femme. Le pouvoir économique de l'homme lui donne le droit absolu de décider du sort de la femme. C'est le seul responsable de la subsistance de la famille, il est le maître absolu des destinées de celle-ci.

V.1.5. Le statut de la veuve exploitée

La veuve prise individuellement, se trouve exploitée, asservie par l'ensemble de la société principalement masculine. Cette situation est mise à profit par ceux qui s'enrichissent en exploitant ceux qui travaillent pour eux. L'idée d'exploitation est mise en évidence dans la relation entre Aïni et son employeur, le fabricant d'espadrilles :

« Elle avait fait d'abord du piquage pour les cordonniers, pendant longtemps. Ensuite elle reçut de l'ouvrage d'un Espagnol, nommé Gonzalès, qui avait une fabrique d'espadrilles. Il fallut accepter le travail et le maigre salaire qu'il lui offrait ; et trop heureuse encore ! Sinon l'ouvrage lui passait sous le nez. D'autres n'auraient pas mieux demandé que d'en avoir davantage le jour de la répartition. »⁶¹⁰

L'abondance de la main d'œuvre fait baisser les prix et permet au patron de toujours trouver à embaucher des femmes prêtes à accepter les salaires les plus dérisoires. Il peut même, le cas échéant, faire appel à une main-d'œuvre encore meilleur marché que celle des adultes, celle des enfants : *« Les deux filles de Aïni travaillaient depuis peu (deux mois) dans une manufacture de tapis. »⁶¹¹* On com-

⁶⁰⁹ La Grande maison, p. 90.

⁶¹⁰ Ibid., p. 130.

⁶¹¹ Ibid., p. 151.

prend dès lors que l'employé algérien soit parfois prêt à accepter autant d'humiliations pour conserver un emploi précaire et soumis aux caprices du patron. On ne classera pas parmi les industriels des fabricants comme l'Espagnol Gonzalès. Il a bien une fabrique d'espadrilles, mais l'essentiel du travail est fait par les nombreuses femmes qu'il emploie cousant, à domicile, des empeignes d'espadrilles et payées à la semaine et à la tâche. Ce travail, plus près du stade artisanal que du stade industriel, est d'un profit certain pour l'employeur, si l'on en juge par l'abondance de la main-d'œuvre utilisée, par les salaires dérisoires qu'il lui verse et qui ne risquent ni de grever lourdement son budget ni de faire fuir ses employées « trop heureuses » encore de pouvoir travailler pour lui.

Le profit ne se limite pas à l'employeur étranger ; même Tante Hasna, cette sœur aisée, exploite à son tour sa sœur cadette Aïni : Un heureux événement aura lieu bientôt, Tante Hasna va marier sa fille dans les jours qui viennent, Aïni est appelée à assurer quelques tâches se rapportant à la bouffetance :

« Lalla (Tante Hasna) [...] avait peur des fuites. Elle désirait qu'Aïni se chargeât de compter les morceaux de viande, de surveiller les maritornes préposées à la cuisson et les pique-assiettes qui organiseraient des incursions dans la cuisine. –Si on n'y fait pas attention, toute la nourriture s'en ira dans le pan de leurs jupons, confia Lalla. Cela Aïni le savait. »⁶¹²

Aïni sans avoir été consultée est préposée à la surveillance de la nourriture : « *Quant au rôle d'Aïni dans le mariage, nous n'en dirons que deux mots. Au fond d'elle-même, celle-ci n'était pas tellement d'accord sur le sans-gêne avec lequel tante Hasna disposait d'elle.* »⁶¹³ Aïni est une victime d'un système social qui fait d'elle un être infériorisé. C'est un être de souffrance, c'est une femme désespérée.

V.1.6. Une vie de misère et de dénuement

La situation socio-économique est dure et le chômage sévit partout. Incontestablement, le veuvage oblige la femme à prendre subitement conscience de ses possibilités face à ses nouvelles responsabilités. Aïni se trouve contrainte d'assurer seule la subsistance de sa famille. Accablée par cette lourde tâche, Aïni rappelle à son fils Omar l'ampleur de la misère qu'elle a héritée depuis l'effacement du patriarche :

⁶¹² Ibid., p. 94.

⁶¹³ Ibid.

« Voilà tout ce que nous a laissé ton père, ce propre à rien : la misère ! Explo-sa-t-elle. Il a caché son visage dans la terre ; et tous les malheurs sont retom-bés sur moi ! Mon lot a été le malheur. Toute ma vie. »⁶¹⁴

Dans ce constat de faillite, nous verrons Aïni manifester une volonté fa-rouche d'économiser au maximum pour nourrir les siens de son propre travail. Aïni a le cœur gros, plein de chagrin et d'angoisse qui y logent dedans. En effet, la mort de son mari lui a serré le cœur. Dans ce sens, la faim, la pauvreté et la lourde responsabilité se sont conjuguées pour réincarner une nouvelle femme différente de celle qui se caractérise habituellement par la bonté et la sensibilité. Quand bien même cette veuve déploierait de grands efforts, sa situation resterait inchangée : *« Aïni avait eu tant de malheurs dans sa vie, une misère qui durait depuis tant d'années que ses nerfs s'étaient usés dans la lutte quotidienne. »⁶¹⁵* Pour survivre, et remplir sa mission de responsable, Aïni se voit contrainte de travailler jour et nuit sans relâche :

« Seule Aïni ne bougeait pas. Clouée devant sa machine à coudre, elle piquait des empeignes qui s'échappaient de son aiguille en chapelets [...] Son corps suivait le rythme de la mécanique [...] Aïni, malgré la précision des gestes, agissait comme en dormant. »⁶¹⁶

Mais, même en travaillant une partie de la nuit voire toute la nuit, elle ne parvient pas à gagner suffisamment d'argent :

« Aïni trimait beaucoup, elle ne s'arrêtait pour ainsi dire jamais. Le soir, le sommeil prenait les enfants, qui s'endormaient, mais elle travaillait toujours. Et quand ils se levaient, le lendemain matin, ils la trouvaient en train de tra-vailer. »⁶¹⁷

Aïni, qui travaille très tard avec sa machine à coudre, dérange ses voisins la nuit comme le jour. Des querelles éclatent entre elles : *« Elles piaulèrent »*, on entend *« les glapissements »*, *« c'est une ménagerie déchaînée »*, *« Elles dégoi-saient »*. Toutes ces femmes sont réduites à des êtres d'instinct qui laissent libre cours à leur colère. Les injures pleuvent dans une excitation incroyable. Dans cette *« maison-prison »*, l'image des femmes est vraiment dévalorisée, mais, hélas, elle correspond à une triste réalité. L'intimidation s'avère une arme sûre pour Aïni qui, de cette façon, fera taire les mauvaises langues. La jalousie de ses voi-sines provoque chez elle un relâchement moral ; c'est pourquoi elle exorcise son malheur par des imprécations, des injures de rare violence comme :

⁶¹⁴ Ibid., p. 30.

⁶¹⁵ La Grande maison, p. 111.

⁶¹⁶ Ibid., p. 100.

⁶¹⁷ Ibid., p. 131.

« Toi et tes bâtards ! » ; « Moi, vieux garagouz ? » ; « Tfou, crapaud malfaisant ! » ; « Lécheuses d'assiettes » ; « Tes pareils sont au bordel le seul endroit qui te convienne » ; « Bouche d'égout qui déborde » ; « Je vous siffle les sangs » ; « Quilla » ; « Gorha ».

Rien ne les arrête. Toute cette violence verbale agit comme une sorte de catharsis. Aïni est perpétuellement coléreuse. Sa violence est démesurée : violence physique, lorsque, dans un mouvement de colère, elle rabroue son fils Omar :

« Soudain, elle lança le couteau de cuisine avec lequel elle tailladait les cardons. L'enfant hurla, il le retira de son pied sans s'arrêter et se précipita dehors, le couteau à la main, suivi par les imprécations de Aïni. »⁶¹⁸

C'est l'ensemble des influences extérieures voire sociales qui façonnent le psychique de Aïni. La vulgarité des commentaires traduit l'environnement malsain dans lequel vivent toutes ces familles ; les difficultés observées autour d'elles font peu à peu prendre conscience de la dure réalité à laquelle font face les petites gens. Ainsi, on se rend compte que les femmes sont occupées par la survie quotidienne, ces personnages doivent survivre coûte que coûte. Chez Aïni, la faim taraude ; cette pauvre femme résume en une phrase l'état de détresse permanente où la misère l'a plongée, elle et sa famille :

« Nous passons notre temps à tromper la faim. »⁶¹⁹. Dépassée, Aïni en apprivoisant la mal-vie. Ses enfants ont toujours faim : « La faim, de plus en plus lancinante, faisait gargouiller les intestins des petits. Timidement d'abord ils demandèrent à manger. Aïni paraissait écrasée. Tous ensemble alors ils l'implorèrent. Elle se leva, distribua de vieux morceaux de pain, avec une moitié de concombre, une pincée de sel. »⁶²⁰

Tante Hasna, la sœur d'Aïni, fait partie des gens aisés. Sa visite chez Aïni est un grand événement. Elle est reçue avec beaucoup d'égards et d'affabilité. Habituellement, Tante Hasna apporte avec elle quelques victuailles, cette aide est très appréciée surtout par les enfants d'Aïni :

« Elle aidait Aïni et ses enfants à supporter les moments de dénuement. Elle les pourvoyait en morceaux de pain bis. Des quignons entamés, parfois souillés. Mais ramollis à la vapeur et préparés par la mère, ils redevenaient tout à fait mangeables. Ils gardaient encore les relents des mets qu'ils avaient touchés sur la meïda de tante Hasna. Il est compréhensible que l'arrivée de Lalla fût attendue avec impatience. »⁶²¹

⁶¹⁸ La Grande maison, p. 12.

⁶¹⁹ Ibid., p. 57.

⁶²⁰ Ibid., p. 111-112.

⁶²¹ Ibid., p. 95.

En dépit des dons et d'aides occasionnels, la misère persiste, c'est la ruine personnifiée. Aïni doit souvent user de subterfuges pour faire patienter ses enfants affamés :

« Le moment du repas, ils feignaient de l'ignorer. Parfois Mériem pleurait un peu. Le reste de la journée, ils étaient moins sombres. Seulement quand se rapprochait l'heure de manger, leur unique préoccupation réapparaissait : alors Mériem et Omar interrompaient leurs jeux, arboraient des mines farouches.

Jadis Aïni parvenait à les calmer avec un stratagème : ils étaient encore tout gosses. [...]

- Petits, ça sera prêt dans un instant. Un assoupissement invincible les terrassait, fondant du plomb sur leurs paupières. Ils s'endormaient, sombraient dans le sommeil, leur patience ne durant jamais longtemps. Dans la marmite, il n'y avait que de l'eau qui chauffait. »⁶²²

Et encore bien d'autres ruses imparables :

« Le piment de Cayenne avec lequel Aïni épicait la soupe leur cuisait la langue ; ils buvaient. Ils rebuvaient et rebuvaient encore, et le ventre leur ballonnait. C'était pour cette raison qu'Aïni faisait de telles tarechta. »⁶²³

Et bien d'autres malices inimaginables et sans issues :

« Aïni versa le contenu bouillant de la marmite, une soupe de pâtes hachées et de légumes dans un large plat en émail. Rien de plus, pas de pain ; le pain manquait [...] Les autres jours, où ils savaient qu'il n'y avait rien à manger, sans demander d'explication, ils s'allongeaient sur une couverture, une peau de mouton, par terre ou à même le dallage et observaient un silence obstiné. »⁶²⁴

Cette faim avilissante déshumanise les êtres :

« Leur faim se réveillait à présent, excitée par la nourriture brûlante qu'ils avaient ingurgitée. Les enfants s'arrachèrent le plat qu'ils récurèrent avec acharnement. Ils recueillirent encore quelques gouttes de bouillie. Force leur était d'avoir recours à l'eau pour se remplir l'estomac. Penchés sur le grand seau qui était posé à côté d'Aïni, ils achevèrent de se rassasier. »⁶²⁵

En somme, Pour désigner les riches et les pauvres Mohammed Dib partage la société en deux, les gens qui mangent, les Français et les Arabes riches, et les gens qui ne mangent pas, qui sont les pauvres. Comme Aïni et ses filles toutes les femmes pauvres sont efflanquées, défigurées, « *leur féminité sacrifiée* », du moment que les femmes aisées sont une boule de chair au visage charnu. Tante Hasna, par exemple, débordait de chair de tous les côtés. En regardant sa mère,

⁶²² Ibid., p. 55-56.

⁶²³ Ibid., p. 54.

⁶²⁴ Ibid., p. 53-56.

⁶²⁵ La Grande maison, p. 54.

Omar la compare à tante Hasna. Il constate que sa mère paraît la plus vieille des deux, quoiqu'elle soit la cadette.

Parmi tous les personnages féminins, seule Zhor la fille de la voisine Zina, qui est bien décrite dans sa beauté et sa jeunesse. Mais elle aussi, après son mariage, elle a perdu cette grâce qu'elle avait dans *L'incendie*, N. Khadda écrit à ce propos : « *(Elle) a rejoint le troupeau de ses consœurs maltraitées.* »⁶²⁶ En la voyant de loin, à Dar Sbitar, Omar pense « *qu'elle avait changé !* »⁶²⁷

Dib, dans son deuxième volet de la trilogie Algérie, avait évoqué explicitement mais laconiquement la famine dont souffrent les ouvriers et leurs familles, ce portrait collectif succinct nous est révélé par le sage Comandar lorsqu'il dit ceci dans l'*Incendie* :

*« Les femmes, elles, à Bni Boublen, ont le teint ensoleillé du miel et sont comme l'or. Toutefois rien de cela ne dure bien longtemps : la vieille malédiction pèse sur elles. Vite elles acquièrent des corps de portefaix et leurs pieds qui foulent la terre de profondes crevasses. Certaines traînent des corps maigres qui laissent saillir les côtés. D'une manière ou d'une autre leur grâce se fane en un clin d'œil. Seules leurs voix traînantes restent douces. Mais une redoutable faim hante leurs regards. »*⁶²⁸

V.1.7. Dépérissement des valeurs humaines et dégénérescence des relations familiales sous l'emprise de la faim et du dénuement

Cette misère dont souffrent tant d'hommes menace l'intégrité de cette cellule familiale qui repose sur une forte solidarité. Ainsi, alors que le vieillard est généralement vénéré par l'ensemble de la société, il n'est plus perçu comme tel. Les critères d'appréciation changent, au grand désespoir des aînés qui comparent cette époque de perturbation à celle qu'ils ont connue : c'est l'aspect financier qui décide de leur valeur. Aïni est dépassée par les circonstances, son amour filial lui fait défaut. Elle est devenue haineuse et a « *des nerfs usés de la lutte quotidienne* »⁶²⁹, La misère et la faim sont personnifiées : elles agissent avec Aïni comme une personne cruelle qui ne lui tolère aucun répit. Les comportements de Aïni envers sa propre mère paralytique deviennent inhumains et choquants, elle la malmène souvent : « *puisses-tu étouffer sur la couche* », lui dit-elle « *puisses-tu manger du poison* »⁶³⁰, ou encore :

⁶²⁶ N. KHADDA, Mohammed Dib cette intempesive voix recluse, p. 125. ****

⁶²⁷ Le Métier à tisser, p. 38.

⁶²⁸ L'Incendie, p. 27-28.

⁶²⁹ La Grande maison, p. 111.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 142.

« Pourquoi ne te garde-t-il pas, ton fils ? Quand tu servais de domestique à sa femme pendant des années, tu étais intéressante ! Quand tes pieds ne t'ont plus portée, il t'a jetée comme une ordure ? Maintenant tu n'es plus bonne à rien ? C'est ça ? Aïni se dressait sur ses genoux pour lui souffler sa rancune au visage. »⁶³¹

Pour Aïni, l'aînée est perçue comme une tare, un être improductif, qui n'a plus qu'à aspirer à la mort. Notre misérable manque souvent de discernement à l'égard de cette « *laissée pour compte* ». Elle l'intimide et la froisse aussi profondément malgré elle : « *Aïni se saisissait de l'ustensile puis empoignait la tête de la grand-mère et lui fourrait l'écuelle sous le nez [...] Tiens mange ! Lui disait-elle en la secouant sans ménagement [...] Puisse-tu manger du poison !* »⁶³² À cette époque, vers la fin des années trente, la misère est devenue familière et menaçante, affectant les hommes dans leur chair et réussissant de plus à altérer parfois certains traits essentiels de leur personnalité ; Aïni, déchaînée, crieurde, assaille son aînée en la traitant de folle :

« Pourquoi appelaistu tant cette nuit ? Tu es folle ! Pestait Aïni au-dessus de sa tête. Alors on n'a pas une minute de répit avec toi ? Grand-mère attendait que sa fille s'éloignât. Elle se ratatinait sur elle-même. Grand-mère avait peur, comme un enfant ou un chien de recevoir des coups. Toute ployée, le dos comme brisé, elle reposait, la tête sur ses genoux. »⁶³³

Ou encore dans un autre passage, une énième terrible scène, pleine de cruauté humaine lorsqu'on nous décrit le moment du repas de grand-mère :

« On portait à manger à grand-mère dans la même écuelle de fer dont l'émail, éclaté par endroits, dessinait de larges étoiles noires. Aïni la posait à ses pieds, avec la nourriture du jour, sans la nettoyer ; il s'y formait un fond graisseux qui adhérait aux parois et formait croûte. »⁶³⁴

Après tant de retenue et de patience, les enfants ne supportent plus le spectacle de la maltraitance de leur grand-mère et se heurtent violemment à leur mère en l'interrogeant sèchement et brutalement :

« Pourquoi la traites-tu si mal ? ». Omar surtout se trouve terrifié : « L'image de grand-mère étalée sur le carreau de la cuisine, incapable de bouger, avec des lueurs d'épouvante dans les yeux, lui revint à l'esprit. Était-elle encore vivante ? Sa mère l'avait-elle frappée ? Il eut l'impression que tout s'écroulait autour de lui. »⁶³⁵

Aïni, contrariée, leur répond curieusement ainsi : « *Moi, s'exclamait-elle, moi traiter mal ma propre mère ? Quand l'ai-je donc maltraitée ?* ». Si Aïni nous

⁶³¹ Ibid., p. 31.

⁶³² Ibid., 142.

⁶³³ Ibid., p. 141.

⁶³⁴ Ibid.

⁶³⁵ La Grande maison, p. 37.

paraît sévère et cruelle, il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans sa condition de vie où tout droit, même le plus naturel, lui est refusé : « *Dans l'atmosphère chargée d'angoisse, de ressentiment, de misère, Dar-Sbitar subit un instant d'égarment.* »⁶³⁶ Chez Aïni, l'indifférence se substitue au devoir, c'est le dépérissement des valeurs et la dégénérescence des normes du groupe social. Sous le faix du dénuement et l'emprise de la famine, Aïni s'explique tristement :

*« Comment : ne pas être un bien ? s'écriait la mère. Quelqu'un qui est un poids, qui mange aux dépens des autres, qui a besoin de quelqu'un pour le déshabiller... Quand les gens se trouvent être des pauvres... »*⁶³⁷

Dans ces conditions déplorables, on déduit que seule la situation financière décide des valeurs et des normes de la société. Il est admis que les femmes doivent se plier à l'autorité de la belle-mère qui bénéficie d'un double privilège, celui d'être plus âgée et celui d'être la mère du mari ; mais les rapports de force habituels entre (femme / mari) et (belle-fille / belle-mère), sont inversés :

*« Son fils ? Un fils dénaturé. Et sa mère, que voici, courait tout le temps comme une petite fille. Elle passait ses journées à faire des commissions pour sa bru. Il trouvait ça bien, il laissait faire. Et quand elle venait manger, lui et sa femme se querellaient. Ils lui faisaient faire les comptes du marché sou par sou. Ces comptes ne pouvaient jamais être justes. Son fils criait alors. »*⁶³⁸

En effet, le mari ne domine pas toujours sa femme et, en fait, il arrive souvent qu'elle n'en fasse qu'à sa tête. Quant à la belle-mère, son autorité est parfois toute symbolique et dans certains cas, non seulement la belle-fille n'accepte pas cette autorité, mais encore elle lui substitue la sienne en essayant de l'épouvanter ou de la faire travailler comme une servante chez elle :

*« La femme faisait comme si elle voulait le calmer, mais c'était pour mieux jeter de l'huile sur le feu. Une vipère je vous dis. Et la pauvre vieille s'éloignait de la table. Ils abandonnaient eux-mêmes leur repas. Ma petite mère n'osait plus manger toute seule. Elle attendait. Elle attendait. Mais ils ne revenaient ni l'un ni l'autre. Elle se levait finalement sans manger. Le fils partait à son travail sans manger. Mais, quand ma mère sortait, elle chauffait le repas et bâfrait toute seule. »*⁶³⁹

V.1.8. Victime de la stratégie coloniale

En définitive, exploitation, chômage, misère, faim chronique : telle est la situation décrite par Mohammed Dib en 1939. Victimes du système de domination coloniale, les Algériens vivent dans une extrême pauvreté, sans autre pers-

⁶³⁶ La Grande Maison, p. 142.

⁶³⁷ Ibid., p. 144.

⁶³⁸ Ibid., p. 163-164.

⁶³⁹ Ibid., p. 164.

pective que d'assurer le minimum vital pour survivre. Cette « mal-vie » déshumanise les êtres et leur seul refuge demeure le fatalisme. Cette faim chronique est à l'origine de cette « mal-vie », comme le dit Josué de Castro :

« En annulant les autres forces qui conditionnent le comportement humain, la faim désagrège la personnalité, réduit ou inhibe ses relations normales vis-à-vis de toutes les sollicitations du milieu ambiant qui sont étrangères à la satisfaction de l'instinct de nutrition. »⁶⁴⁰

En effet, le pain a pris cette priorité dans la vie des Algériens et des Algériennes dès que le colonisateur a déclaré sa politique de la famine pour inhiber les esprits du peuple en le tournant vers la quête de la nourriture, et pour lui faire oublier celle de son indépendance. En dépit de toutes ces conditions fâcheuses et cette malice coloniale, Aïni a pu faire une volte-face en récupérant sa nature humaine : la tendresse et l'affection notamment pour sa mère :

« Il y eut quelque chose de changé. Durant les jours qui suivirent, Aïni resta beaucoup plus longtemps auprès de grand-mère. Les deux femmes ne se disputèrent plus [...] Aïni fut prévenante, la plus prévenante des femmes. »⁶⁴¹

Ce qui signifie que la cruauté et la dureté d'Aïni n'étaient que des masques sous lesquels se cachaient un grand amour, une grande bonté et une indulgence inaltérable. Dans ces circonstances, le destinateur est le mythe du colonialisme civilisateur qui ne cesse de se justifier malgré toutes les vérités et les réalités qui rendent contradictoires et paradoxales ses prétentions. Le destinataire quant à lui, est la société algérienne dont Aïni et sa famille font partie. Ces derniers constituent l'une des catégories sociales les plus sensibles qui ont été visées par le projet de l'assimilation. En effet, si on arrive à influencer surtout la mère qui est toujours considérée comme l'école qui produit et répare les futures générations, c'est toute la société qui sera assimilée.

V.2. la femme traditionnelle : mineure intellectuellement

V.2.1. Education de la fille, un enseignement strictement ménager

Pour garder la femme en état d'infériorité, l'homme a intérêt à l'abandonner à son ignorance. Pour l'homme traditionnel, le manque d'intelligence chez la femme est incontestable. La fille est éduquée en fonction de son rôle plus tard. Elle n'a pas le droit à l'enseignement ou son enseignement est

⁶⁴⁰Josué de CASTRO, Géopolitique de la faim.

⁶⁴¹ La Grande maison, p. 163.

strictement limité. Pour le tuteur, l'instruction est inutile, puisque le savoir et l'apprentissage n'entrent pas dans le trousseau le jour où il mariera sa fille.

La vie d'une femme nous apparaît comme entièrement domestique, alors toute formation non ménagère est à exclure. Le cas des femmes de Dar-Sbitar ne peut être qu'un exemple illustratif qui met en évidence les défauts d'une société qui néglige l'instruction des filles. Les traditions et les coutumes ainsi que les caprices d'une société patriarcale y décident souvent de tout. Alors, ce public féminin subit passivement les directives sans la moindre objection.

Chez Mohammed Dib, les femmes sont analphabètes, curieuses, livrées à elles-mêmes et conscientes de leur infériorité intellectuelle. Dans *La Grande maison*, Zina nous le fait sentir lorsqu'elle parle de cet homme mystère nommé Hamid Saraj :

*« Il parlait, parlait. Nous ne comprenions pas toujours. Qu'est-ce que nous sommes ? Une pauvre femme, sans plus ? Nous n'avons pas été instruites et préparées à connaître. »*⁶⁴²

Ces femmes ne savaient ni lire ni écrire. Leur ignorance les oblige davantage à la soumission. En effet, les femmes sont généralement soumises aux hommes. Dans la trilogie, les femmes ont du respect pour les gens instruits, mais elles sont impuissantes face à l'ignorance. On sent une résignation due à l'ignorance et l'absence de vision future. Les gens se livrent complètement au destin :

*« Mais elles témoignèrent à Hamid plus de respect encore, un respect nouveau, qu'elles ne comprenaient pas elles-mêmes, qui s'ajoutait à celui qu'elles devaient de naissance à tout homme. Elles regardèrent désormais Hamid comme celui qui serait en possession d'une force inconnue. La considération dont il jouissait à leurs yeux grandit dans une proportion presque inimaginable. »*⁶⁴³

Dans le passé récent on avait toujours cette image de femme démunie de toute compétence singulière ou particulière. Le sexe faible est classé dans la même catégorie que les enfants, c'est-à-dire que les femmes étaient par essence des êtres irresponsables. La soumission fait partie de l'ordre naturel des choses et se manifeste d'abord et surtout par le respect qu'elles doivent de naissance à tout homme. Cette idée du respect dû aux hommes est inculquée dès l'enfance aussi bien à la fille qu'au garçon.

⁶⁴² La Grande maison, p. 65.

⁶⁴³ Ibid., p. 64.

Victimes de l'habitude et de la tradition, elles n'ont pas le droit d'exprimer ce qu'elles pensent, encore moins ce qu'elles ressentent. La tradition leur dicte le devoir qu'elles accomplissent dans le silence, et leur trace le chemin à suivre : « *Surtout pas d'insolence pour ne pas rebuter les ancêtres, se taire [...] les mots se forment, puis se désagrègent au niveau de la gorge sèche.* »⁶⁴⁴

La femme doit suivre son chemin sans jamais rien trouver à redire. Le nouveau respect dont parle Dib est celui que manifestent les femmes à Hamid Saraj car ce dernier est valorisé parce qu'il a accès au savoir, ce qui lui donne une double considération. Hamid Saraj inspire le respect et suscite la curiosité des femmes qui l'espionnent souvent. Il sera investi d'un pouvoir mystérieux : c'est l'éveilleur de conscience et le porte-parole des opprimés.

La superstition et le mauvais œil font partie des facteurs qui nourrissent l'esprit superficiel des femmes de *La Grande maison*. Quand bien même Aïni s'aventurerait, elle serait obligée d'être prudente et discrète dans son entreprise :

« *Il ne fallait pas qu'on apprît dans la maison pourquoi elle allait à Oujda. Elle n'avait aucune honte à faire de la contrebande. Il fallait craindre le mauvais œil. Celui que poursuit le mauvais œil ne récolte que malheurs.* »⁶⁴⁵

Cela prouve que ces femmes sont impuissantes devant tout ce qui leur arrive, elles se réfugient impulsivement dans leur monde à elles plein de chimères et de génies. C'est pourquoi leur personnalité est systématiquement étouffée, elles sont dans l'impossibilité de se révéler et de s'épanouir.

V.2.2. Victime d'un système patriarcal qui fait d'elle un être infériorisé

Aïni appartient à cette catégorie de femmes ignorantes ; dès sa naissance, elle a été programmée pour travailler et lutter pour avoir les moindres moyens pour survivre. Elle ne sait pas compter : c'est une illettrée, elle s'est jetée dans le monde du travail sans avoir été préparée, sans qualification : « *Le samedi après-midi, Omar l'accompagnait chez Gonzalès, l'Espagnol. Un homme bedaine, ce Gonzalès ! Ses joues, aussi grosses que ses fesses, lui bouffaient le visage.* »⁶⁴⁶ Quand on lui remet l'argent, elle ordonne à son fils : « *Compte, toi aussi pour voir si c'est bien ça ; Omar venait exprès pour vérifier la somme que l'Espagnol leur remettait.* »⁶⁴⁷ Certes, il est tout à fait normal que frustrée de tant de joies et de gaieté, souffrant une condition pénible, isolée devant tant de difficultés, notre

⁶⁴⁴ Rachid BOUDJEDRA, *La Répudiation*, Paris, Denoël, 1969. p. 38.

⁶⁴⁵ *La Grande maison*, p. 90.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 131.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 123.

personnage reporte son affectivité sur ses enfants et plus spécialement aux garçons.

Le jeune garçon serait de la part de sa famille, l'objet d'une affection d'autant plus débordante. Le garçon est aimé car il constitue pour la mère un véritable système « *d'assurance vieillesse* », « *d'assurance maladie* ». Le garçon représente une garantie contre le destin, une garantie autrement efficace en cas de répudiation ou de veuvage. Cela apparaît quand Aïni, anxieuse et désespérée, dit : « *Quand donc allait grandir Omar, son garçon, pour la soulager de son faïx ?* »⁶⁴⁸ Pour Aïni ses filles n'ont pas d'importance car celles-ci ne jouent aucun rôle dans la vie économique de la famille ou du moins leur rôle est insignifiant : « *Une fille ne compte pour rien* »⁶⁴⁹ dit-elle. D'après la société traditionnelle l'instruction rend la fille insolente et curieuse : en s'instruisant, elle saura un jour braver son père et contrecarrer son mari. C'est pourquoi on veut la maintenir dans son ignorance du moment qu'elle est destinée au mariage et à l'entretien uniquement de son intérieur. Priver la fille de l'instruction : c'est pour ne pas faire d'elle une personne qui parle, une personne qui s'exprime et qui sait protester et revendiquer ses droits. Donc l'instruction réduite à zéro pour la petite fille, qui la maintient dans une minorité intellectuelle, est l'un des facteurs les plus déterminants dans son état d'asservissement. On rappelle que les filles d'Aïni n'allaient pas à l'école coloniale tout comme leur voisine Zhor. À vrai dire, la misère peut empêcher à son tour l'enfant d'aller à l'école ou d'y rester suffisamment de temps pour que cela lui soit profitable ; or sans un minimum d'instruction, l'enfant est condamné à un avenir précaire d'exploitation et de misère.

L'homme ne vient à la maison que pour manger et pour dormir. La fiction romanesque choisit toujours la maison comme cadre pour la femme traditionnelle. La maison est le domaine exclusif des femmes, et il n'est pas admis qu'un homme déambule au milieu d'elles. Il est à rappeler même au garçon petit encore, la distinction de l'espace géographique masculin et de l'espace géographique féminin. Dans *La Grande maison*, Aïni dit à son petit garçon Omar : « *Va, les hommes ne sont pas faits pour la maison.* »⁶⁵⁰ Aïni ne tolère pas la présence de

⁶⁴⁸ Ibid., p. 90.

⁶⁴⁹ Ibid.

⁶⁵⁰ *La Grande maison*, p. 11.

son fils chez elle en dehors des heures habituelles (repas, sommeil) : « *Omar à la maison à cette heure-ci, c'était la calamité. Il resta.* »⁶⁵¹

Par conséquent, Omar s'intègre au monde des femmes du moment qu'il est orphelin de père, la vie au milieu des femmes lui est devenue familière, ce qui est humiliant pour le sexe mâle. Aïni, grossière, le gronde assez souvent en lui adressant d'interminables injures : « *Tu n'as pas honte, fille !* »⁶⁵² Être traité de fille constitue l'injure la plus blessante assurément pour un homme à cette époque-là. Le même cas l'est pour la fille qui doit rester à l'écart de ce monde masculin lorsqu'Aïni rappelle la règle et la loi des rites ancestraux qui ne tolèrent aucun empiètement dans la vie de la famille traditionnelle : « *Quand une femme ouvre les yeux, c'est pour regarder un seul homme. Son mari. Une jeune fille, il faut élever un bon mur entre elle et le monde.* »⁶⁵³ La mère doit préserver l'honneur de sa famille, de sa société. Tout reproche et toute insulte sont destinés à condamner la femme lorsqu'une faute est commise. C'est pourquoi la liberté dont la fille jouit, en tant qu'être asexué durant son enfance, prend fin avec la puberté. La crainte d'un acte de dépravation, de déshonneur pour la famille fait d'elle une femme gardée, surveillée, car elle est suspecte jusqu'à sa vieillesse.

Dans la famille traditionnelle, l'homme aborde la vie en état de « *supériorité* »⁶⁵⁴ ; lorsqu'une naissance s'annonce, c'est un garçon que les parents espèrent. Avoir une progéniture valable pour un homme digne de ce nom, c'est devenir père de garçons qui perpétueront son nom et ses biens, Kate Millett dit dans son livre :

« *L'un des éléments de notre ordre social qui échappe à l'étude, et passe même souvent inaperçu (ce qui ne l'empêche pas d'être institutionnalisé),*

⁶⁵¹ Ibid., p. 12.

⁶⁵² Ibid.

⁶⁵³ Ibid., p. 76.

⁶⁵⁴ Certains préceptes religieux, souvent mal interprétés, pris dans les trois religions : juive, chrétienne et musulmane, ont été utilisés pour confirmer la supériorité du sexe masculin. De cette supériorité de sexe, Benoîte GROULT, nous dit dans son livre *Ainsi soit-elle*, p. 76. « *Merci, Mon Dieu de m'avoir fait naître homme* », dit la prière quotidienne des Juifs. Dans *Rituel des prières journalières*, Edition Durlacher, p. 6, nous lisons « *Sois loué, Éternel, notre Dieu, roi de l'Univers, qui ne m'a pas fait femme.* » Annie Jaubert, dans son livre *les Femmes dans l'écriture* (Supplément à *Vie chrétienne*, n° 219, 2^e partie, ancien testament, p. 27), précise : « *Comme le confirme un texte talmudique, la louange de Dieu ne montait que de la bouche des hommes.* » Ainsi s'explique la fameuse prière du matin, qui existe encore dans les livres de prières juifs. « *Je te remercie, ô Dieu, disaient les hommes, de ne m'avoir créé ni païen, ni femme, ni esclave.* » Dans le verset 38, de la Sourate des Femmes, il est dit : « *Les hommes sont supérieurs aux femmes parce que Dieu leur a donné prééminence sur elles et qu'il les dote de leurs biens.* »

c'est le droit de naissance prioritaire grâce auquel le mâle domine la femelle. »⁶⁵⁵

Dès sa naissance, l'enfant subit des influences familiales et sociales traditionnelles, et une imprégnation religieuse qui contribuent fortement à fixer les traits principaux de sa mentalité enfantine. Pour l'enfant mâle, la hiérarchie des sexes, l'encouragement à l'agressivité, et par suite la valorisation abusive de la masculinité, marquent pour la vie entière l'esprit de l'individu. « *Les habitudes contractées à l'âge de l'enfance se retrouvent chez les adultes. C'est ainsi que la tradition se perpétue.* »⁶⁵⁶

V.2.3. La parole, droit de la virilité masculine

Entre l'homme et la femme, le dialogue n'existe pas, ils évoluent chacun de son côté. Quand le chef de famille s'adresse à sa femme, c'est indirectement qu'il le fait. Il ne l'appelle jamais par son nom. Il répugne à appeler sa femme par son vrai « nom » :

*« Que signifie, se demande Ahlam Mostaghanemi El Rassi, la peur d'appeler une femme par son nom, sinon que la femme est toujours considérée comme un être "souillé", dont non seulement le corps est une "honte" qu'il faut cacher sous le voile, et derrière les murs, mais même le nom porte en lui-même cette souillure et cette honte ? »*⁶⁵⁷

Quand elle est dans l'obligation de lui adresser la parole ou quand elle parle de lui, elle ne prononce de même jamais son nom et a recours à d'autres expressions détournées. En parlant à sa sœur du mariage qu'elle va célébrer, tante Hasna, quand elle parle de son mari dit « lui » tout court « *comme le veulent les bonnes manières* », explique Dib, dans *La Grande maison* :

*« Rien ne sera épargné. (Lui) – elle nommait ainsi son mari, comme le veulent les bonnes manières, - « lui », fera des sacrifices considérables qui consacreront notre honorabilité. Tu comprends bien que nous y sommes obligés. Aïni, ma sœur, nous avons un rang à tenir. »*⁶⁵⁸

Dans la trilogie dibienne *Algérie, les femmes* ne manquent pas de courage quand nécessité l'exige d'elles, malgré le fait que cette lignée féminine soit doublement et terriblement aliénée et opprimée : par le règne de la colonisation et aussi par le fait des traditions et des coutumes ancestrales. Dans cet état de fait la femme ne fait que subir d'intenses pressions et oppressions qui la paralysent et qui lui interdisent la moindre manifestation voire la moindre mouvance. Dans

⁶⁵⁵ Kate MILLETT, *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1969, p. 48.

⁶⁵⁶ Abdelwahab BOUHADIBA, *La Sexualité en Islam*, op. cit., p. 293.

⁶⁵⁷ Ahlam MOSTAGHANEMI EL RASSI, *La femme dans la littérature algérienne*, op.cit., p. ***.

⁶⁵⁸ *La Grande maison*, p. 92-93.

son livre, *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, Jean Déjeux affirme :

« La société traditionnelle demandait à la femme de demeurer à sa place, dans la bienséance, dans le bon ton sans hausser le ton, sans crier, sans manifester même les sentiments et le désir. »⁶⁵⁹

En évoquant ce brin de courage chez les représentantes de Dib, il importe de signaler par le même mystère l'attitude audacieuse et osée de cette *Mama* qui est la seule femme dans la trilogie qui ose dénoncer l'injustice sociale fougueusement devant son mari *Kara* –allié fidèle des colons. Son mari ne supporte pas ses discours et sa conception des faits, qui sont d'une franchise mordante. C'est pourquoi, elle est battue et humiliée à chaque fois qu'elle se hasarde à dire ce qu'elle pense. Parmi une infinité de disputes nous citerons l'une des plus marquantes et des plus acharnées. *Mama* est touchée par le départ de ses voisins pour la guerre de 1939, elle a entamé une discussion avec son mari tout en accusant les Français :

« -Femme, ce sont là des choses qui te dépassent.»⁶⁶⁰ Puis il ajoute, en ricanant : « - On te mettra à leur place et tu diras aux gens ce qu'il faut faire.

-Je ne suis qu'une faible femme. [...] Mais je dis que l'autorité qui agit ainsi n'est pas juste. Et c'est vous, les hommes, qui devriez avoir honte ... si vous avez un brin d'honneur ... d'accepter ça. [...]

- Tu divagues !

*- C'est bien. Je me mettrai une muselière, convint *Mama*. [...]*

- Une femme ! Qu'allait-elle y comprendre ? »⁶⁶¹ Pense-t-il.

Mama critique spontanément la situation des paysans, sans faire partie d'une idéologie quelconque, mais ses propos sont touchants. Elle confronte un homme intolérant qui est son mari, tandis que *Aïni*, *Zina* et les autres femmes de la trilogie parlent de leur propre malheur, seulement entre elles-mêmes. On aperçoit chez *Mama* une lueur de femme révoltée, même si elle obéit et suit les propos de résignation de sa mère, *Zina*, dans certain cas. Cette résignation due à l'ignorance et l'absence de vision future. Les gens se livrent complètement au destin.

⁶⁵⁹ Jean Déjeux, *Femmes d'Algérie*, p. 310.

⁶⁶⁰ L'Incendie, p. 108

⁶⁶¹ Ibid., p. 109.

V.2.4. Gardienne de la maison/clausturation et voile

De la maison, l'homme et la femme ont une représentation biologique liée à la nourriture et à la procréation. Les tâches sont injustement réparties. À elle toutes les fonctions ménagères, à lui les fonctions supérieures. L'homme par sa ruse a réussi à faire croire à la femme que c'est son rôle naturel ; si elle ne le remplit pas, elle se sent coupable. Aussi, il lui a fait comprendre que son monde se limite aux murs de sa maison. Cette stratégie masculine sexiste tisse ses racines de l'abominable esclavage de l'humanité. La femme à la maison, cet impératif collectif ne s'explique pas uniquement parce que la maison est la meilleure protection pour l'intégrité physique des femmes dont on se méfierait. Il s'explique aussi parce que, pour la conscience collective, le lien de structure est étroit entre la femme et la maison. On ne peut dissocier la femme de sa maison. Le monde des femmes est le monde des habitations.

À l'accoutumée, la femme traditionnelle musulmane est évoquée d'une manière purement stéréotypée ; elle correspond à ce portrait où elle se trouve munie d'un voile en permanence dans tous les lieux où elle peut rencontrer l'homme : la rue, domaine par excellence de l'homme, mais également dans les maisons où les hommes et les femmes ne peuvent pas se réunir. L'homme est incontestablement le maître de l'extérieur tandis que la femme est la gardienne privilégiée de la grande « Maison-Algérie ». Le voile est porté par la femme pour se couvrir, il la protège une fois à l'extérieur. Il doit la faire passer dans l'anonymat le plus total. La femme traditionnelle ne sortira jamais sans voile. Aïni, veuve, et quoique indépendante économiquement, n'osera jamais franchir le seuil de la porte sans son voile, même pour interpeller son fils Omar de la rue : « *Arrivée à la porte, Aïni, qui n'avait pas son voile, ne peut aller plus loin.* »⁶⁶² Même voilée, la femme éprouve beaucoup de peine et de malaise à traverser ou à pénétrer dans l'espace masculin, ce débordement lui est interdit.

Dans ces circonstances, le voile ou le « *haïk* »⁶⁶³ joue un rôle prépondérant en tant que moyen de dissimulation. Excepté l'usage habituel, Aïni l'utilise dans les techniques de la contrebande : cacher sous son voile, même des objets de valeur tout en gardant les mains libres, lui permettra de duper l'ennemi : « *Les femmes sous leur haïk avaient plus de chance cependant de passer inaperçues. La police de frontière n'exigeait d'elles aucune pièce. (Qui a vu une mauresque se*

⁶⁶² Ibid., p. 33.

⁶⁶³ Autrement dit le voile.

plier à une formalité ?) »⁶⁶⁴ Généralement, dans les pays arabes, le voile fait partie des traditions vestimentaires des sociétés nationales. Mais en Algérie, en plus de son rôle traditionnel de séparer les sexes, le voile délimite de façon très nette la société colonisée algérienne.

Pour les colonisés, le maintien du voile est un phénomène de résistance à une modernisation qui n'est pas issue de leur propre évolution, « une attitude de contre-assimilation, de maintien de l'originalité culturelle, donc nationale. »⁶⁶⁵. Ils empêchent ainsi la pénétration occidentale dans la société autochtone. Face à cette résistance, les colons entreprennent des actions pour combattre le voile en tant qu'institution. Les quelques voiles rejetés donnent l'espoir à l'occupant de voir la société autochtone perdre, peu à peu, son identité :

« Chaque nouvelle femme algérienne dévoilée, annonce à l'occupant une société algérienne aux systèmes de défense en voie de dislocation, ouverte ou défoncée. Chaque voile qui tombe, chaque corps qui se libère de l'étreinte traditionnelle du haïk, chaque visage qui s'offre au regard hardi et impatient de l'occupant, exprime en négatif que l'Algérie commence à se renier et accepte le viol du colonisateur. »⁶⁶⁶

À l'offensive colonialiste contre le voile, le colonisé oppose le culte du voile et renforce les conduites traditionnelles.

V.3. La femme traditionnelle : mineure politiquement

V.3.1. Absence de vision politique

Pendant la colonisation, les Algériens qui revendiquaient leurs droits étaient considérés comme des hors-la-loi. Hamid Saraj est le porte-parole des gens du peuple, un éveillé de conscience. Par son savoir, son militantisme, il annonce le désir de changer les choses pour apporter plus de bien être à son peuple et à son pays. Autour d'une question se rapportant aux glorieux combattants du peuple, la Tante Hasna qui appartient à une catégorie aisée, tient un discours en accord avec sa situation matérielle ; elle se trouve contrariée et scandalisée, manifeste ouvertement son indignation :

« Moi, je sais. Ce sont des imbéciles. Ce qu'ils veulent, c'est supplanter le Français. Ils sauront gouverner, eux ? Tante Hasna souffla son mépris : homph ... homph ! »⁶⁶⁷

⁶⁶⁴ L'Incendie, p. 128-129.

⁶⁶⁵ Frantz FANON, Sociologie d'une révolution, Paris, Maspero, 1972, p. 25.

⁶⁶⁶ Ibid., p. 24.

⁶⁶⁷ La Grande maison, p. 85.

La Tante manque de lucidité, son attitude est réactionnaire. Omar, en dépit de son âge précoce, refuse cette idée d'hégémonie coloniale, tandis que sa Tante et ses acolytes acceptent le fait colonial parce qu'il les écrase. Leur double incapacité à le combattre et à lui substituer un autre ordre les précipite dans l'enceinte « des sourds » comme les avait surnommés Ben Sari, un habitant révolté de Dar-Sbitar. Tante Hasna, ébahie, se demande en interrogeant sa sœur : « *Pourquoi, fille de ma mère, fait-il ce mal à lui-même et à autrui ? Ça n'entre pas dans ma tête. Il n'y a que la prison qui attend un homme comme lui.* »⁶⁶⁸

Exaspérée, elle continue ses reproches, en condamnant les résistants du peuple, Hamid Saraj n'y échappe pas :

*« Il fait de la politique ! Tonitrua tante Hasna. En trompetant cette phrase, toutes les chairs de son visage tremblèrent. Qu'il cherche du travail, mugit-elle, qu'il prenne femme et fonde un foyer, plutôt que de perdre son temps à prêcher des billevesées qui le conduiront en prison ; ce ne sera pas mieux crois-tu ? »*⁶⁶⁹

Cela semble évident, c'est l'attitude négative d'une personne qui n'a aucune conscience politique. Dib ne cache pas le fait que le colonialisme a trouvé des appuis dans la société patriarcale quand les membres de celle-ci pactisent sans le vouloir : faute de conscience politique. Tante Hasna n'est pas consciente de son aliénation, elle se croit libre. Cependant, non seulement elle se montre indifférente à la misère que vit son peuple, mais elle n'envisage pas l'idée que son neveu puisse s'instruire à l'école coloniale, elle veut le dissuader tout en étant grossière et insultante :

*« Renonce à tes idées, dit Lalla avec humeur. Il te faudra travailler comme une bête si tu veux seulement vivre. Ceux qui n'ont pas mis les pieds dans une école, meurent de faim ? L'instruction, ce n'est pas pour toi, ver de terre. Qu'est-ce que tu te crois pour prétendre à l'instruction ? Un pou qui veut s'élever au-dessus de sa condition. Tais-toi, grain d'ivrogne. Tu n'es que poussière, qu'ordure qui colle aux semelles des gens de bien. »*⁶⁷⁰

L'instruction de l'indigène n'est pas une priorité pour cette femme. Ainsi est mise en évidence une situation sans issue : elle a une intuition que l'instruction n'aurait pu éviter à son neveu cette misère vécue et c'est pourquoi elle déplore qu'il n'ait pas dû abandonner l'école pour aller exercer un travail. Elle lui dénie ce droit d'apprentissage. Tante Hasna, figure emblématique de l'aliénation, fait souvent la morale à son neveu Omar qui a émis la prétention d'avoir une vie moins sordide que celle de ses ascendants, elle n'hésite pas à le

⁶⁶⁸ Ibid., p. 86.

⁶⁶⁹ Ibid., p. 85-86.

⁶⁷⁰ La Grande maison, p. 87.

froisser et à lui rendre la vie dure : « *N'espère pas le bonheur. Qui es-tu, reprend-elle, qui es-tu pour espérer le bonheur ? N'espère pas vivre tranquille, n'espère pas.* »⁶⁷¹ Cette tante se trouve non seulement désespérée mais résignée et persuadée que rien ne pourra jamais changer, tandis que son neveu Omar ne comprend pas pourquoi les gens subissent la pauvreté comme une fatalité inéluctable. Cette tante s'accommode au pouvoir en place. Elle ne peut être considérée comme traîtresse mais tout simplement sa personnalité se voit étouffée par son idéal. C'est pourquoi elle se sent complice du système colonial. En le défendant, elle avoue sa passivité inconséquente et son impuissance inexprimée. Pour elle, le Français est le modèle parfait, il est perçu comme inégalable. En somme, dans *La Grande maison*, les femmes sont exclues du champ politique. Dib s'explique sur cette non-présence des femmes :

*« Si le problème essentiel pour l'écrivain est d'aller au fond des choses, celui de camper des personnages féminins en est un autre [...] Les femmes algériennes ne tiennent pas actuellement dans la société la place qui leur revient ; elles ne peuvent donc pas l'occuper dans le roman. »*⁶⁷²

L'Algérien à cette époque, même instruit, considère que le domaine politique est le propre du mâle et n'admet pas que la femme ait son mot à dire, moins encore qu'elle y joue un rôle.

Tableau 1 : Figures de transgression de la femme algérienne traditionnelle mineure

Les différentes images de la femme algérienne traditionnelle brossées dans le roman de Mohammed Dib	
mineure sexuellement	femme objet passive résignée soumise frustrée répudiée
mineure économiquement et socialement	statut de femme entretenue sans pouvoir économique exploitée maltraitée gardienne de la maison voilée

⁶⁷¹ Ibid., p. 87.

⁶⁷² Interview, L'effort algérien, 10 décembre 1952.

mineure intellectuellement et politiquement	n'a pas le droit à l'enseignement impuissante devant son sort recours à la superstition claustration voile absence de vision politique attitude réactionnaire
---	---

V.3.2. De la mineure à la majeure

Le contexte historique et social qui a servi d'arrière-plan pour faire sortir dans sa complexité l'image de la femme traditionnelle, telle qu'elle est présentée par notre auteur, a subi de profonds changements. Autrement dit les grands moments de l'histoire ont permis aux femmes de sortir de leur condition d'infériorité pour poser le problème de leur oppression. Dans une société en lutte pour sa liberté, la condition de la femme ne peut rester stationnaire. Tous les interdits et les restrictions qui ont toujours régné sur la vie de la femme vont être bousculés et remis en question. La femme algérienne qui est partie prenante dans la poussée de l'histoire fait exploser les vieilles structures ; elle participe à la destruction de toute forme de colonisation extérieure et intérieure, à la disparition de la tutelle de l'occupant et de la tutelle de l'homme. Elle travaille à la naissance d'une nouvelle société avec une prise de conscience sexuelle, sociale, politique, économique.

Le passage de la tradition à la modernité ne peut se faire sans heurts parce qu'il exige tout d'abord un changement de mentalités, des mœurs et des coutumes immuables depuis des siècles. Cependant l'homme traditionnel se voit partagé entre les acquis de la tradition et les appels de la modernité renfermant tous ces nouveaux modèles sociaux. La question qui se pose à nous est la suivante : comment adopter cette modernité tout en restant authentique, sans se renier ? La famille traditionnelle a été ainsi assaillie par la modernité. Qu'allait-elle devenir ? Lui faudrait-il renoncer à ses coutumes, à ses valeurs sûres, à sa structure elle-même ? En effet, elle ne pouvait échapper au processus de changement, au grand bouleversement que connaît la société. Dans les villes surtout, on assiste à l'éclatement de la famille traditionnelle.

Les relations entre sexes, telles que les avait consacrées la coutume, ne répondaient plus aux besoins de la sensibilité : « *Le désir de modernité s'exprime en termes de besoins* »⁶⁷³, note à juste raison Charles Bonn. *De l'évolution de la*

⁶⁷³ Charles BONN, La littérature algérienne de langue française et ses lectures, op.cit., p. 103.

femme, de sa lutte, de sa marche vers la majorité, notre trilogie dibienne a-t-elle été l'écho ? Nous essayerons de répondre à cette question en relevant les différentes images qui relèvent de la transgression.

V.3.3. Première figure de transgression : majeure sexuellement

C'est par le biais de l'image de la femme proposée par Dib que vont être saisies quelques traces des premières ruptures dans la littérature algérienne d'expression française. En effet, les écrits de Dib en sont de bons exemples qui illustrent bien cette rupture dans une littérature spécifiquement algérienne. Le hasard a voulu que notre corpus soit l'élément introducteur de cette première dissidence : celui de la représentation de la femme en milieu musulman. Dans ses premiers romans parus respectivement en 1952, 1954 et en 1957 Dib dévoile une nouvelle vision, donne d'autres images plus audacieuses que ses contemporains. Il commence par corriger quelques anomalies et conceptions fossilisées d'une société menée par l'homme, et donne libre cours aux sentiments et aux impressions dans ses écrits inauguraux de *La Grande maison et de l'Incendie*, en introduisant vaillamment le thème de l'amour et de la sensualité. Par cet acte osé, il tente de rapprocher davantage l'homme de la femme, et tâche de consolider ce lien qui les rattache. Pour la réalisation de cette union tant rêvée, Dib force l'interdit en inversant les rôles, donnant l'initiative au personnage féminin en vue de crever l'abcès dans une société sexiste qui ne cesse d'opprimer ce « sexe faible ».

Dans l'agitation tumultueuse de Dar-Sbitar, va naître un amour printanier qui fera oublier temporairement la tristesse et les dures épreuves de la vie quotidienne. Omar s'achemine vers l'adolescence. Ses sens s'éveillent à l'amour. Dans un premier tableau, Dib met en œuvre une scène où il est question d'une provocation menée par une adolescente prénommée Zhor, âgée de quatorze ans, avec son complice de jeu, Omar, ayant à peine onze ans. La scène se déroule dans la chambre de Zina (la mère de Zhor). Cette séductrice en herbe va tenter de transgresser le tabou en initiant son compagnon de jeu à l'amour. Cette aventure amoureuse se passe dans la discrétion la plus absolue :

« Omar se retrouvait souvent en tête à tête avec Zhor et chaque fois, il découvrait cet univers de l'affection qui l'inquiétait. Aussi n'en parlait-il à personne. Bien sûr, c'était extraordinaire, à Dar-Sbitar. Aussi ce sentiment prenait-il chez l'enfant un caractère clandestin. »⁶⁷⁴

Là, Dib nous fait part d'une scène amoureuse hasardeuse qui s'érige dans un milieu aride en faisant allusion à cette société masculine qui ne tolère pas ce

⁶⁷⁴ La Grande maison, p. 81.

genre de relation jugé illicite : « *L'affection qui liait Omar à Zhor poussait comme une fleur sur un rocher sauvage.* »⁶⁷⁵ Autrement dit, Dib rappelle dans son écrit la rareté des scènes amoureuses dans cet univers viril, ne tolérant pas ouvertement ce genre de relation intime ; en d'autres mots ce type de relation s'avère étrange dans une société qui se veut conservatrice. Par la suite, l'auteur dans son récit insiste sur l'aspect récurrent de ces entrevues clandestines. L'acte charnel à peine commencé s'interrompt à chaque fois : cela est évident, ce n'est qu'une initiation furtive à l'érotisme : « *Plusieurs fois elle essaya de caresser l'enfant, mais ses efforts demeurèrent vains : elle ne parvenait guère à surmonter l'indécision qui paralysait ses mouvements.* »⁶⁷⁶

Quant à Omar, à peine pubère, il découvre la sexualité pour la première fois de sa vie, et s'y plaît énormément : « *L'enfant se sentait secrètement lié à ce corps de femme à l'abandon. Une douceur sourde s'amassait en lui, qui finit par faire place à un sentiment de dépaysement.* »⁶⁷⁷ En compagnie de cette fille, Omar est aux anges : il vient de découvrir une sensation forte enfouie en lui, jamais ressentie auparavant, il veut faire durer les états. Cette fille au corps voluptueux lui procure beaucoup de jouissance. Mais cette sensation agréable s'évanouit brusquement, cédant la place au malaise qui se convertit en angoisse. Certainement le poids des traditions, l'interdit bloquent les adolescents et freinent leurs désirs sensuels.

Dib, avec énormément de pudeur, exprime les premiers émois des deux jeunes adolescents. Le jeu ne durera pas longtemps ; par appréhension Zhor renonce et met fin à ses désirs passionnés. L'initiation furtive à l'érotisme à laquelle s'adonne cette adolescente est une première dans la littérature algérienne d'expression française. Mohammed Dib poursuit ainsi le sacrilège mais il le balise par les limites de la décence de son époque. Sa description, bien qu'elle convoque parfois des traits féminins, reste pudique puisqu'elle rappelle uniquement des éléments chargés de symbole et de sensualité, tels que les seins, et tant d'autres parties du corps féminin

« Elle s'appuya sur lui et ses seins s'écrasèrent sur son épaule. Omar sentit son odeur qui lui plaisait, quoiqu'elle fit naître en lui une vague envie de vomir qui montait le long de sa gorge et lui chavirait le cœur. Mais ce qui l'amusa le plus, ce fut de toucher, en introduisant la main par l'échancrure de la tunique

⁶⁷⁵ Ibid.

⁶⁷⁶ Ibid., p. 78.

⁶⁷⁷ Ibid.

de Zhor, la petite touffe de poils noirs et frisés qu'elle avait sous l'aisselle. Elle fut toute surprise quand il l'embrassa à son tour, et elle se rembrunit. »⁶⁷⁸

Dans ces moments d'intimité, la jeune fille, débordant à la fois d'ingénuité et de désir, perçoit, certes, l'appel de ses sens et la fraîcheur de sa féminité mais elle se pose, vis-à-vis de Omar, comme une mère protectrice et maternelle. Afin d'atténuer l'angoisse de son compagnon, qui :

« Découvrait cet univers de l'affection qui l'inquiétait », elle s'était mise « en devoir de le dorloter, tout comme s'il eût été un petit enfant. Des mots graves sortaient de sa bouche, enveloppant Omar, mais il ne comprenait pas le sens. »⁶⁷⁹

En effet, cette scène relève d'une activité ludique puérile et non de la perversion ; le jeu ne va pas au-delà de cette brève mise en spectacle des parties intimes du corps féminin et du rejet de la jouissance visuelle ou tactile du voyeur. Puisque l'éducation sexuelle est inconcevable pour les habitants de Dar Sbitar, les jeunes filles non mariées apprennent des secrets de la vie conjugale du bouche-à-oreille par les autres filles qui sont mariées. Dans *Le métier à tisser* Dib raconte : « Zhor avait quitté son mari quelques jours plus tôt [...] les jeunes filles se montraient avides de connaître ce qu'avait été pour elle le mariage. »⁶⁸⁰

Le fait d'ignorer l'autre sexe est une vertu, ce qui laisse place à la simple curiosité et à l'imagination. En ce sens, Dib brise un tabou au nom de la liberté de l'écrivain (la littérature prend en charge les phénomènes sociaux). La séparation des deux mondes masculin et féminin semble l'avoir fortement marqué : son personnage féminin, Zhor, qui représente la femme ou l'adolescente qui aspire à l'épanouissement, au don, ne cache pas le besoin de se donner entièrement à l'être aimé ; elle veut prendre et donner, tour à tour. Omar, quant à lui, représente l'homme qui n'arrive pas à se débarrasser d'une vision conformiste de la femme ; cette jeune fille qui se libère, qui déclare son désir de vivre, l'effraye, le dépasse, lui fait peur ; cependant, il cherche douloureusement à renouer avec la femme à travers les ténèbres des coutumes et des traditions.

De la même façon, les auteurs maghrébins Chraïbi et Boudjedra, dans leurs premiers romans, mettent en scène des enfants et des adolescents, donnant un aspect particulier de la sexualité. Ils montrent, en effet, l'intérêt que suscite cette question chez les jeunes enfants. Ils rappellent alors implicitement les thèses de Freud, qui pensait que même les enfants ont aussi des pulsions sexuelles. Selon la

⁶⁷⁸ La Grande maison, p. 79.

⁶⁷⁹ Ibid., p. 79.

⁶⁸⁰ Le Métier à tisser, p. 37.

psychanalyse, l'enfance est un processus qui comporte plusieurs étapes et qui est dominé par la sexualité. À la lecture de ces romans, il semble bien que cette thèse se confirme. Cette sexualité précoce est accentuée par le fait que les trois héros sont des jeunes garçons très proches de leur mère, et qui ont vécu leur enfance auprès d'elles. Cette étape de l'enfance est particulièrement marquée : elle apparaît comme une période pendant laquelle les fantasmes sexuels peuvent se libérer. Le caractère limité de cette période de la vie de l'homme est souligné : « *Quelques jours plus tard ma mère me fit comprendre que je ne pouvais plus l'accompagner au bain. Mon père me prendrait avec lui. J'étais devenu un homme.* »⁶⁸¹ En effet, durant les premières années de sa vie, l'enfant vit complètement avec la mère au point de l'accompagner au bain public.

Sans aucun doute, les romans des trois auteurs maghrébins : Dib, *La Grande maison, l'Incendie et le Métier à tisser* ; Chraïbi, *Le Passé simple* ; Boudjedra, *La Répudiation* sont d'autant plus bouleversants que tous les maux de la famille traditionnelle avec ses tabous, ses hypocrisies, ses déviations, ses dérives, sont dévoilés par trois enfants observateurs, mais qui souffrent dans leur chair et dans leur esprit. L'enfant garde enfouies au fond de sa mémoire les réminiscences de ce monde : pour notre cas Omar est un témoin « privilégié » et « porte-parole » de l'auteur ; c'est la mémoire « visuelle et auditive » qui observe et enregistre les palpitations et les vibrations des drames quotidiens vécus par sa mère et ses voisines et du monde qui l'entoure, conscience en friche que prolonge la mémoire du narrateur.

V.3.4. Deuxième figure de transgression : majeure économiquement

Dib ne nous présente pas uniquement la femme en tant que mère telle qu'elle est considérée dans la société traditionnelle, mais aussi comme travailleuse, et dans cette situation elle apparaît comme l'égale de l'homme. Aïni a beau changer de travail et d'activité, elle ne parvient même pas à nourrir décentement sa famille, car elle n'est jamais parvenue à être rétribuée normalement. Mais par la nécessité elle est rendue apte à mille occupations :

*« Mais Aïni avait changé plusieurs fois de travail. Elle avait cardé et filé de la laine. Ensuite, elle se mit à faire des arraguiats. Puis des feutres foulés à la main. À présent, elle piquait à la machine. Elle avait eu, indéniablement, beaucoup de métiers. Pourtant elle ne gagnait jamais de quoi suffire. »*⁶⁸²

⁶⁸¹ Tahar BEN JELLOUN, Harrouda, Paris, Denoël, 1973, p. 14.

⁶⁸² La Grande maison, p. 131.

Aïni est une personne laborieuse, tenace, elle ne lâche pas prise, elle se resaisit à chaque fois, mais hélas, ses efforts demeurent vains :

« La somme qu'elle recevait pour son travail était si ridicule, il est vrai, que c'en était exaspérant ; il n'y avait pour ainsi dire pas d'issue à la situation. Depuis plusieurs mois qu'Aïni cousait ces empeignes d'espadrilles, ils n'avaient pas mangé une seule fois à leur faim. Omar l'aidait dans son travail ; mais rien n'y faisait. »⁶⁸³

Changeant d'activité au gré de la demande, ne ménageant ni son temps ni sa peine, sans cesse à la limite de l'épuisement, Aïni avoue son impuissance et son désespoir et se rend compte que, quoi qu'elle fasse, sa situation ne risque pas de s'améliorer un jour. Terrassée par une infinité de problèmes, elle se confie lamentablement en soliloquant :

« Ce travail me démolit la poitrine. Je n'en peux plus. Mes jambes sont sans force. Tout ce que je gagne ne suffit pas pour acheter assez de pain. Je travaille autant que je peux pourtant. Et à quoi ça sert ? »⁶⁸⁴

Cette pauvre femme est « devenue anguleuse, toute en gros os. Depuis longtemps, tout ce qui fait le charme d'une femme avait disparu chez elle. Eflanquée, elle avait aussi la voix et le regard durs. »⁶⁸⁵. Pertinemment, on se rend compte que Aïni est victime d'une injustice. C'est une étape d'une prise de conscience, même si elle ne voit pas toujours de quelle façon et à quel moment elle se libérera.

Pour l'instant, cette femme misérable dont le travail sert à enrichir l'employeur qui l'exploite est encore trop heureuse quand elle trouve à s'employer, quelles que soient les conditions dans lesquelles elle travaille. Cela nous renseigne et nous indique à quel point la situation économique est dégradée.

À Dar-Sbitar, Aïni est la cible de l'animosité de ses voisines. Lors des affrontements et comme pour défier son adversaire, Aïni dit fièrement tout haut en narguant une voisine : « *Moi, je travaille pour nourrir quatre bouches. As-tu jamais travaillé une journée de ta vie, femme stérile ? Non à coup sûr !* »⁶⁸⁶ Le travail procure à Aïni une indépendance économique qu'elle ressent malgré son ignorance. Elle s'explique en défendant sa petite famille dont elle a la charge :

« Je dis que je travaille pour eux, (les enfants), ajouta Aïni, c'est sûr. Je me fatigue, je me tracasse, je me casse la tête [...] mais c'est leur bien. Le bien qui

⁶⁸³ Ibid., p. 130.

⁶⁸⁴ La Grande maison, p. 127.

⁶⁸⁵ Ibid., p. 131.

⁶⁸⁶ Ibid., p. 106.

leur est dû. Il arrive jusqu'à eux, à leur bouche même. Personne ne pourra le leur ôter. »⁶⁸⁷

Aïni proclame souvent sa supériorité de femme travailleuse devant ses rivales. Comme pour se démarquer et s'auto-valoriser, elle se prononce vivement : « *Oui, c'est moi qui travaille pour tous ici. Tu les vois de tes yeux ? L'aînée pissait sur elle quand leur père me les a laissés.* »⁶⁸⁸ Ce travail l'aide à affirmer sa personnalité ; elle en est fière, bien qu'il ne l'aide pas à sortir de sa misère.

Zina apprécie sa voisine Aïni, qui se distingue des autres femmes par son indépendance économique. Elle lui rend un grand hommage en disant :

*« J'ai pour toi de l'admiration la plus grande, approuva la voisine. Travailleuse, telle que je te connais, tu dois être l'orgueil de ta famille et sa providence. L'orgueil de ceux qui vivent avec toi [...] Qui vivent de ton travail [...] J'ai de l'admiration ! [...] »*⁶⁸⁹

Zina ne se ménage aucun effort, en *continuant* à louer ouvertement sa voisine Aïni, qui lui inspire une grande admiration :

*« Je ne mets pas en doute. Ne l'ai-je pas toujours dit ? Tu es une femme courageuse. Travailleuse. Tu pétris toi-même ton pain, roule ton couscous, et lave ton linge. Et tu sues pour faire vivre tes enfants. »*⁶⁹⁰

Ces discours flatteurs et élogieux semblent reconforter et encourager Aïni, qui se prononce fièrement comme pour confirmer la véracité de ces témoignages marquants et encourageants : « *C'est moi qui travaille, rappela encore Aïni. Et c'est mon sang que j'use à ce travail.* »⁶⁹¹

Notoirement, dans son roman de *La Grande maison* précisément Dib apprécie son personnage féminin Aïni pour le combat qu'elle mène. Cette admiration se traduit par la prise de parole de la femme dans le texte écrit. Alors que la femme n'a jamais eu l'occasion auparavant de parler et donc de se découvrir en public, dans la société, Dib lui accorde ce privilège en la faisant parler à la première personne. Dans ce cas, d'une part la femme va prendre conscience de sa personnalité ce qui lui permettra de sortir des quatre murs de sa maison et d'autre part le travail va lui permettre d'échapper à cette vie qui a été façonnée par la tradition. Les autres écrivains, bien qu'ils mettent la femme au centre de leurs intérêts, ne lui ont pas accordé la possibilité de s'exprimer directement.

⁶⁸⁷ Ibid., p. 59.

⁶⁸⁸ Ibid.

⁶⁸⁹ Ibid., p. 58-59.

⁶⁹⁰ Ibid., p. 60.

⁶⁹¹ Ibid.

V.3.5. Troisième figure de transgression : accès à la rue et empiètement sur l'espace masculin

Après tant de souffrances, dans une société réduite au chômage forcé, Aïni annonce à sa sœur que, pour subsister, elle prend le risque de dépasser les frontières algériennes pour se rendre à Oujda (ville marocaine frontalière se trouvant à quatre-vingt-dix kilomètres de Tlemcen) pour se livrer à la contrebande et gagner plus d'argent.

Mais qu'est-ce qu'une pauvre femme, non instruite, peut bien tirer de son métier de couturière ? Ce ton de lassitude et de désespoir vient du fait même que la contrebande à laquelle elle se livrera, tout comme le métier de couturière, n'apporteront guère à son foyer l'argent suffisant pour ses besoins quotidiens. Malheureusement pour elle, personne ne témoigne de son drame avec ses enfants, un silence complice est entretenu par l'ordre social. Malgré les conseils de prudence de sa sœur, Aïni n'abandonne pas son projet : elle compte s'aventurer. Aïni, constamment pensive ne veut en aucun cas renoncer à son projet, elle :

« Essayait de lutter. Elle ruminait sans cesse des idées. Par quels moyens gagner plus d'argent ? Omar ne pouvait croire que pour augmenter leur revenu, sa mère acceptait, avec cette légèreté, d'encourir la prison. »⁶⁹²

La prison qu'elle encourt n'est pas aussi fatale que le mal qu'elle endure. Aïni est décidée, elle veut impérativement améliorer son mode de vie. Pour elle la contrebande est l'ultime ressource, le dernier espoir et la seule solution pour survivre, la volte-face n'est pas recommandée.

Quand la femme n'a pas de tuteur pour la faire vivre, si elle n'a pas appris de métier, pour subsister, que peut-elle faire ? Dib donne l'image de la femme active qui fait vivre les siens. Son attitude combative, sa ténacité sont un véritable défi aux traditions. Sans faire recours à la prostitution et en devenir une marchandise ne comptant que sur son corps pour vivre ; Aïni, pauvre, ne s'est pas livrée aux pratiques de luxure pour s'enrichir. La femme qui viole l'espace masculin n'est pas un phénomène qui s'est produit de lui-même. Notre personnage a dû lutter douloureusement sur deux plans :

- *contre des interdits qui lui venaient de lui-même et contre des regards humiliants qui lui venaient de l'extérieur ;*
- *du corps social masculin se défendant contre cette agression qu'est la présence de la femme dans un milieu qui jusqu'alors était entièrement réservé à l'homme.*

⁶⁹² La Grande maison, p. 129.

Dib accorde une grande importance à cet événement de la contrebande : cette entreprise insolite est l'une des voies qui mènent la femme traditionnelle vers la majorité. Pour Aïni cet acte revêt un grand intérêt, car il traduit pour elle une sorte de métamorphose. Le fait de se sentir pour la première fois capable d'entreprendre une telle démarche inhabituelle lui procure une confiance ressentie en elle-même, et elle surmonte la honte éprouvée du fait d'empiéter sur l'espace masculin. À vrai dire Aïni ne pense qu'à une seule chose, accomplir la mission qu'elle s'est assignée pour améliorer sa vie. Aïni est dotée d'une force de caractère et d'une volonté d'agir qui font d'elle un être exceptionnel. Bien qu'elle ne soit passée ni par l'école, ni par un centre de formation professionnelle, nous trouvons dans sa personnalité des qualités positives innées, une maturité et une prise de conscience qui nous permettent de la mettre sur un pied d'égalité avec bien d'autres femmes plus privilégiées dans leur cheminement vers la majorité.

Par cet acte osé, elle investit l'espace humain, et de cette façon elle balaye, à coup sûr, les coutumes et les traditions séculaires qui ont toujours paralysé et empêché sa libération. Elle a découvert en elle la force et l'intelligence qui lui permettraient d'assumer une décision aussi difficile, et surtout de prendre le risque de la mettre à exécution en dépit de tous les dangers et interdits qui lui obstruent le chemin.

Lors de notre recherche de l'image de la femme traditionnelle, dans sa pénible marche vers la majorité, nous constatons qu'elle fait pâle figure alors que l'image de la femme traditionnelle reste plus vivace qu'on ne l'aurait cru. C'est pour cette raison qu'une disproportion est évidente entre les deux grandes parties de ce deuxième chapitre. De même, nous remarquons que le bouleversement des mœurs, la métamorphose de la femme provoqués par l'évolution historique, et toutes les profondes mutations qu'elle entraîne, ressortent chichement de notre corpus. Dans *La Grande maison*, surtout Dib voulait nous montrer un personnage féminin qui s'efforce de redresser la tête, de se débarrasser de ses chaînes, de se débattre seul courageusement contre la misère, de lutter contre son état « d'éternelle mineure » et d'essayer d'atteindre une émancipation effective.

En réalité, la femme est reconnue par sa faiblesse et son infériorité en matière de lutte sociale. Dans cette situation, Dib nous donne une image radicalement différente de celle donnée constamment par les psychologues. Dans notre texte Aïni est l'emblème de la résistance, de l'énergie et du sacrifice. Elle déve-

loppe sa personnalité, découvre le domaine exaltant de la responsabilité. Selon Dib, la liberté des peuples s'identifie alors à la libération de la femme, à son entrée dans l'histoire. Alors, le texte dibien annonce un désir de voir la condition de la femme s'améliorer et souhaite une prise de conscience par les femmes de leur propre destin, pressentie comme utile aux hommes eux-mêmes, à leur équilibre, à leur sérénité dans la société. Dib pense que la révolution sexuelle, sociale, voire politique - ne serait naître que d'elles. La liberté des peuples s'identifie alors à la libération de la femme, à son entrée dans l'histoire.

**Chapitre VI. Causes et enjeux des
figures de transgression dans l'œuvre de
Dib**

« Il (Omar) se précipita sur elle et se mit alors à la chatouiller sous les aisselles et le long des côtes, et quand elle le gifla il finit par la mordre un peu partout, indistinctement sur tout le corps, les bras, le cou ... de sorte que Zhor riant et suppliant s'était rendue. Le calme d'Omar préludait-il à des préparatifs perfides ? Il lui souleva la robe autant qu'il put, jusqu'à ce qu'il vit apparaître le renflement des seins ... la jeune fille ne fit aucun geste. Elle livrait son corps poli à la lumière. Omar était agité, déchiré. La blancheur glacée de cette chair était chaude et douce en dessous. Avant qu'elle n'eût le temps de s'en apercevoir, il enfouit sous sa chemise un petit morceau d'étoffe blanche qu'il découvrit sur elle et qui ressemblait à un animal vivant dont il sentait la chaleur. Il restait agenouillé, étourdi et haletant un peu, devant le corps étendu de Zhor. Il la regardait depuis plusieurs minutes, s'abandonnait à cette force dévorante qui pénétrait si avant en lui et contre laquelle il se trouvait sans défense. Il ne pouvait rien, rien contre cela. »⁶⁹³

Les écrivains algériens, aliénés par l'impact puissant de l'Occident, recherchaient leur véritable identité, leur authenticité. La prise de conscience du colonisé a fait naître cette littérature algérienne d'expression française. Mohammed Dib, pour un début, consacre ce premier volume de sa trilogie à l'Algérie ; il y brosse un tableau vivant de la vie quotidienne des opprimés, dénonce les maux de la colonisation, dévoile et condamne les carences de sa propre société.

L'existence de la femme est la source de l'enracinement de chacun dans son histoire psychologique individuelle. C'est elle qui constitue le lien avec le passé. Cela explique le fait que l'image de la femme gardienne fidèle des traditions est la plus adoptée chez les auteurs algériens. Mohammed Dib est conscient qu'une œuvre doit être inspirée par les problèmes actuels les plus urgents de son pays dont la cause des femmes traditionnelles qui peuplent son roman.

Dans ce constat de faillite, cette lignée féminine se retrouve nettement infériorisée et aliénée. Le despotisme, la vie au dehors, le droit à la parole nous apparaissent comme les attributs d'une virilité authentique. Avec sa famille l'homme est libre d'agir comme il veut. Il ne tolère pas la moindre remarque sur sa conduite ; bien mieux encore, il dispose d'elle comme bon lui semble : *« Dans la société traditionnelle, parenté est synonyme de propriété. »*⁶⁹⁴

En effet, la destinée de la femme traditionnelle mariée dépend des caprices de l'homme, symbole de l'autorité dominatrice qui décide du sort de celle-ci. Elle est qualifiable d'objet ou de joujou dans les mains de ce donneur d'ordres. Dans ces circonstances d'assujettissement, la femme se sent impuissante,

⁶⁹³ *L'Incendie*, p. 97.

⁶⁹⁴ Kate MILLET, *La Politique du mâle*, p. 48.

elle se trouve totalement désarmée. L'emploi fréquent du terme « *répudiation* » à la place du terme « *divorce* » s'explique, puisque la décision est unilatérale, ne regardant et n'appartenant qu'à l'homme. Il est impensable qu'un homme se trouve contraint au divorce. Autant dire qu'il serait répudié ! Comment pourrait-il admettre une telle humiliation ? Cela lui semble aberrant !

Il est nécessaire de rappeler que, pendant l'ère coloniale, le contact avec le monde occidental ou colonisateur a été funeste pour les femmes algériennes. Au début et pendant longtemps, seuls les hommes sont entrés en relation avec lui. De ce fait, le monde des femmes est resté en retrait dans l'ignorance et l'isolement :

« Pendant des siècles, la famille algérienne musulmane, malgré une histoire mouvementée, est demeurée immuable, non pas qu'elle ait bénéficié d'une protection religieuse ou législative particulière, mais parce que, ayant adopté une structure défensive, elle se trouvait à l'écart des causes susceptibles de provoquer son évolution. Elle portait en elle des éléments statiques, absorbant ou neutralisant les influences successives et contradictoires du cadre politico-social. »⁶⁹⁵

La rue est masculine en Algérie parce que la société est structurée par l'ordre familial réservant l'espace de la rue aux hommes. Dans la pensée traditionnelle algérienne, la maison constitue le monde de l'intérieur, du secret, de l'intimité, de la pénombre auquel elle se rattache symboliquement en s'opposant au monde de l'extérieur, du public, du social. À travers les murs de la maison, rien ne transpire vers l'extérieur de son intimité intérieure et profonde.

Ainsi, la maison comme la femme se trouvent protégées par un double rempart de pudeur. La pudeur des gens de l'intérieur qui n'ont pas à extérioriser ce qui doit demeurer caché et celle des gens de l'extérieur qui n'ont pas à surprendre l'intimité domestique. Ce double rempart confirme le caractère sacré et inviolable de la demeure.

Dans son récit, Dib nous éclaire sur les problèmes spécifiques de ces femmes traditionnelles doublement aliénées, de leur avenir, de leurs aspirations, nous fait partager leur douloureux quotidien au sein d'une impitoyable société patriarcale qui les nie et les marginalise. Dib écrit : « *Un homme qui opprime une femme n'est pas plus libre qu'un pays qui en opprime un autre.* »⁶⁹⁶ Pour lui, la libération de l'homme passe aussi par la femme en tant qu'épouse.

⁶⁹⁵ Nefissa ZERDOUMI, *Enfants d'hier*, op.cit., p. 35.

⁶⁹⁶ Cité par Jean DEJEUX, *Littérature maghrébine de langue française*, op. cit., p. 155.

Il faut que la femme traditionnelle comprenne que sa liberté est liée à celle de l'homme de son pays. Donc, c'est dans sa participation au combat politique que cette dernière peut vraiment se libérer et atteindre la majorité à laquelle elle aspire en éliminant toutes les barricades obstruant son chemin.

Une méditation sur la condition de la femme qui fraye son chemin vers la majorité est au centre de notre recherche dans ce chapitre. Dib juge nécessaire de traiter ce thème, ce qui prouve qu'il reste une grande interrogation. Au travers de son écrit, il apparaît que la femme a un rôle social prépondérant qu'elle doit remplir. Cependant celui-ci, modifié à l'époque moderne, est rarement en accord avec sa condition traditionnelle.

En effet, la femme, selon la tradition, est éduquée pour vivre dans le monde clos de la maison où elle est garante des traditions, alors que son avenir social actuel passe par son intrusion dans le monde extérieur qui est, à l'origine, réservé à l'homme. Par cette image, Dib prépare la femme à une certaine évolution éventuelle :

« Pour se moderniser, l'homme traditionnel doit à beaucoup d'égards se renoncer. Il ne peut rajuster son être en quelque sorte qu'en désadhérant. De là, son trouble. Il ne peut arriver à la maîtrise de lui-même qu'en se reconquérant sur les autres, mais aussi en divorçant d'avec lui-même. »⁶⁹⁷

L'homme traditionnel se trouve partagé entre les acquis de la tradition et les appels de la modernité avec tous ses nouveaux modèles sociaux.

VI.1. Impact de la modernité sur la femme traditionnelle et prise de conscience de la femme traditionnelle

A la veille de la deuxième guerre mondiale, la modernité fait soudainement irruption dans la société algérienne colonisée. En effet, l'industrialisation à cette époque permet à la femme de contribuer au développement économique et, par contrecoup, à son développement social et culturel.

Cette société, fidèle gardienne des antiques manières de penser et de vivre, ne pouvait échapper au changement, s'évanouit et cède la place à la famille restreinte qu'on nomme « famille conjugale ». La nouvelle situation économique créée par cette vie moderne modifie aussitôt le modèle de vie patriarcale d'autrefois, en provoquant l'éclatement des membres de la grande famille.

⁶⁹⁷ Jean Berque, *Les Arabes d'hier à demain*, Paris, Seuil, 1969, p. 25.

L'irruption de la technologie à cette période transforme les rapports existant entre l'homme et la nature, et les rapports reliant les hommes entre eux, créant ainsi de nouveaux modèles sociaux où les époux et leurs enfants se réservent l'intimité et l'indépendance que leur contestait la famille patriarcale oppressive.

En effet, suite à cette mutation, un nouveau type de rapports est instauré entre les sexes et les générations. Parmi ces changements, on signale la transformation profonde de la mentalité des femmes par toutes les influences intellectuelles dues au développement de l'instruction mixte, la concurrence d'un Occident dynamique sur tous les plans, un modernisme religieux, et bien d'autres facteurs encore.

À tout cela, nous adjoindrons les mass-médias dont la radio qui a aidé énormément la famille à évoluer, et la femme à s'émanciper. Effectivement, la radio, la plus grande invention moderne, a pris dans la vie de la femme enfermée chez elle, illettrée, une place qu'on ne saurait sous-estimer. Dans son roman Dib fait allusion lorsqu'il parle du déclenchement de la guerre entre la France et l'Allemagne : l'annonce de la guerre par le tocsin, « un après-midi de septembre ». Cela va provoquer des réactions diverses quant à sa représentation tant par la famille de Aïni, que par les habitants de Tlemcen. C'est un moment d'émotion générale. La panique gagne le peuple colonisé :

« Curieusement, il (Omar) eut la sensation d'avoir soudain grandi depuis que les cris de la sirène avaient retenti. Tout en se sachant encore un enfant, il comprenait ce que c'était que d'être un homme. »⁶⁹⁸

Manifestement, grâce aux médias et aux éveilleurs de conscience, les idées avancent et pénètrent le peuple algérien colonisé, notamment les femmes de la grande maison. Cela apparaît lorsque l'une d'elles affirme avec une nette conviction, en parlant des résistants du peuple algérien qu' « *il n'y a plus de déshonneur à aller en prison* » puis elle ajoute que « *si on y jette (Hamid Saraj), ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui.* »⁶⁹⁹ Hamid Saraj suscite la curiosité des femmes qui « *allaient souvent [l]'épier. Il était toujours en train de lire.* »⁷⁰⁰ Le personnage est valorisé parce qu'il a accès au savoir. Les femmes en dépit de leur ignorance vénèrent la science.

⁶⁹⁸ La Grande maison, p. 189.

⁶⁹⁹ Ibid., p. 61.

⁷⁰⁰ Ibid., p. 63.

Cette prise de conscience se fait sentir dans leurs propos. La prise de conscience chez les femmes suite à cette modernité va contribuer à changer profondément le système de la vie traditionnelle en donnant un essor à la condition féminine : parallèlement aux interrogations de Aïni, Zina insiste sur le portrait de son mari. Cette insistance sur le rôle qu'il a joué apporte un éclairage sur celui de Hamid Saraj : « *C'était pour changer la vie des pauvres gens et les rendre heureux ... Il avait des idées.* »⁷⁰¹ Cette question est d'une importance capitale car il se trouve que toutes les études actuelles basées sur l'expérience suggèrent que la participation féminine est une nécessité pour le développement.

D'un point de vue psychologique, c'est souvent par l'éducation des femmes plus que par celle des hommes qu'on peut obtenir un changement dans les attitudes et les comportements favorables à l'adaptation au monde moderne. Les femmes, lorsqu'elles atteignent un certain niveau de conscience ont, sans doute, le désir de se valoriser, de se créer une place dans la société et participer à l'édification de leur pays.

L'un des piliers sur lesquels repose cette prise de conscience féminine est l'instruction. L'école moderne a été introduite par les Français pour les besoins de la colonisation. En effet, quatre écoles coloniales en faveur des jeunes filles musulmanes ont été installées vers 1850. Le but avoué était d'enseigner l'arabe, le français et les travaux manuels (*couture, broderie, cuisine, etc.*).

Consciente que la finalité réelle de cet enseignement était de diffuser un mode de vie et de pensée qui lui était étranger, la population refusait d'y envoyer les fillettes. Néanmoins, à long terme, l'école coloniale a fini par en attirer, mais en nombre limité. L'une des raisons de l'opposition des parents à l'envoi de leurs filles à l'école durant la période coloniale a été décrite par la romancière Assia Djebbar dans un texte autobiographique :

*« Dès le premier jour où une fillette sort pour apprendre l'alphabet, les voisins prennent le regard matois de ceux qui s'apitoient dix ou quinze ans à l'avance : sur le père audacieux, sur le frère inconséquent. Le malheur fondra immanquablement sur eux. Toute vierge savante saura écrire, écrira à coup sûr la lettre. Viendra l'heure pour elle où l'amour qui s'écrit est plus dangereux que l'amour séquestré [...]. »*⁷⁰²

⁷⁰¹ Ibid.

⁷⁰² Assia DJEBBAR, « Le point de vue d'une Algérienne sur la condition de la femme musulmane au xx^e siècle », *Le Courrier de l'Unesco*, août-septembre 1975.

Donc, pour combattre la misogynie omniprésente au sein de la société algérienne colonisée, l'illustre et célèbre savant « *Cheikh Ben Bâdis* »⁷⁰³, qui était beaucoup plus en avance que ses disciples bornés et figés, a eu la perspicacité d'affirmer qu'« *éduquer un homme, c'est éduquer un seul individu ; éduquer une femme, c'est éduquer toute une famille.* » Et les écoles qu'il a fondées étaient mixtes, ouvertes à la jeune fille algérienne. Ben Bâdis était convaincu que la mixité finirait, tôt ou tard, par persuader les garçons (les futurs hommes) que les filles (les femmes de demain) ne sont ni « *les filles du diable* », ni « *les sœurs de Satan* », mais leurs véritables partenaires ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs, c'est-à-dire égaux. Et, grâce à l'intelligence de celui-ci, les écoles libres musulmanes créées et organisées par l'association des Oulémas ainsi que d'autres associations privées à travers tout le territoire ont été fréquentées graduellement par des milliers de jeunes élèves, filles et garçons, puisque la plupart de ces « *médersas* »⁷⁰⁴ étaient mixtes.

Cette éducation qu'on dispensait visait non seulement à contrecarrer le processus d'acculturation, mais aussi à répandre la culture arabo-musulmane dans le pays. D'après les organisateurs de cet enseignement, la connaissance de la langue arabe, de l'histoire, des institutions et des doctrines théologiques musulmanes ainsi que l'étude systématique du Coran et du hadith permettent aux jeunes filles, comme aux jeunes garçons, de sauvegarder les traditions arabo-musulmanes. Ainsi, l'idée du droit des filles à l'éducation a été admise par les réformistes algériens.

VI.2. Figures de transgression

Nous nous proposons désormais dans cet ultime chapitre d'étudier les figures de transgression qui apparaissent dans notre corpus. Pour mener à bien notre étude, nous nous attacherons à des passages précis qui seront représentatifs des images de transgression de notre personnage féminin : *la femme traditionnelle et la sexualité ; la femme traditionnelle et le travail.*

Cependant nous n'excluons pas la possibilité de prendre d'autres passages de référence bien illustratifs qui n'appartiennent pas au corpus choisi.

⁷⁰³ Cheik Ben Bâdis fonda en 1931 l'Association des oulémas musulmans algériens. C'est dans le mensuel *Al-Chihab* qu'il publia, de 1925 jusqu'à sa mort, ses idées réformistes qui concernaient tant le domaine religieux que politique.

⁷⁰⁴ Écoles coraniques arabes.

VI.3. Tabou de la sexualité dans la société traditionnelle

En dépit de son éveil et de sa prise de conscience à l'aube des années quarante, cette société reste intransigeante quand il s'agit de l'honneur. Les différentes images que nous avons recueillies dans le cinquième chapitre, précisément dans la première partie de ce dernier, traduisent avec beaucoup de mal et d'amertume le malaise de cette société algérienne dans laquelle la sexualité demeure un sujet tabou. Dans une telle société l'amour est un péché et signe de faiblesse ou de déraison.

Dans ce milieu mâle, il semble que la femme ne se considère, elle-même, que comme un objet sexuel. C'est d'ailleurs l'une des contraintes que rencontre l'évolution de la femme algérienne traditionnelle : la femme ne se valorise pas elle-même. Elle considère, le plus souvent, que son rôle se limite à l'éducation de ses enfants et à s'occuper du bien-être de son époux. Tout en étant interdit pour la femme honnête, l'amour est permis, disons, toléré pour l'homme même en dehors du domicile conjugal. Il faut faire la différence entre la femme-mère et la femme objet.

Dans le troisième volume de la trilogie dibienne et précisément dans *Le métier à tisser* un tisserand parle ouvertement et explicitement sans la moindre gêne de sa passion immodérée pour une certaine prostituée nommée Zaza. Or cette amour déclaré semble éphémère et le tisserand paraît frivole.

La sexualité de la femme est complètement niée dans cette société patriarcale. Sa sexualité et son sexe n'existent que pour la jouissance de l'homme. Le rôle qui lui est imposé dans l'acte de l'amour est essentiellement passif. Selon le discours masculin, les sexes ne sont pas égaux, il y a un sexe fort et un sexe faible.

En effet, la femme apparaît comme absente de l'acte sexuel. À ce niveau aucune initiative ne lui est imputée et aucun sentiment ne lui est accordé. Il est à remarquer aussi que hormis l'acte lui-même, Pour appeler ou parler de son mari la femme ne doit jamais utiliser ou prononcer son prénom et vice-versa, pour notre cas, on peut citer le cas d'une locataire de Dar-Sbitar Zina quand elle fait allusion à son mari elle dit « *notre homme* » ou « *Lui* » et Lalla Hasna aussi la sœur de Aïni pour sa part lorsqu'elle parle de son mari, elle dit « *l'autre* ».

En abordant ce thème de la sexualité, nous atteignons l'un des points cruciaux de notre corpus bien qu'il soit traité dans un petit nombre de pages (78-79-80-81) du premier volume de *La Grande maison* et dans quelques chapitres aussi

dans le deuxième volume *L'Incendie*.⁷⁰⁵ Dans ces romans de Dib s'exprime le désir de la sexualité mais ce n'est qu'une simple évocation provocatrice. À travers un nombre de propos laconiques certes, mais de teneur expressive dense. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent cette petite amourette à Dar Sbitar, cet amour enfantin et naïf qui est né entre Omar et Zhor. Cette sensation non identifiée est restée secrète. Khadda écrit dans son ouvrage *Mohammed Dib cette intempesive voix recluse* :

« Et même lorsque, dans L'incendie, Omar découvre le secret de la nudité de Zhor, sa réaction est de se sauver comme assailli par un mystérieux danger. Mis brutalement face à "l'inquiétante étrangeté" de la femme, sans doute confusément alerté par les préjugés de sa société où la femme n'est pas seulement accusée de penser ou de commettre le mal, mais plus radicalement de l'incarner, Omar n'a d'autres recours que la fuite : "Soudain avec une résolution farouche, il cracha à trois reprises. Tfou ! Tfou ! Tfou ! Il se releva et du même mouvement fila d'un trait". »⁷⁰⁶

Notre auteur souligne l'importance de la sexualité pour la femme traditionnelle : l'affectif prévaut sur le physique. Il procède à la description d'un besoin naturel que l'homme et la femme doivent assouvir. Dib s'élève contre cette société primitive qui tente de réprimer les désirs de ses membres par la religion :

« Plus la contrainte religieuse est grande, plus le refoulement sexuel est accru [...]. L'enthousiasme religieux qui insiste à châtier toute contravention au nom de la religion est toujours motivé par des pulsions sexuelles [...]. »⁷⁰⁷

Notons que la plupart des religions ont proclamé, sans équivoque, l'infériorité de la femme en l'inculpant du péché mortel « le péché du corps » autour duquel elles ont tramé une quantité de mythes et de superstitions qui confèrent à l'acte sexuel toutes sortes de qualificatifs infâmes et qui n'était admis, désormais, que dans les limites du mariage sacré ou légitime.

Dans l'institution sociale algérienne basée sur le droit musulman, le mariage est le seul cadre légal de l'exercice de la sexualité. L'Islam ne jette aucun anathème sur la sexualité :

« Dans la vision coranique du monde, l'amour physique débouche directement sur l'ordre communautaire, il est appelé à se spiritualiser vers le collectif

⁷⁰⁵ Les chapitres XVI, XXXVI qui rendent compte d'une description au peigne fin du bain de l'adolescente Zhor à la source du village de Bni Boublen.

⁷⁰⁶ Nadjet KHADDA, *Mohammed Dib cette intempesive voix recluse*, Édisud, Aix-En-Provence, 2003, p. 125.

⁷⁰⁷ Madani GUERSSI, Abdelwahab El Fakihi, traduction de l'arabe en français, Journal *Le Chroniqueur* du 22 au 28 Août 1991, Alger.

et doit être réglé dans son usage réel et lui donner un sens social. Il n'est ni honteux ni impur. »⁷⁰⁸

L'acte sexuel est non seulement souhaitable mais recommandé, à condition qu'il soit exercé dans le cadre du mariage ; la chasteté n'est pas recommandée, voire interdite et une trop longue abstinence est condamnée. Tout acte sexuel en dehors du mariage est répréhensible, les rapports préconjugaux sont sévèrement réprimés.

À travers son roman, Dib prend en charge les phénomènes sociaux. Il dénonce l'hypocrisie de la communauté qui, par ses interdits, fait naître des pratiques illicites, puisque les gens ne peuvent satisfaire autrement leur sexualité. En effet, cet interdit social crée une indignation des jeunes envers leurs parents qui représentent l'ordre social : les parents sont démissionnaires et ne jouent aucun rôle dans l'éducation sexuelle de leurs enfants, aucune assistance ni de près ni de loin, aucune initiative d'apprentissage ; celle-ci se fait plus tard entre garçons ou entre filles, en passant par l'observation des animaux. Au bout du compte, la fille retient surtout qu'elle doit sauvegarder sa virginité. Cette révolte, phénomène de tension entre les générations, existe naturellement chez les adolescents. Dib en évoquant le thème de la sexualité traduit le malaise dans lequel se trouve sa société.

Les règles éducatives ont pour but de faire du garçon, un être doué des trois qualités fondamentales que sont l'honnêteté, l'esprit de famille et le désintéret pour les femmes et la sexualité, et de la fille, une femme obéissante, soumise, polie, respectueuse et surtout effacée. Cette attitude sévère n'a d'autre but que de faire intérioriser à l'enfant l'interdit de la sexualité et aussi l'idée que celle-ci n'est pas son affaire mais celle de la société.

Dans cette société, la jeune fille se trouve dans des situations qui la laissent désemparée. Elle est partagée entre le désir de liberté et d'épanouissement personnel et le devoir de tenir compte des logiques culturelles spécifiques de sa communauté. Choisir sa vie, c'est avoir des projets, c'est avoir la possibilité de disposer de son corps, de pouvoir dissocier sexualité et fécondité, d'exister en tant que sujet qui a des droits et non en tant qu'objet, sans pour autant rejeter l'ensemble des valeurs culturelles de ses parents.

Dans ce milieu viril et austère, la femme demeure le jouet de l'homme. C'est ce qui fait dire crûment à l'auteur algérien Rachid Boudjedra : « *Les rap-*

⁷⁰⁸ Abdelwahab BOUHDIBA, *La Sexualité en Islam*, Paris, P.U.F.1975, p.18.

ports qui régissent notre société sont féodaux, les femmes n'ont qu'un seul droit : posséder et entretenir un organe sexuel. »⁷⁰⁹ L'auteure libanaise Layla Baalbaki, à son tour, illustre très bien, dans la même perspective, ce rapport homme/femme dans une société traditionnelle fondée sur une stricte bipartition sexuelle :

*« J'étais l'esclave, et lui le maître à qui l'on obéit. À lui d'exiger, à moi de satisfaire. À moi d'avoir faim, à lui de m'assouvir. À moi l'attente docile et à lui de prendre quand il lui plairait. »*⁷¹⁰

Ces exemples qu'on vient de citer rejoignent une réalité sociale démontrée par Wilhelm Reich lorsque celui-ci écrit dans *Psychologie de masse du fascisme* :

*« La pérennité de l'institution familiale autoritaire n'est-elle pas fondée exclusivement sur la dépendance économique de la femme ? Pour que des êtres ainsi asservis supportent cette dépendance, il ne faut rien négliger pour réprimer en eux la conscience d'être des êtres sexuels. Ainsi la femme ne doit pas apparaître comme un être sexuel, mais seulement comme une génitrice. »*⁷¹¹

Limiter la vie sexuelle de la femme à l'unique devoir de reproduction, c'est la priver de son rôle d'épouse, de partenaire, qui a droit à l'épanouissement dans l'amour. C'est la réduire à :

*« Une mère opaque à tout ce qui fleurit dans la vie, adulte trop tôt quand il s'agit de misères de la faim, de l'argent [...] Jamais adulte pour le reste : un bébé pendu à sa mamelle, c'est elle qui se prolonge, qui s'enfuit dans l'enfance. »*⁷¹²

Le rôle procréateur de la femme illustré par ces auteurs précités reflète une réalité sociale. Ces derniers, en confirmant la femme traditionnelle dans son rôle géniteur, tendent à valoriser la mère au détriment de l'épouse, ce qui fait d'elle une femme frustrée, privée de ses droits naturels. La solitude et l'enfermement sont les amis les plus proches et les plus fidèles de la femme algérienne dès son plus jeune âge. La fille pubère doit vivre à l'abri des regards masculins ; elle doit obéir aux interdits, ne pas transgresser les limites qui lui sont tracées.

La cause de l'absence de l'épouse dans la littérature algérienne nous est révélée par l'auteure Ahlam Mostaghanemi El-Rassi dans une de ses analyses :

« L'absence de l'épouse dans la littérature maghrébine retenue et l'impossibilité pour beaucoup d'écrivains d'imaginer une intrigue amoureuse entre un algérien et une algérienne, à sacraliser le corps de la femme sont au-

⁷⁰⁹ Rachid BOUDJEDRA, *La Répudiation*, Paris, Denoël, 1969. p. 55.

⁷¹⁰ Layla BAALBAKI, *Je vis*, Paris, Seuil, 1958. p. 113.

⁷¹¹ Wilhelm REICH, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1933, p. 109.

⁷¹² Assia DJEBBAR, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 83.

tant de facteurs qui ont contribué à placer l'écrivain algérien face à un espace féminin presque vide où seule la femme étrangère pouvait évoluer. »⁷¹³

Driss Chraïbi sort de son silence pour aborder le sujet en question à son tour pour pouvoir confirmer ce qu'on vient de dire à propos de l'image que donnent les différents auteurs maghrébins de la femme en tant que mère et non pas en tant que épouse dans cette société traditionnelle où seule la femme étrangère pouvait évoluer.

« Et puis, dit Chraïbi, il y avait autre chose : ma mère. La femme dans les livres, dans l'autre monde, celui des Européens, était chantée, admirée, sublimée. Je rentrais chez moi et j'avais sous les yeux et dans ma sensibilité une autre femme, ma mère, qui pleurait jour et nuit, tant mon père lui faisait la vie dure. Je vous certifie que pendant trente-trois ans, elle n'est jamais sortie de chez elle. Je vous certifie qu'un enfant, moi, était son seul confident, son seul soutien. »⁷¹⁴

Chraïbi nous présente une image de la femme, d'après cette conception de sa condition. Pour lui, elle est le dernier colonisé de la terre. L'homme c'est le père despotique, symbole de la loi instaurée, des ancêtres, de la tradition, de l'ordre établi.

VI.4. Vers une majorité sexuelle / découverte et mise en valeur du corps féminin

Dans ce contexte précis, il est utile de rappeler que la femme, à cette époque vers la fin des années trente, autrement dit à la veille de la deuxième guerre mondiale (le cas de notre corpus), ne donnait pas son opinion. Sa vie se réduisait à la famille et elle vivait dans la routine quotidienne. La femme ne pouvait parler que de ses préoccupations domestiques et de sa misère quotidienne. Comme l'homme à cette époque-là aussi ne pouvait pas libérer sa sensibilité, il n'avait pas le courage de rejeter ses préjugés et les coutumes archaïques, qui entravaient sa vie :

« Omar se retrouvait souvent en tête à tête avec Zhor et chaque fois il découvrait cet univers de l'affection qui l'inquiétait. Aussi n'en parlait-il à personne [...] Aussi ce sentiment prenait-il chez l'enfant un caractère clandestin. »⁷¹⁵

Dans cet univers d'interdits, Dib ose représenter un de ses personnages féminins en pleine adolescence, œuvrant pour une métamorphose libératrice. Le

⁷¹³ Ahlam MOSTAGHANEMI EL Rassi, *La Femme dans la littérature algérienne contemporaine*, op. cit., p. 212.

⁷¹⁴ Jean DEJEUX, *Littérature maghrébine de langue française*, op. cit., p. 286.

⁷¹⁵ *La Grande maison*, p. 81.

protagoniste Zhor se trouve partagé entre le désir d'émancipation et d'indépendance et le rôle traditionnel que la société lui désigne : « *L'affection qui liait Omar à Zhor poussait comme une fleur sur un rocher sauvage.* »⁷¹⁶ À travers son histoire, Mohammed Dib met en scène les indiscretions sexuelles de son personnage féminin et met en relief la recherche de l'amour libre dans une société sexiste qui ne tolère pas ce genre de conduite.

Alors que la sexualité féminine est condamnée d'avance, notre romancier tente de montrer au cours de son histoire que le personnage féminin commence à vivre, essaie de s'affirmer en tant que personne qui n'a pas honte de sa féminité, qui rejette sa passivité sexuelle et dépasse son seul titre de procréatrice en renonçant ainsi à son statut d'« objet sexuel ». Une telle mutation va permettre à notre héroïne de renoncer : « *au royaume illusoire des mères, et c'est à un règne affirmatif et positif [...] qu'elle aspire.* »⁷¹⁷

Dans ces conditions l'élément féminin va pouvoir rompre avec la vie d'autrefois, et aspirer à la liberté, à l'épanouissement. La femme en s'émancipant libère l'homme qui se trouve esclave et « aliéné par sa propre masculinité. »⁷¹⁸. Après un moment de surprise et d'angoisse, Omar se laisse aller au bonheur et à la griserie des sensations nouvelles : « *Elle (Zhor) fut toute surprise quand il l'embrassa à son tour et elle se rembrunit. Lentement mais aussi avec force, elle le repoussa et se mit debout.* »⁷¹⁹ Omar découvre le bonheur et l'amour, lui qui a toujours été malmené par sa mère et par la vie.

*« Le gosse fixait ses regards sur Zhor plantée au milieu de la source, la robe relevée, qui lançait de sa main libre de l'eau contre ses jambes. Elle était baissée et ne se percevait pas de la présence de Omar entre les figuiers immobiles, elle ne paraissait voir ni cette eau ni le fond de sable, de galets et de pierres. Les mollets de la jeune fille s'étiraient à mesure qu'elle inclinait le buste ; au-dessus des jambes, vers les cuisses, sa chair était de plus en plus blanche [...] Zhor chercha à distinguer dans l'eau qui formait miroir, si elle ne pouvait, entre ses jambes et ses cuisses, rien voir d'autre. Penchée, elle n'apercevait derrière elle que l'image de ses fesses saillantes. Devant, c'était son visage légèrement congestionné et ses genoux qui avançaient. »*⁷²⁰

Zhor lui apporte équilibre et sérénité. Le temps de l'enfance est révolu. Omar fait son entrée dans le monde de l'adolescence et de la maturité précoce. Le personnage féminin, même étant émancipée, découvre que la société ne la

⁷¹⁶ Ibid.

⁷¹⁷ Abdelwahab BOUHDIWA, *La Sexualité en Islam, op. cit.*, p. 291.

⁷¹⁸ Ibid.

⁷¹⁹ La Grande maison, p. 78.

⁷²⁰ *L'Incendie*, p. 94-95.

juge pas de la manière dont elle juge l'homme. Par exemple, l'honneur lorsqu'il s'agit d'un homme, signifie savoir tenir sa parole, être loyal et fidèle, mais pour la fille, c'est de son corps qu'il s'agit. Et même si la femme s'est émancipée et affirmée, elle a toujours à charge l'honneur de sa famille ; ce qui envenime la vie de nombreuses femmes dans une société qui bafoue et piétine les droits les plus élémentaires.

La romancière libanaise Layla Baalbaki, qui s'est élevée avec ardeur contre le système de valeurs patriarcal, fait part de la révolte de son héroïne Lina à travers une série d'interrogations :

« Mon corps avait-il été créé pour le destin stupide et vain que connaissent les autres corps : susciter les louanges, fouetter le désir, inspirer l'amour, sans plus ? Et périr sans jamais avoir connu la jouissance ni les jeux de l'amour, ni le don de sa chair ? [...] »⁷²¹

Dans ce contexte Lina refuse de vivre en marge de la vie. Elle veut absolument la vivre pleinement, la ressentir profondément dans son cœur et dans sa chair. Tout comme Lina, Zhor est en train de découvrir la sensation d'exister par le biais de l'amour. Elle refuse de vivre uniquement dans ses rêves, elle réclame l'essence même de cette vie :

« La jeune fille était comme déconcertée et en proie à une vive agitation ... La main de la jeune fille glissa le long du corps d'Omar sans difficulté. Il perçut alors le bruit soyeux d'un corps qui s'étendait à ses côtés. Retenant sa respiration, Zhor ne remuait pas plus que si elle dormait. Il se dégageait d'elle une odeur sucrée, chaude : celle d'un fruit mûr et intact. »⁷²²

L'ignorance sexuelle de Zhor se lie avec sa curiosité à découvrir les secrets du corps féminin et du plaisir charnel. Cette adolescente transgresse les stéréotypes de la sexualité féminine dans une société qui a rendu la femme prisonnière de son corps. Toutefois dans cette nouvelle vision chaque étape de l'émancipation correspond à une violation morale, autrement dit à une passion amoureuse interdite : *« Omar se retrouvait souvent en tête à tête avec Zhor et chaque fois il découvrait cet univers de l'affection qui l'inquiétait. »⁷²³*

Dans cette optique, Dib prouve que la femme est tout à fait capable de se réaliser dans d'autres domaines que ceux que sa condition lui réserve. Il subvertit et transgresse les clichés moraux et essaye de transformer son personnage en être

⁷²¹ Layla BAALBAKI, *Je vis, op. cit.*, p. 69.

⁷²² La Grande maison, p. 78.

⁷²³ *Ibid.*, p. 81.

indépendant, et surtout en être qui assume sa sexualité et cherche à réaliser ses propres désirs :

« Puis elle fut secouée de frissons. Plusieurs fois elle essaya de caresser l'enfant, mais ses efforts demeurèrent vains : elle ne parvenait guère à surmonter l'indécision qui paralysait ses mouvements [...] L'enfant se sentait secrètement lié à ce corps de femme à l'abandon. »⁷²⁴

Dib met en relief la sexualité de son personnage féminin comme le symbole de son émancipation et de sa libération. Ainsi, nous assistons à la prise de conscience sexuelle d'une jeune adolescente de quatorze ans, qui décide enfin de disposer de son corps, de le libérer. Elle exige indirectement son droit légitime d'aimer et d'être aimée dans une société rigide qui ne cesse de l'ignorer. Cette société répressive freine la liberté du corps féminin et condamne le droit au plaisir.

Dans cette situation, la femme prend conscience de sa propre personne et de son propre corps ainsi que de tous ses droits, y compris celui de disposer de lui-même. Le besoin de l'autre, dans l'échange et la réciprocité, se déclare de plus en plus en désir avoué, dévoilant le degré de cette prise de conscience sexuelle.

Dans ces circonstances, la découverte du corps est inévitable et constitue le premier pas vers une prise de conscience sexuelle. De cette manière, Zhor est entrée dans le monde des adultes. Par cette nouvelle découverte elle voulait faire participer son compagnon de jeu Omar qui représente l'homme de demain en l'initiant tout en lui donnant l'occasion d'apprendre à respecter le lien sacré qui lie l'homme et la femme, et envisager d'établir de nouveaux rapports équilibrés au sein du nouveau couple moderne qui connaîtra le jour non pas dans l'immédiat mais dans un futur proche. Zhor souhaite un partenaire qui sera son refuge et son aboutissement. Elle veut renaître à la vie dans un amour partagé.

À vrai dire, Omar, le partenaire de Zhor, nous paraît assez jeune pour ces ébats amoureux tels qu'ils sont décrits, mais l'objectif de Dib n'est pas la réussite ou l'échec de ces aventures passionnelles. Dib veut en quelque sorte par le biais de cette relation intime mettre en évidence le conflit et la discrimination vécus par les deux sexes : ignorance réciproque ; préjugés issus d'une éducation séparée.

Dib rejette l'idée que garçons et filles puissent s'exclure. Par cet écran, il veut instituer la mixité entre les deux lignées dès leur plus bas âge, dans le but de

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 78.

les habituer à vivre en communauté ; cela va permettre aux hommes et aux femmes de mieux se connaître, de mieux se comprendre, de fonder leurs rapports sur l'entraide, la confiance et le respect mutuels.

Dib, d'une certaine manière, veut dire qu'il est temps, suite à cette modernité, de libérer les deux sexes de leur complexe, qu'il est temps de les réadapter les uns aux autres pour qu'ils chassent cette méfiance perpétuelle, qu'il est temps de leur donner la possibilité d'inhumer les vieilles querelles et tuer les terribles orgueils ravageurs.

Dib prépare son futur homme Omar à répondre favorablement et sans hésitation aux désirs réveillés de sa compagne de jeu. Par ses gestes et ses attitudes on constate qu'Omar est avide de découvrir ce nouveau monde de femmes qui s'offre à lui et qui lui plaît énormément : « *Elle (Zhor) s'approcha de lui. Il la sentait debout contre son corps, dont la tiédeur l'envahit [...] Brusquement il éprouva une sécurité jamais connue et qui lui semblait familière.* »⁷²⁵

Zhor, cette future femme émancipée en soif de liberté, se trouve projetée dans un monde inconnu. Sa percée dans ce monde nouveau ne se fait pas aisément. Elle ne peut jouir et triompher indéfiniment de cet amour qui la gêne et qui la contraint de mettre fin à ses aventures amoureuses une fois commencées par peur de se perdre dans ce nouveau univers.

*« Il (Omar) se précipita sur elle et se mit alors à la chatouiller sous les aisselles et le long des côtes, et quand elle le gifla il finit par la mordre un peu partout, indistinctement sur tout le corps, les bras, le cou [...] de sorte que Zhor riant et suppliant s'était rendue. Le calme d'Omar préluait-il à des préparatifs perfides ? Il lui souleva la robe autant qu'il put, jusqu'à ce qu'il vit apparaître le renflement des seins [...] la jeune fille ne fit aucun geste. Elle livrait son corps poli à la lumière. Omar était agité, déchiré. La blancheur glacée de cette chair était chaude et douce en dessous. Avant qu'elle n'eût le temps de s'en apercevoir, il enfouit sous sa chemise un petit morceau d'étoffe blanche qu'il découvrit sur elle et qui ressemblait à un animal vivant dont il sentait la chaleur. Il restait agenouillé, étourdi et haletant un peu, devant le corps étendu de Zhor. Il la regardait depuis plusieurs minutes, s'abandonnait à cette force dévorante qui pénétrait si avant en lui et contre laquelle il se trouvait sans défense. Il ne pouvait rien, rien contre cela. »*⁷²⁶

Donc, la modernité, comme on l'a dit ci-dessus, engendre inévitablement la naissance du couple : l'homme et la femme vont se chercher en s'arrachant douloureusement aux interdits dictés par la tradition et qui conditionnent de si près leurs comportements. Dans cette optique, la femme prend conscience de

⁷²⁵ La Grande maison, p. 78-79.

⁷²⁶ *L'Incendie*, p. 97.

son corps, de ses désirs. Elle revendique son rôle d'épouse, non pas uniquement de mère.

Grâce à cette mutation émancipatrice, les futurs époux pourront s'aider l'un l'autre à s'épanouir, à se libérer, à se débarrasser de leurs chaînes formées par tous les tabous sociaux.

« Zhor, couchée sur le dos, ne bougeait pas plus que si elle s'étaient endormie. Seules ses jambes redressées allaient et venaient de gauche à droite puis de droite à gauche, écartées, dans un mouvement qui devenait de plus en plus lent à mesure que le temps s'écoulait. La touffe laineuse et noire qui recouvrait le bas de son ventre disparaissait et réapparaissait par intermittence. Une peine muette lancinait l'enfant. Il contemplait le ventre nu de Zhor. »⁷²⁷

De cette prise de conscience sexuelle, la femme devient adulte et majeure à part entière. Le contact physique est vécu par la jeune fille comme une libération. Il se présente comme une étape initiatique qui la mène vers sa personnalité de femme majeure. Cependant, trop de choses séparent Omar de Zhor. Zhor est tournée vers l'avenir, avec cet âpre désir, issu du plus profond d'elle-même, de vouloir vivre, elle annonce la naissance de la femme moderne.

La violation des interdits par cette adolescente commence par des actions considérées comme de sérieuses témérités : en rejetant la théorie archaïque qui dit que l'épanouissement de la femme se réalise dans la maternité et dans la possession d'une maison et non dans la jouissance physique qui était réservée aux filles de joie et aux étrangères.

Dib, par cette image expressive, refuse le viol légal de la femme traditionnelle par un époux qu'elle n'aime pas ; il encourage la future mariée à disposer de son corps et à le libérer. Layla Baalbaki fait parler son personnage, Lina, qui se dresse révoltée contre ses parents qui avaient décidé de lui trouver un mari ; elle refuse catégoriquement et violemment tout arrangement de ce genre, et exprime son indignation à sa mère :

« Avez-vous été assez ignorants et tyranniques pour vous imaginer tous les deux que je vous donnerais le droit de disposer de mon avenir ? Croyez-vous que je me laisserai marier à l'homme que vous m'aurez acheté ? »⁷²⁸

À travers le récit de Mohammed Dib, le lecteur découvre la progressive évolution d'une adolescente à la recherche de sa liberté. Sa première expérience sexuelle représente quelque chose d'essentiel dans sa vie, étant donné que la cu-

⁷²⁷ *L'Incendie*, p. 98.

⁷²⁸ Layla BAALBAKI, *Je vis, op. cit.*, p. 172.

riosité sexuelle de la jeune fille devient l'un des aspects principaux de son émancipation.

D'une manière générale, la première vision que le lecteur peut avoir du personnage de Zhor est celle d'une jeune fille qui revendique une certaine indépendance et individualité par rapport au rôle traditionnel de la femme. Elle va à l'encontre de la tradition, en bafouant les tabous qui marquent son parcours. Cependant, il faut nuancer cette image puisque quelques observations nous permettent de soulever les limites de son indépendance : il est tout à fait clair qu'il y a des limites qu'elle ne peut outrepasser : « *Plusieurs fois elle essaya de caresser l'enfant, mes ses efforts demeurèrent vains : elle ne parvenait guère à surmonter l'indécision qui paralysait ses mouvements.* »⁷²⁹

Observons aussi que la libération de Zhor chez Dib a un sens beaucoup plus large que la simple dénonciation de la condition et du rôle de la femme dans la société patriarcale. Ainsi, il s'agit surtout de la découverte d'une tendance propre qui exprime le désir du personnage féminin de vivre avant tout ses passions amoureuses. En s'ouvrant à la vie, notre personnage découvre son corps et rejette les barricades et les grillages que la censure sociale avait dressés autour de lui. De la sorte, la femme refuse de s'enfermer dans les fonctions qu'on lui a attribuées. Elle se libère des séquelles du passé en affirmant son corps et sa personnalité en même temps. L'écriture du corps traduit généralement la frustration et le ressentiment de l'auteur Dib qui dénonce manifestement le statut de ses personnages féminins qui sont considérés comme les « éternelles mineures ».

*« L'évocation du corps est souvent revendiquée par les marges, par des personnes qui ne se sentent pas comprises dans et par la société ; la personne qui domine le centre aliène son corps afin de se faire entendre sur la chose publique. Citoyen de nulle part, simple individu, le marginal n'a d'autres choix que de se recroqueviller sur ses formes. Les références et les allusions au corps dans la littérature des marges sont multiples et multiformes. »*⁷³⁰

L'écriture du corps est donc une écriture de transgression. Le texte et le corps sont tous deux affranchis de toute pudeur. Après avoir été considéré comme un objet, le corps devient sujet, lieu et enjeu du discours. Il est mis en scène par le truchement de l'écriture. Le corps est à lui seul un langage. Il peut traduire la passion, la soumission, le manque, la violence. Il est le reflet de toutes les émotions, de toutes les sensations qui sont transcrites physiquement.

⁷²⁹ La Grande maison, p. 78.

⁷³⁰ David BLONDE, « Corps et littératures », Université d'Ottawa, Canada.

D'une manière générale, nous pouvons noter que la femme dans l'œuvre de Dib éclipse l'homme en lui accordant le second rôle. Zhor est l'instigatrice de la relation sexuelle qui la lie à Omar. C'est elle qui guide les ébats amoureux lors de la description sexuelle : Dib montre que le personnage féminin est actif et que la femme a également besoin de relations sexuelles tout comme l'homme et qu'elle peut y prendre du plaisir.

« Il (Omar) se précipita sur elle et se mit alors à la chatouiller sous les aisselles et le long des côtes, et quand elle le gifla il finit par la mordre un peu partout, indistinctement sur tout le corps, les bras, le cou [...] de sorte que Zhor riant et suppliant s'était rendue. Le calme d'Omar préludait-il à des préparatifs perfides ? Il lui souleva la robe autant qu'il put, jusqu'à ce qu'il vit apparaître le renflement des seins [...] la jeune fille ne fit aucun geste. Elle livrait son corps poli à la lumière. Omar était agité, déchiré. La blancheur glacée de cette chair était chaude et douce en dessous. Avant qu'elle n'eût le temps de s'en apercevoir, il enfouit sous sa chemise un petit morceau d'étoffe blanche qu'il découvrit sur elle et qui ressemblait à un animal vivant dont il sentait la chaleur. Il restait agenouillé, étourdi et haletant un peu, devant le corps étendu de Zhor. Il la regardait depuis plusieurs minutes, s'abandonnait à cette force dévorante qui pénétrait si avant en lui et contre laquelle il se trouvait sans défense. Il ne pouvait rien, rien contre cela. »⁷³¹

Dib met en avant la cause de la femme tout en la situant à l'intérieur du monde masculin, et c'est ce qui fait son originalité. Il ne crée pas seulement un espace pour la femme dans le monde des hommes, mais il montre aussi que la femme est capable de bien coexister avec l'homme dans le même monde sans empiéter sur sa liberté ni sur son amour-propre. L'expression de cette sexualité du personnage féminin engendre une dénonciation des fondements qui régissent à tort l'institution patriarcale.

Mohammed Dib a excellé dans ses romans inauguraux de *La Grande maison* et de *l'Incendie* à faire ressortir les conflits qui se déroulent dans la conscience de l'homme et de la femme algérienne, et les tensions, les luttes qui minent la vie des couples. Il montre comment les rapports faussés qui relient l'homme à la femme instaurent entre eux un esprit de lutte. Après de longues années de séparation, de rupture et de manque de communication, il n'est pas étonnant que chacun des deux sexes retrouve péniblement l'autre : « Duel ébauché entre deux caractères également farouches. »⁷³². Leur rencontre se fait parfois dans la souffrance et la douleur. La femme désarmée, luttant contre l'homme

⁷³¹ *L'Incendie*, p. 97.

⁷³² Assia DJEBBAR, *Les Enfants du nouveau monde*, op. cit., p. 45.

dans les limites de ses moyens, par le mensonge, l'hypocrisie, la sorcellerie, et même avec l'indifférence : l'arme des faibles.

La lutte des sexes semble avoir toujours existé. Dans une société algérienne qui se libère péniblement du joug des traditions ancrées, les jeunes, hommes et femmes s'affrontent, se meurtrissent, souvent en essayant de se libérer de leurs chaînes. Les personnages de Dib, Omar et Zhor, sont une transposition littéraire d'une réalité. Omar représente l'homme qui n'a pas encore pu libérer sa vie affective, et atteindre une maturité suffisante, pour partager avec la femme une vie harmonieuse, équilibrée : l'adulte fuit les problèmes d'ordre sexuel et social qui rongent sa relation avec la femme et déséquilibrent la société. L'homme ressent l'émancipation de la femme comme un ébranlement de son pouvoir, un défi à sa puissance. Il se sent menacé dans son propre espace. Ses frontières sont assaillies et envahies.

En s'associant, l'homme et la femme brisent mutuellement et conjointement cet apartheid existentiel concernant ce rapport de prédominance et ce mur de silence et d'incommunication qui a toujours étouffé la vie du couple en milieu traditionnel, isolant chacun dans un monde de solitude. La femme traditionnelle fait preuve d'une conscience sexuelle, chasse sa pudeur exagérée d'autrefois, et exprime ainsi après tant de siècles de mutisme et d'écrasement, sa farouche volonté d'exister pleinement. Elle révèle un désir de liberté qui n'était pas compatible avec la religion.

Cependant, à travers la littérature arabe, il ressort que les rapports avec les femmes étaient empreints de moins d'agressivité et que les hommes admettaient l'existence du désir sexuel aussi bien chez l'homme que chez la femme. Les Mille et une Nuits sont une longue succession d'amours ardents, de séductions et de belles femmes n'obéissant, à aucun moment, aux valeurs morales ni aux lois religieuses.

La littérature maghrébine à son tour traite du problème de la sexualité. À vrai dire, la véritable émancipation du personnage féminin « *ne peut qu'être totale* »⁷³³, comme le note Abdelwahab Bouhadiba. Si donc les écrivains continuent à taire le problème de la sexualité, les problèmes ne seront jamais approfondis, car « la libération sexuelle de la femme passe par la libération de l'homme, c'est à ce prix que se réalisent l'harmonie du couple et partant, celle de la société. »⁷³⁴

⁷³³ Abdelwahab BOUHADIBA, *La Sexualité en Islam, op. cit.*, p. 292.

⁷³⁴ Ibid.

Bouhdiba a placé la sexualité dans la vision islamique. Pour lui, c'est une « *synthèse harmonieuse et un ajustement permanent de la jouissance et de la foi.* »⁷³⁵

Pour conclure, il est indispensable et il importe que les écrivains algériens se penchent sur tous ces thèmes tabous, comme le déclarait Dib dans une interview :

*« Des problèmes capitaux n'ont pas encore été abordés par les écrivains algériens : l'analyse de la vie sentimentale, par exemple. Or, la femme est l'être psychologique par excellence, et son étude a permis l'analyse et la création même du genre romanesque et de la psychologie en général. »*⁷³⁶

Par le truchement de son écrit romanesque, Dib dénonce l'hypocrisie de la communauté traditionnelle qui, par ses interdits, fait naître des pratiques illicites puisque les gens ne peuvent satisfaire autrement leur sexualité. La femme traditionnelle devait faire face à une opposition manifestée aussi bien par les femmes que par les hommes. Ce roman de Dib présente la religion dans son contexte social : ce n'est pas la croyance qui est mise en doute mais la manière dont la population vit cette religion. Dans une société qui considère la sexualité comme un sujet tabou, il introduit ce thème comme moyen de provocation.

Tahar Ben Jelloun fait d'ailleurs une remarque à ce sujet dans un entretien qu'il accorda au journal marocain *Al Maghrib* le 23 Décembre 1987 :

*« Je ne sais pas si c'est de la censure ou de l'autocensure, mais dans cette littérature que je lis aujourd'hui, le corps n'existe pas. Je ne prétends pas tout lire, mais dans ce que je lis le corps est absent. Le corps y est une parenthèse. Quand on décrit une femme on parle de ses yeux, on parle de sa chevelure, mais on ne parle pas de ses seins, ni de son c. , comme si la femme n'était pas sexuée. Et c'est la même chose dans les autres domaines d'expression dans le monde arabe, le cinéma, la télévision et le théâtre où on traite des problèmes sociaux ou alors des histoires d'amour complètement photo-roman où le corps n'existe pas. Alors que nous sommes l'une des sociétés les plus sexualisées les plus engagées dans le corps. »*⁷³⁷

En somme, dans son écrit, Dib nous présente une de ses héroïnes qui s'affirme comme majeure, sur le plan sexuel, cette héroïne refuse d'être l'éternelle sacrifiée, l'éternelle donneuse, qui refuse sa condition passée avec l'acharnement que procurent le désespoir et la frustration. C'est uniquement dans son roman que le personnage féminin commence à s'affirmer en tant que personne qui rejette sa passivité sexuelle et dépasse son seul titre de procréatrice. Un sujet sexué est en train de se substituer à un objet sexuel.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 293.

⁷³⁶ Interview par C. Acs, *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 18, août 1971, p. 10.

⁷³⁷ " Entretien avec Tahar Ben Jelloun ", *Al Maghrib*, 23 Décembre 1987 .

La venue de la femme au travail étant une donnée qui bouleverse la structure de la société traditionnelle. Pour une femme, travailler, c'est également s'épanouir, sortir du monde clos de la maison et de ses tâches ennuyeuses et monotones, échanger son travail contre un salaire qui la valorise, participer à l'œuvre d'édification d'une société moderne, s'insérer socialement pour ne pas rester marginale. En effet, les hommes étant toujours prisonniers de l'ancienne représentation de leurs rapports aux femmes, le travail féminin est encore une bataille dure, bataille menée par les femmes seules contre toute une série de blocages où le sentiment de l'honneur masculin occupe la place centrale.

VI.5. Vers une majorité économique

Le fondement économique de la vie familiale traditionnelle conditionne les rapports du mari et de la femme. Le pouvoir économique de l'homme lui donne le plein pouvoir de décider du sort de la femme. En effet, à l'accoutumée, chez elle la femme assure le service domestique ainsi que le rapport sexuel ; en échange le mari lui accorde son soutien financier. L'homme est considéré comme la source de production ; quant à la femme, c'est « *l'objet de consommation* ». Du moment que le mari pourvoit aux besoins matériels de son épouse, elle n'a pas à se plaindre, il est libre de son temps, libre de ses sentiments. La femme est la propriété de l'homme, son objet, son produit de consommation.

Ce qui va suivre illustre nettement cette idée de pouvoir économique chez l'homme traditionnel :

« Dans notre ville il faut avoir beaucoup d'argent pour se marier. Les femmes se vendent sur la place publique, enchaînées aux vaches, et les bordels sont inaccessibles aux petites bourses. »⁷³⁸

Dans son roman *Le Passé simple* Driss Chraïbi tient le même langage que son contemporain Rachid Boudjedra : « *Les femmes s'achètent, et les enfants se fabriquent.* »⁷³⁹ La relation entre l'homme et la femme, dans le milieu traditionnel présenté par ces deux auteurs maghrébins, nous apparaît comme une relation de consommation uniquement.

Dans le roman de Mohammed Dib, l'évolution du statut de la femme se manifeste par la lutte permanente contre la misère et la mal-vie. Ce sont des femmes du peuple, surtout cette misérable classe sociale formée des veuves, qui connaissent les vrais problèmes : le mauvais logement, les maladies, le manque

⁷³⁸ Rachid BOUDJEDRA, *La Répudiation*, op. cit., p. 107.

⁷³⁹ Driss CHRAÏBI, *Le Passé simple*, Paris, Denoël, 1954, p. 57.

d'instruction, la claustration, la discrimination, le dénuement et tous les autres drames de la vie. C'est un véritable bouleversement qu'il faut attendre d'elles : violentes, revendicatrices, ardentes et généreuses, elles attendent un demain meilleur. C'est dans cette vie de lutte continue que ces personnages féminins atteignent une grande maturité : une personnalité ainsi qu'une grande capacité d'endurance se sont forgées dans cette lutte quotidienne.

Dib, dans son étude sur la gent féminine, nous révèle cette nouvelle image inaccoutumée de la veuve, de la femme combative qui se libère péniblement de ses chaînes. Au travers de cette image, notre auteur vise et promet un nouvel avenir pour la société algérienne colonisée dont la femme sera le symbole par son activité et son travail.

Dib désire vivement que cette femme traditionnelle s'assume et s'insurge contre la tutelle de l'époux et parvienne par son travail à l'extérieur, à obtenir une certaine liberté. De cette manière, la femme traditionnelle, par son activité à l'extérieur du lieu clos que constitue la maison, montre son véritable visage : elle devient alors une personne importante dans cette société d'hommes :

« Le sou est trop haut accroché, pour nous, pauvres. Quand nous peinerons à nous rompre les os, nous n'y arriverons pas. Et si nous ne travaillons pas [...] Pour manger, attend demain : voilà ce qu'on te dit, toujours demain. Et demain n'arrive jamais. »⁷⁴⁰ « Je dis que je travaille pour eux, ajouta Aïni. C'est sûr. Je me fatigue, je me tracasse, je me casse la tête [...] Mais c'est leur bien. Le bien qui leur est dû. Il arrive jusqu'à eux, à leur bouche même. »⁷⁴¹ Ou encore : « C'est moi qui travaille, rappela encore Aïni. Et c'est mon sang que j'use à ce travail. »⁷⁴²

Sa coopération à la lutte quotidienne témoigne de son rôle capital et de sa contribution au développement économique, culturel et social. L'image que Dib veut nous transmettre est celle de la femme qui empiète et chevauche sur l'espace masculin. Le roman porte donc témoignage d'une évolution possible de la condition décrite, mais de manière encore isolée.

En effet, le travail transforme la vie de la femme. Outre l'indépendance économique qu'il lui procure et qui la rend majeure, capable de s'entretenir sans avoir recours au père ou au mari, il mûrit sa personnalité et forge son caractère.

⁷⁴⁰ La Grande maison, p. 60.

⁷⁴¹ *Ibid.*, p. 59.

⁷⁴² *Ibid.*, p. 60.

De cette façon, la femme traditionnelle devient un sujet majeur dans la société au lieu d'une personne objet :

« Travailleuse telle que je te connais, tu dois être l'orgueil de ceux qui vivent avec toi [...] Qui vivent de ton travail [...] J'ai de l'admiration ! [...] »

- Oui, c'est moi qui travaille pour tous ici. Tu les vois de tes yeux ? L'aînée piscissait sur elle quand leur père me les a laissés.

Elle se retourna, les montra d'un geste de la main : Omar eut l'impression que c'était la merveille du monde qu'elle découvrait à la vue de la voisine. Aïni, l'auteur et le maître de cette œuvre, se redressa, ses regards brillaient d'un réel sentiment d'orgueil. Elle sourit modestement. »⁷⁴³

Finalement, c'est son rôle dans la vie économique qui la mène dans la voie de la liberté et qui décide de son avenir. Les relations entre sexes, telles que les avait consacrées la coutume, ne répondaient plus aux besoins de la sensibilité : *« Le désir de modernité s'exprime en termes de besoins. »⁷⁴⁴* La femme dans cette situation va donc, par cette éventuelle mutation, tenter de se rapprocher davantage de l'homme. Le roman de Dib annonce une évolution possible de la condition féminine, fruit de conditions exceptionnelles : la colonisation.

En effet, on peut citer à titre d'exemple l'évènement de la perquisition qui a eu lieu à Dar-Sbitar. Une descente de police qui recherche un certain éveillé de conscience sème la panique au sein des locataires. Lors de l'enquête policière, les habitantes de Dar-Sbitar s'enferment dans un mutisme profond, refusant ainsi de pactiser avec l'ordre colonial :

« Alors, vous ne savez pas ? L'air s'épaississait à mesure que se prolongeait le silence. Les policiers sentaient que Dar-Sbitar était devenue brusquement ennemie. Dar-Sbitar s'enfermait dans sa crainte et dans son défi. Dar-Sbitar, dont ils avaient troublé le sommeil et la paix, montrait les dents. »⁷⁴⁵

Ce mutisme intentionnel traduit la nette solidarité du monde colonisé et l'éveil du nationalisme naissant chez la femme : les Algériennes ont enfin compris que la colonisation n'est pas une fatalité. Cette action menée par la femme est une manière de s'affirmer en tant qu'être actif et indépendant. Pour sa survie, elle doit fournir de grands efforts dans la mesure où elle s'aventure dans un monde viril qui lui est hostile et qui, de plus, comporte des dangers pour elle, symbolisés par l'homme (colonisateur et colonisé).

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 59.

⁷⁴⁴ Charles BONN, La Littérature algérienne, *op. cit.*, p. 103.

⁷⁴⁵ La Grande maison, p. 45.

Cette nouvelle image dibienne se trouve non conforme à l'image de la femme que donnent à l'accoutumée les auteurs contemporains. Chez Dib, l'image traditionnelle stéréotypée disparaît et est aussitôt remplacée par une autre image plus actuelle : celle qui annonce la modernité et le progrès au sein de la communauté colonisée.

L'autonomie de la femme est bridée par un statut patriarcal contraignant, et dans une conjoncture économique et politique coloniales qui ne lui laisse que peu de voies de promotion et de réalisation personnelles. Dans ces circonstances douloureuses, Aïni prend conscience de sa pauvreté et de ses responsabilités pour subvenir aux besoins de sa famille misérable et si nécessiteuse. Elle se trouve accablée par beaucoup de charges qui ne lui permettent pas de larguer les amarres aussitôt qu'elle le veut. Pour fuir la misère et le dénuement, Aïni adopte un projet : se livrer à la contrebande :

« Cette nuit servit à Aïni à préparer ses plans. Faire de la contrebande : Omar l'avait déjà entendue exposer ses plans à Lalla ; c'était pour Lalla qu'elle allait voyager cette fois. Elle essayait de lutter. Elle ruminait sans cesse des idées. Par quels moyens gagner plus d'argent ? Omar ne pouvait croire que pour augmenter leur revenu, sa mère acceptait, avec cette légèreté, d'encourir la prison. »⁷⁴⁶

La femme ne peut plus être seulement considérée comme une éternelle mineure ; elle est désormais actrice d'une expédition et une missionnaire autonome, en solitaire. Cette mobilité de la femme traditionnelle répond à des désirs d'autonomie, d'émancipation, et à des contraintes économiques, politiques et sociales. Aïni va exercer le commerce informel pour des motifs strictement financiers. Elle a des enfants à charge, elle ne touche aucune pension de son défunt mari (*assurance retraite*) et sa famille ne lui vient que rarement en aide (*l'histoire du fameux panier providentiel apporté par un cousin lointain et les quelques victuailles que Lalla apporte à sa sœur occasionnellement*), quand ce n'est pas elle qui doit également soutenir une laissée pour compte que le frère ou la sœur a abandonnée. Ajoutons à tout cela la cherté du loyer, la rareté et l'étroitesse du logement, accentués par les conflits politiques et la crise économique, qui remettent en cause les solidarités et les obligations familiales.

En voyageant, Aïni n'espère pas échapper à la frustration infligée, et ce n'est pas non plus par désir de liberté ou de se soustraire à la pression coloniale ou encore de fuir une société patriarcale qui la prive d'épanouissement individuel

⁷⁴⁶ La Grande maison, p. 129.

; notre héroïne exerce la contrebande pour survivre et non pas par agrément. L'exercice de la contrebande agit comme un recours, une alternative qui lui permet d'échapper à un quotidien familial, à un environnement pesant, aux difficultés économiques, à l'absence de perspectives.

En exerçant la contrebande, Aïni libère une autre partie d'elle-même et échappe momentanément à la contrainte de ses obligations de mère de famille traditionnelle. Elle révèle alors des comportements inédits, qui transparaissent dans ses manières de penser et dans le fait de porter le défi ; c'est une preuve qui exprime une assurance et un courage inégalés. Aïni dépasse son statut de veuve résignée pour devenir une partenaire commerciale libre dans un milieu austère qui ne lui accorde aucune reconnaissance.

La participation de notre personnage féminin à des activités illicites, jusque-là réservées aux hommes hors la loi, provoque des modifications dans le statut social et la place économique de la femme, au sein de la cellule familiale indigène. Par la mobilité en dehors des cadres institués et à distance des normes que son statut de femme lui impose, elle part à la reconquête d'une reconnaissance par des voies détournées :

« Ceux qui réussissaient à introduire des tissus de contrebande en Algérie, les revendaient à bon prix. Ils réalisaient des gains fructueux [...] Mais sa mère (Aïni) saurait-elle encore échapper aux douaniers ? Elle était bien passée la première fois, mais cette fois-ci, passerait-elle ? Omar se révoltait, se refusait de toutes ses forces. Aller en prison [...] Elle ? Ce n'était pas possible. »⁷⁴⁷

Par son aventure, Aïni viole l'espace masculin. Elle a dû lutter douloureusement sur deux plans : contre des interdits qui lui venaient du fond d'elle-même et contre des regards humiliants qui lui venaient de l'extérieur, du corps social masculin se défendant contre cette agression qu'est la présence de la femme dans un milieu qui jusqu'alors était exclusivement réservé à l'homme.

Bien qu'elle ne soit passée ni par l'école, ni par une formation professionnelle, Aïni est dotée d'une force de caractère, et d'une volonté d'agir qui font d'elle un être exceptionnel. Nous trouvons dans sa personnalité des qualités positives, une maturité et une conscience qui nous poussent à la mettre sur un même pied d'égalité avec d'autres femmes plus privilégiées, dans leur cheminement vers la majorité.

⁷⁴⁷ La Grande maison, p. 128-129.

Aïni est le type de personnage qui étonne par sa force de caractère, par sa volonté de vivre et par son comportement responsable et conscient sur tous les plans. Une femme qui a pris conscience de ses ressources, de ses droits et qui refuse de continuer à vivre sous la tutelle, arrache le droit de devenir sujet à part entière dans cette société, basée uniquement sur les droits des hommes :

« J'ai pour toi l'admiration la plus grande, approuva la voisine (de Aïni). Travailleuse, telle que je te connais, tu dois être l'orgueil de ta famille et sa providence. L'orgueil de ceux qui vivent avec toi [...] Qui vivent de ton travail [...] J'ai de l'admiration ! [...]. »⁷⁴⁸

Ce qui est remarquable et frappant est le fait que les femmes, même tout en étant ignorantes dans ce milieu conservateur, sont conscientes de la valeur libératrice du travail. Par cette présentation, le romancier Dib nous a donné une image des plus expressives d'une femme qui se débat pour se défaire de ses chaînes et semble s'arracher péniblement à l'espace qui lui a toujours été réservé. Après tant de souffrances et de misère, ce personnage traditionnel décrit n'accepte plus d'être relégué dans les ombres de sa maison, de se retrancher du reste du monde ; elle recherche désespérément et systématiquement sa propre voie en imposant de plus en plus sa présence, son existence au monde masculin.

L'auteur algérien Dib, dont la société considère la sexualité comme un thème tabou, introduit ce sujet comme moyen de provocation. En effet, au travers de la sexualité, notre auteur transmet tout son ressentiment envers sa communauté. Il dénonce d'autre part l'hypocrisie de cette société en la mettant face à elle-même : la sexualité est un élément tabou et interdit mais elle est présente dans chaque événement de la vie quotidienne.

En évoquant ce thème, le romancier montre quelles ont été les obsessions de sa jeunesse. Il transmet ses inquiétudes et ses angoisses par le truchement de ses écrits. Dans notre corpus, Dib ne néglige pas tout à fait la sexualité, parce qu'elle lui semble jouer un rôle fondamental quoique inavoué dans la société qu'il décrit. Aussi en fait-il une des préoccupations principales de cette littérature algérienne d'expression française.

Par ailleurs, pour Mohammed Dib, l'accession de la femme à la majorité se fait par le moyen de l'instruction, du travail rémunéré : cela se confirme par sa prise de conscience de son rôle de citoyenne, par sa participation à la lutte. De

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 58-59.

cette façon le personnage féminin se sent différent, adulte, transformé, conscient de l'ampleur de ses capacités. Notre personnage est donc appelé à lutter et à revendiquer sa liberté et ses droits légitimes sur plusieurs fronts contre ce système de l'autoritarisme masculin qui tend toujours à la modeler, à la reconstruire selon ses propres exigences : « *La relation à l'intérieur des couples et des êtres qui s'attirent et se repoussent est bien celle de l'affrontement.* »⁷⁴⁹

Ce processus d'individualisation a eu pour effet de transformer l'ordre patriarcal, en donnant notamment à la femme, et plus précisément à la mère, un rôle central dans un certain nombre de prises de décisions. Le confinement des familles au sein de logements exigus, la pression coloniale, ont exacerbé voire légitimé le voyage vers d'autres lieux juste pour subsister et survivre. Dès lors, Aïni ne peut compter que sur elle-même pour subvenir à ses besoins.

En somme, l'Algérie de Dib est une contrée cruelle et pernicieuse pour la femme. Pourtant, il est réconfortant de découvrir ces quelques images osées qui narguent le système traditionnel patriarcal et témoignent de l'ingéniosité de ces femmes qui se veulent émancipées, dont un nombre considérable a appris à se débrouiller sous le joug de la tradition pour arracher à la vie quelques moments de bonheur et de liberté. Dib porte un regard accusateur sur cette société musulmane traditionnelle et dénonce au vitriol tous ses vices, ses canulars, ses cancons et ses hypocrisies. De même, il montre que, malgré l'entreprise de destruction menée par le colonisateur, la société algérienne ne disparaît pas, même si elle ne fait que survivre, privée des biens et de la terre qui lui appartenait.

⁷⁴⁹ Jean DEJEUX, « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », in *Ibla*, 1979. 12, n° 144, p. 335.

Conclusion

La littérature algérienne d'expression française a ce grand mérite d'être une littérature engagée ; elle constitue un vrai grand mouvement littéraire non-indifférent à la politique, luttant pour les causes sociales et pour un meilleur avenir des hommes victimes de l'histoire et des sociétés injustes. Cette littérature offre par rapport à la culture française le double intérêt d'avoir utilisé sa langue, son art et de s'en différencier. Car elle se considère comme le miroir d'une toute autre réalité, et l'expression d'éléments sociaux fort différents. Elle est une sorte de phénomène en soi, qui ne peut être compris que dans le cadre exclusif de la péripétie sociale algérienne.

La littérature maghrébine d'expression française commence au début des années 50, c'est-à-dire peu avant la guerre de libération nationale. Charles Bonn et Nagget khadda dans leur introduction au manuel de « *littérature maghrébine d'expression française* »⁷⁵⁰ prennent pour date initiale l'année 1950, année de parution du roman d'inspiration autobiographique de Mouloud Feraoun *Le Fils du pauvre* dans lequel ce dernier relate sa vie d'instituteur issue de la paysannerie kabyle. Mais il y a bien avant lui d'autres auteurs maghrébins écrivant en français, pour ne citer qu'un nom, comme celui de Jean Amrouche aujourd'hui considéré comme le précurseur en ce domaine. La littérature est donc le miroir de la société qui nous permet de saisir dans ses profondeurs l'âme même du monde arabo-musulman de l'époque. C'est ce qu'affirme Nada Tomiche lorsqu'elle dit qu' :

« ... aucune étude sociologique ou historique, si fine soit-elle, ne peut aller aussi profondément dans la vérité d'un peuple en évolution que ce qu'il en dit lui-même, spontanément dans ses inventions romanesques. »⁷⁵¹

En général, l'écrit algérien d'expression française prenait valeur de témoignage, et en tant que tel, répondait à une attente où chaque camp (celui du colonisateur face à celui du colonisé) espère trouver l'écho de sa propre vérité. Dans son œuvre de la trilogie, Dib restitue les gestes, les paroles, les pensées et les appréhensions de chaque jour, l'épaisseur quotidienne des passions les plus fortes, les rages les plus terribles, les hostilités les plus violentes et les mésintelligences les plus rancunières et cruelles qu'avaient connues l'aire géographique algérienne lors de ces dernières décennies. En ce sens, on peut dire que l'œuvre dibienne relève bien et sans contexte de la chronique ; c'est le récit du cœur, à l'écoute d'un peuple en pleine effervescence : Dib se veut une représentation

⁷⁵⁰ Charles Bonn, *Littérature maghrébine d'expression française*, Histoire littéraire de la francophonie, *op. cit.*, p. 5.

⁷⁵¹ Nada TOMICHE, *Histoire de la littérature romanesque de l'Égypte moderne*, G.P. Maisonneuve et Larose, 1981, présentation du livre.

réaliste, il dit ce qu'il voit, le beau, le laid, le sublime, l'insignifiant. À d'autres le soin d'analyser les causes, les origines, de dénoncer les bourreaux. En une multiplicité et un défilement foisonnant de personnages, tableaux, scènes et saynètes, Dib s'adresse à la sensibilité et l'imagination de façon que chacun puisse s'y reconnaître et que, de se sentir multiple en se retrouvant, il se découvre plus fort et peut-être plus hardi qu'autrefois.

À travers l'œuvre romanesque de la période coloniale se dégage l'image de deux races qui s'opposent, l'une aspire à la liberté et la souveraineté tandis que l'autre aspire à maintenir la domination pour la rendre éternelle, dans ces circonstances, il nous est manifeste de remarquer ces contrastes flagrants qui reposent sur l'aisance et le confort des uns et la misère quasi alarmante des autres.

Le silence et le mutisme manifestés par le colonisé est assez significatif, cette attitude est adoptée par l'exploité pour contrecarrer en quelque sorte l'insupportable répression du bourreau et les inégalités sociales quotidiennes vécues par le colonisé, on peut qualifier cela de mécanisme de défense qui dénonce avec plus de vigueur et de rigueur l'exploitation coloniale qui n'en finit pas de sitôt de nuire au colonisé. Comme il est à remarquer que l'exploitation étrangère s'avère plus éhontée que celle des compatriotes algériens.

Cette littérature qui a pour mission et qui se trouve investie par cette lourde charge de témoigner pour cette société d'indigènes ou pour ce peuple colonisé, cette littérature peut-être aussi appelée « *littérature de circonstance* » (en débarrassant le terme de toute connotation péjorative). L'image de la société telle que la donnent à voir les romans de la trilogie *Algérie* montre la faiblesse quasi globale du niveau de vie des opprimés et la précarité sociale à laquelle ils semblent être unanimement condamnés. Dans cette œuvre également, on montre que cette société dite colonisée est gérée par une institution répressive coloniale qui n'hésite pas à utiliser la force et la violence abusivement pour maintenir l'ordre et la domination, pour cela tout est permis, mêmes les actes illicites et les mesures impopulaires font partie intégrante de cette stratégie coloniale.

En dépit, des nombreuses conquêtes, des interminables pillages répétés, des entreprises de destruction massive, la spoliation des terres et les actes de vandalisme menées successivement et perpétuellement par l'envahisseur sur le sol algérien sans le moindre scrupule aucun et malgré les déprédations continuelles signalées là, ici, là-bas et ailleurs, parfois le dénuement atteint son paroxysme, face à ces poignants désagréments, la société ne faisait que survivre, dénuée de son patrimoine foncier qui n'a jamais renoncé de lui appartenir, cette dernière

s'est montrée sobre, flexible et tenace, elle a fléchi à maintes occasions et reprises certes, mais par enchantement elle n'a jamais cessé d'exister, son âme immortelle régénère et ressuscite aussitôt après d'innombrables agonies fatidiques.

En effet, la spoliation, le dénuement et la nostalgie sont des thèmes obsédants qui harcèlent les anciens propriétaires des terres usurpées et les affectent dans leur dignité et leur chair, sachant que le peuple colonisé est un peuple paysan, est essentiellement lié à sa terre nourricière. La terre et le peuple colonisé forme une paire indissociable, les romanciers des années cinquante surtout, lorsqu'ils abordent le sujet de leur peuple, ils se trouvent contraints de faire appel inévitablement à la terre des aïeux, autrement dit, ils seront dans l'obligation de parler de cette terre ancestrale, soit qu'ils se contentent de la chanter, soit qu'ils fassent valoir les droits du peuple sur elle et la revendiquent, désespérément, sans la moindre relâche ni le moindre badinage possible.

Parmi les principaux personnages présents dans l'œuvre dibienne, quoique sa présence n'est pas prépondérante que celle du colon, le maître d'école figure et compte présent chez notre romancier Dib, son statut incarne l'autre visage de la dite colonisation : mainmise sur la terre et acculturation sont pour notre auteur les fondements ou autrement dit l'ossature sur laquelle repose la colonisation, ces deux concepts s'avèrent les deux aspects essentiels de la stratégie coloniale. Ces derniers présentent des niveaux disparates, leurs conséquences respectives sont aussi lourdes l'une que l'autre ; le premier aspect engendre l'exploitation économique proprement dite de la plus grande masse des travailleurs algériens⁷⁵², et le second aspect, l'aliénation culturelle d'un bon nombre de ceux qui ont bénéficié de l'enseignement de l'école française. Citons à titre d'exemple le cas de Mouloud Feraoun, pauvre et instruit par l'école française, dont il devient le plus fervent défenseur. Cependant, il est à remarquer que cette notion d'acculturation n'est pas vécue de la même façon pour tous. Pour certains, elle facilite l'intégration dans le système : citons encore pour la énième fois l'exemple de Mouloud Feraoun : le héros de Feraoun qui a parfaitement bien appréhendé les leçons qu'on lui a dispensées à l'école française sera instituteur afin de transmettre à son tour avec fidélité les mêmes leçons inculquées. Pour d'autres, comme le héros de Mouloud Mammeri, cette dernière accentue le fossé qui les sépare autant de leur société, cette situation n'est vécue comme un

⁷⁵² On a vu lors de notre étude, dans les chapitres premiers, en effet, qu'à cause de l'absence quasi-totale de l'industrie que l'intérêt immédiat de la colonisation n'était pas d'implanter dans le pays, les travailleurs sont pour la plupart, c'est-à-dire la grande majorité des travailleurs agricoles.

drame qu'au moment où, sur le refus des autres de l'accepter, le personnage se rend compte que pour s'être coupé des siens, il n'a pu, pour autant, être accepté et intégré à l'univers des autres, qu'on l'a enseigné comme un Français mais qu'il demeure un colonisé. C'est par cet échec de ses relations avec l'autre qu'il est meurtri plus que par la distance qui les sépare des siens au fur et à mesure qu'ils s'imprègnent de la culture dominante. Donc, l'aliénation et la dépersonnalisation font partie de la stratégie coloniale. L'école à ce moment-là devient un instrument puissant pour asseoir commodément la domination.

Les romanciers Nord africains d'expression française sont, dans leur ensemble, sensibles au phénomène de l'acculturation toutefois à des degrés différents : chez Mammeri non seulement, elle abonde, de plus elle présente un sérieux problème le cas dans son roman intitulé *Le Sommeil du Juste*, mais encore, celle-ci n'a pas ménagé les écrits de son contemporain Feraoun dans son tout premier roman inaugural des années cinquante « *Le Fils du Pauvre* » et bien d'autres talents en herbe de l'époque coloniale. Par contre pour notre romancier Dib, ce problème d'acculturation n'était pas dans son ordre du jour, à vrai dire, beaucoup d'autres problèmes plus importants le préoccupaient autant. En un temps réduit, Omar *est* parvenu à constater qu'à l'école française on y apprend que des cancons et des mensonges.⁷⁵³ De ce fait, son héros Omar a renoncé e si tôt d'y retourner à l'école pour assurer son existence. Donc, chez Dib, on est loin de l'adhésion aux valeurs de l'occupant.

Le récit dibien s'inscrit dans le projet d'écriture réaliste qui domine la trilogie et qui offre au lecteur une sorte de rétrospective de la vie des Algériens pendant la colonisation française, si bien que le contexte socio-historique devient essentiel pour l'interprétation du triptyque *Algérie*. En effet, notre auteur Mohammed Dib a choisi intentionnellement de placer son œuvre à la fin des années trente (en 1939) précisément, au début de la Deuxième guerre mondiale, dont les répercussions atteignent la population algérienne. Mais cette période est surtout celle où tentent de s'implanter le parti du peuple algérien et le parti communiste algérien, réprimés de façon plus virulente à cause de la guerre, comme le montrent l'interrogatoire et la torture du militant Hamid Saraj. D'autres part, le patriotisme affiché par les fellahs, qui font le procès de la colonisation, et la publication du texte la veille du premier novembre 1954 en accentuent la portée prémonitoire et la valeur historique.

⁷⁵³ Cf. G.M., p.21 : « Il apprenait des mensonges pour éviter la fameuse baguette d'olivier » et, id., « Les élèves entre eux disaient : celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge, est le meilleur de la classe. »

Pendant la période coloniale, des considérations idéologiques de domination restent attachées à la mise en scène de ces femmes qui, quand elles ne sont pas carrément exclues des fictions, sont transformées tantôt en objet de spectacle et de désir, tantôt en sujet de pitié ou de compassion. À partir des années cinquante, les romanciers algériens de souche comblent les manques et redressent les déformations. Ils proposent, pour cela, des personnes et des lieux qui répondent mieux à la réalité et aux contradictions qui tiraillent leur société. Dans l'œuvre de la trilogie « *Algérie* » qu'on a retenue, nous avons décelé les premières transgressions ; par rapport à la fois aux écrits des prédécesseurs et de la tradition qui ne tolérait, et ne tolère, ni l'exhibition de l'intimité, ni le discours sur la femme, ni la remise en cause des normes ancestrales.

Dans ces circonstances, Dib avait conscience de la hardiesse de son acte et de son initiative, celle d'avoir représenté les siens, d'avoir mis un nom sur chaque visage de femme, d'avoir étalé l'intimité des unes et des autres et d'avoir écorché la dignité de certaines d'entre elles en mettant le doigt sur leur plus grande douleur. Lors de sa fiction, Dib montre son émerveillement pour son sujet féminin. Cette admiration se traduit par une certaine prédominance de l'action de ses actrices dans sa trilogie romanesque : le milieu décrit est formé essentiellement de femmes.

Dans ses récits inauguraux de la trilogie *Algérie*, Dib dévoile cette fascination inédite en faisant parler son personnage féminin Aïni à la première personne. Ce choix est significatif car d'une manière générale la femme traditionnelle ne possède que rarement l'avantage de l'instruction et de l'écriture ; elle est le plus souvent analphabète. Pour Dib, la place de l'écriture dans l'avenir des femmes est importante dans la mesure où elles vont prendre conscience par son biais, ce qui leur permettra d'échapper à cette vie qui leur a été façonnée par la tradition du patriarcat :

« Il fallait dire la parole dans (à) une société qui ne veut pas l'entendre, nie son existence quand il s'agit d'une femme qui ose la prendre.

Cette prise de parole est peut-être illusoire puisqu'elle s'énonce dans le langage de l'Autre. Mais le plus important dans ce texte n'est pas ce que la mère dit, mais qu'elle ait parlé. La parole est déjà une prise de position dans une société qui la refuse à la femme. »⁷⁵⁴

À travers son texte, Dib montre que la femme qu'il décrit est tout à fait différente de la représentation traditionnelle coutumière que donnent ses prédécesseurs et ses contemporains à cette dernière. Là, il s'agit tout simplement d'une

⁷⁵⁴ Tahar BEN JELLOUN, *Harrouda*, Paris, Denoël, 1973, p. 175.

certaine évolution de la lignée féminine dans la fiction dibienne : Zhor avec son initiation furtive à l'érotisme, qui symbolise l'espoir et l'avenir, se termine dans l'anonymat ; Aïni avec son accès au travail à l'extérieur de chez elle et son indépendance économique, est l'exemple vivant de ce qu'une femme peut supporter. Et comme la domination va au pair avec la situation économique, Aïni n'est pas dominée par un homme, mais par sa misère ; Mama de Bni Boublen, qui est transformée d'une adolescente vendue au nom du mariage à un homme plus âgé qu'elle de quelques décennies, à une femme qui peut s'exprimer devant son mari. En effet, Dib ne manque pas dans son roman d'aborder le thème de la sexualité, qui lui semble jouer un rôle fondamental quoique inavoué dans la société qu'il décrit, mais il en parle tout de même dans une optique purement conservatrice. Quant au travail de la femme, Dib lui reconnaît une valeur libératrice relative, pour lui, cette indépendance économique délivre la femme de sa servitude. Les propos de Jean Berque valident et authentifient parfaitement l'idée de Mohammed Dib :

« La femme dans sa lutte pour l'acquisition d'une existence personnelle, se révolte sur des préjugés et des tabous solidement implantés. Elle secoue avec énergie les barreaux de sa cage, non sans se blessés ni se meurtrir. »⁷⁵⁵

Quant aux autres femmes de la trilogie, on ne les voit pas trop évoluer. Mais elles ont pu tenir le coup. Elles jouent leurs rôles d'épouses et de mères avec excellence. Elles subissent et endurent autant que les hommes. Elles veillent sur le foyer de près pendant l'absence des maris. Elles gèrent la faim des enfants affamés, ce qui n'est pas facile sur le point psychique et social. Cette peine les a forgées inconsciemment. En moment de perquisitions ou d'arrestations des hommes, elles sont là pour reconforter les leurs. La femme n'est pas seulement la pleureuse qui déplore les siens emportés par la mort ou par l'armée française. Tous ces événements ont donné naissance à un réveil de la conscience commune ou collective qui a préparé les indigènes dont les femmes pour l'insurrection future.

D'une manière générale, nous pouvons dire, juste avant de conclure, que les personnages féminins que Dib met en scène essayent de se libérer de leurs chaînes sans représenter forcément une idéologie féministe. Ces femmes refusent d'obéir aux principes de la société ancestrale autrement dit de la tutelle et leurs comportements peu conventionnels peuvent paraître contradictoires étant donné qu'ils échappent à toutes les règles. *Aïni, Zhor, Mama, Zina, Menoune* et leurs

⁷⁵⁵ Jean BERQUE, préface de *Je vis* de L. BAALBAKI, *op. cit.*, p. 18.

homologues ont tout à fait compris qu'elles pouvaient vivre leur vie d'une autre manière qui ne coïncide pas forcément avec celle que leur société leur impose. Elles découvrent la « *sexualité* » ; « *l'indépendance économique* » et le « *droit à la parole* » comme des moyens autorisant l'accès à l'émancipation et à la liberté tant convoitées et désirées. En récapitulatif, toutes ces observations, toutes ces aspirations, toutes ces réflexions, toutes ces images présentées et trouvées dans le cinquième et sixième chapitre de notre mémoire, nous permettent de conclure pour dire tout simplement que notre auteur Dib a réussi à créer des personnages féminins représentatifs qui peuvent être considérés comme le symbole de l'émancipation féminine et de l'existence de femmes fortes qui ont fait en sorte que les mentalités évoluent.

Enfin, Dib a le mérite d'avoir eu le courage de parler de ces images taboues. Un cri de révolte fuse de son écrit. D'une part, ces figures de transgression sélectionnées sont fondamentales mais ne font pas partie des sujets permanents et récurrents de cette société misogyne ni de cette littérature algérienne d'expression française. D'autre part, ces thèmes tabous traités dans le roman sont liés aux cruciaux problèmes de la société traditionnelle musulmane. En effet, ils rassemblent tous les centres d'intérêt de notre société décrite par Dib. Ils rappellent également le rôle de l'écrivain et du roman dans la société : l'auteur a pour fonction de dénoncer de manière indirecte, puisque le roman reste un texte de fiction, de faire part des préoccupations de la population indigène d'autrefois. De cette façon, nous avons montré que notre romancier Dib n'a pas pu faire taire les grandes plaies (*la mutation des mœurs, l'émancipation de la femme, la sexualité, etc.*) de notre société, et a permis à travers ces images de transgression à la femme traditionnelle mineure de franchir les portes des harems et à libérer sa sensibilité.

Références bibliographiques et sitographiques

Œuvre étudiée (corpus) : La Trilogie *Algérie* de Mohammed Dib

Mohammed DIB, *La Grande maison*, Paris, Ed. Le Seuil, 1952.

–, *L'Incendie*, Paris, Ed. Le Seuil, 1954.

–, *Le Métier à tisser*, Paris, Ed. Le Seuil, 1957.

Œuvres de l'auteur consultées

Poésie

Mohammed DIB, *L'enfant-jazz*, Clepsydre, La différence, Paris, 1998.

–, *Le cœur insulaire*, Clepsydre, La différence, Paris, 2000.

–, *Ombre gardienne*, Clepsydre, La différence, Paris, 2003.

Romans

Mohammed DIB, *Habel*, Le Seuil, Paris, 1977.

–, *Les Terrasses d'Orsol*, Minos La différence, Paris 2002.

–, *Le sommeil d'Eve*, Minos La différence, Paris, 2003.

–, *Neiges de marbre*, Sindbad, Paris, 1999.

Essais

Mohammed DIB, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, Revue noire, 1994, 160 p.

–, *L'arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998, 210 p.

Ouvrages généraux

ACHOUR C. et A. BEKKAT, *Clefs Pour la lecture des récits*, Algérie, TELL, 2002.

ACHOUR C. et S. REZZOUG, *Convergences critiques*, OPU, Alger, 1990.

ACHOUR C., *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, ENAL-Bordas, Paris, 1990.

ADAM J.-M., *L'Analyse des récits*, Paris, Seuil, Coll. « Mémo », 1996.

AGERON CH.-R., *Les Algériens musulmans et la France : 1870-1919*, PUF, 1968.

–, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1969.

AÏT SABBAH F., *La Femme dans l'inconscient musulman*, Paris, Éditions Albin Michel, 1986.

AMHIS-OUKSEL D., *Dar Sbitar* (une lecture de la Grande maison de Mohammed Dib), Casbah Éditions, Alger, 2006.

- AMOSSY R., « Sociocritique et Argumentation : l'exemple du discours sur le déracinement culturel dans la Nouvelle droite », *La Politique du texte - Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992.
- AMRANE D.-D., *Femmes au combat*, Alger, Rahma, 1993.
- ARNEAUD J., *La littérature maghrébine de la langue française*, Paris, Publisud, 1986.
- ARON R., *Les origines de la guerre d'Algérie*, Paris Fayard, 1962.
- AZZOUZ L., *Écritures féminines Algériennes de langue française (1980-1997)*, thèse de Doctorat, Nice, Arlette Chemain, 1998.
- BAALBAKI L., *Je Vis*, Paris, Seuil, 1958.
- BARBE R., *Les classes sociales en Algérie*, économie et politique, sept. 1959.
- BEAUJOUR A., *La Femme*, Paris, Hachette, coll. « thèmes et parcours littéraires », 1973.
- BEAUVOIR S. (de), *Le deuxième sexe*, tome II, Éditions Gallimard, Paris, 1949.
- BELHADJ-KACEM N., *Le Thème de la dépossession dans la trilogie de Mohamed Dib*, Alger, ENAL, 1983.
- BEN AMEUR D., *Univers féminin et la drôle de guerre des sexes dans quelques films tunisiens*, thèse de Doctorat, Paris, 2000.
- BEN BADIS A. (Cheikh), *in* le journal *Ach Chihab*, juin 1936, (cité par Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*).
- BEN JELLOUN T., *Harrouda*, Paris, Denoël, 1973.
- BENATIA F., *Le Travail féminin en Algérie*, Alger, SNED, 1970.
- BENDAHIRE A., *La Figure féminine entre tradition et modernité dans les romans algériens d'expression française*, Doctorat 3^e cycle, Paris 3, Daniel Pageaux, 1977.
- BENSADOUN N., *Les Droits de la femme : Des Origines à nos jours*, Alger, Casbah, 1996.
- BERQUE J., *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Le Seuil, [1962] 1970.
- , *Les Arabes d'hier à demain*, Paris, Seuil, 1969.
- BERRADA R., *L'image de la femme dans quelques romans maghrébins de langue française*, Doctorat 3^e cycle, Paris 3, Roger Fayolle, 1983.
- BITAT B., *La Condition féminine dans la trilogie « Algérie » de Mohammed Dib*, DEA, Alger, 1979.
- BLONDE D., *in* article « Corps et littératures », Université d'Ottawa, Canada.
- BONN C., *La Littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et discours d'idées*, Naaman, Sherbrooke, 1974.
- , *Lecture présente de Mohammed Dib*, ENAL, Alger, 1989.
- BONN C., N. KHADDA et A. MDARHRI-ALAOUI, *La Littérature Maghrébine de langue française*, Paris, EDICEF-AUPELF, 1996.

- BOUDJEDRA R., *La Répudiation*, Paris, Denoël, 1969.
- BOUHDIBA A., *La sexualité en Islam*, Paris, PUF, 1975.
- BOURDET Cl., *Les maîtres de L'Afrique du Nord*.
- BOURDIEU P., *Sociologie de l'Algérie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », [1961] 1970.
- C.-H. FAVROD. *La révolution algérienne*, Paris, Plon, 1959, (Les documents de *Tribune libre*).
- CASTRO J. (de), *Géopolitique de la faim*. ***
- CHARNAY J.-P., *La Vie musulmane en Algérie*, Paris, PUF, 1965.
- CHIKHI B., *Maghreb en textes : écriture, histoire, savoirs et symboliques*, L'Harmattan, Paris, 1996.
- , *Problématique de l'écriture dans l'œuvre romanesque de M. DIB*, Alger, OPU, 1989.
- CHRAÏBI D., *Le Passé simple*, Paris, Denoël, 1954.
- COHEN J., *Racisme et colonialisme en Algérie, les temps modernes*, novembre 1955, art. Cité.
- DEJEUX J., « Hommage à Mohammed Dib », *Kalim*, n° 6, Office des Publications Universitaires, Alger, 1985.
- , *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, La Boîte à Documents, Paris, 1987.
- , *La littérature Algérienne contemporaine*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », n° 1604, Paris, 1979.
- , *Littérature Maghrébine de langue française*, Naaman, Sherbrooke, [1973, 1974] 1980.
- , *Mohammed Dib, écrivain algérien*, Québec, Naaman, 1977.
- DELACROIX C., *Espoir et réalités de la femme arabe (Algérie-Égypte)*, L'Harmattan, Paris, 1978.
- DIF M., *Les Épouses du prophète ﷺ de l'Islam*, Paris, Tawhid, 2001.
- DJEBAR A., « Le point de vue d'une Algérienne sur la condition de la femme musulmane au xx^e siècle », *Le Courrier de l'Unesco*, août-septembre 1975.
- , *Les alouettes naïves*, Paris, Julliard, 1967.
- , *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962.
- DOURARI A., *Les Malaises de la société Algérienne : crise de langue et crise d'identité*, Alger, El Casbah, 2003.

- DUCHET C., « Le projet sociocritique : problèmes et perspectives », dans Graham FALCONER G. et H. MITTERRAND, « *La lecture sociocritique du texte romanesque* », Toronto, S. Stevens, Hakkert & Co., 1975.
- , « Positions et Perspectives », *Paris*, Éditions Fernand Nathan, 1979.
- FANON F., *Les Damnés de la terre*, *Cahiers libres*, n° 27-28, Paris, Maspero, 1961.
- , *Sociologie d'une révolution*, Paris, Maspero, 1972.
- FERHAT A., *La nuit coloniale*, Julliard, 1962.
- FERREOL G. et N. FLAGEUL *Méthodes et Techniques d'expression écrite et orale*, Paris, Armand Colin, Coll. « Coursus », Série « Sociologie », 1996.
- FONTANILLE J., *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF, 1999.
- GAFÄÏTI H., *Le discours sur les femmes dans le roman algérien. Féminisme, écriture et idéologie*, Doctorat Nouveau Régime, Paris 13, 1974.
- , *Féminisme et idéologie : étude de la Chrysalide de Aïcha Lemsine*, Alger, OPU, 1984.
- , *Les Femmes dans le roman algérien : histoire, discours et texte*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- GALLISSOT R., *L'Économie de l'Afrique du Nord*, ***
- GANDHI M., *Rapport mondial sur le développement humain 2004, La liberté culturelle dans un monde diversifié, [Mondialisation et choix culture]*, Paris, Economica, 2004.
- GARDES-TAMINE J. et M.-C. HUBERT, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, Coll. « Coursus », 2000.
- GAUDRY M., *La Femme Chaouïa de l'Aurès*, Alger, Chihab, 1998.
- GHEZALI S., *L'Ambigüité de l'aventure démocratique des femmes algériennes*, Paris, IFRI, 2004.
- GOLDMANN L., *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1995.
- GREIMAS A.-J., *Maupassant : La Sémiotique du texte*, Paris, Seuil, 1976.
- GUERSSI M., A. EL FAKIHI, (traduction de l'arabe en français), *Journal Le Chroniqueur* du 22 au 28 Août 1991, Alger.
- GUIST-DESPARALLES F., *L'Imaginaire Collectif*, Paris, Erès, 2003.
- HAMON P., *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1997.
- HARBI M., *Le FLN miracle et réalité des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, ***
- HARKAT A., *Essai de traduction du Coran*, Marseille, Dar El-Fikr, 2000.
- Hommage à Mohamed DIB*, Alger, OPU, 1985.
- IRIGARAY L., *Je, tu, nous*, Paris, Grasset, 1990.
- JOËL T., *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998.

- JULIEN CH.-A., *L'Afrique du Nord en marche*, Paris, Julliard, 1952.
- KHADDA N., *L'œuvre romanesque de M. Dib, proposition pour l'analyse de deux romans*, OPU, Alger, 1983.
- , *Mohammed Dib cette intempestive voix recluse*, Édisud, Aix-En-Provence, 2003.
- , *Représentation de la féminité dans le roman algérien de langue française*, Alger, OPU, 1991.
- LACOSTE Y., A. NOUSCHI, A. PRENANT, *L'Algérie, passé et présent*, Paris, Éditions sociales, 1960.
- LAHBABAI M.-A., *De l'être à la personne*, Alger, SNED, 1985.
- LE BON G., *La Civilisation des Arabes*, Paris, Le Sycomore, 1990.
- MAHERZI L., *Le Cinéma algérien*, Alger, SNED, 1985.
- MALOUF A., *Les Identités meurtrières*, le livre de poche, Paris, Grasset et Fasquelle, 1998.
- MAMMERI M., *Le Sommeil du Juste*, Plon, 1955.
- MEMMI A., *Portrait du colonisé (précédé de Portrait du colonisateur)*, Paris, J.-J. Pauvert, 1966.
- MERAD A., *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire sociale et religieuse*, Ed. La Haye Mouton et Cie, Paris, 1967.
- MERCIER M., *Le Roman féminin*, Paris, PUF, 1976.
- MESLEM M., *La Femme : La valeur mystifiée*, Alger, Dar Kortoba, 2006.
- MESSAADI S., *Les Romancières coloniales et les femmes colonisées*, Alger, ENAL, 1990.
- MILLET K., *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1969.
- MIMOUNI, *La Femme maghrébine : Baromètres de blocage ou de libération*, les 2 écrans, Alger, 1982.
- Ministère de l'information et de la culture, *La Femme algérienne*, Espagne, Garaficas Manero, coll. « Visage de l'Algérie », 1976.
- MIRAUX J.-P., *Le Personnage de roman (genèse, continuité, rupture)*, Paris, Nathan, Coll. « 128 », 1997.
- MOSCOVICI S., *La Psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961.
- MOSTEGHANEMI EL RASSI A., *La Femme dans la littérature algérienne contemporaine*, thèse de 3^e cycle, École des Hautes Etudes, 1980.
- NOUSCHI A., *La Naissance du nationalisme algérien : 1914-1954*, Éditions de Minuit, 1962.
- PÉGUY C. (de Jean Coste), *Essai*, Paris, Gallimard, 1942.

- QASIM A., *Tahrir al Mara'a* (l'émancipation de la femme), Le Caire, 1899.
- REICH W., *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1933.
- SARTRE J.-P., (préface) *Le portrait du colonisé* de Memmi.
- SID LARBI ATTOUCHE K., *Paroles de Femmes*, Alger, ENAG, 2001.
- STORA B., *Histoire de l'Algérie coloniale : 1830/1954*, La Découverte, 1991.
- TOMICHE N., *Histoire de la littérature romanesque de l'Égypte moderne*, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1981 (présentation du livre).
- TOUALBI R., *Les Attitudes et les représentations du mariage chez la jeune fille algérienne*, Alger, ENAL, 1984.
- TOURNEAU R. (le), *Évolution politique de l'Afrique du Nord musulmane 1920-1961*, Paris, Colin, 1962.
- TYLOR E.-B., *La Civilisation primitive*, Paris, Mauss, 1995.
- VATIN, « Conditions et formes de la domination coloniale en Algérie (1919-1945) », *Revue algérienne des sciences juridiques et politiques*, volume IV, n° 4, décembre 1972.
- VIAL CH., *Le personnage de la femme dans le roman et la nouvelle en Égypte, de 1914 à 1960*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1974.
- ZERDOUMI N., *Enfants d'hier*, Paris, Maspero, 1970.

Références critiques

- BARTHES R., *Le degré zéro de l'écriture*, Seuil, Paris, 1972.
- BAYLON C. et P. FABRE, *Les noms de lieux et de personne*, Nathan, Paris, 1982.
- COLLECTIF, *Poétique du récit*, Seuil, Paris, 1977.
- COQUET J.-C., *La quête du sens*, PUF, Paris, 1997.
- DELCROIX M. et F. HALLYN, *Introduction aux études littéraire : méthodes du texte*, Duculot, Paris, 1995.
- DOUCET R. et E. CALAIS, *Thèmes de Culture Générale et Littéraire*, Magnard, Paris, 1999.
- GENETTE G., *Figures I*, Seuil, Paris 1972.
- , *Palimpsestes*, Seuil, Paris, 1982.
- , *Seuil*, Seuil, Paris, 1987.
- GOLDENSTEIN J.-P., *Lire le roman*, Boeck et Larcier, Bruxelles, 1999.
- GRENAUD P., *Algérie brillante d'hier. Amère Algérie d'aujourd'hui*, l'Harmattan, Paris, 2001.

LANE P., *La périphérie du texte*, Nathan, Paris, 1992.

Articles

Afrique Action (interview), 13 mars 1961.

Algérie actualité, n° 475- novembre 1974.

AMRANI D., « Des Femmes, une vie », *Parcours Maghrébins*, n° 9/10, Alger, juin 1987.

DÉJEUX J., « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », *Ibla*, n° 144,12, 1979.

L'Afrique Littéraire et artistique (interview par C. Acs), n° 18, aout 1971. ***

L'effort algérien (interview), 10 décembre 1952.

LABORDE, D., *Socio-Anthropologie* (Éditorial), n° 8, Cultures-Esthétiques, 2000.

LAREDJ W., « Le Roman Algérien de langue arabe : un parcours difficile », *El Watan* du 14/04/2005.

LAUWE CH. (de), « Images de la femme dans la société », *Revue internationale des sciences sociales*, Vol. XIV, n° 1, 1962, Paris, UNESCO, 1962.

Le Matin (quotidien), 06 mai 2003.

Les Lettres françaises (interview de Med DIB par Lia LACOMBE), 7 février 1963.

PAILLER J.-M., « Marginales et Exemplaires. Remarques sur quelques aspects du rôle religieux des femmes », *La Rome républicaine*, Ed Clio, n° 02, 1995.

Témoignage chrétien, 7 février 1958.

CD-ROM, dictionnaires et encyclopédies

Dictionnaire des Symboles, site internet, <http://perso.clubinternet.frramberg/Ap15.htm>

Dictionnaire international des termes littéraires (en ligne).

Dictionnaire petit Robert.

Encarta® 2009 [DVD]

Encyclopédie Universalis 1998.

HUMBERT C.-P., *Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances*, Hachette, Paris, 2003.

Sitographie

<http://clio.revues.org/index487.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Code_de_la_famille_alg%C3%A9rien

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Imaginaire>.

<http://numilog.com/package/extraits.pdf/e2635/pdf>.
http://perso.orange.fr/jacques.nimier/livre_imaginaire_collectif.htm
<http://sir.univ-lyon2.fr/limag/Textes/Bonn/DibENAL/Dib%20%20Intro.htm>
<http://sir.univ-lyon2.fr/limag/Textes/Manuref/Dib.htm>
<http://socioanthropologie.revues.org/document116.html>.
<http://ugo.bratelli.free.fr/Xenophon/XenophonLaRepubliqueDesLacedemoniens.htm>
<http://www.algeria-watch.org/farticle/docu/constit.htm>.
<http://www.algerie-dz.com/article1589.htm>
<http://www.algerie-dz.com/forums/archive/index.php/t-127489.html>
<http://www.algerielivres.com/default.asp>
<http://www.ceaqsorbonne.org/node.php?id>
http://www.femmesdz.com/index.php?option=com_content&view=article&id=818.
<http://www.fondation-dib.com/site.php?VARID=27>.
<http://www.fondation-dib.com/site.php?VARID=27>.
<http://www.idlivre.com/TheNews.cfm?Ref=1013>
<http://www.idlivre.com/TheNews.cfm?Ref=1068>
<http://www.idlivre.com/TheNews.cfm?Ref=1071>
<http://www.initiales.org/chap004/rubr001/doss10.html>
<http://www.licence-2eme.new.fr>
<http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/DIB.htm>
<http://www.Limage.refer.org/thèses/Darmoni/Darmoni.htm>.
http://www.philo5.com/Mes%20lectures/BosioZancarini_FemmesEtFieresDeL'Etre.htm
<http://www.site-magister.com/grouptxt4.htm>
<http://www.womeninislam.ws/fr>
www.ifri.org

